

UNIVERSITE CATHOLIQUE DE LOUVAIN
Faculté de psychologie et des sciences de l'éducation

L'identité du sujet vieillissant face au regard social
*Effets de la stigmatisation sociale liée à l'âge et stratégies de
négociation identitaire des adultes âgés face au vieillissement
individuel et à l'âgisme*

Marie Masse

Thèse présentée en vue de l'obtention du grade de
Docteur en sciences psychologiques

Promoteurs :

Professeur Philippe Meire (Université catholique de Louvain)

Professeur Jacques-Philippe Leyens (Université catholique de Louvain)

Membres du jury :

Professeur Daniel Alaphilippe (Université François Rabelais, Tours)

Professeur Jean-Luc Brackelaire (Université catholique de Louvain)

Professeur Michel Désert (Université Blaise Pascal, Clermont-Ferrand)

Louvain-la-Neuve, décembre 2011

Illustration de couverture :
Vieille dame aux masques, 1889,
James Ensor (1860-1949)
Museum voor Schone Kunsten (Gent)

Remerciements

Je tiens à remercier ici les différentes personnes qui, par leur présence bienveillante et leurs réflexions stimulantes, ont jalonné mon parcours de thèse.

Merci à mon promoteur, Philippe Meire, de m'avoir accompagnée tout au long de ces années, votre confiance m'a permis d'investiguer ce champ de la gérontologie, dans une grande liberté de pensée et de méthode ; à mon co-promoteur, Jacques-Philippe Leyens, pour ce subtil alliage d'humanité et de rigueur scientifique dont vous avez toujours fait preuve à mon égard ; aux membres de mon comité d'encadrement : Jean-Luc Brackelaire, pour cette curiosité et ces effets de décalage dont tu as le secret, et Michel Désert, pour tes conseils, tes encouragements et cette présence « à distance » qui m'a toujours guidée ; merci au professeur Daniel Alaphilippe d'avoir accepté avec enthousiasme de faire partie de mon jury ;

Merci aussi aux anciens collègues de l'Unité CAPP qui, par leurs réflexions théoriques, méthodologiques et leur amitié, m'ont permis d'avancer sur mon propre chemin, en particulier : Yves, Virginie, Sandrine, Christine et Dominic ; merci à Josianne, Claire et Marie-Charlotte, les « mamans » de l'Unité CAPP, de m'avoir toujours accueillie avec gentillesse et pour la convivialité des temps de midi à la cafétéria ;

Merci aux collègues du « groupe des psychologues en gériatrie » d'avoir prêté un intérêt réel à mon travail, en écho à vos pratiques cliniques, et pour la motivation que j'ai puisée dans nos rencontres ;

Merci à Delphine, Sandrine, Sébastien, Gwen et Nadine pour ces années d'amitié ;

Merci à mes parents, Colette et Jean-Pierre, et à mes beaux-parents, Odile et Philippe, pour votre soutien indéfectible tout au long de ces années et surtout ces derniers mois ; merci en particulier à ma maman pour sa relecture attentive de ma thèse ; merci à ma famille ;

Merci enfin à toi, Vincent, pour m'avoir soutenue, parfois portée quand les doutes et le découragement pointaient le bout de leur nez, et pour ton amour, incarné dans notre petite Camille.

« Les questions les plus intéressantes restent des questions. Elles enveloppent un mystère. A chaque réponse, on doit joindre un « peut-être ». Il n'y a que les questions sans intérêt qui ont une réponse définitive. »
E.-E. Schmitt (Oscar et la dame rose, 2002)

Table des matières

INTRODUCTION GENERALE	- 9 -
1. <i>Parcours théorique</i>	- 10 -
2. <i>Parcours méthodologique et épistémologique</i>	- 12 -
CHAPITRE 1 DES STEREOTYPES ET REPRESENTATIONS SOCIALES DE LA VIEILLESSE	
A L'AGISME	- 17 -
1.1. <i>Introduction</i>	- 17 -
1.2. <i>Définitions préliminaires</i>	- 17 -
1.2.1. Vieillesse et vieillissement	- 17 -
1.2.2. Représentations sociales	- 20 -
1.2.3. Stéréotypes et catégorisation sociale	- 27 -
1.3. <i>Les stéréotypes et représentations sociales de la vieillesse</i>	- 32 -
1.3.1. Le contenu des représentations sociales et stéréotypes liés à l'âge	- 32 -
1.3.2. Evolution dans le temps des représentations sociales de la vieillesse	- 41 -
1.3.3. Evolution des stéréotypes sur le vieillissement en fonction de l'âge	- 43 -
1.3.4. La question du noyau de vérité	- 46 -
1.4. <i>Les manifestations de l'âgisme dans les interactions sociales quotidiennes</i>	- 48 -
1.4.1. Le concept d'âgisme : définition	- 49 -
1.4.2. Contextes d'expression de l'âgisme.....	- 50 -
1.5. <i>Conclusion : l'âge, un stigmat social?</i>	- 59 -
CHAPITRE 2 STIGMATISATION SOCIALE ET MENACE DES STEREOTYPES LIEES A L'AGE	
L'AGE	- 63 -
2.1. <i>Introduction</i>	- 63 -
2.2. <i>Mécanismes et enjeux de la stigmatisation sociale</i>	- 64 -
2.2.1. Stigmatisation et identités sociales négatives	- 64 -
2.2.2. Stigmatisation et discrimination	- 69 -
2.2.3. Stigmatisation sociale et estime de soi.....	- 72 -
2.2.4. Le paradoxe de l'identification au groupe	- 79 -
2.3. <i>La menace du stéréotype : une forme exemplaire des effets de la stigmatisation sociale</i>	- 84 -
2.3.1. La menace du stéréotype parmi les autres processus de confirmation comportementale	- 85 -
2.3.2. Le paradigme expérimental de menace du stéréotype	- 91 -
2.3.3. La pertinence sociale de la menace du stéréotype.....	- 98 -
CHAPITRE 3 ENJEUX ET STRATEGIES IDENTITAIRES FACE AU VIEILLISSEMENT INDIVIDUEL ET A L'AGISME	
INDIVIDUEL ET A L'AGISME	- 103 -
3.1. <i>Introduction</i>	- 103 -
3.2. <i>Identités et stratégies identitaires : définitions</i>	- 104 -
3.2.1. Identité personnelle et identité sociale	- 104 -
3.2.1.1. La théorie des noyaux identitaires	- 104 -
3.2.1.2. Identités et identifications.....	- 106 -
3.2.1.3. Identité sociale et différenciation positive de soi	- 107 -
3.2.1.4. Identité personnelle et reconnaissance sociale	- 110 -
3.2.2. Gestion des écarts et stratégies identitaires	- 112 -
3.3. <i>Enjeux identitaires et vieillissement</i>	- 114 -

L'identité du sujet vieillissant face au regard social

3.3.1. La vieillesse comme crise existentielle.....	- 115 -
3.3.2. Vieillesse et narcissisme.....	- 118 -
3.3.3. Estime de soi et avancée en âge.....	- 122 -
3.4. <i>Stratégies de négociation identitaire face au vieillissement individuel et à l'âgisme</i>	- 124 -
3.4.1. Entre refus et résignation.....	- 124 -
3.4.2. Quatre typologies des stratégies identitaires chez les adultes âgés.....	- 125 -
3.4.2.1. La théorie des processus identitaires : entre assimilation et accommodation.....	- 125 -
3.4.2.2. Les stratégies adaptatives des adultes âgés.....	- 129 -
3.4.2.3. Remaniements identitaires chez des travailleurs âgés en recherche d'emploi.....	- 130 -
3.4.2.4. Stratégies de régulation identitaire chez des aînés actifs en association ..	- 131 -
CHAPITRE 4 ÉTUDE EXPERIMENTALE DES EFFETS DE LA MENACE DU STEREOTYPE LIE AU DECLIN SUPPOSE DE LA MEMOIRE AVEC L'AGE.....	- 135 -
4.1. <i>Introduction</i>	- 135 -
4.2. <i>Méthode (method)</i>	- 139 -
4.3. <i>Résultats (results)</i>	- 142 -
4.4. <i>Discussion</i>	- 146 -
CHAPITRE 5 ÉTUDE QUANTITATIVE DES EFFETS DE LA STIGMATISATION SOCIALE LIEE A L'AGE SUR L'ESTIME DE SOI DES ADULTES AGES.....	- 151 -
5.1. <i>Introduction</i>	- 151 -
5.2. <i>Méthode (method)</i>	- 156 -
5.3. <i>Résultats (results)</i>	- 160 -
5.4. <i>Discussion</i>	- 163 -
CHAPITRE 6 ÉTUDE QUALITATIVE DES STRATEGIES DE NEGOCIATION IDENTITAIRE DES ADULTES AGES FACE AU VIEILLISSEMENT INDIVIDUEL ET A L'AGISME.....	- 171 -
6.1. <i>Introduction</i>	- 171 -
6.2. <i>Méthodologie</i>	- 175 -
6.3. <i>Présentation des résultats</i>	- 186 -
6.3.1. Analyse chronologique et thématique intra-cas.....	- 186 -
6.3.1.1. Récit de Roger (70 ans) : L'activité comme moyen de lutte.....	- 186 -
6.3.1.2. Récit de Pierrette (71 ans) : La force des liens.....	- 192 -
6.3.1.3. Récit de Marie (78 ans) : Le temps de la liberté et de la tendresse.....	- 197 -
6.3.1.4. Récit de Charles (79 ans) : À la recherche d'une continuité.....	- 202 -
6.3.1.5. Récit de Emilie (81 ans) : Devenir soi-même.....	- 206 -
6.3.1.6. Récit de Alfred (83 ans) : Rester jeune dans sa tête et dans son corps.....	- 211 -
6.3.1.7. Récit de François (86 ans) : Vivre en paix avec les autres et soi-même.....	- 216 -
6.3.1.8. Récit de Solène (87 ans) : Vivre pour rendre les autres heureux.....	- 221 -
6.3.2. Analyse inter-cas des stratégies de négociation identitaire.....	- 226 -
6.3.2.1. Les stratégies de négociation identitaire face au vieillissement individuel et social : entre assimilation et accommodation (Axe 1).....	- 226 -
6.3.2.2. Les stratégies de régulation sociale face à l'âgisme (Axe 2).....	- 242 -
6.4. <i>Discussion</i>	- 248 -
CONCLUSIONS GENERALES.....	- 257 -
REFERENCES BIBLIOGRAPHIQUES.....	- 267 -
ANNEXE.....	- 281 -

Introduction générale

Dans le courant du mois d'août 2010, une grande institution bancaire annonçait son intention de limiter les retraits d'argent hebdomadaires, effectués par les personnes de plus de 60 ans, aux distributeurs automatiques, afin de les protéger d'éventuelles arnaques ou agressions. Quelques heures plus tard, la décision était enterrée, mais avait réveillé au passage la polémique sur les discriminations basées sur l'âge tant au niveau des médias, que des politiques, du monde financier ou encore des groupes de pression¹.

Cet événement de l'actualité nous semble condenser, à lui seul, les grandes questions soulevées dans notre recherche de doctorat. Tout commence par un *processus de catégorisation* d'un certain type d'utilisateurs supposés être plus vulnérables face aux vols de carte bancaire et autres escroqueries financières. L'âge sert donc de critère de désignation d'une catégorie de personnes (les plus de soixante ans) et d'*activation des stéréotypes* – ces traits attendus chez tous les membres de la catégorie. S'en suit un *processus de discrimination* qui consiste à traduire en décision (avortée ici) et en actes de telles croyances stéréotypées. Nous verrons que les pratiques discriminatoires fondées sur l'âge, largement institutionnalisées dans notre société, ont été rassemblées sous le terme d'*âgisme*. Outre, la privation concrète de certains droits ou de l'accès à des conditions normales d'existence, elles constituent une menace symbolique pour l'identité et l'autonomie des sujets stigmatisés, en les rabaissant au rang de « sous-citoyens ». Enfin, émerge un dernier *processus d'auto-catégorisation* qui ouvre la porte aux réactions et prises de position individuelles et collectives face à la discrimination. Nous verrons que l'*identification* à un groupe d'âge socialement dévalorisé ne va, en effet, pas de soi. Un des enjeux cliniques de notre thèse consistera ainsi à explorer la « part du sujet » face aux déterminations sociales. Car si certains travaux ont démontré les effets préjudiciables de la menace des stéréotypes liés à l'âge sur les capacités cognitives ou fonctionnelles des adultes âgés, ceux-ci semblent disposer d'un large éventail de *stratégies identitaires et sociales* pour protéger leur estime de soi face à l'âgisme.

¹ Journal *Le Soir*, 4 août 2010.

Dans les paragraphes suivants, nous présenterons au lecteur les parcours théoriques et méthodologiques qui ont constitué notre travail de recherche. Nous en pointerons les différentes étapes et tenterons de montrer comment la thèse s'est construite au fur et à mesure d'une réflexion sur « l'avancée en âge » à la croisée des courants de la psychologie clinique, de la psychologie sociale et de la sociologie ; réflexion enracinée dans des dispositifs de recherche tantôt quantitatifs, tantôt qualitatifs.

1. Parcours théorique

Le lecteur pourra être surpris par la diversité de nos référents théoriques. C'est pourquoi, il nous a semblé nécessaire de présenter les options que nous avons prises tout au long de notre réflexion. Cette diversité découle à la fois de la nature particulière de notre objet d'étude et de la définition de notre question de recherche, à l'articulation de l'individuel et du social.

Premièrement, le phénomène du vieillissement humain concerne différents registres de l'existence – le corps et ses pathologies, le développement psychologique tout au long de la vie, la place de l'individu dans la société, etc. et constitue un objet d'étude pour différentes disciplines – la biologie et les sciences de la santé, les sciences psychologiques et sociales, la démographie, les sciences économiques et politiques. La gérontologie est donc par essence « multidisciplinaire » (Laforest, 1989). Ces différentes dimensions étant intimement reliées dans le vécu expérientiel de l'avancée en âge, elles ne peuvent être envisagées de manière exclusive. C'est pourquoi, à travers notre thèse, nous avons tenté de défendre une approche interdisciplinaire gardant toujours à l'esprit les processus bio-psycho-sociaux caractéristiques du vieillissement humain². Il en va également de la pertinence sociale de notre réflexion scientifique dans la mesure où le travail en équipes pluridisciplinaires prévaut actuellement dans les pratiques professionnelles (quel que soit le type de services offerts à la population âgée). Pour Laforest, « dans un champ d'étude aussi vaste et complexe que la gérontologie, ce n'est que par la

² Nous tenons cependant à préciser au lecteur que nous nous sommes centrés sur les phénomènes liés au vieillissement « primaire » (c'est-à-dire non pathologique), tant sur le plan théorique qu'au niveau de la sélection des participants à nos recherches (plan méthodologique).

complémentarité interdisciplinaire que l'effort de théorisation peut englober la totalité des phénomènes pour en découvrir l'unité et la structure dynamiques » (p. 27).

Deuxièmement, notre question initiale de recherche formulée en ces termes : « *Qu'est-ce que vieillir dans une société porteuse de préjugés à l'égard de la vieillesse et des vieux ?* », se situe d'emblée à l'articulation des champs de la psychologie sociale et de la psychologie clinique. Or, chacun d'eux propose un angle d'approche particulier des phénomènes humains, en se basant sur des théories fondatrices et des méthodes d'investigation spécifiques. Il nous a donc fallu jeter des ponts, au fil de notre réflexion, pour ne perdre de vue ni la dimension d'enracinement social des expériences singulières, ni le vécu subjectif et existentiel des individus sociaux. La notion même d'identité, pour ne citer que celle-ci, est comprise non pas comme un « Moi-substance » mais comme un processus dynamique et relationnel. Nous partageons ainsi le point de vue de Camilleri et ses collaborateurs (1990) qui considèrent que l'identité résulte « des relations complexes qui se tissent entre la définition extérieure de soi et la perception intérieure, entre l'objectif et le subjectif, entre soi et autrui, entre le social et le personnel » (p. 174). À travers notre parcours théorique, nous avons tenté de garder « en tension » ces dimensions individuelles et sociales. Celui-ci s'est déployé en trois temps (entrecoupés de phases de recherche proprement dites) que nous présentons ci-dessous.

Au *Chapitre 1*, nous proposons une revue de la littérature sur les stéréotypes et représentations sociales de la vieillesse. Elle s'appuie sur des travaux en psychologie, sociologie et anthropologie pour tenter de montrer les différents aspects cognitifs, affectifs, évaluatifs et imaginaires des représentations collectives à propos de la vieillesse. Sont ensuite décrites les différentes manifestations de l'âgisme dans notre société, qui découlent de la mise en acte des croyances stéréotypées à propos de cette période de la vie. Puis nous posons la question de l'âge comme stigmat social et tentons de démontrer ses caractéristiques communes et spécifiques par rapport à d'autres stigmates sociaux.

Le *Chapitre 2* traite des mécanismes et enjeux de la stigmatisation sociale, avec un accent particulier sur la catégorisation d'âge. L'âge est, en effet, un puissant marqueur des relations sociales, mais il entraîne dans son sillage une série d'attentes normatives et comportementales susceptibles d'influencer chaque partenaire de

l'interaction³. Du côté de l'observateur, la catégorisation basée sur l'âge est un processus relativement automatique qui va orienter ses attitudes et comportements (parfois discriminatoires) à l'égard de la personne cible. Du côté de cette dernière, la question de l'incidence sur l'estime de soi de l'appartenance à un groupe d'âge socialement dévalorisé est posée. Nous étudions ensuite le phénomène de « menace du stéréotype » comme un paradigme expérimental mettant particulièrement en lumière les effets de confirmation comportementale de la stigmatisation sociale sur les cibles.

Enfin, dans le *Chapitre 3*, nous explorons le point de vue du sujet vieillissant confronté aux avatars de la vieillesse. Nous proposons une réflexion sur les articulations entre les différentes facettes de l'identité (culturelle, sociale, individuelle). Celle-ci sert de point d'appui pour envisager la vieillesse comme un temps de crise existentielle, nécessitant des remaniements identitaires pour préserver un sentiment de soi cohérent. Nous définirons comme des « stratégies identitaires » les différents processus intrapsychiques et interpersonnels qui permettent aux adultes âgés de faire face au vieillissement individuel et social, pour maintenir un sentiment d'identité positif et vivre pleinement la dernière étape de l'existence.

2. Parcours méthodologique et épistémologique

À nouveau, le lecteur pourra s'étonner de la pluralité des dispositifs méthodologiques (expérimental, quantitatif, qualitatif), mis en œuvre pour approcher notre objet d'étude. À l'instar d'un nombre croissant de chercheurs, nous défendons la complémentarité des approches quantitatives et qualitatives des phénomènes en sciences humaines, ainsi que la fécondité mutuelle des visées explicatives et compréhensives (Fernandez & Catteuw, 2001; Morval, 1993; Paquay, Crahay, & De Ketele, 2006). Ainsi, plutôt que de chercher à asseoir la suprématie d'une méthode sur une autre, c'est l'adéquation entre la méthode et l'objet d'étude qui doit être considérée (Moscovici & Pérez, 2003). C'est pourquoi, il nous faut préciser, pour chaque

³ Nous désignons par « observateur » et « cible » les partenaires d'une séquence générale d'interaction sociale, ces rôles étant bien entendu interchangeables selon les contextes (Darley & Fazio, 1980).

phase de notre processus de recherche, notre positionnement épistémologique et nos choix méthodologiques⁴.

Dans le *Chapitre 4*, nous présentons une étude expérimentale sur les effets de la menace du stéréotype lié au déclin supposé de la mémoire avec l'âge. À l'époque où la recherche a été conduite, notre objectif était de répliquer une procédure expérimentale d'activation de la « menace » des stéréotypes dont les effets sur les performances (par ex. intellectuelles) des cibles avaient été démontrés chez certains groupes sociaux (par ex. les étudiants noirs aux Etats-Unis ou issus de milieux socio-économiques défavorisés en France). Nous cherchions à étendre (ou à généraliser) ce paradigme auprès d'un autre groupe stigmatisé, celui des personnes âgées. Nous avons donc reproduit en laboratoire une procédure (manipulation de la menace, recueil des données) déjà validée dans d'autres travaux, en comparant les performances en mémoire de participants jeunes et âgés dans deux conditions expérimentale (menace) et contrôle (non menace). Comme toute méthode, l'approche expérimentale comporte des spécificités et des contraintes (Moscovici & Pérez, 2003). De manière intéressante, elle permet de « concentrer » dans le laboratoire des phénomènes complexes à observer dans la réalité, et d'établir un lien de causalité entre la variable manipulée (indépendante) et la (ou les) variable(s) mesurée(s), dite(s) dépendante(s). A contrario, l'expérimentation canalise l'interprétation que font les participants (des objectifs) de l'étude et réduit leurs possibilités d'action (et de réaction), d'où l'importance du débriefing avec ces derniers⁵.

Lors d'une seconde phase de recherche, nous avons souhaité étudier les effets de la stigmatisation sociale liée à l'âge sur le bien-être psychologique des adultes âgés, en dehors du laboratoire (*Chapitre 5*). Nous avons donc élaboré un questionnaire de recherche nous permettant d'interroger les participants âgés dans leur milieu de vie et d'explorer « leur » vécu de la stigmatisation. La répartition aléatoire des sujets d'enquête entre deux conditions expérimentales

⁴ En ce sens, nous suivons les recommandations de Paquay, Crahay et De Ketele (2006) encourageant un « examen a posteriori » de la qualité scientifique de toute démarche de recherche, par l'analyse de « ce qui a été fait et la valeur, donc le statut, de ce qui a été obtenu » (p. 67).

⁵ Tant pour le chercheur, qui a alors accès aux représentations que se sont forgées les participants à propos de la recherche, que pour informer ceux-ci et répondre à leurs interrogations (Moscovici & Pérez, 2003). De ces observations post-expérimentation peuvent émerger de nouvelles pistes et hypothèses, ce dont nous avons pu faire l'expérience.

(valorisation versus discrimination liée à l'âge) et une condition contrôle nous a permis de mesurer l'influence de ces dernières sur différentes mesures de bien-être subjectif. En outre, des analyses corrélationnelles nous ont permis d'étudier le rôle d'autres variables (intermédiaires) et de réintroduire davantage de complexité dans notre compréhension du phénomène. Cependant, le cadre extrêmement dirigé de la recherche (questions semi-ouvertes, échelles de mesure) limitait également l'accès aux représentations (spontanées) des participants.

Dans une troisième étude (*Chapitre 6*), nous avons donc opéré un tournant méthodologique, en donnant la parole aux sujets de notre recherche à travers des entretiens qualitatifs. Ainsi, la méthodologie qualitative s'attache à comprendre les *significations* que donnent les acteurs (sujets) aux phénomènes étudiés (objets), dans leur contexte d'émergence (Jodelet, 2003). Notre tâche principale a consisté à transposer nos hypothèses de recherche en questions (cf. guide d'entretien) qui fassent sens pour les participants âgés, en regard de leur vécu. Car une chose est de manipuler les stéréotypes à propos des personnes âgées en laboratoire ou à travers un questionnaire, autre chose est d'amener ces dernières à réfléchir sur leurs représentations (et celles de la société à leur égard), sans heurter leur sensibilité ou soulever des défenses annihilant toute tentative d'exploration. Et quoi de plus troublant pour le chercheur que de s'écarter de son savoir théorique sur son « objet d'étude » pour écouter ce que les « sujets » eux-mêmes ont à en dire (y compris qu'ils ne sentent pas concernés !). Un travail d'« objectivation de la subjectivité » permet alors une prise de distance critique suffisante, tant au moment du recueil des données (en précisant les modalités et le contexte relationnel des entretiens) que de leur analyse, par la confrontation rigoureuse des hypothèses au matériau empirique (Fernandez & Catteuw, 2001; Kaufmann, 2006).

Comme nous venons de le décrire, les différentes étapes de notre recherche reposent sur des dispositifs méthodologiques variés qui conditionnent un rapport différent au sujet-objet d'étude. Il est classique d'opposer les méthodes quantitatives (expérimentales) et qualitatives (cliniques) sur plusieurs aspects : les premières ont une visée nomothétique (établir des lois générales), explicative, leur démarche est déductive (hypothèses définies a priori, protocoles standardisés), linéaire et confirmatoire ; les secondes s'intéressent aux cas singuliers (visée idiographique) et sont dites compréhensives (ou interprétatives), inductives, circulaires et exploratoires (Morval, 1993). Pour décloisonner ces approches, il nous semble préférable

d'envisager ces différentes caractéristiques le long d'un continuum. On peut ainsi élaborer des modèles tantôt explicatifs, tantôt interprétatifs des phénomènes humains qui constituent autant de « modèles d'intelligibilité de la réalité » (Paquay, Crahay, & De Ketele, 2006). De même, pour Kaufmann (2006), expliquer et comprendre ne sont pas des modes de pensée séparés : en recherche qualitative, par exemple, les sujets sont des agents *producteurs de sens*, dépositaires d'un important savoir qu'il faut tenter de comprendre, mais il incombe au chercheur d'interpréter et d'expliquer les données empiriques, pour produire un savoir scientifique. Sur le plan de la démarche, les recherches inductives sont souvent considérées comme une étape préalable (dite exploratoire) pour faire émerger des hypothèses qui seront ensuite validées par le biais de protocoles expérimentaux. Mais « en réalité, tout processus de recherche nécessite des boucles inductivo-hypothético-déductives » (Paquay, Crahay, & De Ketele, 2006, p. 17). Si nous analysons notre propre parcours, comme évoqué plus haut, le temps de débriefing avec les participants, à l'issue de notre recherche expérimentale nous a permis d'éclairer nos données et d'élaborer de nouvelles hypothèses. De même, dans tout plan d'analyses statistiques, une phase d'« exploration » des données peut permettre de mettre à jour des relations insoupçonnées entre variables offrant de nouvelles pistes d'investigation. Inversement, notre recherche qualitative, bien que donnant le plus ouvertement possible la parole aux sujets âgés, s'est construite sur un ensemble d'hypothèses que nous souhaitions, si pas valider, à tout le moins confronter aux données empiriques. Ainsi, que l'on traite des données quantitatives ou qualitatives, différents modes d'analyse peuvent se succéder tantôt exploratoire, tantôt confirmatoire ; tantôt compréhensif, tantôt explicatif. Et se féconder mutuellement...

Chapitre 1

Des stéréotypes et représentations sociales de la vieillesse à l'âgisme

« Il existe un paradis quelque part
Un monde à l'abri de l'âge
Un lieu béni où plus rien ne sépare
Les jeunes fous et les vieux sages. »

L. Lemay (Un paradis quelque part, 2005)

1.1. Introduction

L'objectif de ce chapitre est de décrire le paysage des représentations sociales stéréotypées à propos de la vieillesse et du vieillissement dans notre société. À travers une revue de la littérature, nous tenterons de cerner l'univers sémantique des croyances culturelles à propos de la vieillesse qui conditionnent les attitudes et pratiques à l'égard des adultes âgés, y compris dans le champ des soins gériatriques. Après avoir défini les concepts majeurs de ce chapitre (vieillesse, vieillissement, représentation sociale, stéréotype), nous nous plongerons au cœur des travaux explorant les visages et le sens que prend la vieillesse en Occident, pour terminer par une illustration des manifestations de ces représentations dans les interactions sociales quotidiennes avec les aînés. Notons que ces croyances âgistes, et les discours sur le vieillissement qui en découlent, façonnent aussi l'environnement social dans lequel évoluent les individus âgés sous nos latitudes. Dans le chapitre suivant, nous nous attacherons à mieux comprendre les mécanismes sous-jacents à l'usage de tels stéréotypes et leur impact sur les cibles âgées.

1.2. Définitions préliminaires

1.2.1. Vieillesse et vieillissement

La plupart des auteurs s'accordent sur le fait que les mots « vieillesse » et « vieillissement » sont souvent utilisés comme des

synonymes dans le langage courant, alors qu'ils recouvrent des pans différents de la réalité : le vieillissement est classiquement défini comme un *processus*, la vieillesse comme un *état* (Caradec, 2004; Héту, 1988; Messy, 2002). Pour rendre compte de cette distinction, Messy utilise la métaphore du voyage selon laquelle « le vieillissement n'est pas la vieillesse, pas plus que le voyage ne se réduit à l'étape » (p. 23). Il exprime ainsi le fait que nous vieillissons inéluctablement depuis le jour de notre naissance et bien avant d'avoir atteint l'âge de la vieillesse (pour autant qu'il y en ait un).

Le vieillissement est habituellement défini comme un processus d'affaiblissement physiologique qui affecte tout organisme vivant sous l'effet de l'âge. Laforest (1989) souligne que cette définition biologique du vieillissement, en termes d'usure et de déclin, s'est étendue au champ des sciences psychologiques et sociales, en faisant de la diminution des facultés mentales et du retrait de la participation sociale des aspects inéluctables du vieillissement humain. Or, comme le rappelle Meire (1992), chez le sujet humain, il n'existe pas une stricte concordance des aspects biologiques, psychiques et sociaux du vieillissement, dans la mesure où la biologie humaine est pétrie « et transformée par la dimension symbolique » ; il s'agit toujours de situations d'interaction complexes entre différents types de processus, alimentées par des déterminismes circulaires. Pour contrer une vision uniquement déficitaire, Monfort (1998) suggère le terme « avance en âge » qui a le mérite d'être associé à des changements tant positifs que négatifs. Il rappelle que le vieillissement est trop souvent assimilé à une maladie alors qu'il s'agit d'un processus normal (bien qu'inéluctable) qui n'évoluera que chez certains vers une forme pathologique. Ainsi, la notion de « vieillissement réussi » s'est progressivement imposée car elle offre l'avantage « de pouvoir être un projet de vie pouvant être proposé à chacun » et même devenir un objectif de soins (p. 11). Comme l'analyse de Beauvoir (1970), l'idée même de déclin comporte un jugement de valeur qui nécessiterait de préciser le but, la finalité de toute existence et, par conséquent, ce qui en constitue un progrès ou une régression. Autrement dit, si l'on considérait la vieillesse comme l'apogée de l'existence humaine, la vie ne connaîtrait pas de déclin. D'autant que si l'affaiblissement physiologique de l'organisme au fil du temps est peu équivoque, celui des facultés mentales l'est beaucoup plus. Le vieillissement résulte donc de l'interdépendance et de la circularité entre les données biologiques, psychologiques, sociales et existentielles qui caractérisent

un individu dans sa totalité ; il est multifactoriel, multidirectionnel et hautement différentiel.

Pour Messy (2002), le terme « vieillissement » comporte une dualité sémantique dans la mesure où il résulte de la combinaison de deux processus opposés : il correspond à une succession de pertes et d'acquisitions qui inscrivent l'individu dans une temporalité du début à la fin de son existence. Ces pertes et acquisitions concernent aussi bien les registres corporels et fonctionnels que les personnes ou objets investis qui participent à l'édification de l'identité. Les approches psychodynamiques et développementales (*life-span development*) ont bien montré qu'à chaque stade de son existence, l'être humain est confronté à des choix et à des contraintes sous la forme de crises existentielles dont la traversée s'accompagne d'un processus de deuil débouchant sur la possibilité de nouveaux investissements ou accomplissements (Meire, 1992).

Enfin, le vieillissement n'est pas seulement une réalité individuelle mais un phénomène collectif, dans la mesure où les avancées scientifiques, technologiques et sociales ont entraîné une (r)évolution démographique sans précédent (Laforest, 1989). Le vieillissement de la population⁶ présente deux caractéristiques majeures : premièrement, il existe un vieillissement à l'intérieur même du groupe des personnes âgées (cf. survieillessement), de sorte que c'est la proportion des personnes très âgées qui augmente le plus rapidement ; deuxièmement, on parle d'une « féminisation » de la vieillesse dans la mesure où le nombre de femmes (surtout très âgées) est plus élevé que le nombre d'hommes, ces dernières étant par conséquent plus souvent veuves (Vézina, Cappeliez, & Landreville, 1995). Indubitablement, le vieillissement démographique et l'augmentation du nombre des personnes âgées contraignent nos sociétés modernes à un questionnement collectif sur les modes de prise en charge et sur la place réservée aux aînés.

La vieillesse, quant à elle, est aujourd'hui considérée comme une étape normale du parcours de vie accessible à un nombre croissant d'individus (Caradec, 2004). Elle est assimilée au temps de la retraite

⁶ Plusieurs facteurs indépendants contribuent au vieillissement de la population : d'une part, la diminution du taux de mortalité (les améliorations des conditions de vie et d'hygiène ayant notamment réduit drastiquement la mortalité infantile) et son corollaire, l'augmentation de l'espérance de vie à la naissance ; d'autre part, la diminution du taux de natalité dans les pays industrialisés, à peine compensée par les flux migratoires – l'arrivée de jeunes migrants contribuant au renouvellement de la population (Vézina, Cappeliez, & Landreville, 1995).

qui s'est considérablement allongé parallèlement à l'augmentation de l'espérance de vie (en bonne santé ou sans incapacité). Mais avec l'apparition du « troisième âge » actif, dont les membres dénommés « seniors » empruntent beaucoup aux attributs de la jeunesse (dynamisme, activité, vitalité), les frontières de la vieillesse semblent avoir été repoussées jusqu'à la porte du « quatrième âge ». Cette dernière catégorie concentre, à elle seule, les traits les plus effrayants associés au grand âge (handicaps, perte d'autonomie) et est actuellement considérée comme la « vraie vieillesse » ou « vieillesse dépendante ».

Pour de nombreux auteurs, la vieillesse est avant tout une *construction culturelle, sociale et symbolique* (Arcand, 1989; de Beauvoir, 1970; Caradec, 2004; Javeau, 1997; Moulin, 1997; Nshimrimana, 2003; Trincaz, 1998). De Beauvoir (1970) estime à ce propos que « c'est le sens que les hommes accordent à leur existence, c'est leur système global de valeurs qui définit le sens et la valeur de la vieillesse. Inversement : par la manière dont une société se comporte avec ses vieillards, elle dévoile sans équivoque la vérité – souvent soigneusement masquée – de ses principes et de ses fins » (p. 140). L'auteur pose donc la question du sens de ce dernier temps de la vie, en regard des valeurs de notre société. La vieillesse n'est donc pas seulement un état biologique, c'est un « âge social » qui fait l'objet de nombreux stéréotypes et représentations que nous allons explorer.

1.2.2. Représentations sociales

Tenter de définir la notion de représentation (sociale) relève d'une démarche transdisciplinaire car, comme nous allons le voir, plusieurs domaines dans les sciences humaines en ont fait leur objet d'étude, mettant l'accent sur l'une ou l'autre de ses dimensions eu égard à la spécificité de leur projet épistémologique et méthodologique. Même si, en définitive, les objets façonnés par chaque paradigme ne coïncident plus totalement (Kaës, 1989; Steichen, 1998), nous proposons de décrire et de mettre en lien les principales conceptualisations de la notion de représentation en référence à l'approche cognitive, celle de la psychanalyse, et à la perspective psychosociologique.

Sur le plan cognitif, la représentation permet de rendre présent à l'esprit un objet absent. Il s'agit pour Jodelet (1989) du contenu

concret d'un « acte de pensée par lequel un sujet se rapporte à un objet » (p. 37). Les éléments de notre environnement matériel et social ne nous étant effectivement pas accessibles en permanence, nous élaborons des représentations à propos des gens, des choses, des événements, des idées qui les pérennisent dans notre esprit et nous permettent, le cas échéant, de prendre position à leur égard. L'activité de représentation remplit donc une fonction cognitive de création de représentations mentales des objets extérieurs à la pensée. Comme le rappelle Semin (1989), la psychologie cognitive s'est attachée à comprendre et à expliquer la nature et les fonctions des structures et processus internes qui permettent à l'être humain de se représenter l'infinie complexité du monde physique et social, mais surtout de réduire celle-ci pour mieux la maîtriser. Car si nous devions nous représenter chaque élément de la réalité extérieure que nous percevons, dans son unicité, nous serions totalement submergés par la quantité d'informations à traiter et dès lors incapables de communiquer. C'est pourquoi nous créons et utilisons des *catégories mentales* qui nous permettent de classer et d'ordonner les choses, les gens, etc. Dans ces tiroirs mentaux prêts à l'emploi, les représentations d'objets différents sont considérées et traitées comme équivalents, ce qui simplifie formidablement notre appréhension du monde.

Les psychologues cognitivistes ont ainsi montré que les objets naturels ou sociaux peuvent être classés dans des catégories de *différents niveaux d'inclusion* : les catégories générales ou superordonnées (ex. un meuble), les catégories de base (ex. une chaise) et les catégories subordonnées (ex. une chaise de bureau à roulettes). Selon un principe d'économie cognitive, ces catégories nous permettent d'accéder à tout moment au meilleur niveau d'information sur notre environnement. L'effort cognitif tend à être minimisé compte tenu de la disponibilité limitée de nos ressources mentales. Ainsi, il a été mis en évidence que les catégories intermédiaires ou de base correspondent au niveau optimal de classification dans la mesure où elles sont à la fois suffisamment inclusives et distinctives. Signalons encore, à l'instar de Semin, que « l'appartenance [d'un objet] à une catégorie est définie en fonction d'un continuum de prototypicalité » (p. 246), c'est-à-dire que chaque objet sera évalué selon son degré de proximité, de ressemblance avec

le prototype⁷ ou exemplaire idéal qui condense à lui seul le sens de la catégorie.

Dans cette même optique, la cognition sociale s'est attelée à étudier la façon dont nous ordonnons et maîtrisons notre environnement social. C'est ainsi qu'en assignant une personne à une catégorie sociale préexistante à partir d'indices saillants (comme par ex. l'âge, le sexe), nous sommes en mesure d'inférer rapidement des informations supplémentaires à son sujet (par ex. certains traits de sa personnalité, ses convictions politiques ou religieuses) et d'en déduire la nature des interactions possibles avec elle (Cuddy & Fiske, 2002; Leyens, Yzerbyt, & Schadron, 1996). Les représentations sociales portant sur des catégories de gens nous servent donc de système de référence pour interpréter, donner un sens aux situations interpersonnelles et nous comporter de manière adéquate (nous y reviendrons).

Pour la théorie psychanalytique, qui pose l'hypothèse de l'inconscient, la notion de représentation ne peut être séparée des effets de la pulsion et du refoulement. Comme le soulignent Laplanche et Pontalis (1967), si la représentation est bien l'inscription de l'objet manquant dans les systèmes mnésiques – sous la forme d'une trace mnésique plus ou moins éloignée, dérivée de celui-ci, elle constitue surtout son (ré)investissement par la pulsion. La production des représentations, dans la perspective psychanalytique, est donc nécessairement soumise au jeu des fantasmes individuels (et de l'imaginaire collectif). Il existe ainsi toujours un écart entre l'objet et son représentant dans l'espace psychique, en raison de l'organisation différenciée de l'inconscient, régi par ses propres lois de la censure, du refoulement et de la recherche de satisfaction du désir⁸. Freud distingue deux types de représentations : les *représentations de chose*

⁷ Le *prototype* peut être défini comme « un ensemble abstrait de caractères généralement associés aux membres d'une catégorie » (Semin, 1989, p. 246), une sorte d'objet ou d'individu moyen qui incarne les grandes tendances de son groupe. Ce qui veut dire que, pour intégrer une catégorie donnée, l'individu ou l'objet ne doit pas en posséder tous les traits, mais plutôt certains attributs qui, en fonction de leur pondération, en feront un membre plus ou moins prototypique, représentatif de sa catégorie. Pour une application de ces concepts à la catégorisation des personnes âgées, voir Brewer, Dull et Lui (1981).

⁸ Dans la pensée freudienne, la représentation est opposée à l'affect. En ce sens, lorsqu'un événement (traumatisant) se révèle inassimilable, la représentation pathogène correspondante est refoulée et l'affect qui lui était lié est déplacé sur une autre représentation ou converti en énergie somatique, formant le symptôme névrotique (Laplanche & Pontalis, 1967).

à forte composante visuelle ou imagée qui caractérisent le système inconscient, et les *représentations de mot* (essentiellement acoustiques) qui, liées aux premières, forment le système préconscient-conscient.

Kaës (1989), quant à lui, considère les représentations comme des *formations psychiques intermédiaires* soumises à la fois au principe du refoulement et des déformations imposées par l'inconscient (dans l'espace psychique), mais étayées sur des formations groupales (espace social). L'auteur justifie son point de vue par le fait que les représentations dès leur émergence sont socialement codifiées, d'abord au sein de la famille (groupe social minimal constitué des liens entre le père, la mère et l'enfant), puis à travers le patrimoine plus large hérité de la communauté culturelle d'appartenance (idéaux, valeurs morales, etc.), elle-même partie prenante d'une société déterminée. L'élaboration d'une représentation consiste dès lors à établir un lien entre le représentant intrapsychique « et la codification groupale, ensemble de procédures et de contenus prédisposés et utilisables potentiellement pour la formation de la représentation » (p. 96). Les représentations sociales seraient donc bifaces et répondraient à une double exigence : l'exigence psychique de fournir à la pulsion une re-présentation de l'objet perdu, voie nouvelle pour l'accomplissement du désir et l'apaisement des tensions ; l'exigence sociale de constitution des identités collectives, réseaux de liens et de croyances partagées qui, en retour, servent d'étayage à la réalité psychique des sujets singuliers qu'elles rassemblent. Sur le plan méthodologique, Kaës s'est demandé s'il n'y avait pas un paradoxe à étudier les représentations collectives par le biais de l'enquête individuelle, lui-même privilégiant un dispositif d'analyse groupale des représentations « en train de se produire » dans un espace intersubjectif partagé. Car, d'après lui, on ne peut véritablement saisir la dimension sociale des représentations qu'en mettant en situation sociale les sujets qui les forgent. Le dispositif de travail de la psychanalyse groupale qu'il a proposé (groupes restreints constitués à des fins de recherche) permet à ce titre de mobiliser et de mettre à jour, d'une part, les organisateurs psychiques inconscients de la représentation, d'autre part, ses déterminants sociaux et culturels.

D'après Moscovici (1989), qui a ravivé dans les années soixante l'intérêt des psychologues sociaux pour l'étude des représentations, celles-ci peuvent être qualifiées de *sociales*, non pas tant par leur contenu, par la nature sociale des objets sur lesquelles elles portent, mais par « le fait qu'elles soient élaborées au cours de processus

d'échanges et d'interactions » (p. 82), ce qui rejoint le point de vue développé par Kaës (1989). Elles sont donc le produit de définitions communes, consensuelles de pans de la réalité qui permettent de communiquer avec les autres. L'auteur précise que les représentations sociales se distinguent des représentations individuelles plus variables, dans la mesure où elles englobent la façon dont la société, dans son ensemble, se pense et oriente les comportements de ses membres. Dans les situations de communication interpersonnelle, le langage apparaît comme un vecteur privilégié de transmission et de diffusion des représentations collectives, observables dans les discours (politiques, religieux, scientifiques, institutionnels), les médias (qui donnent du poids aux mots en y greffant des images), mais aussi à travers le large éventail des conduites sociales.

Les représentations sociales correspondraient donc à « une forme de connaissance, socialement élaborée et partagée, ayant une visée pratique et concourant à la construction d'une réalité commune à un ensemble social » (Jodelet, 1989, p. 36). Cette dernière définition met l'accent sur le caractère utilitaire, pragmatique des représentations en tant que *systèmes d'interprétation* collectifs de la réalité en rapport avec l'action. Les représentations sont donc vivantes, agissantes au cœur de la vie sociale et relationnelle. Elles sont sociales dans la mesure où :

- elles surpassent les représentations individuelles et attribuent au réel des significations partagées, répandues et communicables ;
- elles sont ancrées dans les systèmes de pensée préexistants au sein de chaque société qu'il s'agisse des savoirs scientifiques, techniques ou idéologiques ; « un déjà-là social et culturel » pour reprendre l'expression de Kaës (1989) ;
- elles sont façonnées, déterminées par les conditions sociales d'existence du groupe, de la classe où elles émergent (ex. le rapport à l'argent sera forcément différent si l'on vient d'un milieu aisé ou défavorisé), un peu comme si, à se représenter le monde différemment, différents types de société finissaient par habiter des mondes différents (Moscovici, 1989). Précisons à ce propos, et à nouveau, l'importance du rôle de la famille comme premier lieu de transmission des représentations socialement partagées et intériorisées ;
- enfin, les représentations servent de guide pour l'action, de cadres de référence pour les interactions sociales quotidiennes en ce qu'elles véhiculent des valeurs et prescrivent des comportements normatifs. Ce qui fait dire à Moscovici que « l'individu subit la

contrainte des représentations dominantes dans la société, et c'est dans leur cadre qu'il pense ou exprime ses sentiments » (p. 67), même si force est de constater que le plus souvent cette contrainte semble s'imposer à lui comme venant de l'intérieur, à travers ses propres contradictions psychiques.

Ainsi, les représentations sociales forment un savoir commun, un réservoir de « théories » spontanées (aussi appelées théories naïves) sur le monde, partagées par des groupes d'individus. Souvent considérées à tort comme erronées ou biaisées, ces formes de connaissance non scientifique produisent des *versions de la réalité*, riches de sens, qui régissent les rapports sociaux (Jodelet, 1989). Orientées vers l'action, elles expriment de surcroît quelque chose du fonctionnement du groupe social qui les forge, de la façon dont il se pense.

Le travail d'élaboration des représentations mentales, loin d'être objectif, est une (re)construction active de la réalité pour lui donner un sens, au service des besoins et intérêts sociaux (et fantasmatiques) des individus ou des groupes. Elles résultent d'un processus de transformation de la réalité sociale. Sous l'emprise de mécanismes de distorsion/projection/censure, elles répondent à une triple fonction sociale (Jodelet, 1989) :

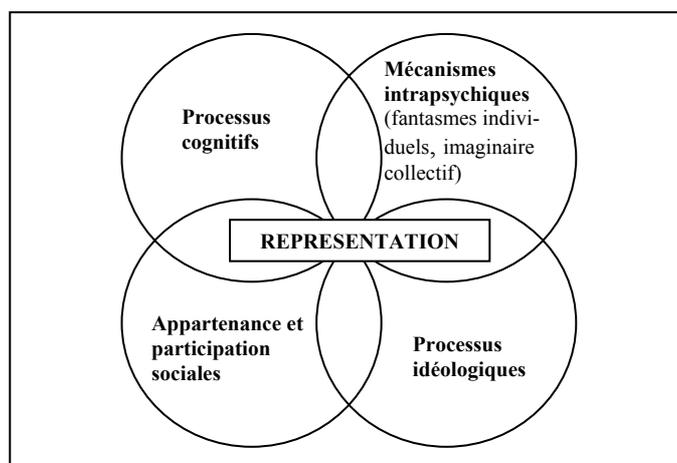
- affirmer le lien social, protéger et maintenir l'identité des groupes ;
- légitimer les inégalités sociales ;
- orienter et justifier les conduites, tant au niveau des interactions sociales que des rapports intergroupes.

Par conséquent, leur contenu semble parfois échapper à la logique, être en décalage avec l'objet réel. En fait, pour Moscovici (1989), les représentations sociales une fois formées « acquièrent une certaine autonomie, se combinent et se transforment selon des règles qui leur seraient propres » (p. 66). Elles s'affranchissent du réel, créent de l'idéal, transforment une somme d'individus en une unité supérieure (groupe, institution) et en assurent la cohésion. Elles font la trame de la vie sociale.

En conclusion, il s'impose que l'activité de formation des représentations se situe à l'interface entre le psychologique et le social, l'individuel et le collectif, et implique de « prendre en compte d'un côté le fonctionnement cognitif et celui de l'appareil psychique, de l'autre le fonctionnement du système social, des groupes et des interactions » (Jodelet, 1989, p. 41), comme l'illustre le schéma ci-dessous (cf. Figure 1.1.). Par le concours de ces processus de natures

différentes, la notion de représentation s'avère un objet d'étude pertinent pour plusieurs disciplines dans le champ des sciences humaines et donne lieu à des recherches et définitions multiples reflétant la diversité de leurs points de vue, mais qu'il faut s'efforcer d'articuler.

Figure 1.1. — Les processus en jeu dans la construction des représentations sociales



Source: Inspiré de Jodelet (1989).

Signalons enfin que, sur un plan à la fois conceptuel et méthodologique, on distingue deux orientations dans l'étude du contenu des représentations (Jodelet, 1989) : une première approche cherche à identifier leurs constituants (ensembles cohérents de mots, de traits, d'images, d'opinions, d'attitudes) et leur organisation selon certaines dimensions ; un second courant tente de dégager la structure, le noyau central stable sur lequel se forme le système de représentations. Leyens et ses collaborateurs (1996) parlent, quant à eux, des modèles associationniste, typologique ou dimensionnel pour qualifier ces différentes approches que nous retrouverons plus loin dans l'analyse des stéréotypes et représentations sociales de la vieillesse.

1.2.3. Stéréotypes et catégorisation sociale

Les stéréotypes sont définis par Leyens, Yzerbyt et Schadron (1996) comme « des croyances évaluatives et descriptives partagées au sujet des membres d'une catégorie » (p. 33), qui concernent généralement leurs traits de personnalité, mais aussi leurs comportements. Nous pouvons donc dire que les stéréotypes constituent un type particulier de représentations sociales portant sur un objet spécifique, à savoir les caractéristiques supposées des personnes appartenant à un même groupe. Nous verrons que les stéréotypes, à l'instar de ce que nous avons déjà précisé à propos des représentations sociales, simplifient la communication entre les individus partageant un même système de croyances, les mêmes codes sociaux et contribuent à donner un sens aux situations sociales vécues ; leur visée est donc essentiellement pragmatique.

Les stéréotypes⁹ renvoient donc à des descriptions consensuelles à propos des traits typiques d'un groupe de personnes (par exemple, les personnes âgées sont généralement considérées comme chaleureuses mais incompetentes – voir point 1.3.1.) et aux attentes normatives qui en découlent. Nous disposons en réalité de croyances stéréotypées, favorables et/ou diffamantes, à propos d'un nombre infini de catégories sociales générées sur base de l'âge, du sexe, de la nationalité, de la profession, de la famille ou du milieu d'origine, de l'aspect physique ou de l'intégrité mentale, de la religion, du signe du zodiaque, etc. de la personne observée (cible). Il s'avère cependant que certains attributs, plus que d'autres, s'imposent comme de puissants marqueurs sociaux largement utilisés pour identifier et juger les personnes : c'est le cas de l'âge et du sexe qui servent de critères – quasi universels – à la catégorisation sociale implicite (Brewer, Dull, & Lui, 1981; Brewer & Lui, 1984; Kite, Deaux, & Miele, 1991). Ainsi, lorsqu'une personne en rencontre une autre (pour la première fois), elle dispose pour s'en faire une opinion, à la fois d'informations individualisantes correspondant aux attributs particuliers de la cible (par ex. son comportement objectif), mais aussi d'un vaste répertoire d'informations catégorielles ou sociales incluant les stéréotypes.

⁹ Concernant la composante évaluative des *stéréotypes*, il est utile de préciser qu'ils peuvent être tout autant positifs que négatifs, la perception des groupes sociaux étant d'ailleurs souvent mixte. Les *préjugés*, au contraire, correspondent à des jugements (plus personnels) uniquement négatifs et sont corrélatifs des attitudes discriminatoires développées à l'égard de certains groupes (Leyens et al., 1996).

Dans l'optique de la cognition sociale, les stéréotypes sont des *schémas de perception* basés sur un principe de catégorisation particulier (par ex. l'âge), c'est-à-dire des *structures de connaissance* a priori, organisées et culturellement déterminées, qui facilitent les interactions sociales (Hummert, 1999). Comme l'expliquent Leyens et ses collaborateurs (1996), la cognition sociale prenant appui sur les modèles du traitement de l'information, a mis en évidence la tendance spontanée des gens à catégoriser plutôt qu'à émettre des jugements fondés sur les caractéristiques singulières de leur interlocuteur. Les gens privilégient ainsi une connaissance catégorielle où dominent les stéréotypes, ce qui leur permet de réaliser des inférences qui vont au-delà des informations réellement disponibles pour se former une impression globale de la personne. Ceci se traduit par l'activation quasi-automatique de processus *top-down* via lesquels les schémas mentaux préexistants s'imposent comme grille de lecture de la situation, jusqu'à ignorer les informations non cohérentes. Cependant, d'autres travaux ont montré que si les individus commencent par stéréotyper la cible, ils sont néanmoins capables de tenir compte des données individuelles pour la juger (cf. processus *bottom-up*), y compris celles qui viennent contredire leurs schémas a priori, mais à condition d'être hautement motivés et de disposer de suffisamment de ressources cognitives pour y parvenir.

Dans la mesure où les stéréotypes sociaux se situent à un niveau de catégorisation superordonné par rapport aux traits qu'ils englobent, ils sont particulièrement informatifs pour se représenter rapidement la personne et donner un sens à la situation. Mais lorsqu'ils se rapportent à des catégories sociales trop larges, ils se différencient en plusieurs sous-types qui correspondent alors au niveau de perception le plus approprié (cf. niveau de base). Comme nous le verrons plus loin, la catégorie superordonnée « personne âgée » se révèle trop globale pour être vraiment opérante dans les contacts sociaux quotidiens, ce qui conduit les gens à distinguer différents sous-types d'individus âgés (Brewer et al., 1981; Brewer & Lui, 1984; Cuddy & Fiske, 2002; Hummert, Garstka, Shaner, & Strahm, 1994, 1995; voir aussi Moliner, Ivan-Rey, & Vidal, 2008). Ainsi, l'approche de la cognition sociale permet de saisir le rôle majeur joué par les stéréotypes dans les processus cognitifs impliqués dans la (re)connaissance des personnes et la formation d'impression.

Cependant, pour Leyens et al. (1996), d'autres facteurs motivationnels et sociaux sont à prendre en compte dans l'étude pragmatique de la perception sociale. En effet, ces chercheurs

estiment que si les stéréotypes fournissent des opinions toutes faites à propos de catégories de gens, articulées à des « images dans nos têtes » proches de la caricature, ils ne sont cependant pas de simples étiquettes sociales prêtes à l'emploi mais « le résultat d'un processus visant à réguler de façon aussi efficiente que possible les interactions sociales » (p. 23). Ainsi, appliquer un stéréotype revient à généraliser à un individu les traits de personnalité et comportements habituellement attribués aux membres de sa catégorie (avec lesquels il devient interchangeable) ; en d'autres termes, il s'agit d'inférer certaines de ses caractéristiques personnelles sur base de son identification sociale. Récapitulons : pour émettre un jugement, un individu peut se baser soit sur les attributs spécifiques, les données brutes disponibles à propos de la cible, soit sur des informations catégorielles, stéréotypiques aisément accessibles. Mais le choix d'une stratégie de traitement individualisante versus généralisante ne relève pas uniquement du registre cognitif, il dépend aussi, et essentiellement, des caractéristiques du contexte social : juger autrui implique nécessairement de tenir compte des enjeux et du type de relation engagée avec la cible. C'est pourquoi Leyens et al. considèrent que « la perception sociale relève davantage de l'action que de l'intellect » (pp. 11-12), dans la mesure où elle ne s'efforce nullement à l'exactitude mais est au service des intérêts (on pourrait dire fantasmatiques et sociaux) de l'individu ou du groupe dans ses interactions avec les autres ; « percevoir c'est donc aussi agir ».

Comme nous l'avons souligné à propos des représentations, l'objet (sujet humain) perçu n'est pas l'objet réel mais reflète les rapports complexes que l'observateur entretient avec lui. Abric (1989) soutient également que les gens ne réagissent pas directement à la réalité extérieure mais à la représentation mentale qu'ils s'en font. Il précise en outre que la représentation précède l'action et prédétermine les comportements qui seront réellement adoptés dans la situation ; elle est déjà en ce sens une action sur la réalité sociale. On peut donc parler d'une pragmatique de la perception et de la stéréotypisation sociales qui consiste à répondre à la question : *Qui applique quel stéréotype, à qui, dans quel contexte et pour quoi ?*

La théorie de l'identité sociale (T.I.S.) élaborée à propos des relations intergroupes par Tajfel et ses collaborateurs dans les années septante, offre une importante contribution à la compréhension dynamique des processus de catégorisation et de stéréotypisation (Leyens et al., 1996). Cette théorie présume que dès lors que les individus sont identifiés ou se définissent eux-mêmes (auto-

catégorisation) à travers leur appartenance à un groupe, leurs jugements et leurs comportements s'en trouvent influencés. Pour la T.I.S., la catégorisation sociale n'a pas seulement une fonction cognitive de simplification d'un environnement complexe mais elle répond à un but social. Il a ainsi été démontré à de nombreuses reprises que le seul fait de placer des individus dans des catégories même arbitraires¹⁰, suffit à produire un biais positif en faveur de son groupe (endogroupe), voire de la discrimination envers l'autre groupe (exogroupe). Autrement dit, il apparaît que la différenciation et la comparaison sociales servent aux gens à améliorer ou simplement à conserver une image positive d'eux-mêmes. Discréditer l'autre peut être une stratégie de valorisation de soi. Les individus sont donc capables de préserver ou d'augmenter leur estime d'eux-mêmes grâce à des réussites personnelles, mais également par le biais de l'affirmation de leurs multiples identités sociales. On pourrait parler d'un jeu possible, d'une flexibilité dans la définition de soi (et de l'autre) à travers différents niveaux de catégorisation, du plus général au plus individualisant (moi comme être humain/membre d'un groupe/individu unique), qui permet d'opter pour la (re)présentation de la situation la plus avantageuse pour soi.

En résumé, les stéréotypes constituent un outil économique pour différencier et juger les gens, même (et surtout) ceux que nous ne connaissons pas, et pour donner sens au tourbillon incessant des contacts sociaux quotidiens. Comme nous l'avons souligné précédemment à propos de la fonction sociale des représentations, les stéréotypes ne sont pas fixés une fois pour toutes, mais sont utilisés par les individus, dans des contextes interpersonnels ou intergroupes donnés, « pour expliquer le comportement des autres, pour justifier leurs propres actions, pour communiquer, et pour donner un sens au monde » (Leyens et al., 1996, p. 75), en vue d'une distinction positive de soi. Fiske, Cuddy, Glick et Xu (2002) défendent également ce point de vue fonctionnel sur les stéréotypes à partir de l'ambivalence de leur contenu. Ces auteurs ont en effet mis en évidence que, en fonction de

¹⁰ Bien que nous employons alternativement les termes de *catégorie* et *groupe* pour désigner un ensemble de personnes, ceux-ci se différencient selon le degré d'interdépendance entre leurs membres, c'est-à-dire que le groupe comporte une dimension de sens, de cohérence existentielle (cf. le fait de partager un même sort) qui le distingue d'une catégorie arbitraire. Mais force est de constater, qu'en dehors des groupes artificiellement créés à des fins de recherche, il n'existe pas de catégorie de personnes dans la réalité sociale qui ne constitue un groupe auquel les gens attachent une signification (Leyens et al., 1996).

leur statut et de leur niveau de compétition relatifs dans la structure sociale, la plupart des exogroupes sont perçus négativement sur une dimension (par ex. incompetence, froideur) et positivement sur une autre (par ex. sociabilité, compétence), de sorte à maintenir un *statu quo* par rapport aux privilèges de l'endogroupe qui peut, à tous les coups, blâmer ses détracteurs sur la scène des relations intergroupes ou interpersonnelles. In fine, l'usage des stéréotypes varie selon des facteurs socioculturels et situationnels (par ex. : le contexte émotionnel de la rencontre, la présence d'autres membres de l'endogroupe, la compétition symbolique versus le conflit ouvert entre deux groupes, une distinction de statut peu claire, un contexte d'identité sociale menacée).

La *théorie de la jugeabilité sociale* énoncée par Leyens et al. (1996) nous semble reprendre de façon conclusive l'ensemble des éléments forts de ce parcours sur les stéréotypes en proposant d'évaluer l'adéquation d'un jugement social selon quatre niveaux :

- l'adéquation à la *réalité* suppose que les gens tentent de se former une impression d'autrui aussi exacte et fidèle que possible en intégrant les informations individuelles et catégorielles ;
- le niveau d'*intégrité* personnelle et sociale témoigne de l'influence de processus motivationnels et pas seulement cognitifs en matière de perception sociale, l'expression de jugements stéréotypiques étant au service d'une distinction positive de soi ;
- le niveau de la *culture* implique que les gens émettent des jugements en respectant les règles sociales en vigueur. Ainsi, à notre époque dans nos pays, il existe une règle selon laquelle il est illégitime de juger quelqu'un sur base de sa seule appartenance à une catégorie, de sorte qu'afficher publiquement ses tendances racistes ou sexistes est actuellement considéré comme socialement peu désirable ;
- le niveau *théorique* revient à considérer les jugements comme des « théories naïves » sur le monde, partagées par les gens pour lui donner un sens.

Globalement, les stéréotypes constituent un cadre de référence interprétatif et normatif, culturellement déterminé, dans lequel viennent s'inscrire les relations sociales auxquelles il confère un sens. Ils agissent telle une grille de lecture qui, en fonction des paramètres du contexte, oriente la perception d'autrui et détermine par là, les comportements qui seront adoptés à son égard. Nous allons maintenant explorer les stéréotypes et représentations sociales liés à l'âge, mis en évidence dans la littérature.

1.3. Les stéréotypes et représentations sociales de la vieillesse

1.3.1. Le contenu des représentations sociales et stéréotypes liés à l'âge

Notre société occidentale cultive une vision dichotomique de la vieillesse en la dépeignant tantôt à travers ses maux, ses insuffisances physiques et mentales, tantôt comme un temps de liberté et de sagesse nourrie des expériences de la vie ; en la présentant tantôt comme un problème démographique, économique et social majeur, tantôt comme un défi à relever pour un nombre croissant d'individus (Caradec, 2004; Hummel, 2001; Hummert et al., 1994, 1995; Kite et al., 1991; Lambert, 2006; Trincaz, 1998; Whitbourne & Sneed, 2002). La nature bipolaire, profondément ambivalente des représentations de la vieillesse ou, pour l'exprimer autrement, l'existence de stéréotypes à la fois positifs et négatifs à propos des personnes âgées, est soulignée par la plupart des auteurs, aussi bien dans la littérature francophone qu'anglo-saxonne, comme nous allons le voir. Cherchant à situer d'emblée les stéréotypes au cœur de la dynamique complexe des rapports intergroupes et plus précisément intergénérationnels, nous présenterons des recherches privilégiant l'analyse comparative des représentations sociales de la vieillesse chez différents groupes d'âge. Plusieurs méthodologies sont utilisées pour approcher l'objet d'étude : elles procèdent soit par association de traits et leur regroupement en sous-types d'individus âgés, soit par identification des dimensions constitutives des représentations (Jodelet, 1989; Leyens et al., 1996).

Dans deux études consécutives, Hummert et ses collaborateurs (1994, 1995) ont examiné les représentations et attitudes de trois groupes d'âge à l'égard des personnes âgées aux Etats-Unis. Postulant l'existence de stéréotypes multiples à propos de la vieillesse, plutôt qu'une vision unitaire négative dominante de celle-ci, ces chercheurs ont demandé à des participants issus de trois cohortes¹¹ (des jeunes adultes âgés de 20 ans en moyenne, des adultes d'âge moyen d'environ 40 ans et des adultes plus âgés d'environ 71 ans) de fournir

¹¹ Nous retiendrons la définition de Caradec (2004) pour lequel une *cohorte* désigne des « individus nés au cours d'une même période ». Il précise que « le concept de génération, parfois employé comme synonyme de cohorte, sous-entend, dans sa définition la plus ambitieuse, le partage d'une même vision du monde du fait d'une socialisation commune » (pp. 8-9).

des traits décrivant une « personne âgée typique ». Ces traits ont ensuite été regroupés selon leur propension à se retrouver chez un même individu. Comme l'indique le Tableau 1.1., plusieurs sous-types descriptifs ont émergé comme si la vieillesse prenait effectivement différents « visages » connotés tant positivement (ex. le *grand-parent parfait*) que négativement (ex. l'*âgé sévèrement détérioré*). Ces résultats viennent à la fois corroborer l'hypothèse des chercheurs quant à la co-existence de stéréotypes multiples, contradictoires à propos des personnes âgées chez les différentes générations, mais démontrent également que ces dernières partagent un certain nombre de représentations sociales communes à propos de la vieillesse (les auteurs en ont repéré sept, partagées par les trois cohortes, qui correspondent aux profils stéréotypés sans indice dans le tableau ci-dessous). La plupart des auto-stéréotypes fournis par les participants âgés à propos de leur groupe d'âge concordent donc avec les stéréotypes émis par les sujets plus jeunes.

En outre, la recherche de Hummert et al. (1994) qui portait sur trois générations indique que la perception du vieillissement tend à se complexifier avec l'avancée en âge des individus (voir aussi Brewer & Lui, 1984). Cette accentuation de la différenciation des représentations avec l'âge se traduit notamment par un nombre plus élevé de sous-catégories descriptives identifiées par la cohorte la plus âgée (cf. stéréotypes indicés ^a et ^b dans le tableau), ce qui témoigne d'une discrimination plus fine, plus nuancée des individus membres du groupe-cible. D'après Hummert et al. (1995), les stéréotypes considérés par les trois groupes d'âge comme étant les plus typiques ou représentatifs de la population âgée générale sont le *conservateur*, le *voisin des petites villes* et le *grand-parent parfait*, et comme étant les moins typiques, le/la *vieil(le) homme/femme acariâtre*, l'*âge d'or* et l'*âgé vulnérable*, et cela indépendamment de leur nature positive ou négative. Concernant les jugements d'âge, il est apparu que les stéréotypes connotés négativement (ex. l'*âgé sévèrement détérioré* ou *abattu*) étaient plutôt associés au grand âge (les vieux-vieux âgés de 80 ans et plus) par les trois cohortes, tandis que les stéréotypes positifs (ex. l'*activiste* et l'*âge d'or*) étaient davantage attribués aux jeunes-vieux (âgés de 69 ans et moins). Signalons cependant que les participants âgés ne réservaient pas les seuls traits positifs aux jeunes-vieux mais les attribuaient également aux adultes moyennement âgés et très âgés, autre indice d'une perception plus fine, avec leur propre expérience, de l'hétérogénéité du vieillissement. Enfin, les attitudes à l'égard des différents types d'individus âgés apparaissaient

globalement conditionnées par la valence de leurs traits constitutifs dans la mesure où les profils positifs étaient jugés plus favorablement que les stéréotypes négatifs, par les participants des trois groupes d'âge.

Tableau 1.1. — Stéréotypes multiples à propos des personnes âgées

Stéréotypes	Traits
<i>Négatifs</i>	
L'âge sévèrement détérioré	Cours ralenti de la pensée, incompetent, faible, incohérent, s'exprimant avec difficulté, sénile
L'âge découragé, abattu	Déprimé, triste, désespéré, apeuré, négligé, solitaire
Vieil(le) homme/ femme acariâtre	Plaintif, qui a mauvais caractère, amer, qui a des préjugés, exigeant, inflexible, égoïste, jaloux, borné, curieux
L'âge reclus	Calme, timide, naïf, dépendant, oublie, malade, sédentaire
L'âge élitiste^a	Exigeant, qui a des préjugés, méfiant, snob, naïf
L'âge légèrement détérioré^b	Dépendant, fragile, qui marche lentement, fatigué
L'âge centré sur lui-même^b	Cupide, avare, sans humour, snob, jaloux, égoïste
L'âge vulnérable^c	Apeuré, inquiet, victime, hypocondriaque, méfiant, qui s'ennuie, sédentaire, sans émotions, avare
<i>Positifs</i>	
L'âge d'or	Vivant, alerte, actif, sociable, vif d'esprit, indépendant, bien informé, compétent, productif, heureux, volontaire, qui aime voyager, tourné vers l'avenir, curieux, en bonne santé, sexuellement actif, etc.
Le grand-parent parfait	Gentil, aimant, centré sur sa famille, généreux, reconnaissant, soutenant, compréhensif, digne de confiance, intelligent, sage, bien informé
Le conservateur	Patriote, religieux, nostalgique, plongé dans ses souvenirs, retraité, à cheval sur la tradition, émotif, mûri par l'expérience, déterminé, fier

L'activiste ^a	Engagé politiquement, sexuellement actif, qui surveille sa santé, sans préjugés
Le voisin des petites villes ^a	Emotif, simple, qui s'habille de façon vieillot, tranquille, traditionnel, dur

Note. ^aStéréotypes évoqués seulement par les participants âgés.

^bStéréotypes partagés par les participants d'âge moyen et âgés.

^cStéréotypes évoqués seulement par les participants jeunes. Les stéréotypes non indicés sont partagés par les trois groupes d'âge.

Source: Traduit et adapté librement de Hummert et al. (1994).

En 2001, Hummel a mis en perspective les représentations de la vieillesse issues de deux études conduites parallèlement en Suisse auprès de jeunes adultes (25-40 ans) et d'octogénaires (82-86 ans). L'analyse des propositions venant spontanément à l'esprit des participants, en écho au mot « vieillesse », a permis de dégager certaines dimensions constitutives des représentations de ces deux groupes d'âge et de les comparer. Pour les jeunes adultes, la vieillesse apparaît surtout associée à la dégradation de la santé physique et mentale, mais aussi à une philosophie de la vie liant expérience et sagesse, à des caractéristiques psychologiques à la fois positives (ex. sérénité) et négatives (ex. angoisse, tristesse), à un environnement social teinté de solitude mais où le rôle de la famille est important, etc. Un classement en termes de « ressources perdues » versus « conservées ou acquises » montre que 47% des items fournis par les jeunes adultes évoquent des pertes attribuées à la vieillesse concernant principalement la santé fonctionnelle et l'apparence physique, tandis que 34% de leurs réponses soulignent les gains et ressources accumulées avec l'avance en âge (surtout morales et psychologiques). Ceci indique que ce groupe d'âge porte un regard plutôt optimiste, compensatoire sur la dernière période de l'existence (« L'esprit est appelé à suppléer le corps qui se dégrade »). Les représentations des octogénaires sont marquées par de nombreuses références identitaires (« Moi », « Je ») qui rappellent combien la vieillesse s'inscrit dans la réalité de leur vie quotidienne jusqu'à en paraître banale. Sur l'axe des ressources, la balance entre pertes et gains prend une tout autre signification chez ces derniers : 36% des items pointent les diminutions physiques et mentales liées à l'âge, alors que seulement 4% des propositions évoquent des ressources conservées ou acquises qui concernent les expériences de vie et la famille. D'autres dimensions structurales spécifiques à l'univers sémantique des représentations de ce groupe d'âge émergent, comme le caractère

naturel, inéluctable de l'avancée en âge et son étroite relation avec la mort, qui recouvrent 34% des propositions. Enfin, 8% des items se rapportent à une dimension d'identification à la vieillesse où les prises de position oscillent entre adhésion (« *Ce que je suis* ») et rejet (« *Je ne me sens pas vieux* »). En résumé, les représentations des jeunes adultes, à propos d'une étape de la vie qui ne les concerne pas encore, apparaissent relativement contrastées (balance gains/pertes) et chargées d'attentes, voire d'idéaux (maturité, sagesse, transmission entre générations), alors que les définitions de cet âge de la vie proposées par les participants âgés sont davantage autocentrées et négatives.

A priori, les travaux de Hummert et al. (1994, 1995) et Hummel (2001) donnent l'impression de déboucher sur des résultats divergents quant à la façon dont les adultes âgés se représentent leur propre groupe d'âge : dans le premier cas, les participants âgés semblent attribuer davantage de traits positifs à la vieillesse par rapport aux jeunes adultes ; dans le second, les octogénaires paraissent laisser aux plus jeunes, le privilège de croire que la vieillesse a aussi ses plaisirs. Comment comprendre ces apparentes contradictions ? Sans doute en précisant, comme le suggère d'ailleurs Hummel, que les répondants âgés dans son enquête sont en fait très âgés (cf. vieux-vieux âgés de plus de 80 ans), alors que ceux des études de Hummert et al. sont plutôt des jeunes-vieux âgés de 70 ans en moyenne. Ainsi, si les recherches récentes ont souligné l'importance d'inclure des participants issus de différentes générations (et pas seulement des jeunes) pour explorer les stéréotypes et représentations de la vieillesse, il apparaît également pertinent de tenir compte de la subdivision entre plusieurs cohortes à l'intérieur même de la catégorie des « personnes âgées ». Car les actuels septuagénaires et octogénaires non seulement n'occupent pas la même position dans le parcours de vie (du point de vue notamment des capacités fonctionnelles et de la forme physique) mais semblent partager des conceptions différentes de la vieillesse, à l'instar des cohortes plus jeunes. De plus, même s'il est coutumier d'évoquer la conception de la vieillesse partagée par les sociétés dites occidentales, nous ne pouvons évacuer d'emblée l'hypothèse de l'existence de différences culturelles en termes de représentations entre les pays européens et nord-américains car, en dépit de certaines similarités, chaque contexte socioculturel génère des rapports spécifiques entre les groupes d'âge qui la constituent.

Postulant que le contenu des stéréotypes s'organise systématiquement le long de dimensions communes qui transcendent

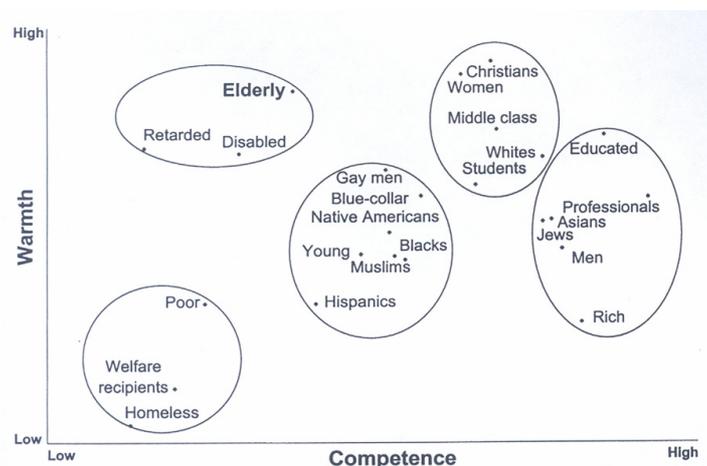
les différences entre groupes, Fiske, Cuddy, Glick et Xu (2002) ont inclus dans leur étude la catégorie des personnes âgées. Ces chercheurs ont identifié deux axes primaires, à savoir la *compétence* (intelligence, performance) et la *chaleur* (sociabilité, sympathie), qui permettent de décrire et de différencier de nombreux groupes sociaux représentatifs aux Etats-Unis (par ex. les Noirs, les Asiatiques, les Juifs, les personnes âgées, les personnes atteintes d'un handicap physique ou mental, les femmes au foyer versus carriéristes, etc.). Leur modèle du contenu des stéréotypes (M.C.S.), par la combinaison de ces deux dimensions, offre une taxonomie des stéréotypes et prédit le type de préjugés¹² et d'attitudes discriminatoires qui accompagnent chaque cluster (voir Figure 1.2.). Ainsi, les membres de groupes perçus comme *chaleureux* mais *incompétents* (comme par exemple, les personnes handicapées ou les femmes au foyer) feront l'objet de préjugés paternalistes découlant d'un sentiment de pitié ; les groupes considérés comme très *performants* mais *froids* susciteront un mélange de comportements envieux et respectueux (ex. les Asiatiques, les Juifs, les riches) ; enfin, les groupes évalués comme *incompétents* et *froids* (ex. les personnes sans domicile fixe, les assistés sociaux) seront la cible d'attitudes méprisantes et de rejet. Les personnes âgées tombent elles dans la catégorie des gens chaleureux et sociables mais peu estimés pour leurs compétences (physiques, intellectuelles), gâteux mais adorables (*doddering but dear*) ! Leur groupe produit sur les plus jeunes un sentiment panaché de pitié et d'admiration. Enfin, les auteurs notent que l'heureux alliage d'*efficacité* et de *chaleur* ne semble réservé qu'aux seuls membres des endogroupes et leurs homonymes suscitant fierté et admiration !

L'intérêt du M.C.S. est de prendre en compte l'ambivalence fondamentale des stéréotypes (*evaluatively-mixed stereotypes*) et attitudes à l'égard des membres de la plupart des exogroupes en leur reconnaissant simultanément des traits plus et moins désirables socialement (positifs ou supérieurs sur une dimension, négatifs ou inférieurs sur l'autre). En outre, Fiske et al. ont établi que certaines variables socio-structurelles permettent de prédire le contenu des stéréotypes attachés à chaque groupe, et donc leur position respective le long des deux dimensions pivots. Spécifiquement, ils ont observé une corrélation positive entre un statut social élevé et la perception de

¹² Pour rappel, les *préjugés* renvoient à la composante affective, émotionnelle associée aux stéréotypes (registre cognitif) et aux comportements qui en découlent (voir Cuddy & Fiske, 2002).

compétence, ainsi qu'entre l'absence de compétition intergroupes et le pôle de chaleur. Les relations de pouvoir (supériorité versus subordination) entre les groupes dans une société donnée semblent donc déterminer la façon dont ils se perçoivent mutuellement et la qualité de leurs contacts. Les comparaisons sociales ascendantes (*upward*) ou descendantes (*downward*) sont associées à différentes réactions émotionnelles en fonction du statut et du niveau de compétition relatifs des exogroupes par rapport à l'endogroupe. Ainsi, la pitié traduit la condescendance des groupes sociaux dominants à l'égard de ceux de bas statuts, considérés comme non responsables de leur situation et nécessitant affection, aide et soins (c'est le cas vis-à-vis des personnes âgées) ; l'envie exprime un mélange de respect et d'hostilité à l'égard de la suprématie socioéconomique de certains groupes compétitifs face auxquels l'endogroupe se sent menacé.

Figure 1.2. — L'évaluation des groupes sociaux selon les deux dimensions (compétence/chaleur) du M.C.S.



Source: Cuddy et Fiske (2002)

Examinant de plus près le stéréotype des personnes âgées – assigné au cluster des individus évalués comme plus chaleureux (*high*) que compétents (*low*), Cuddy et Fiske (2002) ont constaté que leur groupe d'âge, tout comme celui des jeunes, est effectivement considéré comme occupant une position peu élevée dans la structure sociale (les gens actifs d'âge moyen représentant le groupe de haut statut de référence), ce qui va de pair avec un manque de compétence perçue. En ce qui concerne la dimension de compétition intergroupes,

l'institutionnalisation de la retraite et des stratégies de prépension, ainsi que l'absence apparente de rôles sociaux des individus âgés ne les rend pas menaçants pour les autres classes d'âge, ce qui augmente par conséquent leur capital-sympathie.

Alors que l'on pourrait penser que cette vision mixte des personnes âgées (amicales mais inaptes) caractérise les sociétés occidentales, Cuddy, Norton et Fiske (2005) mentionnent les résultats d'une étude internationale qui démontre son caractère étendu au-delà des frontières des pays individualistes. Il ressort que les jeunes répondants issus de cultures marquées par une idéologie collectiviste (ex. Japon, Corée du Sud) considèrent leurs aînés comme davantage bienveillants que compétents, à l'instar des jeunes américains ou européens. Pour les auteurs, l'âgisme serait donc un phénomène transculturel, ce qu'ils expliquent par les mutations sociales qui s'opèrent dans les sociétés traditionnelles, en réponse à la modernisation (et aux contacts répétés avec la culture occidentale ?), entraînant un changement du statut et du prestige social accordés aux aînés. D'un point de vue anthropologique, nous nous demandons si l'image des ancêtres respectés et vénérés ne relève pas essentiellement d'un mythe partagé par les chercheurs occidentaux au sujet des sociétés traditionnelles ? D'autres hypothèses moins ethnocentriques (notamment la solidarité intrafamiliale forcée, évoquée plus bas, en cas de cohabitation entre plusieurs générations ou les asymétries acceptables¹³) sont, selon nous, également susceptibles d'expliquer l'ambivalence propre à ces cultures vis-à-vis de leurs vieux.

Cuddy et ses collègues ont aussi démontré la grande résistance des stéréotypes à propos des personnes âgées qui s'est manifestée dans leurs travaux, à travers un effet de « récompense » des sujets âgés se comportant conformément au stéréotype négatif de leur groupe. Ces chercheurs ont demandé à des étudiants d'évaluer, sur base de trois vignettes, la chaleur et la compétence d'un individu âgé présenté, soit

¹³ Sur le plan anthropologique, Singleton (2005) considère que toute civilisation repose sur des différences complémentaires ou *asymétries acceptables* qui rendent pragmatiquement possible la cohabitation (entre générations) et servent les intérêts de tous. Il évoque le cas de sociétés gérontocratiques (ex. les Wakonongo en Tanzanie) où il a pu observer que les jeunes suivent et respectent les plus vieux parce qu'ils y ont un intérêt : comme l'utilité sociale augmente avec l'âge (contrairement à la perception dans notre culture), « le savoir faire, le savoir de l'humain et la sagesse « mystique » [des vieux], tous trois cumulés au cours de leur existence exemplaire, les rendaient indispensables, incontournables à [la] survie [de] tous » (p. 3).

comme confirmant un trait d'incompétence propre à son groupe d'âge (cf. pertes de mémoire), soit comme réfutant celui-ci (cf. excellente mémoire) ou affichant un comportement neutre (contrôle). Ils ont observé que les trois cibles âgées étaient perçues comme similaires sur le plan de la compétence, indépendamment de leur comportement objectif. En revanche, leur évaluation sur le pôle chaleur variait selon le niveau de compétence affiché : la cible confirmant le stéréotype d'inaptitude était perçue comme plus chaleureuse que celles s'en démarquant ou présentant un comportement neutre. Pour les auteurs, ces résultats indiquent que les individus âgés congruents avec l'aspect négatif du stéréotype (incompétence) qui colle à leur groupe d'âge, sont récompensés sur la dimension positive (chaleur, sociabilité), de sorte que la nature mixte du stéréotype le rend particulièrement tenace.

Forts de ce constat, ces chercheurs se sont d'ailleurs questionnés sur les évolutions possibles de la perception des aînés au fur et à mesure de l'affirmation de leur groupe comme une force politique et sociale, à l'instar de l'émancipation des femmes et des Noirs précédemment aux Etats-Unis. On peut en effet se demander à juste titre comment le stéréotype « gâteux mais adorables » est susceptible de se transformer si le groupe des personnes âgées, qui croît en taille et en importance, gagne aussi en statut et en compétitivité au cours des prochaines décennies ? L'effet de « renforcement opposé » mis en évidence par les travaux de Cuddy et al pronostique qu'une augmentation du pouvoir n'est pas sans conséquence sur le pôle de chaleur perçue. Poussant encore plus loin leur analyse en regard des sous-types d'individus âgés identifiés plus haut, Cuddy et Fiske (2002) ont associé l'image traditionnelle de la *grand-mère* à la catégorie chaleur/inefficacité, celle du *voisin âgé* au groupe froideur/incompétence (alors même que ce sous-type était perçu plutôt positivement dans les études susmentionnées) et celle de l'*homme d'état âgé* au cluster compétence/froider. Le sous-groupe, à ce jour minoritaire, des militants âgés nous offre-t-il un aperçu du contenu de la future représentation dominante de la vieillesse dans notre société « grisonnante » (Nelson, 2002) ?

1.3.2. Evolution dans le temps des représentations sociales de la vieillesse

À l'heure où le vieillissement massif de la population est sans précédent dans les pays développés et où la visibilité des groupes d'âges les plus élevés s'impose davantage sur la scène sociale, il est légitime de s'interroger sur une éventuelle transformation des représentations sociales de la vieillesse, au fil du temps.

L'histoire, revisitée par Trincaz (1998), nous renseigne que la vieillesse est depuis longtemps appréhendée à travers des images multiples et contradictoires : « En fonction de ses valeurs et du modèle de l'homme idéal qu'elle se fixe, chaque société secrète une représentation plus ou moins positive de la vieillesse, d'ailleurs pas forcément en accord avec la place occupée par les anciens » (p. 167). Dans la Grèce antique déjà, la jeunesse des héros était exaltée et la laideur des vieillards décriée. Dans la tradition chrétienne, la vieillesse apparaît, au même titre que la souffrance et la mort, comme un châtement divin, conséquence du péché originel. Mais à d'autres époques, la vieillesse était valorisée pour ses vertus (ex. sagesse), notamment au Moyen Âge, avec les conseils d'Anciens, ou au siècle des Lumières qui idéalisait le savoir et l'expérience des plus âgés.

Pour l'anthropologue, la vieillesse est une construction (sociale) qui prend racine dans l'imaginaire et se nourrit des grands mythes qui façonnent notre culture. Il en est ainsi des mythes de jouvence et d'immortalité qui, de tout temps, ont apporté une réponse toute relative à l'espoir d'une vie sans limite, retardant l'apparition de la vieillesse et repoussant toujours plus loin l'échéance de la mort. Les procédés scientifiques actuels, tels le lifting et autres remèdes anti-âge, pérennisent le mythe d'une possible maîtrise du temps qui passe. Médecins et marchands d'esthétique participent conjointement à cette quête d'une jeunesse éternelle. Face au culte de l'image, de la beauté physique et de la performance prédominant dans notre société, vieillir apparaît dès lors comme une « faute de goût » qui afflige, selon l'auteur, davantage encore la femme que l'homme : « Socialement improductrice, puisqu'elle ne suscite plus le plaisir, qu'elle n'engendre plus et qu'elle n'a plus à prendre soin de sa famille, la femme âgée est appréhendée comme inutile, porteuse du double stigmate, celui de l'âge et du sexe » (p. 180). Ballottés, au fil des siècles, par des images et des discours contradictoires, entre respect et

rejet, admiration et mépris, il n'est pas étonnant que les vieux d'aujourd'hui aient du mal à se situer.

D'un point de vue sociologique, les dénominations successives de l'étape du parcours de vie que représente la vieillesse, témoignent d'une certaine évolution (Caradec, 2004). Ainsi, dans les années septante, le terme de « troisième âge » est apparu qui véhiculait une image plus active du temps de la retraite, associée aux loisirs. Mais cette catégorie s'est trouvée évincée, dès les années nonante, par celle de « seniors » qui incarne actuellement l'idéal du dynamisme et de la consommation active, les clubs du 3^e âge étant désormais ringardisés par les jeunes retraités. Cependant, ces deux dénominations n'ont fait que repousser plus loin les portes de la vieillesse, en ne prenant pas en compte la partie la plus âgée de la population. Émerge alors le « quatrième âge » assimilé aux attributs négatifs du grand âge, à savoir des déficiences physiques et mentales et la perte d'autonomie concomitante, ce qui lui vaut aussi l'appellation de « vieillesse dépendante ».

Face à ce recul de l'âge de la vieillesse dans les représentations, Trincaz (1998) se questionne à juste titre sur les effets pervers des contraintes sociales exercées par la valorisation extrême de la jeunesse, particulièrement aux Etats-Unis (mais pourquoi pas en Europe ?) : « Ce qui est réclamé de surcroît au plus vieux à présent, c'est de conserver au maximum tous les attributs de la jeunesse, à savoir la beauté, la santé, la forme physique, même s'il lui est rappelé toujours qu'il est ridicule d'imiter les jeunes dans son apparence vestimentaire ou ses comportements. Ce qui lui est demandé surtout, c'est de ne pas manifester trop de déchéance physique, de ne pas être trop visible dans le paysage social si son corps ne correspond plus aux normes en vigueur » (p. 189). De fait, si la majorité de nos contemporains âgés ne se reconnaissent pas dans l'image négative du vieux retraité inactif, isolé et déprimé, ils ne risquent pas davantage de se retrouver dans une figure « jeuniste » de la vieillesse. Reste alors à laisser aux aînés la possibilité d'inventer des modèles identificatoires conformes à leurs désirs et leurs conditions réelles d'existence (Lambert, 2006; Singleton, 2005). Pour Trincaz (1998), leur réhabilitation passe aujourd'hui essentiellement par leur rôle de grands-parents : à défaut d'une utilité sociale reconnue, ils remplissent dans la famille une fonction affective et éducative vis-à-vis de leurs petits-enfants.

L'ensemble de ces travaux renseigne combien, de tout temps, la vieillesse et la jeunesse ont été définies par référence mutuelle, dans

notre société qui encourage les comparaisons jeunes/vieux (Caradec, 2004). Mais ce critère de l'âge qui sert de classification, de découpage de la structure sociale, en sous-groupes hiérarchisés, et de signe d'identification des personnes, n'est pas pour autant pertinent dans toutes les cultures (voir l'exemple de la société Cuiva en Colombie détaillé par Arcand, 1989). De même que la vieillesse est un construit socio-historique, les stéréotypes qui lui sont associés, sont des normes de perception qui dictent les rapports entre groupes (Leyens et al., 1996). Reste à préciser comment ces derniers évoluent, non seulement au cours du temps, mais également au fil des âges.

1.3.3. Evolution des stéréotypes sur le vieillissement en fonction de l'âge

Comme nous l'avons vu, plusieurs études ont mis en évidence un phénomène de complexification des représentations du vieillissement avec l'avancée en âge des individus, donnant lieu à des différences de perceptions entre sujets jeunes et plus âgés (Brewer & Lui, 1984; Hummert et al., 1994). D'après Hummert et ses collaborateurs, deux explications théoriques sont susceptibles de rendre compte de ces variations entre groupes d'âge :

- l'hypothèse de la *catégorisation endogroupe/exogroupe* stipule que les individus ont une représentation plus nuancée de leur propre groupe parce qu'ils disposent en mémoire d'un nombre plus élevé d'exemples connus, alors qu'ils perçoivent comme plus homogènes les membres d'autres groupes qui leur sont moins familiers. Ce principe s'applique aux individus âgés qui portent un regard plus complexe sur leurs pairs d'âge (endogroupe) par rapport aux plus jeunes considérés alors, comme membres d'un exogroupe ;
- la *perspective développementale* explique la complexification des représentations, avec l'avancée en âge, par l'accumulation d'expériences vécues plurielles du vieillissement que les individus intégreraient à leurs schémas de pensée, vers davantage de différenciation.

Dans la recherche conduite par Hummert et al. (1994) auprès de trois cohortes, les perceptions des adultes d'âge moyen, qui se situaient entre celles des participants plus jeunes et plus âgés, n'ont cependant pas permis de trancher en faveur de l'une ou l'autre hypothèse. En

effet, les chercheurs ont observé des résultats mixtes tels que les quadragénaires différencieraient plus de sous-types de personnes âgées par rapport aux sujets jeunes, laissant à penser à des remaniements de leurs schémas de perception au fur et à mesure de leur propre vieillissement, mais leurs représentations n'apparaissaient finalement pas plus nombreuses que celles des participants jeunes comme s'ils continuaient à percevoir inexorablement les adultes âgés comme membres d'un exogroupe.

Cette mise en perspective de l'évolution des perceptions entre les différentes générations nous invite à émettre deux commentaires concernant, d'une part, les caractéristiques spécifiques des stigmates d'âge, d'autre part, le bien-fondé de la promotion des contacts intergénérationnels.

Premièrement, de nombreux auteurs soulignent la nature unique des catégories et stigmates sociaux basés sur l'âge qui offrent l'opportunité d'explorer les effets de la stigmatisation sur des groupes d'appartenance naturels, dont l'évolution est hautement prévisible. D'un point de vue développemental, en effet, chaque individu peut anticiper son entrée (et sa sortie) dans différents groupes d'âge au fur et à mesure de son évolution. Zebrowitz et Montepare (2000) estiment à ce propos que les individus vont expérimenter plusieurs stigmates d'âge, de manière prévisible au cours de leur développement, notamment ceux d'être perçus comme « trop jeunes » à l'adolescence et « trop vieux » à un âge plus avancé. Sur le plan des rapports intergroupes, les catégories d'âge sont particulières du fait de la perméabilité de leurs frontières et de la mobilité entre groupes. Dans cette optique, Garstka, Schmitt, Branscombe et Hummert (2004) indiquent que les personnes âgées, tout comme les jeunes, occupent une position inférieure (cf. bas statut associé à moins de pouvoir, de prestige, d'influence) dans la hiérarchie sociale, par comparaison aux adultes d'âge moyen (voir aussi Cuddy & Fiske, 2002). Cependant, contrairement aux jeunes qui peuvent espérer rejoindre (sans trop d'effort) le groupe d'âge moyen bénéficiant d'un statut élevé, les personnes âgées ont définitivement quitté celui-ci et pâtissent d'un bas statut permanent. La perméabilité des frontières entre groupes d'âge, et la mobilité sociale qui en découle, n'a donc pas la même signification selon l'étape du parcours de vie. D'après Garstka et al. (2004), l'impossibilité de quitter leur groupe d'âge dévalorisé conduirait les adultes âgés à développer des stratégies alternatives pour préserver leur estime d'eux-mêmes, notamment via l'augmentation de l'identification à leur groupe. Pour Levy (2003), les

stéréotypes liés à l'âge seraient intériorisés dès l'enfance, à travers l'influence de la culture, puis renforcés durant la vie adulte jusqu'à devenir des « auto-stéréotypes » pertinents pour le concept de soi des aînés. L'acquisition des auto-stéréotypes s'effectuerait en deux phases : premièrement, les individus atteignent objectivement l'âge déterminé (arbitrairement) par la société pour intégrer la catégorie des personnes âgées ; deuxièmement, ils commencent à s'identifier à leur groupe de référence et à se définir eux-mêmes comme « âgés ». Signalons, cependant, que cette seconde étape peut survenir tardivement chez certains, voire jamais chez d'autres qui refuseront de s'identifier à leur groupe d'âge. Enfin, Nelson (2002, 2005) remarque que la catégorie des personnes âgées (*out-group*), largement dénigrée dans notre société, est pourtant la seule que nous allons rejoindre avec certitude (*in-group*), si nous avons la chance d'arriver jusque-là ! Cette projection de soi dans un « futur redouté », alimentée par la crainte de vieillir et de mourir qui prévaut dans notre culture, constituerait selon lui une des principales causes de l'âgisme. À la lumière de ces considérations, nous pensons également que l'étude des stigmates d'âge, en particulier celui qui consiste à devenir « trop vieux », peut enrichir la compréhension des mécanismes de stéréotypisation et de stigmatisation des groupes humains, dans le champ de la psychologie sociale.

Deuxièmement, face à l'engouement généralisé pour les initiatives intergénérationnelles, il peut être utile de s'interroger sur leurs fondements pour mieux prévoir leurs effets potentiels. Globalement, de tels projets relèvent de ce que les psychologues sociaux ont nommé l'*hypothèse du contact* qui suppose que les stéréotypes négatifs, et les attitudes discriminatoires qui en découlent, proviennent d'une méconnaissance de l'exogroupe pouvant être réduite à travers des opportunités réelles de contact (Bourhis, Gagnon, & Moïse, 1994; Leyens et al., 1996). L'idée assez simple consiste à favoriser les échanges entre les gens (de différentes générations, dans le cas qui nous occupe) dans le but d'améliorer leurs relations, grâce à une meilleure compréhension mutuelle. Cependant, bien que cette hypothèse soit séduisante, ses conditions d'application apparaissent beaucoup plus restrictives qu'on ne l'imagine a priori, car ces occasions de contact peuvent tout autant contribuer à exacerber les tensions entre groupes et à renforcer les préjugés, qu'à les combattre (Leyens et al., 1996). Entre autres conditions, il importe que les membres de chaque groupe (1) soient considérés comme égaux lors de la rencontre, (2) développent des attitudes infirmant les stéréotypes

dont ils sont habituellement la cible, (3) soient engagés dans une relation d'interdépendance (ex. tâche de coopération pour atteindre un objectif commun), et enfin (4) soient encouragés à percevoir les autres comme des individus à part entière, plutôt que comme des membres stéréotypés de leur groupe.

Face à de telles exigences, il ne s'agit évidemment pas de renoncer à tout projet de rencontre et d'échange entre les générations, mais de bien en définir les modalités pour éviter qu'une démarche bienveillante ne débouche sur des effets préjudiciables¹⁴. D'autant que différentes études indiquent que les attitudes positives développées à l'égard des membres d'un exogroupe, rencontrés ponctuellement, ne sont pas automatiquement généralisées à l'ensemble du groupe et activées lors de contacts futurs (Bourhis et al., 1994). Concernant les personnes âgées, Pecchioni et Croghan (2002) ont, par exemple, montré que la perception des jeunes adultes était plus positive vis-à-vis des grands-parents dont ils se sentent proches, par comparaison à ceux qu'ils connaissent ou fréquentent moins. C'est dire combien l'hypothèse du contact doit être généralisée avec précaution aux rencontres intergénérationnelles avec des inconnus. Bourhis et al. (1994) notent à ce propos que plutôt que de chercher à faire ressortir les similitudes entre les groupes, il est préférable de reconnaître leurs différences, pouvant s'avérer complémentaires. Braithwaite (2002) souligne également l'importance du désir de coopérer (ce qui implique de trouver de réelles opportunités d'échange *win-win*), d'une attitude d'ouverture à l'établissement de relations positives et de l'adoption du point de vue d'autrui (cf. empathie) lors des contacts entre membres de différents groupes d'âge.

1.3.4. La question du noyau de vérité

À l'issue de ce tour d'horizon sur les stéréotypes liés à l'âge, une question reste en suspens : quelle est en définitive leur part de vérité ? Dans quelle mesure ceux-ci reflètent-ils effectivement la réalité ou

¹⁴ Nous saluons, à ce propos, deux initiatives récentes visant à « baliser » les projets intergénérationnels : un *Guide méthodologique de l'intergénération*, édité en 2005 par le Ministère français de la santé (voir <http://www.ladocumentationfrancaise.fr>) ; une *Guide pour développer et évaluer une action intergénérationnelle* concentrant l'expérience belge de l'asbl Atoutage, publié en 2010 (voir <http://www.atoutage.be>).

une partie de celle-ci ? La rumeur ne veut-elle pas « qu'il n'y ait pas de fumée sans feu » ?

Pour démêler le vrai du faux à propos des idées reçues sur la vieillesse, l'Union Nationale des Offices de Personnes Agées en France, a édité un ouvrage décortiquant, arguments scientifiques à l'appui, les stéréotypes les plus fréquents à l'égard des vieux (UNOPA, 1997). Pour ne citer que quelques exemples, on peut y lire concernant « le sentiment de solitude chez les personnes âgées de 60 ans et plus » (pp. 114-115), que deux tiers des personnes interrogées dans une étude en 1994 rapportent ne jamais en souffrir ; concernant la croyance telle que « quand on est vieux, on va en maison de retraite » (p. 64), les chiffres démontrent que le pourcentage des vieilles personnes résidant en institution est fréquemment surévalué (seulement 6,5 % des personnes âgées de plus de 65 ans vivent en établissement) ; en réponse à l'idée tenace que « autrefois, on respectait les vieux » (p. 94) et qu'ils vivaient en harmonie avec leur famille, la brochure évoque la solidarité forcée qui prévalait par le passé et générait des tensions importantes, d'autant que la nécessité de s'inscrire dans une filiation économique et culturelle engrangeait une sorte de lutte des places entre les générations. Les objectifs d'une telle publication, comme énoncés par les auteurs, sont de désamorcer bon nombre de préjugés par la diffusion d'informations scientifiques pertinentes sur le vieillissement et de promouvoir un changement des mentalités et des comportements à l'égard de la vieillesse et des vieux.

Pendant, une autre lecture (complémentaire) est possible concernant la question de la véracité ou de l'exactitude des stéréotypes. Selon l'hypothèse pragmatique défendue par Leyens et ses collaborateurs (1996), « les gens utilisent les stéréotypes comme explications au même titre que les scientifiques utilisent des théories. Une théorie scientifique n'est ni vraie ni fausse, mais utile ou inutile » (p. 28). Ainsi, un stéréotype n'est en soi ni correct ni erroné, mais utile ou nuisible dans les rapports à autrui. Les stéréotypes sont certes des généralisations de la réalité, mais ils résultent comme nous l'avons vu d'un processus normal de stéréotypisation. Dans cette perspective, la question du noyau de vérité est par conséquent un problème aussi insoluble qu'infertile en regard d'autres voies de recherche portant sur l'adéquation des jugements sociaux. Car, dans certains cas, il peut s'avérer plus efficace de considérer globalement (de catégoriser) une personne, alors que dans d'autres contextes, il sera plus adéquat de

prendre en compte l'ensemble de ses caractéristiques singulières¹⁵. Comme mentionné plus haut, la perception d'autrui ne se produit pas dans un « vide social », mais est largement déterminée par les positions respectives de la cible et de l'observateur, et par les buts qu'ils poursuivent. Ce qui revient à dire que la façon de se définir et de catégoriser l'autre va varier en fonction des enjeux de la situation, des stratégies personnelles et sociales, implicites ou explicites des partenaires de l'interaction : se trouvent-ils en compétition (pour un emploi, par exemple), cherchent-ils à se différencier, à se distinguer positivement, leur identité est-elle menacée ? Camilleri et al. (1990) défendent un point de vue similaire en écrivant que ce sont les rapports asymétriques, inégalitaires au sein d'une société donnée qui produisent les images négatives stéréotypées : l'attribution de traits de caractère par le groupe dominant au dominé relève « plus ou moins largement de l'imagination du fait de son intentionnalité de dévalorisation de principe » (p. 91). Il s'agit donc moins d'identifier et de refléter les caractéristiques réelles de l'autre que d'asseoir sur lui sa suprématie dans l'interaction. Une telle conception dynamique, fonctionnelle des stéréotypes nous semble particulièrement heuristique pour mieux comprendre comment ceux-ci conditionnent inévitablement les relations sociales, et plus spécifiquement les attitudes et pratiques vis-à-vis des personnes âgées.

1.4. Les manifestations de l'âgisme dans les interactions sociales quotidiennes

Après avoir dépeint l'univers sémantique des stéréotypes et représentations, souvent bipolaires, à propos des personnes âgées, nous souhaitons à présent explorer les manifestations de ces croyances généralisatrices basées sur l'âge dans les interactions sociales quotidiennes avec les aînés. Une fois la notion d'âgisme définie, nous rapporterons des recherches examinant les attitudes et comportements

¹⁵ Leyens et al. (1996) relèvent notamment le rôle de la *responsabilité* parmi les facteurs qui motivent « les gens à traiter l'information d'une façon particulièrement complexe » (p. 187). Ainsi, le médecin ou le psychologue n'utilisera probablement pas la même stratégie pour juger un voisin âgé versus un patient âgé qu'il reçoit en consultation. Dans ce deuxième contexte, la dimension de responsabilité mobilisera davantage les ressources attentionnelles permettant au professionnel de considérer les caractéristiques singulières de son interlocuteur plutôt que des informations stéréotypiques liées à sa catégorie sociale d'appartenance.

âgistes dans différents contextes¹⁶, relatifs notamment à la communication interpersonnelle, aux interactions dans le domaine de l'emploi ou des soins de santé. Cet aperçu des travaux sur les conséquences potentiellement néfastes de la catégorisation basée sur l'âge, loin d'être exhaustif, a pour objectif de sensibiliser nos lecteurs au fait que les professionnels qui oeuvrent quotidiennement au bien-être physique et mental de la population âgée ne sont pas plus que d'autres immunisés contre les préjugés et pratiques âgistes (Vézina, Cappeliez, & Landreville, 1995). Cuddy et al. (2005) estiment à ce propos que si les stéréotypes mixtes à propos des personnes âgées (chaleur et incompetence) conduisent à des préjugés émotionnels mixtes mêlant pitié et admiration, ils peuvent également entraîner des comportements ambivalents oscillant entre aide et rejet. Que ceux-ci soient a priori positifs (soutien, assistance) ou négatifs (négligence, exclusion sociale), ils n'en restent pas moins orientés par des jugements catégoriels fondés sur l'âge qui prennent le pas sur une analyse précise des besoins individuels et singuliers des adultes âgés (Pasupathi & Löckenhoff, 2002).

1.4.1. Le concept d'âgisme : définition

Le concept d'âgisme n'est pas nouveau, mais les phénomènes qu'il recouvre sont, quant à eux, toujours d'actualité. Dès les années soixante, Butler (1987) a introduit le terme « âgisme », par analogie au racisme et au sexisme, pour désigner « un processus systématique de stéréotypisation et de discrimination à l'encontre des personnes en raison de leur âge »¹⁷ (p. 22). Certains auteurs évoquent les trois grands « -isme » qui correspondent, dans notre société, aux principaux critères de catégorisation et de ségrégation des groupes humains (âge, genre, origine ethnique). Si toutes les catégories d'âge sont a priori concernées par l'âgisme (ex. jeunisme), le terme désigne plus spécifiquement les préjugés et formes de discrimination visant les personnes âgées. D'après Butler, « l'âgisme permet aux jeunes générations de voir les personnes âgées comme différentes d'elles-mêmes ; donc, elles cessent subitement de s'identifier à leurs aînés

¹⁶ Le présent paragraphe se limite à un tableau descriptif du phénomène. Les processus sous-jacents à la stigmatisation sociale, et plus spécifiquement à la discrimination basée sur l'âge, feront l'objet du chapitre suivant.

¹⁷ Notre traduction.

comme des êtres humains et réduisent leur propre sentiment de peur et de crainte de vieillir »¹⁸ (p. 22). Discréditer et éviter les aînés, de même qu'ignorer leurs mauvaises conditions de vie, aurait donc une fonction protectrice pour les plus jeunes afin de contenir les angoisses liées à la déchéance, la maladie et la mort. Ce « racisme anti-vieux », comme nous allons le voir, se manifeste tant à l'échelle individuelle (au cœur des relations interpersonnelles) qu'au niveau collectif (rapports intergroupes) ou encore dans les pratiques institutionnelles (Butler, 1987; Lagacé, 2010; Nelson, 2005; Pasupathi & Löckenhoff, 2002). En outre, Boudjemadi (2009) a démontré que l'âgisme, comme toute forme de préjugé, s'exprime de manière explicite mais aussi et surtout de façon implicite, c'est-à-dire sans que les individus n'en aient clairement conscience.

1.4.2. Contextes d'expression de l'âgisme

Limites d'âge arbitraires

Parmi les formes de discrimination qui touchent les plus âgés, il nous faut évoquer les limites d'âge institutionnalisées dans les sociétés modernes dont on finit presque par oublier le caractère fondamentalement arbitraire. La retraite obligatoire et l'augmentation des coûts d'assurance avec l'âge en sont deux exemples (Pasupathi & Löckenhoff, 2002; UNOPA, 1997). Sont ici à l'œuvre tous les mécanismes de la stéréotypisation, à savoir l'identification de la personne à sa catégorie d'âge et l'application de principes basés sur les attributs supposés des membres de son groupe et non sur ses besoins et caractéristiques réelles. Comme évoqué dans notre introduction, la proposition (avortée) de limiter le montant des retraits d'argent aux distributeurs automatiques, pour les personnes de plus de soixante ans, est un autre exemple.

Registre du langage et de la communication

Lorsque l'on s'adresse à un interlocuteur, le style de communication adopté dépend du but que l'on poursuit (ex. convaincre), mais aussi des capacités langagières supposées de ce dernier, notamment en fonction de son âge. Or, les croyances entretenues à propos des aptitudes conversationnelles de personnes d'âges différents ne correspondent pas forcément à la réalité et

¹⁸ Notre traduction.

peuvent conduire à une sur- versus une sous-accommodation des formes de communication par rapport aux compétences réelles de l'interlocuteur (Feyereisen & Hupet, 2002; Pasupathi & Löckenhoff, 2002). Ainsi, globalement et conformément aux stéréotypes présentés plus haut, des locuteurs âgés sont évalués comme étant moins compétents que des sujets jeunes, à la lecture des mêmes textes. De plus, si la compétence perçue des locuteurs jeunes est influencée par la qualité du texte, ce n'est pas le cas pour les personnes âgées.

Comme l'expliquent Feyereisen et Hupet (2002), l'activation de croyances stéréotypées concernant les moindres capacités de compréhension et d'expression des personnes âgées va modifier le « style » de communication de l'interlocuteur, tant au niveau de la complexité linguistique des énoncés, que des caractéristiques vocales (débit, intonation) ou de la qualité de la relation établie (chaleur versus distance). Cela peut notamment conduire à l'adoption d'un langage condescendant – caractérisé par l'usage de mots simples ou familiers, des énoncés plus courts, un choix limité de thèmes, une voix plus forte et plus aiguë, un débit plus lent, des mimiques exagérées, une intimité accentuée – qui n'est pas nécessairement adapté aux habiletés conversationnelles du partenaire âgé. Des recherches ont particulièrement mis en évidence l'utilisation d'un « langage bébé » (*secondary baby talk*) par les soignants s'adressant à leurs patients âgés, en maison de retraite et en milieu hospitalier, dans le but louable de créer un climat chaleureux, mais sans tenir compte des compétences conversationnelles effectives de ces derniers. Précisons que l'utilisation spontanée d'un langage simplifié (ou infantilisant) est plutôt le fait de locuteurs jeunes ou d'âge moyen pensant s'adresser à un partenaire âgé, alors que les personnes âgées elles-mêmes maintiennent le même type de discours à l'égard de leurs pairs. De plus, les jeunes et les femmes semblent utiliser globalement un langage condescendant, alors que les hommes font plus de distinction entre les jeunes-vieux et les vieux-vieux (Pasupathi & Löckenhoff, 2002).

Mais comment les adultes âgés perçoivent-ils un langage condescendant à leur égard et quelle est son utilité pour la communication ? D'après Feyereisen et Hupet (2002), le lieu de vie et l'état de santé des destinataires déterminent leurs réactions au langage infantilisant, dans le sens où les personnes institutionnalisées (souvent très âgées et fragilisées) perçoivent celui-ci comme moins condescendant et plus chaleureux que leurs pairs vivant à domicile. En outre, des études contrôlées ont permis d'identifier les caractéristiques

du langage favorisant la compréhension des personnes âgées. Il ressort que la simplification syntaxique et l'élaboration sémantique (ajout de répétitions) diminuent les problèmes de compréhension, tandis que l'exagération de l'intonation et le ralentissement du débit perturbent les interlocuteurs âgés et ont un impact négatif sur leur évaluation de la qualité du message. Ces résultats soulignent la complexité des interactions et la nécessité de prendre en considération l'influence de paramètres multiples (caractéristiques respectives du locuteur et de l'interlocuteur âgé, contexte de la rencontre) pour juger de l'adéquation des comportements adoptés.

Marché du travail – secteur de l'emploi

Nous avons déjà évoqué le caractère arbitraire de la limite d'âge légale qui définit la mise à la retraite et donc l'exclusion du monde du travail (rémunéré). Cet âge social est d'autant plus ambigu qu'il ne concorde plus avec la diminution réelle des capacités psychophysiques et ne tient pas compte de l'hétérogénéité des situations (ex. pénibilité du travail) au sein de la population âgée active (Pasupathi & Löckenhoff, 2002). Sur le marché du travail, les discriminations basées sur l'âge se manifestent tant au niveau des procédures d'embauche (les jeunes recrues sont favorisées) que des mesures de licenciement (en période de troubles économiques, les travailleurs âgés sont les premiers à être limogés).

À l'origine de ces traitements différenciés selon l'âge des travailleurs, on peut incriminer les stéréotypes âgistes qui établissent un lien négatif entre l'âge et la performance (au travail), laissant à penser que pour effectuer une même tâche, un travailleur âgé sera moins rapide, moins flexible, moins compétent qu'un travailleur plus jeune (Gaillard, 2010; Lagacé & Tougas, 2010). Or, une synthèse de la littérature réalisée par Gaillard (2010) indique que si certaines études (en laboratoire) montrent une diminution des aptitudes cognitives avec l'âge, d'autres travaux concluent à une absence de relation entre l'âge et la performance au travail (pouvant s'expliquer par l'utilisation de moyens de compensation propres aux travailleurs âgés, comme la mobilisation des compétences acquises par expérience ou l'usage accru des supports environnementaux, dans leur contexte professionnel). À côté d'autres variables classiquement étudiées pour expliquer les départs (anticipés) du marché du travail (ex. mauvais état de santé, possibilités financières, faible autonomie), l'auteur s'est interrogé sur le rôle joué par les stéréotypes liés au vieillissement professionnel, sur le maintien (ou non) dans l'emploi des travailleurs

âgés (voir aussi Lagacé & Tougas, 2010). Sur base de plusieurs recherches, Gaillard (2010) a démontré que l'activation du facteur « âge » et l'identification au groupe des travailleurs âgés augmentent l'intention de prépension, ainsi que le sentiment de compétition vis-à-vis des travailleurs plus jeunes au sein de l'entreprise, et diminuent l'intention d'investissement professionnel. À l'inverse, l'activation de stéréotypes positifs (soulignant les atouts et l'expérience des travailleurs âgés) diminue l'intention de prépension et augmente l'envie de s'investir professionnellement. Ainsi, « la manière dont le travailleur âgé vit le regard social associé au vieillissement professionnel prédit diverses attitudes de maintien dans l'emploi qu'il est susceptible d'adopter » (p. 26). En outre, l'activation de l'étiquette « travailleurs âgés » semble avoir un impact négatif sur la performance de ces derniers, mesurée par un test d'aptitudes cognitives fréquemment utilisé dans les entreprises.

À l'heure où la majorité des pays européens tentent d'encourager le maintien dans l'emploi des travailleurs plus âgés afin de contrer les effets du vieillissement de la population, un nombre croissant de recherches mettent en évidence les effets pervers des mesures contribuant à étiqueter cette catégorie d'âge (Berger, 2006; Gaillard, 2010; Gaillard & Desmette, 2007; Guillemard, 2010). Malgré la volonté explicite des pouvoirs publics de revaloriser l'identité sociale des travailleurs âgés, la majorité des mesures prises continuent à véhiculer de manière implicite une image stéréotypée négative des compétences de ces derniers (Gaillard, 2010). Pour Guillemard (2010), ces mesures contribuent non seulement au processus de dépréciation des travailleurs âgés, mais entraînent « par ricochet » une élévation de l'âge social des générations cadettes. Ainsi, la prépension représentant une « norme d'âge » chez les travailleurs de plus de 55 ans, le groupe des 50-55 ans est déjà perçu comme « en partance » par les employeurs, qui hésitent même à investir dans la formation ou la promotion des 45-50 ans, déjà si proches de la fin de carrière...

Champ des soins médicaux

Cuddy, Norton et Fiske (2005) considèrent qu'un sentiment de pitié à l'égard des personnes âgées va de pair avec l'impression qu'elles sont impuissantes et doivent nécessairement être aidées, prises en charge. Cela peut déboucher, du côté des professionnels de la santé, sur des pratiques de soins assujettissantes ne prenant en compte ni la parole, ni les désirs des patients âgés, et chez ces derniers, sur une majoration de leur sentiment d'inutilité et de

dépendance (Swine, 1997). Dans leur revue de la littérature, Pasupathi et Löckenhoff (2002) accordent une importance particulière à l'occurrence de comportements âgistes dans le champ médical, aussi bien au moment de l'évaluation diagnostique des symptômes qui amènent les patients âgés à consulter que lors des prises de décision de traitement ou encore au niveau des interactions médecin-patient. Ces chercheuses constatent tout d'abord que différentes affections (comme l'incontinence, les problèmes d'équilibre, la douleur ou la dépression) sont mal diagnostiquées, et donc mal ou non traitées, chez les patients âgés, en raison d'une méconnaissance de leurs manifestations spécifiques chez ces derniers (par ex., la forte composante somatique des dépressions chez les adultes âgés) ou de croyances erronées à propos du caractère « normal » de ces pathologies avec l'âge (voir aussi Bizzini & Rapin, 2007). D'autres biais se glissent ensuite dans les recommandations de traitement, tels que la non-prise en compte des effets pervers de la médication chez les patients âgés et la non-reconnaissance de l'efficacité de méthodes psychothérapeutiques (alternatives) chez ce groupe d'âge. Concernant la communication médecin-patient, Pasupathi et Löckenhoff (2002) remarquent sur base de plusieurs recherches, que les praticiens donnent moins d'informations, passent moins de temps en consultation, sont moins ouverts, réceptifs, tiennent moins compte des préoccupations amenées par leurs patients âgés par rapport à leurs clients plus jeunes, alors que les problèmes médicaux des aînés sont souvent plus complexes et chroniques. En outre, la présence très fréquente d'une tierce personne accompagnant les patients âgés lors de leur visite chez le médecin, si elle leur procure un support, les conduit également à adopter une attitude plus passive dans les échanges.

Vézina (2010) s'est quant à lui intéressé aux croyances et attitudes des futurs professionnels de la santé (étudiants en médecine, sciences infirmières et autres secteurs liés à la santé) envers les personnes âgées. Mieux connaître les facteurs qui motivent ou découragent ces futurs praticiens à s'engager dans l'action gérontologique est d'une grande importance en raison de l'augmentation des besoins en matière de soins de santé avec l'évolution démographique. Sur base d'une synthèse des recherches menées au cours des quarante dernières années, l'auteur a observé une évolution favorable des attitudes (plutôt neutres ou positives que négatives) des étudiants du domaine de la santé envers les aînés. Ceci est sans doute dû à l'augmentation de l'offre de formations sur le vieillissement et de stages pratiques réalisés avec des patients âgés (pour autant que ceux-ci ne mettent pas

uniquement l'accent sur les aspects négatifs de la vieillesse). Cependant, l'augmentation des connaissances sur le vieillissement ou une attitude plus favorable envers les aînés n'augmente pas pour autant le désir des jeunes générations de s'investir professionnellement auprès de cette population. D'autres facteurs influençant leurs attitudes et choix de carrière restent à investiguer.

Domaine de la santé mentale

Si l'incidence de certaines variables à l'origine de discriminations (telles que le genre, la culture, l'origine ethnique, etc.) sur la qualité et le développement d'une relation d'aide est aujourd'hui reconnue, l'étude de Ivey, Wieling et Harris (2000) explore le rôle joué par l'âge des patients au niveau de la perception de leur problématique, dans le cadre d'une demande de thérapie conjugale et familiale. Nous présentons celle-ci à titre illustratif pour montrer que les biais d'âge sont actifs, y compris dans le champ des soins psychiques, pourtant davantage centrés sur le sujet et la prise en compte de sa souffrance singulière. Pour mener leur recherche, Ivey et ses collaborateurs ont sollicité trois groupes de personnes variant selon leur niveau de connaissances cliniques (des thérapeutes conjugaux et familiaux expérimentés, des thérapeutes en cours de formation et des non thérapeutes) pour évaluer le fonctionnement individuel et relationnel de deux couples d'âges différents. Ceux-ci présentaient les mêmes difficultés apparentes motivant leur demande d'aide : disputes fréquentes, absence d'intimité sexuelle, consommation d'alcool et attitude défensive chez le conjoint masculin, remise en question et humeur dépressive chez le conjoint féminin. Seul l'âge des patients variait selon la vignette clinique proposée : un couple était décrit comme âgé de 29 et 34 ans, l'autre de 69 et 74 ans (âges respectifs des épouses et époux). Les juges ont évalué, à l'aide d'échelles, à la fois le fonctionnement global du couple (communication, gestion des conflits, intimité, etc.) et l'ajustement individuel de chaque partenaire. Comme attendu par les chercheurs, un effet principal de l'âge des patients révélait que les mêmes problèmes personnels et relationnels étaient perçus comme plus sérieux lorsqu'ils concernaient le couple jeune plutôt que le couple âgé. L'âge apparaît donc comme un facteur critique entrant en ligne de compte dans l'évaluation de la santé mentale des personnes, et ce en défaveur des sujets âgés. Il semble en effet que des préjugés âgistes conduisent, tant les thérapeutes (expérimentés et en cours de formation) que les non cliniciens, à considérer les problèmes sexuels, conjugaux et liés à l'abus de

substance comme des comportements normatifs chez la population âgée. Ainsi, le stéréotype relatif à l'inactivité et au désintérêt sexuels supposés chez les personnes âgées apparaît particulièrement tenace, même dans un contexte de prise en charge spécialisée et malgré les démentis scientifiques.

Cette étude indique également que si la formation et l'expérience cliniques développent la capacité des thérapeutes confirmés à reconnaître et identifier plus finement les dysfonctionnements personnels et relationnels au sein des couples, quel que soit leur âge (mais avec le risque de surévaluer leur signification pathologique), elles n'atténuent en rien l'impact des biais d'âge sur leurs jugements. Concernant la vie affective des personnes âgées, Meire (1992) constate également que « le qualificatif « âgé » occupe souvent une place disproportionnée par rapport à l'information qu'il véhicule et induit trop facilement une vision biaisée par occultation d'autres caractéristiques bien plus instructives (le sexe, la profession antérieure, l'état de santé, le niveau socio-culturel...) » (p. 126). Ivey et ses collaborateurs (2000) s'interrogent dès lors sur les répercussions de tels présupposés âgistes, non seulement sur la perception et l'évaluation des problèmes psychologiques des patients âgés, mais également sur l'efficacité des traitements qui leur sont proposés (cf. le stéréotype de la personne âgée rigide, limitée dans ses potentialités de changement, mentalement détériorée, malheureuse et par conséquent mauvaise candidate pour une psychothérapie). En témoigne le titre provocateur de leur article « Sauvez les jeunes – les vieux ont fait leurs vies » qui questionne les valeurs de la société et sa façon de ne pas entrevoir la vieillesse comme une phase de développement à part entière, au même titre que les autres étapes de l'existence.

Contexte de l'institutionnalisation

Les maisons de repos (et de soins) présupposent, par définition, l'adoption de traitements différenciés selon l'âge des patients ; c'est en quelque sorte leur raison d'être (Pasupathi & Löchenhoff, 2002). Mais dans la mesure où les personnes résidant en institution constituent un sous-groupe particulièrement fragilisé de la population âgée (cf. amoindrissement de leurs capacités physiques et mentales), l'image qu'elles renvoient est susceptible d'activer les stéréotypes les plus négatifs décrits plus haut (l'âgé sénile, plaintif, désespéré, reclus). Pour les auteurs, plusieurs facteurs favorisent l'expression des attitudes et comportements âgistes en institution : d'une part, la majorité des établissements pour personnes âgées fonctionnent selon

des règles strictes qui dépersonnalisent l'accompagnement et font du résident âgé un « objet » de soins ; d'autre part, les pressions économiques de rendement, le manque de personnel, le stress, l'insuffisance de formation, l'absence de valorisation professionnelle rendent problématiques les conditions de travail des soignants et les conduisent à l'exercice « mécanique » de leur fonction (voir aussi Pellissier, 2003).

Pasupathi et Löckenhoff (2002) rapportent des travaux qui mettent en évidence la tendance paradoxale des soignants en institution à renforcer les comportements dépendants des résidents âgés et à ignorer leurs efforts d'indépendance. Ainsi, les gestes nécessitant une assistance attirent sélectivement l'attention et sont « récompensés » par plus d'échanges sociaux et de réponses congruentes, alors que les initiatives faisant preuve d'autonomie (ex. s'habiller seul, parler avec les autres résidents) sont la plupart du temps ignorées. On peut noter que dans les établissements d'accueil pour enfants, les professionnels vont, à l'inverse, renforcer les comportements d'autonomisation. Enfin, le « langage bébé » que nous avons décrit plus haut participe également au maintien du statut inférieur, dépendant des personnes âgées institutionnalisées, susceptible de diminuer encore leur autonomie et leur estime d'elles-mêmes. Or, il a été démontré que des interventions visant à augmenter le sentiment de contrôle et de responsabilité personnelle chez des résidents âgés en institution (par ex. en les encourageant à prendre des décisions, à s'occuper d'une plante verte ou à choisir l'horaire de projection d'un film) avaient un impact positif sur leur vivacité, leur niveau général d'activité et leur sentiment de bien-être, à court et long termes (Langer & Rodin, 1976; Rodin & Langer, 1977).

Négligence et maltraitance

Bien qu'il soit difficile d'évaluer le rôle de l'âgisme parmi la constellation de facteurs conduisant aux situations d'abus à l'égard des aînés, Pasupathi et Löckenhoff (2002) estiment que les préjugés âgistes, associés à la fragilité et à la dépendance concomitante des personnes âgées vis-à-vis de leur entourage, créent un environnement favorisant l'émergence et le maintien de comportements maltraitants. Bizzini et Rapin (2007) considèrent également l'âgisme comme « une forme de discrimination qui porte préjudice aux personnes âgées et prépare le terrain de la négligence et de la violence » (p. 263). Pour Pellissier (2003), la vision essentiellement déficitaire du vieillissement (physique et psychique), le manque de moyens et d'informations

peuvent amener chaque acteur (aidant familial ou professionnel) à se comporter, à un moment ou à un autre, de façon maltraitante. L'auteur précise que « travailler avec des êtres âgés – de l'âge de ses parents ou de ses grands-parents – souvent très dépendants, parfois violents, un jour mourant, est toujours éprouvant. La confrontation avec l'image de son devenir, avec la détérioration physique, avec la mort, implique réflexion et travail sur soi » (pp. 250-251). Il préconise, en institution, que les soignants puissent disposer de temps et de moyens suffisants pour réfléchir à leurs pratiques, à leur engagement (affectif) dans les échanges avec les patients âgés, afin de développer les attitudes du « bon soin » (à réinterroger sans cesse en fonction du contexte, de la relation, du bien-être et des désirs de la personne). Plus largement, c'est notre société dans son ensemble qui est sommée de s'interroger sur les réponses collectives qu'elle apporte à la vieillesse et à la mort, non seulement sur le plan médical, mais aussi d'un point de vue éthique et social.

Champ de la recherche en gérontologie

Hummel (2002) retrace l'évolution des paradigmes de recherche en gérontologie en soulignant que la façon dont les scientifiques définissent leur objet d'étude et élaborent leurs théories est aussi influencée par les présupposés et les discours sociaux en vigueur à leur époque. C'est ainsi que certaines théories en vogue dans les années soixante, notamment celle faisant du « désengagement » réciproque des plus âgés et de la société une norme, sont aujourd'hui considérées comme clairement âgistes, et ont cédé la place à des conceptualisations plus optimistes du vieillissement social. Dès les années nonante, politiciens et gérontologues ont en effet tenté d'enrayer les préjudices causés par l'âgisme (bien mis en évidence par les travaux sur les stéréotypes négatifs et les attitudes de rejet à l'égard des personnes âgées, aux Etats-Unis et en Europe) en diffusant une image plus positive de la vieillesse. On ne parle plus alors des « personnes âgées » (*elderly*), mais des « plus âgés » (*older*) ; on brise l'idée d'une tranche d'âge homogène en distinguant différentes étapes dans le parcours de vie aux âges élevés et différents sous-groupes (cf. jeunes-vieux et vieux-vieux) ; on différencie le vieillissement normal (qui n'est pas une maladie) du vieillissement pathologique jusqu'à ce que s'impose le concept de « vieillissement réussi » (*successful aging*) dans les milieux scientifiques d'abord, puis massivement dans l'opinion publique.

Mais certains chercheurs s'interrogent sur (les dérives de) l'usage actuel de la notion qui, déracinée de ses fondements scientifiques, s'impose de plus en plus comme une « injonction sociale normative » (Hummel, 2002; Lambert, 2006; voir aussi Bourbonnais & Ducharme, 2010 sur l'influence de ce paradigme dans les soins de santé). On trouve en effet aujourd'hui une pléthore de « modes d'emploi » pour bien vieillir qui font du vieillissement une performance dont la réussite (ou l'échec) incombe désormais à l'individu. C'est ainsi que, comme l'écrit Hummel (2002), « prenant le contre-pied de l'âgisme, le gérontologisme est caractérisé par une vision stéréotypique et trop optimiste de la vieillesse, résultant de l'application sélective de théories gérontologiques récentes » (pp. 48-49). Niant l'influence majeure de variables sociales sur les conditions d'existence des plus âgés (telles que le niveau d'éducation, le statut social, le revenu, etc.), le gérontologisme ambiant responsabilise les individus au risque d'exclure ceux qui (pour les mêmes raisons socio-économiques !) ont « raté » leur vieillissement en regard des nouveaux canons du bien vieillir. Un tel discours ne constitue-t-il pas finalement une nouvelle forme d'âgisme générant angoisse et culpabilité ?

Pris dans leur ensemble, les travaux rapportés ci-dessus semblent indiquer que, contrairement à la norme implicite actuelle dénonçant la stigmatisation de certains groupes comme « politiquement incorrecte », l'âgisme est un type de discrimination particulièrement institutionnalisé dans nos pays, et les personnes âgées sont dénigrées sans crainte de censure par les médias, dans les campagnes marketing, sur le marché de l'emploi, dans les soins de santé et les politiques publiques (Cuddy & Fiske, 2002; Lagacé, 2010; Nelson, 2002, 2005). Par conséquent, pour Nelson (2002), le message essentiellement diffusé dans notre société à propos de l'avancée en âge est qu'il est (socialement) indésirable de vieillir.

1.5. Conclusion : l'âge, un stigmate social?

Nous avons démontré l'existence de stéréotypes multiples à propos des adultes âgés et leur traduction en attitudes et comportements discriminatoires dans différents domaines de l'existence. Peut-on dès lors considérer l'âge chronologique comme un stigmate social et étudier les processus psychologiques et sociaux qui génèrent cette forme de stigmatisation ? Un stigmate correspond,

au sens originel du terme, à une marque imprimée (au fer rouge) sur le corps afin d'identifier son porteur ; c'est le signe visible des bannis dans une société donnée (Goffman, 1975). Plus récemment, Croizet et Leyens (2003) ont défini le stigmaté comme « une caractéristique associée à des traits et stéréotypes négatifs qui font en sorte que ses possesseurs subiront une perte de statut et seront discriminés au point de faire partie d'un groupe particulier » (pp. 13-14). Le stigmaté relève donc d'une perception négative de la différence, il est à la fois le *témoin* et le *moyen* d'une mise au ban de l'individu infériorisé, une interrogation de la société quant à sa nature véritablement humaine, une porte ouverte à diverses injustices et inégalités sociales. En regard de notre problématique de recherche, l'âge peut-il servir de signe visible particulier pour identifier les membres d'un groupe affublé d'attributs diffamants et apporter une justification sociale à leur discrimination ?

Notons que l'âge a longtemps été considéré comme une variable trop individuelle pour intéresser la sociologie, davantage préoccupée par les différences (de classes) sociales (Caradec, 2004). Mais avec le vieillissement démographique et l'estompement de la structuration de la société fondée sur les classes, l'âge s'est imposé comme un critère-clé de regroupement des gens en catégories ou publics cibles dont il a fallu étudier les caractéristiques. Zebrowitz et Montepare (2000) ont spécifiquement analysé la nature des stigmates d'âge en mettant en perspective les expériences de deux groupes d'âge dévalorisés dans notre société : les adolescents et les personnes âgées. En effet, les premiers parce qu'ils sont « trop jeunes » et les secondes parce qu'elles sont « trop vieilles » sont perçus et se reconnaissent comme jouissant d'un statut social inférieur par rapport aux adultes d'âge moyen, tant au niveau du pouvoir et de l'autonomie que sur le plan de la compétence (perçue). Les stigmates d'âge influencent donc la perception des adolescents et des adultes âgés qui sont dépossédés de certains attributs socialement et culturellement valorisés (e.g., la beauté, la performance physique, les capacités de décision, etc.).

Zebrowitz et Montepare ont relevé que les dimensions servant à l'étude d'autres stigmates sociaux sont applicables aux stigmates d'âge :

- la *visibilité* correspond aux traits objectifs qui indiquent l'appartenance d'un individu à sa catégorie stigmatisée. Or, il existe des signes physiques distinctifs permettant d'identifier aisément l'âge d'une personne (ex. les rides, les cheveux blancs ou grisonnants, la lenteur de la démarche, la posture voûtée, la voix

chevrotante pour les personnes âgées ; l'allongement des bras, des jambes, l'acné pour les adolescents). Les auteurs postulent que les individus qui portent davantage les marques du stigmaté seront plus affectés par celui-ci (ex. une personne âgée voûtée par rapport à une autre « qui fait jeune pour son âge ») et plus vulnérables face à la stigmatisation, ce qui peut d'ailleurs pousser à les dissimuler, comme nous le verrons par la suite ;

- les signes physiques de l'âge précités peuvent être plus ou moins *déplaisants esthétiquement* et susciter une gêne, un malaise dans les interactions sociales. À nouveau, cela peut varier fortement d'un individu à l'autre ;
- le *caractère perturbateur* du stigmaté est lié à ses effets délétères sur l'interaction. Ainsi, les déficiences auditives et cognitives d'une personne âgée ou l'attitude égocentrique d'un adolescent peuvent entraver les échanges avec eux ;
- la dimension de *contrôle* du stigmaté influence aussi sa perception. Si le vieillissement est un processus inévitable, un certain nombre de ses conséquences peuvent être corrigées (ex. port de lunettes, appareil auditif), voire prévenues en améliorant son hygiène de vie (alimentation équilibrée, exercices physiques, etc.). Comme le remarquent les auteurs, le fait de pouvoir agir sur les indices de la stigmatisation est plutôt positif, ce qui l'est moins, c'est que les gens considérés comme responsables de leur stigmaté sont perçus plus négativement ;
- enfin, comme nous l'avons déjà mentionné, l'*évolution* des stigmatés d'âge est hautement *prévisible* en ce sens qu'ils disparaissent avec la maturité pour ce qui est de l'adolescence, et avec la mort, pour ce qui est de la vieillesse. Pour les auteurs, « une des implications de cette caractéristique distinctive des stigmatés d'âge est que tous les individus peuvent anticiper l'expérience de devenir « trop vieux » de leur vivant. Une telle anticipation peut encourager le développement de meilleurs mécanismes de *coping* que ceux disponibles pour les individus souffrant d'autres stigmatés. [...] D'un autre côté, l'acceptation béate des stéréotypes à propos des personnes âgées dès le plus jeune âge peut rendre les ajustements adaptatifs moins probables pour les aînés que pour d'autres groupes stigmatisés »¹⁹ (p. 339).

En regard de ces caractéristiques, l'âge apparaît comme un stigmaté contemporain dont l'étude peut contribuer tant à la reconnaissance des

¹⁹ Notre traduction.

L'identité du sujet vieillissant face au regard social

conséquences de la discrimination liée à l'âge sur le bien-être des adultes âgés, et l'identification des stratégies de protection qu'ils déploient pour y faire face, qu'à une meilleure compréhension des processus menant à la stigmatisation et à l'exclusion sociales de certains groupes.

Chapitre 2

Stigmatisation sociale et menace des stéréotypes liées à l'âge

« Les vieillards sont-ils des hommes ?
À voir la manière dont notre société les traite,
il est permis d'en douter... »
S. de Beauvoir (*La vieillesse*, 1970)

2.1. Introduction

Dans ce chapitre, nous nous intéresserons aux *processus* et aux *effets* de la stigmatisation sociale avant d'étudier au chapitre suivant, les *stratégies de négociation identitaire* des adultes âgés face à l'âgisme. Comme nous l'avons décrit plus haut, les personnes âgées, à l'instar d'autres groupes sociaux dévalorisés, sont la cible de croyances et d'attentes stéréotypiques, le plus souvent péjoratives. Nous souhaitons à présent démontrer comment ces représentations (âgistes) influencent le comportement de chaque partenaire de l'interaction, mais aussi le regard porté par autrui sur l'individu (âgé), indissociable de la perception qu'il a de lui-même. Nous débuterons par l'exploration des mécanismes à travers lesquels la société stigmatise certains individus et produit des identités sociales négatives. Nous distinguerons ensuite différents types de discrimination auxquels conduisent les préjugés et stéréotypes liés à l'âge. Puis, nous tenterons de cerner les effets potentiellement nuisibles d'un tel étiquetage social sur l'estime de soi des personnes cibles. Nous porterons enfin une attention particulière au statut paradoxal de l'identification au groupe, marqueur d'exclusion sociale et facteur de protection tout à la fois. Dans un second temps, nous étudierons le phénomène de menace du stéréotype et ses enjeux, comme une forme exemplaire des effets de la stigmatisation sociale. Nous mettrons à jour les processus par lesquels les stéréotypes ou représentations âgistes ouvrent tels des stigmates enfermant les adultes âgés dans une définition d'eux-mêmes dévalorisante, jusqu'à produire leur propre confirmation.

2.2. Mécanismes et enjeux de la stigmatisation sociale

2.2.1. Stigmatisation et identités sociales négatives

Stigmatisation rime malencontreusement avec dévalorisation, discrimination, ségrégation, marginalisation, désinsertion et exclusion sociales. Nous l'avons vu, le stigmate est un signe distinctif qui sert à la fois de *repérage* et d'*étiquetage* de certains groupes humains (Croizet & Leyens, 2003). Cet étiquetage social, très pragmatique, permet d'inférer une série d'attributs stéréotypés à propos des individus catégorisés comme membres d'un de ces groupes. Si la stigmatisation relève de l'activation mentale de représentations à propos de catégories de gens, elle ne se limite cependant pas à ce seul registre cognitif, mais façonne les réactions émotionnelles (cf. préjugés) et comportementales à leur égard. Ainsi, comme nous l'analyserons, les croyances et perceptions de l'observateur se traduisent en attentes, ressentiments et actes face aux membres du groupe infériorisé. Réciproquement, se reconnaître comme appartenant à un groupe dénigré, discriminé socialement déteint sur les affects, attitudes et comportements des individus stigmatisés (Crocker et al., 1998; Darley & Fazio, 1980; Dupont, 2003).

La stigmatisation sociale, comme le rappellent Croizet et Leyens (2003), se manifeste tant à travers les contacts interpersonnels que les rapports intergroupes ou au cœur même des structures institutionnelles – ce que nous avons illustré avec les travaux sur l'âgisme (cf. point 1.4.), mais elle implique toujours une asymétrie de pouvoir entre les individus stigmatisés et les autres. De Gaulejac et Taboada Léonetti (1994) ont étudié les processus de stigmatisation menant aux formes contemporaines de l'exclusion sociale, en regard des valeurs dominantes de notre société. À travers son idéologie et ses normes, celle-ci véhicule en effet certains modèles ou images de réussite et stigmatisent ceux qui n'y correspondent pas. C'est principalement à travers le travail, prôné comme clé unique de l'intégration sociale (via l'accès à l'emploi), que notre société génère une dualisation – qui va croissant, entre les *winner*s et les *looser*s²⁰, les individus qui satisfont aux critères de réussite en vigueur (travail, argent, consommation) et

²⁰ Notre société duale met classiquement en opposition des images de réussite et d'échec en s'appuyant sur différents critères : travailleurs/chômeurs, jeunes/vieux, riches/pauvres, diplômés/non diplômés, etc. (de Gaulejac & Taboada Léonetti, 1994).

les faibles, les démunis, les ratés. Pour les auteurs, une véritable « lutte des places » caractériserait notre époque qui « n'est pas une lutte entre des personnes ou entre des classes sociales » mais bien « une lutte d'individus solitaires contre la société pour retrouver une « place » c'est-à-dire un statut, une identité, une reconnaissance, une existence sociale » (p. 19). On assiste paradoxalement dans nos pays riches et développés à une augmentation exponentielle du nombre de stigmatisés et d'exclus. L'exclusion sociale se définirait donc en termes d'inutilité sociale (perçue), le travail sacralisé et le culte de la performance (qui s'étend à tous les domaines de l'existence) délimitant une frontière symbolique, une démarcation entre ceux qui adhèrent au système de valeurs et ceux qui ne peuvent pas ou plus s'y conformer et offrir une bonne image d'eux-mêmes. Il en est ainsi des chômeurs (en particulier de longue durée), des minimexés, des pauvres, des SDF, des étrangers, des jeunes des banlieues, des handicapés, des vieux, etc. Exclus du monde du travail, ceux-ci sont des exclus tout court. La perception du groupe des personnes âgées comme étant chaleureuses mais incompetentes rend bien compte de ce lien entre performance et intégration sociale dans notre société (Fiske et al., 2002). Elle trouve d'ailleurs souvent un écho dans le sentiment d'inutilité (et ses relents de dévalorisation sociale) exprimé par les adultes âgés eux-mêmes. À défaut d'une place clairement identifiée et reconnue au sein de la société, les sujets âgés (comme les membres d'autres groupes stigmatisés) sont mis à l'écart et privés des moyens d'accès à l'utilité, la valorisation et la reconnaissance sociales. En résumé, devenir improductif (ou être perçu comme tel) dans une communauté qui valorise le travail et la performance, équivaut à ne pas avoir de place et à pâtir d'une identité sociale négative.

Poursuivant leur analyse du phénomène de désinsertion sociale, de Gaulejac et Taboada Léonetti (1994) ont dégagé trois grandes dimensions de l'existence à travers lesquelles oeuvrent (et peuvent se combiner) les processus conduisant aux différentes formes d'exclusion :

- la *dimension économique* telle que l'intégration de l'individu dépend de ses capacités de production (travail), à une époque où l'emploi – surtout non qualifié – se raréfie, et de ses ressources (cf. niveau de consommation) ;
- la *dimension sociale* qui s'exprime à travers les réseaux de solidarités dans lesquels l'individu est inséré. On distingue les liens sociaux horizontaux qui correspondent au tissu relationnel au sein des groupes primaires (famille, voisins, amis, mouvements

- associatifs) et les liens sociaux verticaux qui relie l'individu à l'ensemble de la société, par le biais de groupes intermédiaires (comme l'école, les groupements professionnels, politiques ou religieux, la sécurité sociale) fondés sur des valeurs collectivistes ;
- la *dimension symbolique* qui découle des représentations que la société entretient vis-à-vis des catégories d'appartenance de l'individu en fonction de ses idéaux et de son système de normes et de valeurs (productivité, pouvoir, richesse) : elle prescrit des identités sociales positives et négatives ;
 - enfin, nous voudrions ajouter un quatrième axe, qui n'est pas explicitement mentionné par les auteurs, celui d'une *dimension psychologique*, subjective, expérientielle relative aux tensions, conflits intérieurs éprouvés par l'individu lorsque l'écart est trop important entre l'image idéale (calquée sur les normes de la société) qu'il voudrait atteindre et la réalité de ce qu'il vit, engrangeant honte, culpabilité et repli sur soi ; c'est ici que souffrance sociale et souffrance psychique viennent à se confondre et se renforcent mutuellement.

Ces facteurs participent conjointement à l'intégration versus la mise à l'écart des individus dans la société, tout autant qu'ils sont des vecteurs puissants d'identification (ou de structuration de l'identité) contribuant à l'élaboration d'une définition de soi positive ou négative.

Prenant appui sur ces trois dimensions, les auteurs examinent plusieurs figures ou situations d'exclusion sociale, notamment celles des pauvres, des chômeurs de longue durée, des minorités ethniques, etc. S'ils n'abordent pas explicitement la situation des personnes âgées, ils précisent que les retraités, tout comme les chômeurs ou les femmes au foyer, sont exclus du monde du travail tout en disposant de ressources variables (dimension économique). Sur le plan social, nous pensons que la solidarité intrafamiliale et les contacts « de quartier » (groupes primaires) permettent aux adultes âgés de nourrir un sentiment d'appartenance, même s'ils paraissent visiblement moins insérés dans la société (Masse & Neiryck, 2011). Enfin, au niveau symbolique, nous avons montré dans notre premier chapitre que les représentations à l'égard de la vieillesse sont dichotomiques, le pôle négatif ayant cependant tendance à surpasser les vertus associées au grand âge. L'identité sociale des aînés, prescrite par la société, n'est donc pas particulièrement valorisée en regard de leur place symbolique et de leur utilité perçue.

Il ne s'agit pas ici d'énoncer une typologie immuable de l'exclusion sociale car chaque situation individuelle doit être prise en compte (par ex. tous les retraités ne sont pas pauvres et isolés socialement, même si c'est le cas pour certains) et replacée dans son contexte socio-historique – les représentations sociales évoluent au fil du temps et les « seniors » jouissent, par exemple, d'une réputation positive au niveau économique (Caradec, 2004). Néanmoins, ces distinctions permettent d'éviter les amalgames et invitent à prendre en considération les processus cumulatifs – sociaux, économiques, symboliques – menant à la stigmatisation et au rejet de certains groupes. Sur le plan symbolique en particulier, de Gaulejac et Taboada Léonetti (1994) estiment que « la stigmatisation sociale impose aux individus une image d'eux-mêmes qu'ils ne peuvent éluder : celle d'un citoyen sans utilité sociale, voire nuisible, repoussant, privé de dignité, de raison d'être, et de valeur » (pp. 77-78). Identité sociale bafouée à partir de laquelle il leur sera difficile de construire une définition de soi positive, valorisante et rassurante. Ils ajoutent que « lorsque la société ne permet plus à chacun d'avoir sa place, d'être reconnu, elle contraint les individus à la mort. Mort sociale puisqu'elle les entraîne vers l'inactivité et le silence. Mort psychologique, puisqu'à l'heure où le travail et l'argent sont les signes de la réussite, ceux qui n'ont ni l'un ni l'autre se vivent comme ayant échoué, donc comme des ratés » (p. 14). De l'exclusion symbolique à la désinsertion sociale et à la déconstruction identitaire, il n'y a parfois qu'un pas.

La notion même de « retraite-mort sociale » a prévalu dans les années septante pour rendre compte de l'extinction de toute activité et participation sociales avec l'arrêt du travail, particulièrement dans les milieux ouvriers (Guillemard, 2002). Si l'amélioration des conditions de santé et du niveau de vie (capital économique) des adultes âgés a permis l'émergence de nouvelles pratiques de retraite davantage centrées sur la consommation de biens et de services (cf. retraite-loisirs et retraite-3^e âge), la mise à l'écart de plus en plus précoce des travailleurs âgés du marché du travail a généré de nouvelles formes d'exclusion. La sociologue constate que c'est le sens même du passage à la retraite qui s'est modifié au fil du temps : il ne correspond plus au droit à un repos bien mérité après des années de vie active, mais bien à l'entrée dans un temps (de plus en plus long) d'improductivité et d'inutilité apparentes. Cependant, un mouvement semble s'opérer parmi les nouvelles générations de retraités, plus jeunes et en meilleure santé que les cohortes qui les ont précédées,

pour se définir de nouveaux rôles, se doter d'une autre utilité sociale (principalement via l'engagement associatif, cf. retraite-solidaire) et se forger une nouvelle identité sociale plus conforme à leur volonté de participation citoyenne. C'est ainsi que Singleton (2005) propose de renouveler la « carte d'identité senior » en tenant compte des réalités sociologiques actuelles (plutôt que de rêver à un hypothétique retour en arrière où prévalait, par exemple, le culte des ancêtres). Pour lui, il faut éviter tout autant de nier que de cristalliser les différences entre les générations, mais trouver de nouvelles « asymétries acceptables » profitant tant aux aînés qu'aux plus jeunes.

De façon similaire, de Gaulejac et Taboada Léonetti (1994) estiment que la réponse à l'exclusion sociale ne peut être que collective, solidaire et s'opérer à partir d'une remise en cause du système de valeurs même de la société (ex. la redistribution des temps de formation/travail/loisirs entre les différents âges de la vie), par l'invention de nouvelles normes de vie, de nouvelles formes d'inscription et de valorisation symboliques, de nouveaux critères d'utilité et de reconnaissance sociales, plus seulement axés sur le travail mais bien sur l'échange et la réciprocité de services (non rémunérés). Pour Croizet et Leyens (2003) également, seules la contestation et les stratégies de changement collectives constituent une réponse efficace, à long terme, à la discrimination.

Nous ne pouvons, à ce stade de notre réflexion, que souligner combien le phénomène de la stigmatisation sociale relève d'articulations complexes entre l'individuel, le collectif et le sociétal, chaque point de vue adopté nous faisant entrer dans une logique particulière²¹ – celle de l'individu, du groupe ou plus globalement de la société. Nous allons à présent voir comment la stigmatisation, à un niveau interpersonnel ou intergroupe, s'exprime à travers des situations de discrimination parfois difficiles à objectiver.

²¹ Comme nous l'étudierons plus loin, les stratégies adoptées par les personnes cibles pour faire face à la stigmatisation peuvent relever tant du registre individuel que groupal, et paraître parfois contradictoires justement parce qu'elles servent des intérêts de niveau différent. Ainsi concrètement, les individus stigmatisés peuvent très bien reconnaître que leur groupe d'appartenance fait l'objet de discriminations – logique groupale, tout en déniaient le fait d'en être victimes personnellement – logique individuelle (Dupont & Leyens, 2003).

2.2.2. Stigmatisation et discrimination

La stigmatisation relève d'une perception négative de la différence, sur fond d'idéologie dans une société donnée, et génère sur le plan symbolique des identités positives et négatives. Ce processus de catégorisation basé sur le stigmate déclenche l'activation de stéréotypes (croyances) et de préjugés (attitudes et sentiments négatifs) à l'égard des membres du groupe dévalorisé, susceptibles de s'exprimer à travers des comportements de rejet, qu'il s'agisse d'indifférence, de paroles insultantes, d'hostilité ou d'agression. C'est cette « mise en actes » des préjugés qui définit la discrimination (Bourhis, Gagnon, & Moïse, 1994). Elle se manifeste tantôt par un traitement désavantageux à l'égard des membres de l'exogroupe, tantôt par un biais de favoritisme envers l'endogroupe. Que la discrimination soit directe ou qu'elle prenne des formes plus subtiles, elle constitue globalement une menace pour l'identité des personnes cibles qui tenteront de contrer ses effets délétères par le biais de différentes stratégies.

Concernant les discriminations à l'égard des personnes âgées, nous avons vu que l'âgisme se retrouve à travers une variété de domaines (communication, marché du travail, champ médical), tant au niveau des relations interpersonnelles que des dispositifs institutionnels²². Zebrowitz et Montepare (2000) précisent que le stigmate d'âge – qui consiste à être « trop vieux », est particulièrement saillant dans certains contextes sociaux, comme des activités exigeant un niveau élevé de fonctionnement physique ou cognitif (ex. bouger énergiquement, conduire aux heures de pointe) ou dans des situations où l'âge chronologique est un marqueur pivot discriminant (ex. les limites d'âge en matière d'emploi ou d'assurance, mais aussi pour l'accès à prix réduit à certains services publics).

Peut-on pour autant considérer que toute règle ou tout comportement discriminatoire basé sur l'âge est préjudiciable ? C'est précisément la question que Pasupathi et Löckenhoff (2002) se sont posée dans la mesure où les changements bio-psycho-sociaux qui accompagnent l'avancée en âge rendent nécessaires certaines adaptations. Ces auteurs proposent dès lors de distinguer les traitements différenciés (à bon escient) selon l'âge des personnes et les comportements discriminatoires, clairement âgistes, définis comme : « sous-ensemble de comportement différencié selon l'âge qui est soit

²² Voir Point 1.4.

causé par des croyances et attitudes négatives inexacts à propos du vieillissement ou des personnes âgées ou qui a un impact nuisible évident sur ces dernières »²³ (pp. 201-202). Il apparaît ainsi que la frontière entre les pratiques adaptées en fonction des capacités effectives des adultes âgés et celles relevant de préjugés âgistes est parfois difficile à établir. Pour éviter les amalgames, les mêmes auteurs suggèrent de tenir compte des trois paramètres suivants :

- le *type de comportement* qui est en jeu, à savoir : un comportement *négligent* (ex. tenir à distance, ignorer, sous-représenter, exclure les adultes âgés), inspiré par la compassion (ex. déférence, mesures de protection) ou franchement *nuisible* (refus d'accès à des soins, à l'emploi ou au logement, maltraitance). Nul doute que cette seconde catégorie de comportements relève de l'âgisme, tout comme les faits de négligence²⁴ ;
- les *caractéristiques de la personne âgée* et l'adéquation du comportement par rapport à celles-ci, dans un contexte donné. Car l'âge chronologique seul est un mauvais indicateur des compétences individuelles (par ex. professionnelles) et des capacités fonctionnelles (par ex. au niveau de la communication) au vu de l'hétérogénéité de la population âgée ;
- la *cause du comportement*, c'est-à-dire son lien plus ou moins explicite avec des préjugés ou attitudes âgistes. De ce point de vue, certaines raisons invoquées pour justifier des traitements différenciés selon l'âge sont parfois ambiguës (par ex. certaines attitudes guidées par la pitié ou la compassion peuvent se révéler moins positives qu'elles n'y paraissent au premier abord : trop de déférence mène à des contacts plus froids, plus distants avec les adultes âgés ; la surprotection réduit l'autonomie).

Ces trois paramètres invitent à la prudence avant de considérer comme âgiste ou discriminatoire un comportement différencié selon l'âge, car celui-ci est avant tout le résultat d'une interaction complexe entre un observateur (avec ses croyances, ses caractéristiques propres), un partenaire âgé (avec ses caractéristiques, ses capacités réelles, ses désirs) et un contexte spécifique (qui peut rendre plus ou moins saillante l'identité d'âge). D'autant que l'interlocuteur n'est pas toujours conscient de l'influence (implicite) des préjugés sociaux sur son comportement et que le sujet âgé peut lui-même mal interpréter

²³ Notre traduction.

²⁴ Steele (1997) distingue quant à lui les offenses par *omission* (ex. absence de sollicitation, d'encouragement) et par *commission* (ex. expulsion, punition).

ses intentions au vu d'une certaine ambiguïté d'attribution (Crocker et al., 1998). Cependant, les comportements âgistes tels que nous les avons décrits plus haut existent bel et bien dans notre société et rappellent que (trop) souvent les stéréotypes négatifs à propos du vieillissement priment au détriment d'une approche individualisée des sujets âgés, dans différents registres de la vie quotidienne.

Pour Bourhis et al. (1994), en référence à la théorie de l'identité sociale, les préjugés et la discrimination trouveraient leur origine dans le besoin de différenciation positive des individus. Ainsi, dans le flux des interactions sociales, la discrimination servirait de stratégie permettant de se comparer favorablement aux membres d'un exogroupe déprécié et d'accéder à une identité sociale positive²⁵. Ils notent d'ailleurs que les comportements discriminatoires s'expriment de manière exacerbée dans les situations de compétition, voire de conflit entre groupes, mais aussi lorsque la relation intergroupe est perçue comme instable et illégitime ou dans des contextes menaçant l'identité sociale. Dans cette optique, Zebrowitz et Montepare (2000) ont identifié trois fonctions de la stigmatisation et de la discrimination sociales des personnes âgées : premièrement, dénigrer les aînés (tout comme les jeunes) permettrait aux adultes d'âge moyen d'accroître leurs sentiments de pouvoir et de compétence (cf. différenciation positive) ; deuxièmement, discréditer les personnes âgées contribuerait à légitimer leur statut inférieur dans la société et à maintenir un certain *statu quo* (cf. justification du système) ; troisièmement, disqualifier les aînés permettrait aux gens plus jeunes de contenir leurs propres angoisses par rapport au vieillissement à la mort (cf. théorie de la gestion de la terreur).

Notons encore que les manifestations contemporaines du racisme, du sexisme, tout comme de l'âgisme, semblent encore plus difficiles à combattre aujourd'hui, dans la mesure où elles prennent des formes plus subtiles, en même temps que les sociétés modernes les condamnent ouvertement (Bourhis et al., 1994; Crocker et al., 1998).

²⁵ Bourhis et al. (1994) soulignent néanmoins que les différences de statut, de pouvoir et de taille qui caractérisent les rapports asymétriques entre les groupes dans une société donnée, déterminent la possibilité de recourir à la discrimination de l'exogroupe comme stratégie de valorisation de l'identité. Il est en effet structurellement moins aisé pour les membres d'un groupe subordonné d'inférioriser le groupe dominant, qu'inversement (pour les différences de stratégies adoptées en fonction du statut des groupes, voir aussi Martinot, Redersdorff, Guimond, & Dif, 2002).

Les comportements discriminatoires à l'égard de certaines minorités, pour être parfois décriés, n'ont pas pour autant disparu. En ce qui concerne l'âgisme en particulier, le discrédit jeté sur la vieillesse est banalisé à la mesure de son institutionnalisation dans notre société, condamnant les vieux à une existence vide de sens, voire à sombrer dans la démence (Pellissier, 2003; Rigaux, 1998). Après avoir analysé les processus à travers lesquels notre société génère la stigmatisation des adultes âgés et comment celle-ci se traduit dans le regard et les actes des observateurs à leur égard, nous allons à présent étudier son impact sur l'estime de soi des personnes cibles.

2.2.3. Stigmatisation sociale et estime de soi

Dès lors qu'on s'interroge sur les enjeux de la stigmatisation et de la discrimination sociales des personnes âgées, à l'instar d'autres groupes discrédités, la question de leur incidence sur le bien-être et l'estime de soi des sujets cibles s'impose avec force. La réponse la plus spontanée consiste à penser que les membres de groupes sociaux dévalorisés souffrent nécessairement d'une mauvaise image ou estime d'eux-mêmes, mais c'est faire fi des stratégies individuelles et collectives déployées par ces derniers pour résister à la stigmatisation dont ils font l'objet (Camilleri et al., 1990; Crocker et al., 1998; Croizet & Martinot, 2003; de Gaulejac & Taboada Léonetti, 1994). Dans quelle mesure une identité sociale bafouée, privée de reconnaissance risque-t-elle de déteindre sur la valeur personnelle que s'accordent les individus et qu'en est-il spécifiquement pour les personnes âgées ?

Sans entrer dans un débat sur la définition de l'estime de soi, nous retenons que la plupart des auteurs s'accordent sur le fait que la perception qu'un individu a de sa propre valeur est indissociable du regard d'autrui, en particulier celui des personnes significatives de son entourage social (Alaphilippe, 2008; Camilleri et al., 1990; Crocker et al., 1998; Croizet & Martinot, 2003). Les membres de groupes stigmatisés ne peuvent donc ignorer la définition négative d'eux-mêmes imposée par la société dominante. Mais la définition de soi n'est pas uniquement le reflet des évaluations imposées de l'extérieur et est, fort heureusement, modulée au gré des stratégies de défense et d'affirmation de soi propres à chaque individu et à chaque groupe.

Croizet et Martinot (2003) ont tenté d'identifier certains facteurs qui seraient davantage associés à une faible estime de soi chez les individus stigmatisés²⁶ :

- la *non visibilité du stigmat*e semble contribuer à une dévalorisation de soi accrue qui s'explique, selon les auteurs, par la difficulté à rechercher un soutien auprès du groupe de pairs lorsque le signe d'une identification réciproque est masqué (de fait ou volontairement). On peut ajouter qu'inversement, cependant, les individus qui portent un stigmat e très visible (par ex. une personne âgée ridée, voûtée, tremblotante par comparaison à une autre qui paraît plus jeune que son âge) parviendront moins facilement à éviter l'exposition à la discrimination et seront plus vulnérables quant à ses effets délétères sur la perception de soi (Zebrowitz & Montepare, 2000) ;
- la *régularité des rapports entre stigmatisés et non-stigmatisés* apparaît également déterminante dans la mesure où des contacts fréquents avec le groupe social dominant assoient la suprématie des normes et valeurs de celui-ci comme « standards de référence », y compris dans la façon dont les membres du groupe stigmatisé vont se comparer et s'évaluer défavorablement (Croizet & Martinot, 2003). Au contraire, l'intégration dans le groupe minoritaire d'appartenance (par ex. la communauté ethnique d'origine pour les immigrés) peut fournir à la personne stigmatisée une image davantage positive d'elle-même basée sur le sous-système de valeurs propre à l'endogroupe et protéger son estime de soi (nous discuterons du paradoxe de l'identification au groupe au point suivant) ;
- enfin, la perception de la *stabilité ou chronicité de la discrimination* serait corrélée négativement avec l'estime de soi (en lien avec la visibilité du stigmat e et la fréquence des contacts avec des représentants de l'exogroupe dominant), dans la mesure où les membres de certains groupes stigmatisés peuvent être quotidiennement confrontés aux préjugés d'autrui.

Quelle tentative d'analyse peut-on mener à propos de l'impact de la stigmatisation sociale sur l'estime de soi des personnes âgées en regard de ces critères ? Premièrement, nous pourrions parler d'une

²⁶ Leur revue de la littérature incluait des études portant sur divers groupes sociaux : Noirs américains, Nord-Africains, homosexuels, femmes, handicapés, délinquants juvéniles, personnes obèses ou atteintes de maladies graves (Croizet & Martinot, 2003).

visibilité variable du stigmatisme selon que l'apparence physique de l'individu porte les empreintes du vieillissement et qu'il parvient plus ou moins à cacher son âge (ou au contraire l'affiche, mais nous sommes déjà là du côté des stratégies identitaires). Zebrowitz et Montepare (2000) rapportent à ce propos que les adultes âgés qui paraissent jeunes pour leur âge (*babyfaced*) semblent moins pâtir du stigmatisme d'être « trop vieux » ; les femmes âgées souffrent quant à elles particulièrement du déclin de leur beauté et de leur attractivité physiques²⁷. Deuxièmement, tout comme les femmes côtoient dès leur naissance des représentants du groupe dominant (les hommes), la plupart des personnes âgées sont quotidiennement en contact avec des gens plus jeunes (que ce soit en famille ou à l'extérieur). Notons que même dans les établissements de soins pour personnes âgées où ces dernières se retrouvent « entre elles », le pouvoir n'en est pas moins dans les mains des membres de classes d'âge plus jeunes (personnel soignant, direction). Quant à la stabilité ou chronicité perçue de la discrimination, si l'on se réfère aux recherches sur l'âgisme dénonçant son caractère institutionnalisé dans notre société, l'on peut en déduire qu'il est particulièrement difficile pour les aînés d'y échapper (Nelson, 2005). Ces quelques pistes semblent indiquer que l'identité sociale des personnes âgées peut s'avérer particulièrement menaçante pour leur image d'elles-mêmes en raison de la visibilité du stigmatisme d'âge, de la régularité des contacts intergénérationnels et de l'institutionnalisation des discriminations à leur égard.

Cependant les sujets âgés, comme les membres d'autres groupes stigmatisés, rapportent des scores d'estime de soi et de satisfaction à l'égard de la vie aussi élevés, voire supérieurs, à ceux fournis par des individus plus jeunes (Brandtstädter & Greve, 1994, cités par Zebrowitz & Montepare, 2000; Garstka, Schmitt, Branscombe, & Hummert, 2004). Une recherche indique que l'estime de soi, le bien-être et la satisfaction à l'égard de la vie, mesurés sur une population

²⁷ Cette « double norme » du vieillissement féminin est relevée par plusieurs auteurs (Boudjemadi, 1999; Lemoine-Darhois & Weissman, 2000; Trincaz, 1998). Pour Zebrowitz et Montepare (2000), les stigmates de l'âge et du genre se cumulent également chez les femmes âgées pour d'autres raisons : elles sont surreprésentées dans la catégorie des « vieux-vieux » du fait de leur espérance de vie plus élevée, elles vivent davantage dans la précarité que les hommes du même âge, elles sont plus souvent veuves et de ce fait perçues comme asexuées.

d'adultes âgés entre 65 et 95 ans²⁸, ne sont pas affectés par l'avancée en âge (Alaphilippe, Bailly, Gana, & Martin, 2005).

Comme l'analysent Croizet et Martinot (2003), de tels résultats témoignent de l'existence de certaines stratégies de protection utilisées par les personnes stigmatisées pour maintenir leur estime de soi, lorsque celle-ci est menacée (voir aussi Crocker et al., 1998; Steele, 1997). Ils en étudient trois en particulier :

- la *comparaison sociale*, processus-phare en psychologie sociale, prend tout son sens dès lors qu'on considère que la représentation et la valeur de soi se constituent, au moins partiellement, sur base des interactions avec autrui. Les « autres » sont donc une source inépuisable de comparaisons tantôt favorables tant préjudiciables pour le Moi. Mais de quels autres s'agit-il ? Dans une perspective psychosociale, le groupe d'appartenance tient lieu de variable principale : se compare-t-on avec les membres de son propre groupe, mieux ou moins bien lotis que soi, ou avec des représentants de l'exogroupe incarnant les valeurs dominantes de la société ? Et que ressort-il de telles comparaisons pour l'estime de soi ? Selon les auteurs précités, lorsque le stigmaté est visible et qu'il existe une proximité avec les membres de l'endogroupe, les comparaisons à l'intérieur du groupe (intragroupes) permettent aux individus stigmatisés d'éviter les comparaisons ascendantes défavorables²⁹ avec les membres de l'exogroupe dominant. À ce propos, il a été démontré que les adultes âgés se servent des comparaisons descendantes avec leurs pairs d'âge moins bien lotis pour protéger leur intégrité (Zebrowitz & Montepare, 2000; voir aussi Pinquart, 2002). Par ailleurs, Martinot et ses collaborateurs (2002) ont établi que les membres de groupes de bas statut profitent des comparaisons ascendantes avec des individus talentueux de l'endogroupe – par un effet d'assimilation à soi des

²⁸ Les auteurs notent cependant que leur échantillon se composait d'individus âgés présentant plusieurs signes d'un vieillissement réussi, tels qu'un niveau d'étude et un statut social élevés, une excellente santé et une haute estime d'eux-mêmes (Alaphilippe et al., 2005).

²⁹ On distingue classiquement, en psychologie sociale, les *comparaisons ascendantes* lorsqu'elles impliquent un partenaire mieux loti que soi (en raison de ses attributs, de ses performances ou de son prestige au sein du groupe) des *comparaisons descendantes* lorsque l'interlocuteur est perçu comme moins avantage que soi (Croizet & Leyens, 2003). Comme le précisent Crocker, Major et Steele (1998), l'impact (favorable versus préjudiciable) de la comparaison sur l'estime de soi n'est pas uniquement déterminé par sa direction, dans la mesure où certaines comparaisons ascendantes peuvent notamment être profitables pour le Moi.

bonnes performances de ces derniers (mesuré par une augmentation de l'identification à l'endogroupe), alors que de telles comparaisons diminuent l'estime de soi chez les membres de groupes dominants. Si les comparaisons intragroupes semblent protéger l'estime de soi des individus stigmatisés, nous verrons plus loin que les processus de comparaison sociale peuvent prendre plusieurs directions et impliquer des groupes de référence variés, chez les adultes âgés (voir point 3.3.3.). Précisons enfin que dans le flux incessant des interactions quotidiennes, les comparaisons intergroupes défavorables sont quasi inévitables pour la majorité des membres de groupes dominés et se révèlent comme autant de situations potentiellement menaçantes pour leur estime soi ;

- *l'attribution à la discrimination* et aux préjugés (causalité externe) plutôt qu'à soi-même (causalité interne) d'un échec, par exemple, est également susceptible de préserver l'estime de soi de l'individu stigmatisé. Mais cela implique de se percevoir comme victime d'une injustice ou d'un mauvais traitement social, ce qui est en soi menaçant... En réalité, une telle stratégie n'a de valeur protectrice que si la discrimination est occasionnelle ou si la personne préjudiciée est en mesure de contester la légitimité du mauvais traitement dont elle fait l'objet, or la plupart du temps, elle est elle-même immergée et adhère au système de valeurs du groupe dominant qui fixe les règles de cette légitimité (Branscombe, Schmitt, & Harvey, 1999; Croizet & Martinot, 2003). Il apparaît au contraire que les membres de groupes stigmatisés ont plutôt tendance à minimiser la discrimination qu'ils subissent en s'attribuant les causes de leur échec. Préserver un sentiment de contrôle personnel sur leur situation semble donc plus salvateur pour leur image d'eux-mêmes que la dénonciation des préjugés de la société dans laquelle ils vivent (voir aussi Dupont & Leyens, 2003). Cette réappropriation permet psychologiquement à l'individu de rester « sujet de son histoire » (de Gaulejac & Taboada Léonetti, 1994). Pourtant, Branscombe et ses collaborateurs (1999) ont démontré que dans le cas d'une discrimination stable et répandue, seules la reconnaissance et l'attribution aux préjugés sont susceptibles, à long terme, d'augmenter l'identification au groupe nécessaire à la contestation et à la mobilisation collectives. Ajoutons que l'idéologie individualiste des pays occidentaux engrange une responsabilisation du sujet qui participe à renforcer les effets de la

stigmatisation sociale (Camilleri et al., 1990). Comme l'individu est sommé de chercher en lui les causes de son infortune, il est privé de la possibilité même de dénoncer la discrimination et l'origine sociale des inégalités qui l'affligent : « Son identité minoritaire ou négative lui apparaît comme le résultat de ses insuffisances personnelles ou de sa nature, et donc un fait inévitable, et non comme une conséquence des rapports sociaux qui définissent sa place dans la société, rapports qui pourraient être modifiés par une action collective » (p. 66). Crocker, Major et Steele (1998) soulignent également ce lien entre responsabilité/contrôlabilité du stigmaté et l'attribution aux préjugés et à la discrimination (c'est-à-dire que les personnes qui se sentent responsables de leur stigmaté vont avoir moins tendance à incriminer les différences de traitement social). Les préjugés liés à l'âge semblent particulièrement difficiles à dénoncer, dans la mesure où ils sont susceptibles d'être intériorisés dès l'enfance (Levy, 2003). En outre, le vieillissement s'impose de plus en plus dans les mentalités comme une performance à réussir dont la responsabilité incombe à l'individu : le mal vieillir se vit alors comme un échec personnel (Hummel, 2002; Lambert, 2006). Entre la dénonciation de la discrimination envers le groupe et sa minimisation à un niveau personnel, les stratégies identitaires déployées par les individus stigmatisés pour construire une définition positive d'eux-mêmes sont multiples, parfois contradictoires, mais essentiellement adaptatives (Dupont & Leyens, 2003) ;

- le *désengagement psychologique* consiste à désinvestir sélectivement les domaines dans lesquels le groupe d'appartenance a mauvaise réputation et à « déconnecter » son estime de soi de la réussite dans ces registres. Cependant, le coût psychique d'une telle stratégie dépend de la valeur accordée par l'individu au domaine concerné – son identification à celui-ci, mais aussi pour une large part de sa valorisation sociale (Croizet & Martinot, 2003; Steele, 1997). Prenons pour exemple le domaine des nouvelles technologies et l'avancée en âge : ne pas savoir utiliser Internet et l'e-mail est a priori moins menaçant (car moins central) pour le Moi d'une dame âgée bibliophile et fine cuisinière que pour un ancien informaticien. Néanmoins, il s'agit d'un domaine de compétences fortement valorisé dans la société actuelle, qui s'impose de plus en plus comme un moyen de communication incontournable générant ses propres exclus, inadaptés du système. Autrement dit, être dépassé par les

nouveautés technologiques n'est pas un problème en soi mais constitue bel et bien une « tare » dans une société du virtuel, qui afflige constitutivement les générations les plus âgées (Caradec, 2004). Reste alors la voie du désengagement psychologique, qui peut aller jusqu'à une *désidentification* complète au domaine, ce qui revient à ne plus prendre en compte les performances relatives à celui-ci comme une base pertinente pour l'évaluation de soi et, dès lors, à limiter leur impact sur l'estime de soi (Croizet & Martinot, 2003; Steele, 1997). Comme nous le verrons plus loin, les pertes et limitations inhérentes au processus de vieillissement engagent les adultes âgés dans des remaniements identitaires, nécessaires à leur adaptation, où œuvrent de tels processus de désinvestissement (Péruchon, 2004). Mais se pose la question de la causalité sous-jacente au retrait ou à l'arrêt de certaines activités : s'agit-il d'une adaptation opérée en fonction des capacités et désirs de la personne âgée ou d'une forme de prescription sociale telle qu'elle s'auto-exclut de ces activités par anticipation d'un échec imputable à son groupe d'appartenance ? Bien sûr un tel phénomène est à considérer dans toute sa complexité, selon des causalités multiples et rétroactives, mais Croizet et Martinot (2003) rappellent à juste titre que lorsque certaines activités ou orientations (par ex. les filières scientifiques pour les femmes) sont systématiquement moins « choisies » ou évitées par des catégories d'individus, « c'est de toute évidence qu'une causalité sociale est en jeu » (p. 52). Pour ces auteurs, « les recherches sur le désengagement psychologique démontrent de façon saisissante comment les pressions sociales amènent les individus stigmatisés à abandonner « librement » les seuls domaines qui leur permettraient d'échapper aux déterminismes de leur stigmatisme » (p. 58), ce qui contribue au renforcement des préjugés et de la discrimination à leur égard.

Les différentes stratégies de protection de soi décrites ci-dessus pour faire face à la discrimination sont qualifiées de « compensations secondaires » par Zebrowitz et Montepare (2000) dans la mesure où elles visent à changer les perceptions et sentiments par rapport à la situation, plutôt que d'agir directement sur celle-ci en adoptant des comportements permettant d'atteindre les buts désirés (cf. « compensations primaires »). Précisons aussi que si elles permettent de restaurer l'estime de soi des sujets stigmatisés à un niveau personnel, elles ne contribuent cependant pas à améliorer le statut ou la position sociale de leur groupe (Croizet & Martinot, 2003).

Nous verrons plus loin, tant d'un point de vue théorique qu'empirique, quelles stratégies sont particulièrement utilisées par les adultes âgés pour faire face à la stigmatisation.

2.2.4. Le paradoxe de l'identification au groupe

L'identification, d'un point de vue psychanalytique, est définie comme le « processus psychologique par lequel un individu assimile un aspect, une propriété, un attribut de l'autre et se transforme, totalement ou partiellement sur le modèle de celui-ci » (Laplanche & Pontalis, 1967, p. 187). Elle est l'opération par laquelle le sujet humain construit progressivement son identité. Rapportée au groupe, cette définition laisse entendre que celui-ci peut offrir des modèles et valeurs que l'individu peut assimiler pour se constituer. De Gaulejac et Taboada Léonetti (1994) estiment à ce propos que « pour développer une identité positive, il faut avoir non seulement la conscience d'une identité personnelle, mais aussi celle d'appartenir à un groupe avec des caractéristiques [positives] auxquelles on peut s'identifier » (p. 97). La stigmatisation sociale de certaines collectivités pose dès lors la question de l'élaboration d'une image de soi potentiellement négative lorsqu'on appartient et s'identifie à un groupe dévalorisé. La réponse salvatrice face à la discrimination serait dès lors de refuser toute appartenance à un groupe ou une catégorie social(e). Cependant, d'une part, l'affiliation à une communauté humaine, quelle qu'elle soit, semble relever d'un besoin fondamental pour la majorité des gens (Brewer, 1991; Camilleri et al., 1990; de Gaulejac & Taboada Léonetti, 1994); d'autre part, nul n'est besoin de se définir comme membre d'un groupe pour être perçu comme tel par les autres. Il est donc impossible de ne pas appartenir (ne fût-ce qu'en raison du système familial – groupe primaire, au sein duquel on naît) et si l'on peut refuser pour soi-même certaines assignations identitaires, les autres se chargent de nous les rappeler inlassablement³⁰.

Différents auteurs se sont interrogés sur le rôle de l'identification au groupe comme stratégie de protection face au dénigrement provenant de la société dominante (Bourhis et al., 1994; Branscombe et al., 1999; Martinot et al., 2002). Nous relevons néanmoins

³⁰ Nous aborderons les contradictions psychiques qu'imposent au sujet les écarts entre son identité personnelle et ses identifications sociales au chapitre suivant.

l'absence de consensus dans la littérature quant à la définition opérationnelle de la notion d'identification groupale, même si trois facteurs constitutifs semblent devoir être distingués (Bat-Chava, 1994; Ellemers, Kortekaas, & Ouwerkerk, 1999; Herman & Van Ypersele, 1998) : la dimension d'auto-catégorisation comme membre du groupe (registre cognitif), l'aspect d'implication ou d'engagement (affectif) vis-à-vis de celui-ci et le niveau d'estime de soi collective liée à la valeur (positive versus négative) attribuée au groupe³¹. Nous nous interrogeons en outre sur la pertinence de différencier conceptuellement l'identification au groupe comme un *trait* stable de l'identité (sentiment d'attachement de base au groupe, besoin d'affiliation variable en fonction de la personnalité de chacun) versus comme *état* sensible aux caractéristiques et aux modifications du contexte (on pourrait parler à ce propos de stratégie d'identification)³².

Mais que savons-nous sur la nature du lien entre l'identification au groupe et l'estime de soi chez les individus stigmatisés ? Branscombe, Schmitt et Harvey (1999) ont démontré que l'attribution aux préjugés, qui implique de reconnaître que l'on appartient à un groupe exclu, mal traité par la société dominante, a un impact direct négatif sur le bien-être personnel – dont l'estime de soi est un indicateur – et collectif³³. Cependant, leur modèle de « rejet-identification » prédit aussi que le fait de se percevoir comme victime d'une discrimination stable et répandue de la part de la société va de pair avec une augmentation de l'identification des personnes stigmatisées à leur groupe, ce qui atténue en retour ses effets néfastes sur l'estime de soi ou le bien-être. Ces travaux insistent donc sur le caractère pragmatique de

³¹ Ellemers, Kortekaas et Ouwerkerk (1999) ont établi que les trois dimensions constitutives de l'identification au groupe sont affectées différemment par les caractéristiques sociales spécifiques des groupes naturels : la position sociale relative du groupe (statut dominant/dominé) déteint sur l'estime de soi collective (composante évaluative de l'identification au groupe) ; la taille relative du groupe (majoritaire/minoritaire) influence le degré d'auto-catégorisation (composante cognitive) ; l'assignation imposée versus l'affiliation choisie détermine l'engagement affectif, la solidarité vis-à-vis du groupe (composante émotionnelle).

³² Cette réflexion s'inspire du débat état/trait existant dans la littérature à propos du concept d'estime de soi tel que celui-ci, plutôt que d'être considéré comme une entité stable (trait), peut aussi être mesuré comme un élément dynamique (état) dépendant du contexte et sensible à ses altérations (Crocker et al., 1998; Heatherton & Polivy, 1991).

³³ À l'inverse, la stratégie de minimisation des préjugés et de la discrimination, décrite plus haut, consiste à sous-évaluer ceux-ci pour préserver un sentiment de contrôle sur la situation et protéger son estime de soi.

l'identification à l'endogroupe comme facteur médiateur protégeant l'intégrité psychologique des individus stigmatisés face à la discrimination chronique, tout en reconnaissant que dans des situations de préjudice occasionnelles (comme peuvent en expérimenter les membres de groupes de haut statut), l'attribution aux préjugés peut avoir un impact direct positif sur l'estime de soi. En résumé, selon les auteurs, si la stigmatisation et le rejet social ne semblent pas ou peu affecter l'estime de soi des membres de groupes socialement dévalorisés, c'est grâce aux vertus inclusives et protectrices de l'identification à leur groupe.

Concernant les rapports complexes entre stigmatisation sociale, identification groupale et estime de soi chez les adultes âgés, deux hypothèses apparemment contradictoires se dégagent dans la littérature. D'une part, Zebrowitz et Montepare (2000) relèvent la tendance des personnes âgées à dénier leur âge, à vouloir le cacher (surtout chez les femmes) et donc à ne pas s'identifier à leur groupe d'âge stigmatisé. Cette stratégie de protection de soi peut s'exprimer à travers l'adoption d'attitudes et de comportements empruntés aux adultes d'âge moyen (identification à l'exogroupe dominant de référence), mais elle est aussi largement intériorisée. La majorité des adultes âgés rapportent, en effet, se sentir intimement plus jeunes que leur âge chronologique, ce qui va de pair avec une augmentation de leur estime de soi (Alaphilippe et al., 2005). Pour Zebrowitz et Montepare (2000), l'identification au groupe des personnes âgées et à ses attributs négatifs semble donc constituer davantage une menace qu'une défense pour l'identité des aînés. Face à la stigmatisation sociale liée à l'âge, c'est plutôt la désidentification du groupe qui apparaît comme une stratégie de réponse efficace pour protéger le concept de soi des individus âgés³⁴. D'autre part, Garstka, Schmitt,

³⁴ Nous souhaitons établir ici un parallélisme avec la *théorie générale de l'identification au domaine* énoncée par Steele (1997) qui postule que, pour développer une image positive d'eux-mêmes, les individus vont sélectionner certains « domaines » de l'existence (ex. les maths, la littérature, le sport, etc.), en fonction de la valorisation personnelle et sociale qu'ils comptent y trouver, et s'y identifier. Pour l'auteur, cette identification ou relation positive détermine la motivation et, par conséquent, la réussite dans le domaine. En retour, les bonnes performances – du fait même de la connexion entre le domaine et l'identité – contribuent à une évaluation de soi positive et au sentiment de bien-être. Dès lors, la pression exercée par la mauvaise réputation de son groupe d'appartenance peut pousser l'individu stigmatisé à se désidentifier du domaine concerné pour protéger son estime de soi d'un échec éventuel et se dégager de la menace générée par le stéréotype. Il nous semble ainsi que la stratégie de désidentification du groupe

Branscombe et Hummert (2004) ont répliqué leurs résultats relatifs à l'hypothèse du « rejet-identification » auprès d'un échantillon d'adultes âgés. Tenant compte de l'organisation structurelle de notre société (telle que les individus âgés sont définitivement arrimés à leur groupe d'âge de bas statut contrairement aux jeunes gens qui jouissent d'une plus grande mobilité et peuvent escompter intégrer un jour la catégorie plus valorisée des gens d'âge moyen), ces chercheurs ont étudié l'impact de la perception des discriminations liées à l'âge sur le bien-être psychologique et l'identification au groupe des personnes âgées. Ils ont observé, conformément aux prédictions de leur modèle, que la reconnaissance par les adultes âgés des discriminations à leur égard entraîne des conséquences psychologiques néfastes pour leur bien-être (mesuré par l'estime de soi et la satisfaction à l'égard de la vie). Celles-ci sont cependant partiellement atténuées par l'identification à l'endogroupe. Ainsi, si la perception de la discrimination a un impact direct négatif sur les indicateurs de bien-être chez les adultes âgés, l'identification groupale paraît jouer un rôle « tampon » en étant positivement corrélée au bien-être. Par conséquent, lorsque l'estime de soi est menacée par des expériences de discrimination, augmenter l'identification à son groupe semble être une stratégie de protection efficace pour les adultes âgés, qui se présente, selon les auteurs, comme une alternative à la désaffiliation privant l'individu de la présence réelle et symbolique de ses pairs (comme suggéré par Zebrowitz et Montepare, 2000). L'identification au groupe d'âge pourrait même être considérée comme une compensation secondaire, un gain développemental permettant aux individus vieillissant de faire face aux défis liés à l'âge, ce compris l'exclusion et la discrimination sociales, et préserver leur bien-être (Garstka et al., 2004). Pour démêler ces hypothèses alternatives, nous verrons, dans notre recherche présentée au Chapitre 5, qu'il convient de distinguer les composantes cognitive (relation négative) et affective (relation positive) de l'identification au groupe chez les adultes âgés, en lien avec l'estime de soi.

Reste à mieux saisir les mécanismes par lesquels l'identification au groupe pourrait contribuer à protéger l'estime de soi des individus stigmatisés. Face au rejet social, de Gaulejac et Taboada Léonetti (1994) expriment avec force combien « l'appartenance à un groupe

envisagée par Zebrowitz et Montepare (2000) relève d'un même processus de déconnexion du soi d'avec le groupe pour que l'image négative qui l'afflige ne vienne pas entacher la valeur et l'estime personnelles de l'individu.

permet de se défendre contre un « regard social » méprisant et stigmatisant ». Pour ces auteurs, « le groupe peut produire des contre-modèles et refuser les normes sociales dominantes invalidantes. Il évite donc le processus d'intériorisation de la honte sociale en opposant au mépris vis-à-vis des dominés, une revalorisation positive du groupe. Il constitue une médiation entre l'individu et la société :

— médiation socialisante parce qu'il inscrit l'individu dans des réseaux de solidarité qui élargissent ses relations au-delà de la sphère familiale ;

— médiation identitaire puisque les liens établis avec « ses semblables » permettent de développer des identifications positives qui neutralisent les aspects négatifs liés à l'appartenance à un groupe social dominé » (p. 34). Ils défendent donc l'idée d'une fonction protectrice de l'identification à l'endogroupe qui, en créant du lien social et une définition de soi positive, contrecarre les conséquences préjudiciables de la stigmatisation sociale sur le sentiment d'identité. Plutôt que se désimpliquer d'un domaine de performances en particulier (cf. désengagement psychologique), il s'agit ici de désinvestir le système de valeurs imposé par la société dominante pour se référer préférentiellement aux normes et idéaux du (sous-)groupe d'appartenance. L'endogroupe fournit alors d'autres critères d'évaluation, des contre-modèles servant de supports identificatoires bénéfiques pour le Moi.

Croizet et Martinot (2003) évoquent aussi l'importance du sentiment de respect éprouvé par la personne stigmatisée au sein de son groupe de référence comme bouclier de protection pour l'estime de soi face à la dévalorisation sociale. Citons, pour exemple, le cas d'individus exilés qui jouissaient d'un statut social prestigieux dans leur pays d'origine et qui continuent à être traités avec déférence et respect par les membres de leur communauté ethnique, dans le pays d'accueil, alors même que ce dernier les considère comme des miséreux, des assistés sociaux (Camilleri et al., 1990). Martinot et ses collaborateurs (2002) plaident quant à eux pour une psychologie différentielle des rapports entre l'individu et le groupe prenant en compte le statut de ce dernier au sein de la société. Leurs recherches montrent en effet que l'identification au groupe ne remplit pas la même fonction pour les membres de groupes stigmatisés ou dominants. Ainsi, le concept de soi des premiers est davantage lié, incorporé à leur appartenance et identité groupales, alors que les seconds mettent plus l'accent sur leurs attributs personnels pour se distinguer. Il résulte que l'identification à l'endogroupe profite

particulièrement aux membres de groupes de bas statut capables d'assimiler à leur estime d'eux-mêmes les bonnes performances de leurs pairs (comme nous l'avons vu). En revanche, les individus issus de groupes dominants, du fait de leur position de pouvoir dans la société, protègent leur estime d'eux-mêmes en considérant, comme non pertinentes pour l'évaluation de soi, les comparaisons défavorables avec les membres de groupes de bas statut ; une telle stratégie étant inaccessible à ces derniers.

Après avoir saisi certains processus généraux (sociétaux et groupaux) à travers lesquels la stigmatisation sociale pèse sur l'identité des individus et aussi identifié certaines stratégies de protection à leur portée, nous allons à présent nous intéresser aux travaux qui examinent spécifiquement les conséquences du stigmaté et des stéréotypes négatifs sur le comportement, les performances des sujets cibles.

2.3. La menace du stéréotype : une forme exemplaire des effets de la stigmatisation sociale

La menace du stéréotype a été initialement définie par Steele et Aronson (1995) comme une « situation psychosociale fâcheuse » dans laquelle un individu court le risque d'être jugé ou traité exclusivement à la lumière d'un stéréotype (négatif) qui lui colle à la peau, en raison d'une de ses appartenances groupales. Elle apparaît donc comme une problématique enracinée dans le social dont on ne peut cependant ignorer les implications sur le fonctionnement psychologique des sujets cibles, comme nous le verrons par la suite. Conjointement à d'autres processus de stigmatisation sociale (discrimination, confirmation des attentes négatives de tiers, etc.), elle contribue à enfermer les individus dans une identité stigmatisante tout en révélant son pouvoir auto-réalisateur. Dans ce point, nous étudierons le phénomène de menace du stéréotype, après l'avoir resitué parmi d'autres formes de confirmation comportementale des attentes, puis nous en questionnerons la pertinence sociale, en particulier pour le groupe des personnes âgées.

2.3.1. La menace du stéréotype parmi les autres processus de confirmation comportementale

Les stéréotypes prennent place au cœur des interactions sociales comme une tentative déformante pour y donner un sens. La menace qu'ils exercent, telle une épée de Damoclès, sur leurs cibles s'ajoute à d'autres processus susceptibles de déformer le cours normal des interactions, comme nous allons le voir à la lumière du modèle proposé par Darley et Fazio (1980), que nous compléterons par les résultats de nos propres recherches bibliographiques centrées sur les personnes âgées. Pour ces auteurs, les phénomènes de confirmation des attentes (négatives) ou auto-réalisations de la prophétie sont autant de biais de perception ou erreurs d'interprétation qui affectent chaque étape d'une *séquence générale d'interaction sociale* impliquant un observateur et une cible³⁵ :

- a) *L'observateur développe des attentes* à l'égard de la cible sur base de l'observation directe de son comportement ou en référence à l'une de ses catégories sociales d'appartenance. Comme nous l'avons vu, l'âge est un marqueur puissant de la catégorisation sociale implicite, à partir duquel l'observateur va inférer un certain nombre de traits caractéristiques et comportements attendus chez la personne cible (Brewer et al., 1981; Leyens et al., 1996). Ces processus de perception *top-down*, qui font appel aux stéréotypes, sont particulièrement efficaces et supplantent dans bon nombre de contextes relationnels, l'observation fine des comportements d'autrui. Darley et Fazio (1980) précisent en outre que, dans la plupart des designs expérimentaux, la (mauvaise) réputation des cibles précède leur arrivée dans le laboratoire et est chargée des attentes induites par le chercheur. Ainsi, lorsqu'un observateur rencontre un individu, la seule perception de son âge lui permet d'inférer toute une série d'attributs supposés sur lesquels il calque ses attentes et ses attitudes. Harris, Moniz, Sowards et Krane (1994) ont tenté de démontrer les effets différentiels des attentes vis-à-vis de cibles jeunes versus âgées sur le comportement d'enseignants fictifs (en fait des étudiants), au niveau verbal (difficulté des consignes, indices utilisés) et non verbal

³⁵ Pour servir notre propos, nous définirons la « cible » comme une personne âgée en présence d'un interlocuteur d'une autre génération, tout en gardant à l'esprit le caractère réciproque des effets de perception et jeux d'influence dans le cours normal d'une interaction.

(sympathie, nervosité, sourire). Ils ont ainsi observé, dans une première étude, que les attentes négatives à l'égard de cibles âgées se traduisaient par plus de nervosité, moins de chaleur à leur égard et le recours à moins de matériel d'apprentissage (pour les professeurs féminins seulement), alors que les enseignants estimaient consciemment que leurs attentes et leurs comportements ne variaient pas en fonction de l'âge supposé de la cible³⁶. Signalons que la plupart des travaux qui étudient l'activation de croyances et attentes stéréotypées liées au vieillissement prennent pour cibles des adultes âgés anonymes, étrangers aux participants. Or, il apparaît que les contacts intergénérationnels se produisent le plus fréquemment entre des personnes qui se connaissent bien, et en particulier entre grands-parents et petits-enfants. À ce titre, Pecchioni et Croghan (2002) ont démontré que des adultes jeunes évaluent plus positivement (sur différents attributs stéréotypiques) leurs grands-parents dont ils se sentent proches, par comparaison aux grands-parents qui leur sont moins familiers. L'activation des stéréotypes dépend donc du contexte, mais aussi des caractéristiques de l'interlocuteur âgé, notamment du degré d'intimité dans la relation nouée avec lui ;

- b) *L'observateur agit* conformément aux croyances et attentes formées à propos de la personne cible. Son comportement oriente inévitablement l'interaction et peut consister soit à y mettre un terme, soit à la poursuivre. Cette distinction prend tout son sens quand on sait qu'un a priori négatif peut conduire l'interlocuteur à éviter d'initier tout contact avec la cible ou à écourter au maximum les échanges, ce qui ne lui laisse alors aucune opportunité de modifier son impression par rapport à celle-ci et contribue au maintien des préjugés. Darley et Fazio (1980) soulignent les conséquences pratiques désastreuses des biais de catégorisation menant à des décisions indues – prises le plus souvent dans l'empressement – par des figures d'autorité (ex. enseignant, employeur, médecin, policier) ayant un pouvoir effectif sur les cibles et leur devenir. Nous rappelons ici les travaux sur l'âgisme, détaillés au point 1.4., qui montrent les effets délétères de tels jugements catégoriels sur les choix de traitement ou d'orientation des patients âgés. Lorsque l'interaction se

³⁶ Ceci n'est pas sans évoquer l'influence implicite, non consciente des stéréotypes liés à l'âge dont nous détaillerons certains travaux par la suite (pour une étude différenciée de l'âgisme explicite et implicite, voir aussi Boudjemadi, 2009).

poursuit, le comportement verbal et non verbal de l'observateur est directement lié à sa représentation et ses attentes vis-à-vis de la cible. Les stéréotypes à ce stade peuvent donc déterminer inconsciemment les attitudes de l'observateur à l'égard d'un interlocuteur âgé. C'est ce qu'a mis en évidence la première étude menée par Harris et ses collaborateurs (1994), que nous avons présentée. Dans un second temps, ces chercheurs ont examiné les conséquences de ces comportements sur les performances et évaluations des cibles. En exposant de jeunes adultes (cibles) aux comportements des professeurs supposés s'adresser à un sujet âgé (enregistrés lors de la première phase de l'étude), ces chercheurs ont mis en évidence la tendance des cibles à moins bien réussir la tâche enseignée (en particulier les femmes) et à évaluer plus négativement le professeur, par rapport à celles exposées à un enseignement destiné à un public jeune. Cette étude montre donc un effet de confirmation comportementale des attentes négatives à l'égard des personnes âgées en matière d'apprentissage, sur des sujets jeunes. Cependant, dans la mesure où cette recherche n'impliquait pas d'interaction réelle avec des sujets âgés, on peut se demander à juste titre si ces derniers réagiraient de façon similaire aux mêmes attitudes à leur égard ? Autrement dit, les personnes âgées pourraient avoir une interprétation différente du comportement de leur interlocuteur ;

- c) De fait, *la cible interprète le comportement de l'observateur* selon différents processus d'attribution : aux dispositions internes de l'observateur (« il agit comme ça parce qu'il m'aime/ne m'aime pas »), à ses propres caractéristiques (cf. auto-attributions), aux paramètres de la situation ou de manière combinée (i.e., une explication qui conjugue la personnalité de l'observateur et un contexte particulier). Cette interprétation guidera, à son tour, l'attitude de la cible face à l'observateur, y compris lors de rencontres futures avec ce dernier, dans d'autres types de situation ou encore vis-à-vis d'autres individus de sa catégorie (Darley & Fazio, 1980). La cible peut donc interpréter (et réagir) différemment (à) l'attitude de son interlocuteur en fonction de son adéquation avec ses caractéristiques personnelles ou sociales. Comme nous l'avons vu plus haut dans le champ de la communication, un langage infantilisant est perçu plus favorablement par des personnes âgées physiquement fragilisées ou résidant en institution que par leurs pairs d'âge vivant à domicile (Feyereisen & Hupet, 2002) ;

- d) *La cible réagit* conformément à la signification attribuée au comportement de l'observateur, mais aussi en fonction de ses propres buts et intérêts. Comme l'expliquent Darley et Fazio (1980), si le comportement de l'observateur est attribué à sa personne ou à la situation, la réaction de la cible sera le plus souvent calquée sur celui-ci (la proximité entraîne la proximité ; l'évitement produit l'évitement), mais pas toujours (par ex. une jolie femme peut répondre à des avances par de la distance). En revanche, si la cible s'attribue l'origine des attitudes de l'interlocuteur, en considérant que l'une de ses caractéristiques personnelles ou sociales est en cause, elle peut accepter cette définition d'elle-même ou au contraire s'en défendre. Tout dépend alors de l'importance relative de l'observateur à ses yeux et de la validité de son jugement : d'une part, si l'interlocuteur est une personne signifiante pour la cible, celle-ci sera plus motivée à modifier l'image qu'il se fait d'elle que si son opinion lui importe peu, c'est-à-dire notamment en faisant des efforts pour infirmer ses attentes stéréotypées ; d'autre part, si l'impression de l'observateur paraît congruente avec son image de soi, la cible sera peu tentée d'en changer (même si elle est négative), voire l'acceptera jusqu'à confirmer celle-ci par la suite. Sans entrer dans un débat sur l'exactitude des préjugés, nous tenons à préciser, en prenant appui sur le travail de synthèse réalisé par Croizet et Claire (2003) à propos de l'occurrence de l'effet Pygmalion en milieu scolaire, que les attentes initiales de l'observateur ne sont pas toujours erronées. Au contraire, elles peuvent découler d'une évaluation plutôt fidèle des capacités réelles de la cible mettant en question la part relative d'auto-réalisation de la prophétie dans la confirmation comportementale. Celle-ci relèverait davantage des capacités objectives de la personne que des attentes biaisées de l'observateur. Ce qui revient à dire que si un soignant, par exemple, évalue correctement les capacités d'un patient âgé et calque son propre comportement d'aide sur celles-ci, le niveau de performance finalement atteint par le patient reflètera plus ses compétences réelles que les attentes présumées négatives du soignant. En ce sens, comme nous l'avons vu, un comportement différencié selon l'âge n'est pas nécessairement un comportement âgiste (Pasupathi & Löckenhoff, 2002) ;
- e) À son tour, *l'observateur interprète le comportement de la cible*, la plupart du temps comme étant congruent (ou non) avec ses attentes initiales. À nouveau, un biais de perception baptisé

« erreur fondamentale d'attribution » s'immisce dans l'interprétation telle que l'observateur sous-estime généralement son propre rôle et les facteurs situationnels au cœur de l'interaction et impute la confirmation de ses attentes aux dispositions internes de la cible. Les comportements ambigus sont également soumis à un biais de conformité aux attentes a priori de l'observateur (cf. sélectivité informationnelle). Enfin, lorsque le comportement de la cible infirme objectivement les attentes de l'interlocuteur, celui-ci le considère à ce point marginal ou déterminé par des circonstances extérieures que son impression initiale reste inchangée (Darley & Fazio, 1980). L'étude conduite par Cuddy, Norton et Fiske (2005), déjà mentionnée, illustre précisément ce biais de persistance des préjugés à l'égard des personnes âgées, en dépit de comportements non conformes. En effet, des étudiants ont évalué comme plus chaleureuse une cible âgée confirmant le stéréotype de « mauvaise mémoire » lié à son groupe d'âge, par comparaison à deux autres cibles présentant un comportement neutre ou inconsistant (cf. excellente mémoire) avec le stéréotype négatif. Les résultats montrent également que les trois cibles âgées étaient perçues comme similaires sur le plan de la compétence, indépendamment de leur comportement réel. Ceci indique, d'une part, que le comportement objectif de la cible est peu pris en considération, d'autre part, que les individus exprimant un comportement stéréotypique (confirmant les attentes de l'observateur) sont récompensés, ce qui rend les stéréotypes négatifs particulièrement résistants. Ainsi, les auteurs prédisent que même lorsque des groupes socialement dévalorisés travaillent dur pour infirmer les représentations négatives dont ils font l'objet, peu de crédit leur est d'abord accordé et, lorsqu'ils y parviennent collectivement, c'est au prix d'une disqualification sur d'autres dimensions positives de leur identité groupale ;

- f) Enfin, *la cible interprète sa propre réaction*, encore d'une façon biaisée, en sous-estimant fréquemment l'impact de la situation et l'influence de l'interlocuteur et en considérant plutôt celle-ci comme révélatrice de ses prédispositions ou modes de réponse intériorisés (à un certain type de situation, à certaines catégories de gens). De son comportement, elle infère une nouvelle attitude de base, pouvant être intégrée à son concept de soi, qui lui servira de repère pour agir à l'avenir dans des contextes ou face à des personnes similaires (Darley & Fazio, 1980). Que dire alors qu'on sait que sa réaction est le résultat d'une interaction « forcée » par

le comportement et les attentes a priori de l'observateur qu'elle participe à valider ? Pour les auteurs, cette étape constitue une extension à la conception traditionnelle d'auto-réalisation de la prophétie qui implique que, par ce processus d'auto-attribution, « la cible est incitée à se comporter de façon consistante avec les attentes initiales de l'observateur, y compris dans des interactions avec d'autres personnes, voire dans d'autres situations »³⁷ (p. 878). Nous verrons au chapitre suivant comment les individus négocient ces assignations identitaires (négatives) dont on finit par ne plus parvenir à identifier vraiment l'origine, mais qui peuvent modifier à plus long terme – c'est-à-dire au-delà de l'interaction initiale, leur concept de soi.

Les différentes étapes décrites ci-dessus sont destinées à se répéter en boucle, au gré des échanges entre les interlocuteurs dont les (biais de) perceptions et actions s'influencent réciproquement. Mais en réalité, comme nous l'avons vu, les mécanismes de la stigmatisation sociale sont tels que les interactions sont le plus souvent asymétriques, de sorte que l'observateur est généralement perçu comme l'individu ayant le pouvoir d'imposer à l'autre (cible) sa définition de la situation, voire d'influencer le cours de son existence (Darley & Fazio, 1980). Les phénomènes de confirmation comportementale des attentes, qui participent largement au maintien des préjugés (et des inégalités entre groupes, au niveau social), sont donc clairement inégalitaires, affectant davantage ceux qui n'ont pas le pouvoir dans une société donnée, donc en particulier les populations stigmatisées. Pour le dire autrement, les membres de groupes socialement dévalorisés « peuvent être soumis à l'influence répétée et simultanée de plusieurs observateurs agissant comme autant de sources convergentes de pression à la confirmation du stéréotype » (Croizet & Claire, 2003, p. 166). Les nombreuses attentes négatives à leur sujet, alimentées par les stéréotypes sociaux, sont donc susceptibles de se traduire par des effets accrus de confirmation comportementale, de type Pygmalion et autre, à chaque étape d'une interaction.

³⁷ Notre traduction.

2.3.2. Le paradigme expérimental de menace du stéréotype

Après avoir identifié les différentes étapes d'une séquence d'interaction observateur-cible, et les risques associés de confirmation comportementale des attentes négatives, nous allons mettre en évidence les caractéristiques de la situation de menace du stéréotype et tenter d'en isoler les effets – comme c'est le cas dans les recherches expérimentales, tout en gardant à l'esprit que ceux-ci agissent très probablement conjointement avec les autres processus susmentionnés, ce qui rend leur distinction particulièrement difficile en contexte naturel³⁸.

Mais qu'entend-on spécifiquement par *menace du stéréotype*? Selon ses instigateurs, il s'agit de situations où les individus sont confrontés à un stéréotype (le plus souvent négatif) lié à une de leurs identités groupales et où ils courent alors le risque de le confirmer ou d'être jugés uniquement en fonction de celui-ci (Steele, 1997; Steele & Aronson, 1995). Comme nous l'avons vu, les différentes catégories sociales d'appartenance sont déterminées par des croyances stéréotypées concernant les caractéristiques de leurs membres (traits de personnalité, comportements attendus) et font l'objet, à des degrés divers, de mauvaises réputations (Croizet & Leyens, 2003). Toute personne est dès lors susceptible, à l'un ou l'autre moment, de confirmer par son attitude un stéréotype qui lui colle socialement à la peau et de passer pour un membre typique de son groupe. Bien plus encore, de nombreux travaux ont démontré que la menace induite par un stéréotype pertinent dans un contexte social donné, va perturber le fonctionnement des cibles jusqu'à altérer leurs performances et confirmer la réputation négative du groupe.

Les premiers travaux empiriques sur les effets de la menace du stéréotype ont mis en évidence le rôle des préjugés dans le maintien d'inégalités en termes de performance scolaire entre les étudiants blancs et noirs américains, quel que soit le niveau d'enseignement considéré (Steele & Aronson, 1995). Le précepte méthodologique de ces chercheurs consistait à rendre (in)actif le stéréotype relatif à l'infériorité intellectuelle des étudiants noirs, largement répandu aux Etats-Unis, tout en demandant à des étudiants des deux groupes

³⁸ Nous signalons au lecteur que ce paragraphe n'inclut pas les résultats des travaux sur la menace du stéréotype visant spécifiquement le groupe des personnes âgées dans la mesure où ils font l'objet de l'introduction de la recherche présentée au Chapitre 4.

ethniques de répondre à un test d'intelligence. Leur hypothèse était que, dans la condition où menaçait le stéréotype (la tâche étant présentée comme une mesure d'intelligence), une chute de performance serait observable uniquement chez les Noirs, alors qu'en dehors de toute pression situationnelle (tâche dite de résolution de problèmes), leurs résultats seraient équivalents à ceux des étudiants blancs, ce qui s'est avéré être le cas. Plusieurs consignes expérimentales se sont révélées pertinentes pour générer ladite menace : premièrement, le fait de présenter la tâche comme *évaluant les capacités personnelles* de la cible en rapport avec le stéréotype (cf. caractère diagnostique de la tâche) ; deuxièmement, le fait de demander aux participants de renseigner leur *identité raciale* avant de compléter le test (cf. saillance de l'identité groupale).

Que nous apprennent ces études initiales sur les enjeux et les spécificités de la menace du stéréotype ?

- Premièrement, la menace affecte *la performance* des cibles, pour autant que la tâche à réaliser concerne le domaine visé par le stéréotype ; autrement dit, le stéréotype doit être pertinent par rapport à la situation. À ce propos, Leyens, Désert, Croizet et Darcis (2000) ont démontré, dans une recherche portant sur le stéréotype relatif aux moindres habiletés des hommes en matière de traitement des informations affectives (par comparaison aux femmes) que, seule leur performance à une tâche impliquant un contenu émotionnel pâtissait de la situation de menace. On peut donc parler d'une « sélectivité » de la menace dans la mesure où ce n'est pas l'ensemble du fonctionnement cognitif des cibles qui est perturbé, mais spécifiquement la composante visée par le stéréotype (Désert, Croizet, & Leyens, 2002). Emboitant le pas à Darley et Fazio (1980), on peut cependant se demander dans quelle mesure la menace, outre ses effets perniciose sur la performance, n'exerce pas aussi une pression sur le concept de soi des cibles, susceptible d'induire à plus long terme une dévalorisation de soi, voire des modifications plus profondes de leur identité ? Nous tenons à préciser que traditionnellement les recherches sur la menace ont surtout étudié ses conséquences en termes de confirmation comportementale, plutôt que d'éventuelles répercussions sur le concept et l'estime de soi des cibles ;
- La seconde consigne expérimentale met l'accent sur l'interaction préjudiciable entre *l'identité sociale* des cibles et leurs performances individuelles. Ainsi, dans le contexte du laboratoire, la mention d'une de leurs identités sociales a pour conséquence de

desservir les participants, entraînant une diminution de leurs performances et, ce faisant, la confirmation de la mauvaise réputation du groupe. Dans cette optique, les stéréotypes négatifs représenteraient une menace implicite (cf. suspicion d'infériorité) pour l'identité sociale des cibles (Schmader, 2002). Mais du fait de la multiplicité des appartenances groupales, en contexte naturel, l'activation d'une identité sociale peut s'avérer tantôt délétère, tantôt profitable pour l'individu. Shih, Pittinsky et Ambady (1999) ont, par exemple, démontré que des étudiantes américaines d'origine asiatique obtenaient de moins bons résultats à un test de mathématique lorsque leur identité de genre était activée (cf. stéréotype sur l'infériorité des femmes en maths), alors qu'elles réalisaient de meilleurs scores lorsque leur identité ethnique était amorcée (cf. supériorité des Asiatiques dans les domaines quantitatifs), par comparaison à un groupe contrôle (où aucune identité n'était activée). Dans une autre étude, cependant, l'activation du stéréotype relatif à la supériorité de leur groupe ethnique en mathématiques a, au contraire, généré une pression évaluative inhibant les performances des femmes asiatiques, suggérant que même les réputations positives peuvent parfois représenter une menace pour leurs cibles (Cheryan & Bodenhausen, 2000). Nous reviendrons au prochain chapitre sur le caractère multiple et dynamique des identités sociales.

La menace du stéréotype est donc « auto-évaluative » (Steele, 1997; Steele & Aronson, 1995), dans la mesure où elle touche à la perception, la définition de soi – tant par soi que par les autres, sous un jour préjudiciable pour la valeur personnelle de l'individu. Elle est ressentie comme la crainte qu'un comportement soit interprété à la lumière d'un stéréotype dévalorisant et que l'attribut négatif du groupe soit considéré comme une caractéristique personnelle. Ainsi, la menace du stéréotype se présente comme une « pression évaluative particulière » – la crainte d'être réduit à la réputation négative de son groupe dans certaines situations, qui produit sa propre confirmation (Désert, 2003). Pour que la menace opère, il faut bien sûr que les stéréotypes dont il est question soient suffisamment répandus dans la société pour que leurs cibles soient conscientes de leur existence, qu'elles adhèrent ou non personnellement à l'image d'elles-mêmes véhiculée par ceux-ci (Steele & Aronson, 1995). Dès lors qu'elles connaissent les deux prémisses formant le stéréotype (une *identité sociale* associée à un trait ou *comportement caractéristique*, le plus souvent défavorable), celui-ci peut être activé de l'une ou l'autre

façon, comme on l'a vu, les cibles rétablissant elles-mêmes l'élément manquant quand la situation est pertinente. Il n'est donc pas indispensable que le stéréotype soit présenté de façon claire, explicite pour être opérant, ce qui ouvre la voie à des manifestations subtiles, moins aisément repérables, du phénomène de menace. Que penser, par exemple, d'une expression populaire telle que « Ce n'est plus de ton âge » ? Ces quelques mots ne sont-ils pas suffisants pour générer des attentes stéréotypées, qui si elles sont pertinentes par rapport à l'activité que la personne âgée est en train de réaliser, sont susceptibles d'induire une menace et ses effets confirmatoires ?

Le paradigme expérimental créé par Steele et Aronson (1995) a ouvert la voie à une multitude de travaux tentant de mettre en évidence les effets délétères de la menace du stéréotype sur les performances de divers groupes sociaux, dans des domaines variés : les aptitudes en mathématiques des femmes par rapport aux hommes (Schmader, 2002; Spencer, Steele, & Quinn, 1999), les capacités intellectuelles des étudiants de bas statut socio-économique (Croizet & Claire, 1998), les aptitudes athlétiques des étudiants noirs et blancs américains (Stone, Lynch, Sjomeling, & Darley, 1999), les compétences linguistiques des Belges francophones par rapport aux Français (Provost, Yzerbyt, Corneille, Désert, & Frankard, 2003), mais aussi les capacités cognitives et fonctionnelles des personnes âgées par comparaison aux jeunes, comme nous le verrons au chapitre quatre.

L'étude conduite par Leyens et ses collaborateurs (2000) impliquant des hommes (blancs), menacés par le stéréotype relatif à leurs prétendues moindres capacités de traitement des informations affectives (par rapport aux femmes), atteste particulièrement bien du « caractère situationnel » de la menace. En effet, en généralisant ses effets à un groupe socialement dominant, sans histoire collective de stigmatisation, ces chercheurs ont démontré que le phénomène ne touchait pas seulement les membres de groupes de bas statut social, historiquement stigmatisés et donc susceptibles d'avoir intériorisé un sentiment d'infériorité réactivé dans les situations de menace. N'importe qui semble donc pouvoir subir un jour la pression d'une mauvaise réputation, même s'il est probable que les membres de groupes stigmatisés en font plus souvent et plus durement l'expérience (Désert, 2003).

Paradoxalement, ce sont les individus qui excellent dans le domaine par rapport auquel leur groupe d'appartenance est stigmatisé qui sont les plus susceptibles de subir les conséquences délétères de la

menace sur leurs performances (Steele, 1997). Les travaux empiriques prenant en compte *l'identification au domaine* visé par le stéréotype ont appuyé ce constat (Hess, Auman, Colcombe, & Rahhal, 2003; Leyens et al., 2000). Ainsi, les personnes qui considèrent leurs capacités dans le domaine ciblé comme un pilier important pour leur évaluation de soi (par ex. les étudiants brillants dans leur filière, les sportifs de haut niveau, les intellectuels âgés qui valorisent la mémoire), seront particulièrement motivées à infirmer le stéréotype négatif accolé à leur groupe et pourtant, elles échoueront davantage sous l'effet de la menace. Désert (2003) postule, à ce propos, que les sujets fortement identifiés au domaine visé par le stéréotype expérimentent probablement le risque d'un échec, et la confirmation de la mauvaise réputation du groupe, comme une atteinte profonde à leur concept de soi (centralité du domaine), ce qui exerce une pression supplémentaire sur leurs performances. En réponse à cette pression sociale, comme on l'a déjà évoqué, les cibles peuvent petit à petit éviter les activités ou situations où plane une telle menace, mais aussi se désengager psychologiquement de ces domaines dans un mouvement de repli défensif, jusqu'à redéfinir leur concept de soi en excluant la composante menacée (Steele, 1997). Rappelons que cette désidentification (totale) comporte un coût psychique et social non négligeable lorsqu'il s'agit de dimensions de l'existence fortement valorisées socialement (Croizet & Martinot, 2003).

Enfin, on peut s'interroger sur la nature du lien existant entre *l'identification à l'endogroupe* et la sensibilité des cibles aux effets de la menace. À ce propos, deux hypothèses co-existent (Désert, 2003; Désert et al., 2002) : d'un côté, on peut penser que les membres les moins identifiés à leur groupe risquent davantage d'être catégorisés négativement sur cette base, ce qui augmenterait leur susceptibilité à la menace ; à l'inverse, les personnes les plus identifiées à leur groupe (qui nourrissent leur estime d'elles-mêmes à travers leur sentiment d'appartenance à celui-ci) pourraient être particulièrement sensibles à toute situation mettant celui-ci en cause. Dans une étude expérimentale, Schmader (2002) a montré que les femmes les plus identifiées à leur groupe réussissaient moins bien un test de mathématique, en situation de menace. Ainsi, les femmes accordant une grande importance à leur identité de genre dans leur définition de soi, se sentent plus menacées par les stéréotypes négatifs entachant leur réputation et celle du groupe. Ces résultats soulignent, à nouveau, la nature paradoxale de l'identification au groupe. En effet, comme nous l'avons vu, si l'identification au groupe stigmatisé

protège l'estime de soi des individus face au rejet de la société (Branscombe et al., 1999), elle peut avoir un coût en termes de diminution des performances, dans certaines situations (Schmader, 2002).

Mais que sait-on au juste des mécanismes par lesquels la menace du stéréotype provoque la chute des performances ? D'après une revue de la littérature réalisée par Smith (2004), il ressort que plusieurs processus permettent d'expliquer partiellement les effets néfastes de la menace sur la performance des cibles, sans pour autant élucider la question de ses médiateurs. Parmi ceux-ci, l'auteur distingue des mécanismes comportementaux et phénoménologiques. Au niveau comportemental, l'effort déployé par les cibles pour réussir la tâche (mesuré par le temps de latence/réponse ou l'effort fourni) ne semble pas diminuer en situation de menace. Au niveau phénoménologique, ni l'anxiété (dont le rôle de médiateur partiel a été confirmé par certaines études), ni l'appréhension d'évaluation, ni la perception des tests (par ex. comme injustes ou biaisés) ne permettent d'expliquer de façon convaincante les effets délétères de la menace sur les performances. Les facteurs sous-jacents seraient davantage à rechercher du côté de l'activation de doutes sur ses propres capacités en lien avec le stéréotype (cf. auto-handicap, mesures implicites de doute sur soi, moindres attentes de performance) qui viendraient perturber le fonctionnement de la cible. Vu l'absence d'émergence d'un mécanisme spécifique, Smith suggère plutôt d'étudier des modèles complexes de « médiation en chaîne » prenant en compte les multiples processus susceptibles de générer les effets de la menace sur la performance (l'auteur propose un modèle basé sur la poursuite de buts de type « évitement de l'échec » pouvant expliquer la diminution des performances en situation de menace du stéréotype). En outre, étant donné que certains mécanismes semblent opérer à un niveau inconscient, il semblerait plus adéquat sur un plan méthodologique d'utiliser des mesures implicites plutôt qu'auto-rapportées pour explorer ceux-ci.

En 2008, Schmader, Johns et Forbes ont proposé un modèle « intégré » des processus (physiologiques, cognitifs, affectifs et motivationnels) contribuant aux effets préjudiciables de la menace sur la performance. Ils distinguent ainsi trois types de mécanismes qui s'influencent réciproquement : les réponses physiologiques au stress engendré par la situation de menace (cf. augmentation de la pression sanguine, du niveau de cortisol) ; une majoration des processus de contrôle (*monitoring*) sur la performance (cf. vigilance accrue par

rapport aux indices de l'environnement, conscience de soi élevée) ; et l'activation de mécanismes d'auto-régulation visant à supprimer les pensées et émotions négatives (ex. anxiété, doutes sur soi). Ces trois processus combinés consomment et réduisent les ressources cognitives disponibles (en mémoire de travail) pour réaliser la tâche, ce qui expliquerait la chute des performances en situation de menace du stéréotype.

De manière transversale, un processus de « désindividuation » semble également contribuer à générer la menace, dans la mesure où les cibles se voient désignées par, et enfermées dans, une identité sociale stigmatisante, n'étant alors plus perçues et reconnues pour elles-mêmes. Désert, Croizet et Leyens (2002) précisent à ce propos que « dans chaque situation où le stéréotype est potentiellement d'application, la personne qui en est la cible risque de voir son comportement interprété uniquement en fonction de celui-ci, sans que ses caractéristiques individuelles ne soient plus prises en compte » (p. 556). Mis dans l'impossibilité de se définir autrement (par ex. en jouant sur les différents niveaux d'auto-catégorisation exposés au Chapitre 1), les sujets semblent voués à se conformer à l'image véhiculée par le stéréotype. Nous pourrions dire que, *en amont*, ce qui menace, c'est la définition de soi dans les termes d'une identité sociale dévalorisante et l'impossibilité d'y faire face ou de s'en défendre, fixée par le cadre expérimental. *En aval*, les effets de confirmation comportementale de la menace seront à nouveau interprétés à la lumière des stéréotypes (cf. théorie de la jugeabilité sociale, Leyens et al., 1996) et attribués aux dispositions internes de la cible (Darley & Fazio, 1980). Cette mise en sens a posteriori de la situation enlève encore davantage les cibles, à la manière d'un cercle vicieux, comme si à aucun moment, l'imposture de la stigmatisation sociale ne pouvait être dénoncée : « Quand on est vieux, on perd la mémoire. Et si un vieux perd la mémoire (même sous l'emprise de la menace du stéréotype), c'est parce qu'il est vieux – C.Q.F.D. ! ». En ce sens, la menace du stéréotype, par ses effets de confirmation des attentes stéréotypées, participe au maintien et à la légitimation des inégalités sociales (Désert, 2003).

Cependant, plusieurs recherches renseignent que les sujets confrontés à la menace du stéréotype ne sont pas passifs et déploient (lorsqu'on leur en laisse la possibilité en laboratoire) diverses stratégies pour infirmer le stéréotype et résister aux effets néfastes de la stigmatisation. Steele et Aronson (1995) ont, par exemple, montré que les étudiants noirs menacés affichaient des attitudes et des goûts

contra-stéréotypiques (ex. préférer la musique classique au rap) comme une tentative de se dissocier et d'invalider leur mauvaise réputation, de même qu'ils évitaient d'indiquer leur race sur le questionnaire de recherche, lorsqu'ils en avaient la possibilité. Une autre façon de contrer les effets délétères de la menace sur la performance consiste justement à permettre aux cibles de se « ré-individualiser », c'est-à-dire se percevoir comme des individus à part entière, en leur demandant par exemple de décrire leurs caractéristiques personnelles, de se considérer comme un membre atypique, original de leur groupe, etc. (Désert, 2003). Par ailleurs, d'autres stratégies d'affirmation de soi ont prouvé leur efficacité pour réduire les conséquences de la menace comme la focalisation sur des conceptions positives et centrales de soi, même non directement liées au domaine visé par le stéréotype (ex. « Je suis mauvais en maths, mais je suis un excellent footballeur »). Désert postule à ce propos « que l'auto-affirmation, en restaurant un sentiment d'intégrité de soi, permet de limiter la pression évaluative déclenchée par un épisode de menace et libérer des ressources qui peuvent ainsi être consacrées à la résolution de l'exercice auquel est confronté l'individu » (p. 141). Ensemble, ces perspectives indiquent que dans la vie courante, les individus menacés par une réputation sociale négative peuvent convoquer d'autres définitions d'eux-mêmes, verticalement (cf. différents niveaux d'auto-catégorisation) ou horizontalement (différents aspects de soi et/ou identités sociales multiples), pour se protéger de la dévalorisation et de la chute de performance concomitantes. Nous verrons dans le chapitre suivant comment coexistent ces différents niveaux d'identité et quelles stratégies permettent aux individus de gérer les écarts entre ceux-ci.

2.3.3. La pertinence sociale de la menace du stéréotype

La menace du stéréotype équivaut à un processus de confirmation comportementale des attentes lorsqu'un stéréotype négatif largement disséminé dans la société est pertinent dans un contexte donné, même en l'absence de toute action d'un observateur. Pour Désert (2003), « il ne s'agit nullement d'une intériorisation ou acceptation de la mauvaise réputation de son groupe, mais de la peur, purement situationnelle, de passer pour un individu typique de son groupe d'appartenance et de confirmer le stigmatisme de son groupe » (p. 20). Cependant, la question

de cette pression évaluative situationnelle se pose de manière exacerbée pour les membres de groupes stigmatisés.

S'interroger sur la pertinence sociale ou validité écologique du phénomène de menace du stéréotype, c'est-à-dire sa consistance en dehors du contexte du laboratoire, amène à considérer ses dimensions synchronique et diachronique. D'une part, comme le suggèrent Croizet et Claire (2003) à propos de l'effet Pygmalion, le caractère répandu des préjugés à l'égard de certains groupes implique que leurs cibles sont régulièrement en contact avec des personnes (ex. figures d'autorité) partageant les mêmes attentes stéréotypées à leur égard et qui exercent une pression sur les interactions au quotidien. D'autre part, l'exposition systématique, répétée aux a priori négatifs de tiers, à la discrimination ou au rejet social s'inscrit le plus souvent sur de longues périodes dans le temps (à moins que l'individu ne parvienne à quitter son groupe d'appartenance stigmatisé). En milieu naturel, la récurrence synchronique et diachronique de l'exposition aux stéréotypes et aux attentes correspondantes accroît donc le risque de menace, comme nous allons le détailler.

D'un point de vue synchronique, la dissémination des stéréotypes à travers l'ensemble de la société (comme c'est le cas à propos des personnes âgées) augmente la fréquence d'exposition des cibles à des situations où elles risquent d'être jugées en fonction de ceux-ci, voire de les confirmer. On peut parler de sources de pression multiples, convergentes (Croizet & Claire, 2003). Tous les groupes sociaux ne sont, en effet, pas égaux face à la menace, en raison de la nature même des stéréotypes les visant qui peuvent être confinés à un domaine précis ou relativement large. Citons, pour exemple, la différence entre le stéréotype à propos des femmes qui concerne le domaine des mathématiques, éventuellement extrapolé aux sciences exactes, et celui relatif aux Noirs américains, beaucoup plus englobant, qui touche pratiquement toutes les sphères intellectuelles, ce qui le rend bien plus prégnant (Spencer et al., 1999). Comme pour ce second groupe, nous estimons que les stéréotypes visant les personnes âgées sont relativement généralistes (ex. déclin cognitif, ralentissement psychomoteur) et donc susceptibles de s'appliquer à bon nombre de situations de la vie courante comme guides d'interprétation. Or, les stratégies d'évitement ne sont véritablement opérantes que si la menace du stéréotype est ponctuelle, alors qu'elles risquent de conduire à l'isolement et au repli sur soi lorsqu'elle est stable et récurrente. De même à plus long terme, il pourrait s'avérer moins préjudiciable de se détourner d'un domaine spécifique (ex. les filières

mathématiques pour les femmes) et s'en désidentifier pour maintenir un sentiment de soi positif, que de domaines majeurs de l'existence (ex. l'école, le travail), fortement valorisés socialement et vecteurs d'intégration.

Mais quelles sont ces situations concrètes où plane la menace du stéréotype ? Smith (2004) identifie différentes opérationnalisations de la menace en laboratoire, plus flagrantes ou plus subtiles, dont on peut repérer certaines correspondances dans la vie courante. Il peut s'agir de situations dans lesquelles la cible (1) doit réaliser une performance pour laquelle les membres de son groupe sont réputés incompetents (ex. se souvenir du numéro de sa carte de crédit pour une personne âgée), (2) doit mentionner son identité stigmatisée (ex. fournir son âge pour décrocher un contrat d'assurance), (3) se trouve en position de comparaison, d'évaluation, voire de compétition avec des membres de l'exogroupe de référence (ex. un travailleur âgé face à des collègues plus jeunes) ou encore (4) est le seul représentant de son groupe. Globalement, lorsqu'un stéréotype est largement répandu dans la société, le simple fait de se trouver dans une situation pertinente est suffisant pour déclencher la menace (Spencer et al., 1999). Reste donc à identifier ces situations concrètes de stigmatisation pour le groupe des personnes âgées, ce qui est un des objectifs de l'étude rapportée au Chapitre 5. Bien sûr, dans la réalité, s'ajoutent à ces situations potentiellement menaçantes, toutes les formes plus ou moins subtiles de discrimination, ségrégation ou rejet qui peuvent elles aussi engendrer des effets confirmatoires des attentes négatives à l'égard des personnes cibles, et contribuer à leur dévalorisation sociale (voir point 1.4.2. sur les contextes d'expression de l'âgisme).

Contrairement à ce qui se passe dans la vie réelle, le cadre contraignant des études en laboratoire implique également de ne pas pouvoir interpréter la situation autrement qu'en termes de menace du stéréotype relatif à une identité sociale imposée. Or, comme nous l'avons mentionné plus haut, les gens lorsqu'ils en ont la possibilité peuvent se définir différemment dans la situation en jonglant avec leurs multiples identités (ex. « J'ai 75 ans, mais je suis un ancien professeur d'université », « Je suis faible en maths, mais très bon en littérature »), ce qui leur permet de résister à la pression confirmatoire de la menace dans la vie réelle, de même que recourir à différentes stratégies d'affirmation de soi (Désert, 2003). Ils peuvent aussi spontanément considérer le stéréotype comme non pertinent pour interpréter la situation et ainsi contrer les effets délétères de la menace – bien que cette stratégie soit plutôt accessible aux membres de

groupes dominants (Martinot et al., 2002) – ou encore adopter volontairement des attitudes contra-stéréotypiques pour se distancier de l'image négative de leur groupe (Steele & Aronson, 1995). Néanmoins, certains travaux ont montré que les membres de populations stigmatisées étaient davantage sensibles aux pressions d'attentes extérieures négatives, en raison de leur passé de stigmatisation, ce qui constitue déjà un handicap en soi, bien que non inéluctable (Croizet & Claire, 2003). Pour Zebrowitz et Montepare (2000), les changements physiques et de statut social éprouvés par les adultes âgés peuvent les rendre incertains quant à leur identité et par là même plus vulnérables aux effets de confirmation comportementale des stéréotypes, lorsque les attentes extérieures sont fortes (voir aussi Alaphilippe, 2008). Les stigmates d'âge constituent donc un facteur de risque supplémentaire susceptible d'accentuer la détresse d'individus déjà fragilisés par les défis développementaux inhérents au processus de vieillissement.

Enfin, il reste à s'interroger sur la fonction de l'identification au groupe, en contexte naturel, alors qu'elle apparaît comme un invariant dans la plupart des travaux expérimentaux en psychologie sociale (cf. paradigme des groupes minimaux créés artificiellement à des fins de recherche, manipulation de la saillance de l'identité groupale). Comme nous l'avons vu, si les individus peuvent reconnaître appartenir à un groupe dévalorisé (sur un plan cognitif), seul leur engagement affectif vis-à-vis de celui-ci détermine leur tendance à se définir et à se comporter en tant que membre de ce groupe (Ellemers et al., 1999). Or, chacun se réfère à son groupe d'appartenance avec plus ou moins de spontanéité, en fonction de l'importance pour le Moi de l'affiliation à ce dernier. Nous posons dès lors l'hypothèse que le « rapport » que chaque sujet entretient vis-à-vis de son groupe de référence est susceptible de générer des différences inter-individuelles quant aux réactions et stratégies de réponse adoptées face aux stéréotypes et à la stigmatisation.

L'approche diachronique du phénomène de menace du stéréotype soulève le débat entre la thèse d'une éventuelle « intériorisation » des images dévalorisantes véhiculées sur le groupe, par la société, et celle d'un impact situationnel immédiat de la menace induite par des stéréotypes largement répandus (Steele, 1997; Steele & Aronson, 1995). Or, il nous semble que la composante situationnelle de la menace engendrant à court terme une chute des performances n'est pas incompatible avec une éventuelle intériorisation des croyances, du discours social à plus long terme (en contexte naturel). Désert (1999)

revient dans ses conclusions sur ce possible dialogue entre l'approche contextuelle de la menace et le postulat d'une intériorisation des stéréotypes négatifs. L'hypothèse situationnelle indique, selon lui, que la résignation ou un sentiment d'infériorité profondément ancré ne sont pas nécessaires pour que la menace altère les performances des cibles et contribue ainsi massivement au maintien des inégalités sociales. Mais il n'exclut pas qu'une portion d'individus puissent intérioriser progressivement, à force d'y être confrontés, l'image négative que la société leur renvoie, l'effet du stéréotype devenant pour eux chronique. Paradoxalement, ce sont cependant les personnes qui cherchent le plus à infirmer la mauvaise réputation du groupe qui subissent le plus fortement les effets délétères de la menace. D'un point de vue pragmatique, l'intérêt majeur de l'approche situationnelle par rapport à l'hypothèse de prédispositions intériorisées est d'envisager l'adoption de stratégies – de résistance pour les cibles et de modification de l'environnement pour leurs interlocuteurs, contribuant à rendre les situations de stigmatisation sociale et leurs effets auto-réalisateurs moins inéluctables. Car, pour conclure avec Désert, Croizet et Leyens (2002), « ce n'est pas l'existence d'un stéréotype par lui-même mais bien le risque de se le voir appliqué individuellement qui déclenche la chute des performances des individus menacés » (p. 571). Avant d'étudier les conséquences potentiellement néfastes d'une telle « prédiction fâcheuse » sur le fonctionnement cognitif des adultes âgés (cf. Chapitre 4), nous allons à présent nous pencher sur les différents niveaux de définition de l'identité humaine, en regard des enjeux inhérents aux aspects individuels et sociaux du vieillissement.

Chapitre 3

Enjeux et stratégies identitaires face au vieillissement individuel et à l'âgisme

« La vieillesse demande à être comprise autant qu'expliquée et ne peut se dire qu'à la première personne, exprimant ainsi une histoire individuelle et toujours singulière. »

D. Argoud et B. Puijalon (La parole des vieux, 1999)

3.1. Introduction

Après avoir décrit l'univers sémantique des représentations sociales et stéréotypes sur la vieillesse, dans notre culture, et identifié certains mécanismes par lesquels ces croyances contribuent à la stigmatisation des adultes âgés, nous allons à présent explorer les stratégies identitaires et sociales qui permettent à ces derniers de préserver une image positive d'eux-mêmes, malgré les perceptions et attitudes dévalorisantes de la société à leur égard. Ce chapitre nous amènera à nous interroger sur les rapports dynamiques entre identité personnelle et identité sociale. Ensuite, nous verrons comment la vieillesse peut être envisagée comme un temps de « crise identitaire » entraînant des modifications du rapport à soi et aux autres (comme c'est le cas lors de phases antérieures du développement), mais révélant du même coup son potentiel de croissance. Enfin, nous explorerons plus finement les stratégies identitaires permettant aux adultes âgés de faire face, non seulement aux changements liés au vieillissement individuel, mais aussi à la stigmatisation sociale entachant leur étape actuelle d'existence. La question, posée en filigrane à travers l'ensemble de ce chapitre, sera de comprendre par quels processus intrapsychiques et interpersonnels, la plupart des personnes âgées refusent d'intérioriser les stéréotypes négatifs assignés à leur groupe d'âge et parviennent à protéger leur identité ?

3.2. Identités et stratégies identitaires : définitions

3.2.1. Identité personnelle et identité sociale

3.2.1.1. La théorie des noyaux identitaires

Au-delà des divergences disciplinaires quant à la définition de la notion d'identité (mettant l'accent sur l'une ou l'autre de ses composantes), Mucchielli (2002) propose une théorie des noyaux identitaires prenant en compte la complexité du phénomène identitaire en sciences humaines. Il distingue ainsi :

- le *noyau identitaire culturel* correspondant à l'ensemble des acquis communs intériorisés par les membres d'une société qui détermine une même conception du monde, un système de croyances, de normes et de valeurs partagées orientant les conduites. C'est la « logique interne » sous-jacente aux comportements des individus, qu'il est possible de découvrir à travers un processus d'acculturation, à la manière d'anthropologues immergés dans un milieu culturel différent du leur. Les croyances et les routines partagées participent à la stabilité et à la sécurité au sein de la communauté en rendant prévisibles les attitudes et comportements de ses membres. Parmi les représentations collectives partagées, on retrouve les stéréotypes concernant les différents groupes constitutifs de la société ;
- le *noyau identitaire groupal* équivaut au système de références partagé par les membres d'un groupe poursuivant un objectif commun (donc pas un simple agrégat d'individus) et occupant une position sociale particulière. La « mentalité » du groupe véhicule également une vision du monde (idéologie, codes perceptifs et évaluatifs) déterminant les attitudes à l'intérieur de celui-ci et vis-à-vis des membres d'autres groupes. Pour l'auteur, les *identités sociales* sont plutôt prescrites (ou attribuées) et assignent une position à l'individu dans la hiérarchie sociale, même si ce dernier peut aussi s'affilier volontairement à certains groupes. Dans la mesure où les catégories d'appartenance sont multiples, on peut envisager l'identité sociale comme « la somme de toutes ces relations d'inclusion ou d'exclusion » (p. 88) qui situent un individu par rapport aux différents groupes constitutifs de la société (ex. être un homme/une femme ; jeune/vieux ; employé/ouvrier ; chrétien/musulman, etc.). Ces identifications sociales

induisent également un jugement de valeurs, certains groupes étant plus prestigieux que d'autres ;

- le *noyau identitaire individuel* est le plus souvent défini comme « une structure de la personnalité sous-tendant tous les actes de l'individu ». Plus précisément, il s'agit des « processus internes par lesquels le psychisme organise toutes les informations qu'il reçoit dans un tout cohérent. [...] C'est ce savoir sur soi-même qui est la source du sentiment d'identité personnelle » (p. 53). Celui-ci se construit sur base des expériences affectives précoces de l'individu conditionnant sa manière d'être-au-monde, ce qui souligne le rôle fondamental du système familial d'origine dans le développement d'un sentiment de soi positif³⁹. L'identité personnelle s'enracine donc dans le lien primaire à autrui (en particulier dans les relations précoces mère-nourrisson), ce qui fait dire à Steichen (1998) que « l'identité se réfère à l'altérité et se constitue par rapport à celle-ci » (p. 17).

Mucchielli (2002) considère que ces différents noyaux ou systèmes identitaires s'emboîtent les uns dans les autres et participent tous (parfois de manière antagoniste) à la connaissance du sujet par lui-même et par les autres⁴⁰. L'identité est donc plurielle et reliée à son contexte d'émergence. Elle peut ainsi être définie comme un « ensemble de significations » impliquant « différents acteurs du contexte social qui ont toujours leur lecture de leur identité et de l'identité des autres selon les situations, leurs enjeux et projets » (p. 12). D'autres chercheurs mettent eux aussi l'accent sur l'importance des interactions entre le sujet et son environnement social dans la genèse et la dynamique de l'identité (Camilleri et al., 1990). Ils considèrent que c'est « au sein des réseaux d'interaction, familiaux et sociaux, qui situent un individu dans le monde à chaque moment de sa vie, [que] se construit et se reconstruit inlassablement l'ensemble de traits qui le définit, par lequel il se définit face aux

³⁹ Selon Steichen (1998), « quel que soit le statut actuel des familles dans une société quelconque, l'entité « parents-enfants » constitue le creuset élémentaire dans lequel se produisent les opérations de « précipitation » – au sens chimique du terme – qui aboutissent à la formation des identités singulières » (p. 11).

⁴⁰ Steichen (1998) propose également un modèle de l'identité à trois composantes : l'identité de l'*individu* est caractérisée par ses catégories sociales d'appartenance ; la dimension de la *personne* renvoie à la « personnalité » définie comme ce qui singularise l'individu par rapport aux autres et lui confère son unicité, son originalité ; le niveau du *sujet* prend en compte les effets de l'inconscient sur la genèse de l'identité et correspond à un mode originel de rapport « désirant » à l'autre.

autres, et est reconnu par eux » (p. 22). Le regard et la reconnaissance d'autrui prennent donc, à tout âge, une place prépondérante dans la définition et l'acceptation de soi. Mais, l'identité est aussi le produit de la situation d'interaction qui définit les places relatives de chacun et lui confère sa valeur symbolique. Ainsi, l'âge d'une personne n'est pas un indicateur en soi, dans la mesure où elle peut être plus jeune ou plus âgée que ses partenaires d'interaction, selon le contexte.

3.2.1.2. Identités et identifications

L'identité peut donc être définie de l'extérieur, par autrui (sur base d'un ensemble de caractéristiques), mais aussi vécue de l'intérieur, à travers la représentation que le sujet a de lui-même. Comme nous venons de le voir, ce sentiment interne s'élabore sur la base des premières identifications à autrui. Cette polysémie appelle donc quelques clarifications.

Premièrement, l'*identification par autrui* relève d'un processus de catégorisation sociale que nous avons déjà évoqué dans notre premier chapitre : « C'est l'action d'identifier, c'est-à-dire de reconnaître quelque chose à certains signes pour pouvoir le ranger dans une catégorie de connaissance » (Mucchielli, 2002, p. 58). Pour ce faire, la liste des référents identitaires est quasiment illimitée : âge, sexe, groupe ethnique, appartenance religieuse, milieu familial, scolaire ou professionnel, loisirs, centres d'intérêt, etc. Ces caractéristiques relèvent des trois niveaux d'identification qui correspondent aux noyaux (culturel, groupal, individuel) que nous avons décrits, eux-mêmes en constante interaction dans les situations quotidiennes. Cependant, l'accent pourra être mis sur l'un ou l'autre de ces niveaux, selon le contexte social de référence (ex. la menace du stéréotype stigmatise la personne sur base de son appartenance groupale, l'entraînant à se conformer aux stéréotypes qui lui sont liés). Nous avons déjà mentionné le caractère automatique des processus de catégorisation et l'influence des stéréotypes sur la perception sociale.

Deuxièmement, l'*identification à autrui* participe à la construction de l'identité. Pour rappel, celle-ci est définie comme un « processus psychologique par lequel un sujet assimile un aspect, une propriété, un attribut de l'autre et se transforme, totalement ou partiellement sur le modèle de celui-ci. La personnalité se constitue et se différencie par une série d'identifications » (Laplanche & Pontalis, 1967, p.187). L'individu va donc développer sa personnalité en faisant siennes un

certain nombre de qualités provenant de modèles auxquels il peut s'identifier. Ces modèles de référence peuvent être incarnés par des personnes singulières, dans l'entourage immédiat du sujet, mais il peut s'agir aussi de symboles de la culture ou du groupe (Mucchielli, 2002; Steichen, 1998). L'*identification culturelle ou groupale* consiste donc à assimiler certaines caractéristiques du groupe d'appartenance et, ce faisant, à augmenter son adhésion à celui-ci (comme nous l'avons vu au chapitre précédent). À l'inverse, on pourra observer un rejet des attributs typiques du groupe lorsqu'ils véhiculent une identité négative.

Enfin, le *sentiment d'identité* est la connaissance que le sujet a de lui-même ou « conscience de soi » qui recouvre plusieurs aspects : la perception de son unité corporelle (Moi distinct d'autrui), le sentiment de cohérence et de continuité temporelle, le besoin d'appartenance et de reconnaissance sociales mais aussi de différenciation, l'estime de soi et le sentiment d'autonomie (possibilité de pensées, décisions et actes personnels), la confiance et la poursuite d'un but existentiel (Mucchielli, 2002). Comme nous le verrons plus loin, l'avancée en âge peut venir ébranler le sentiment d'identité sur plusieurs de ces dimensions.

Au vu de ces différents processus, Mucchielli considère qu'il y a toujours une « subjectivation » de l'identité selon le point de vue adopté pour définir celle-ci, à savoir des critères extérieurs (comme c'est le cas avec les identités sociales prescrites) ou la perception qu'a le sujet de lui-même (identité auto-énoncée), dans un contexte d'interactions donné. Chaque sujet a donc la capacité d'agir sur sa propre définition de soi, en écho à la façon dont les autres le définissent (Camilleri et al., 1990), ce qui s'avère particulièrement utile dans la gestion des écarts existant entre son identité subjective et celle qui lui est assignée.

3.2.1.3. Identité sociale et différenciation positive de soi

Pour de nombreux auteurs, l'appartenance sociale est un besoin fondamental qui prendrait racine dans l'expérience primitive du « Nous » symbiotique formé par l'entité mère-nourrisson (Mucchielli, 2002; Steichen, 1998). Celui-ci s'étend ensuite aux premières relations au sein de la famille puis, à travers les processus de socialisation, aux différents groupes formant le monde relationnel de l'individu. Mais, le besoin de se différencier est indissociablement lié à celui de

participation affective, de sorte que les groupes sociaux constituent également des réservoirs de comparaison permettant à l'individu de se situer par rapport aux autres (tant à l'intérieur de son groupe d'appartenance, qu'à l'extérieur via les comparaisons intergroupes). En outre, le groupe, comme entité distincte, répond à des logiques sociales propres qui dépassent les logiques singulières des individus qui le composent⁴¹.

Tajfel et Turner (1986) ont tenté de mettre à jour les processus psychosociaux impliqués dans la formation et le maintien des identités groupales. Pour rappel, leur théorie de l'identité sociale (T.I.S.) postule que par-delà les conflits sociaux « objectifs » (visant l'obtention de pouvoirs ou de richesses, par ex.), il existe chez les individus une propension à s'affilier à des groupes pour accéder à une identité positive. Ils définissent l'identité sociale comme « ces éléments de l'image de soi d'un individu qui dérivent des catégories sociales auxquelles il se perçoit lui-même appartenir »⁴² (p. 16). Comme nous l'avons vu, ces catégories d'appartenance lui confèrent une place dans la hiérarchie sociale, mais offrent également un système de références partagé et légitimé qui lui indique sa valeur. Certains groupes situés au bas de l'échelle sociale se voient attribuer des identités négatives comparativement à celles positives de groupes plus prestigieux. Les identifications sociales sont donc essentiellement *comparatives* (similarités/différences) et *évaluatives* (mieux/pire). Pour la T.I.S., l'individu nourrit une partie de son estime de soi à l'aune de ses appartenances sociales et va tenter d'acquérir et de conserver une (des) identité(s) sociale(s) positive(s). S'il ne peut intégrer dans les faits un groupe de haut statut (ou reconnu comme tel par sa communauté), il va chercher à se différencier positivement via différentes stratégies : en se dissociant psychologiquement de son groupe défavorisé (cf. désidentification), en se comparant à des

⁴¹ Ainsi, l'idéologie sociale dominante influence la teneur des identités individuelles : l'idéologie holiste encourage l'assimilation et l'investissement dans le groupe au détriment de l'individuation de ses membres, tandis que l'idéologie individualiste favorise l'indépendance et l'autonomie personnelles au prix d'un déclin de l'identité collective (Steichen, 1998). De même, Lorenzi-Cioldi et Doise (1994) soulignent que le statut ou prestige social des groupes affecte la perception de l'identité de leurs membres : les membres de groupes de bas statut seraient perçus et se percevraient davantage à travers leur identité collective (ex. les femmes, les immigrés, les jeunes des banlieues), alors que les membres de groupes favorisés seraient identifiés et se définiraient davantage sur base de leur identité personnelle (plus distinctive).

⁴² Notre traduction.

groupes moins avantagés, en choisissant d'autres dimensions de comparaison qui lui sont favorables (cf. créativité sociale), en transformant des attributs négatifs en qualités positives, en s'engageant dans des luttes sociales, etc. Nous verrons plus loin comment ces stratégies peuvent s'appliquer au groupe des personnes âgées.

Brewer (1991) considère, quant à elle, que les appartenances sociales répondent à un double besoin d'intégration versus de différenciation présent chez tout individu : l'identité groupale permet à ce titre « d'être le même et différent en même temps ». C'est pourquoi, les individus vont plutôt chercher à s'identifier à des groupes leur offrant une « distinctivité optimale », c'est-à-dire le meilleur compromis entre individuation et assimilation, indépendamment leur statut ou prestige social. Ainsi, l'appartenance à une minorité (bas statut) peut apporter une distinctivité qui profite à l'estime de soi de ses membres, malgré une identité sociale négative. À l'inverse, l'inclusion dans des catégories trop larges ou hétérogènes (comme celle générale des « personnes âgées », par ex.) n'encourage ni la loyauté ni l'identification au groupe ; les individus auront peu tendance à se référer à une appartenance sociale peu distinctive. On peut parler de différents niveaux de définition de soi, à travers des identités sociales plus ou moins englobantes, dont l'utilisation va dépendre du contexte. En effet, pour l'auteur, « les identités sociales sont sélectionnées à partir des différentes bases d'auto-catégorisation disponibles pour un individu, à un moment donné. Et des identités sociales spécifiques peuvent être activées à certains moments et pas à d'autres »⁴³ (p. 477). Dans les situations extrêmes où la personne est totalement assimilée à sa catégorie (cf. menace du stéréotype), le modèle de la distinctivité optimale prédit une augmentation du besoin de différenciation et d'affirmation de son identité personnelle. À l'opposé, lorsque qu'un individu se démarque trop dans le contexte social, en raison de la saillance de certaines caractéristiques (ex. être un étudiant âgé dans un auditoire de jeunes), la recherche de similarité et de proximité avec les membres de l'endogroupe sera prédominante.

L'originalité de la T.I.S. et de ses prolongements consiste donc à tenir compte de la flexibilité et de la nature contextuelle des identités sociales (le long d'un continuum allant des relations interpersonnelles aux comportements intergroupes), ainsi que de la motivation des membres de groupes socialement discrédités à rechercher une

⁴³ Notre traduction.

différenciation positive et à obtenir par différentes stratégies – individuelles ou collectives – davantage de reconnaissance sociale.

3.2.1.4. Identité personnelle et reconnaissance sociale

Les luttes pour la reconnaissance de particularités culturelles (ex. langues régionales) ou sociales (ex. mariage homosexuel, homoparentalité) constituent un phénomène croissant dans notre société. Pour Renault (2006), « le terme « reconnaissance » n'appartient ni au vocabulaire politique traditionnel, ni au vocabulaire classique des sciences humaines. Pourtant, il s'est récemment imposé autant comme sujet de préoccupation collective que dans les théories philosophiques, sociologiques et psychosociales » (p. 34). Les situations d'exclusion sociale, en plus de leurs conséquences réellement préjudiciables pour les personnes, rappellent combien sur le plan symbolique « la valeur que chacun s'attribue dépend du regard d'autrui » (p. 34). Ces « dénis » de reconnaissance (des différences) d'individus ou de collectivités sont étudiés dans la mesure où ils représentent des atteintes, plus ou moins graves, à l'intégrité et à la dignité humaines.

Honneth (1999) a proposé une classification des expériences du mépris social selon leur incidence sur l'identité des personnes. Il distingue ainsi :

- les *atteintes à l'intégrité physique*, incluant toutes les formes de maltraitance (comme la torture ou le viol, mais on peut aussi penser à certaines manifestations de l'âgisme telles que l'usage de moyens de contention ou le manque de soins appropriés vis-à-vis des personnes âgées), qui attaquent l'autonomie de l'individu, c'est-à-dire sa capacité à disposer librement de son corps. C'est le niveau d'atteinte le plus radical de la dignité humaine qui brise la *confiance en soi* de la personne et son potentiel d'ouverture au monde et aux autres ;
- les *atteintes à l'intégrité juridique* se rencontrent lorsque des individus ou des groupes se voient systématiquement privés, par la société dans laquelle ils vivent, de certains droits ou aspirations. Ils sont non seulement confrontés aux nombreuses limitations pratiques qui en découlent, mais aussi rabaissés au statut de « partenaires d'interaction indésirables », dépourvus de responsabilité morale. Ici, c'est le *respect de soi* et la capacité à se considérer comme un sujet « à part entière » qui sont mis en péril;

- enfin, les *atteintes à l'intégrité sociale* mettent en cause les modes de vie (croyances, pratiques culturelles) d'individus ou de groupes en leur assignant un « statut » inférieur dans une société donnée. Une telle dévalorisation sociale s'accompagne d'une diminution de l'*estime de soi*, c'est-à-dire de la valeur que les individus s'accordent à eux-mêmes à l'aune de leur considération sociale.

Pour l'auteur, ces différentes formes d'humiliation et d'exclusion sociales menacent les dimensions fondamentales du rapport positif à soi, dans la mesure où « l'intégrité de la personne humaine dépend de manière constitutive de l'expérience de la reconnaissance intersubjective » (p. 12). Autrement dit, les individus ne peuvent accéder à une identité pratique « qu'en apprenant, à partir de la perspective d'autres sujets leur témoignant leur assentiment, à se rapporter à eux-mêmes en tant qu'êtres qui possèdent des qualités et des capacités positives » (p. 13). À partir de l'analyse des expériences du mépris social, Honneth identifie trois catégories de relations intersubjectives valorisantes (ou formes de reconnaissance mutuelle) qui participent à la construction et au maintien de l'intégrité et de l'épanouissement psychiques des individus. Premièrement, c'est au sein de relations d'attachement réciproques que l'individu développe sa confiance en soi, grâce à la validation de ses besoins et de ses affects. Cette *reconnaissance affective* se rencontre principalement dans la sphère des relations sociales primaires, qu'elles soient familiales, amicales ou amoureuses⁴⁴. Deuxièmement, l'individu fait l'expérience, dans un cercle social élargi, de normes partagées qui définissent et garantissent les droits et les devoirs de chacun. À travers ces relations de *reconnaissance juridique*, il développe son sens de la responsabilité morale et une attitude fondamentale de respect à l'égard de lui-même. Troisièmement, l'individu éprouve à l'intérieur de sa communauté une forme de *reconnaissance éthique* des modes de vie ou de réalisation de soi auxquels il adhère. C'est dans le creuset d'échanges sociaux égalitaires et solidaires qu'il apprend à reconnaître sa propre valeur, à s'estimer dans sa singularité, ses différences.

Il nous semble de cette typologie des relations de reconnaissance apporte un éclairage précieux et complémentaire aux différentes formes d'exclusion évoquées dans nos précédents chapitres. Honneth postule en effet que les différents types de situations dénigrantes

⁴⁴ Nous avons montré ailleurs l'importance du maintien de liens d'attachement significatifs tout au long de la vie, y compris à un âge avancé (Masse & Neirynek, 2011).

peuvent conduire à « des blessures psychiques d'intensités différentes » (p. 13) et altérer plus ou moins gravement le sentiment d'identité de la personne. Pour en revenir aux manifestations de l'âgisme, il semble évident que la maltraitance physique d'une personne âgée aura des répercussions psychiques plus profondes que des propos infantilisants. Si tous les comportements âgistes ne mènent donc pas irrévocablement à un effondrement de l'identité, il n'en reste pas moins qu'ils peuvent, par les réponses émotionnelles négatives qu'ils génèrent, entacher durablement l'estime de soi, le respect de soi, voire la confiance en soi de l'adulte âgé. Ces dimensions sont d'autant plus importantes pour la population âgée qu'elles trouvent un écho dans la triple crise (d'identité, d'autonomie, d'appartenance) occasionnée par le processus de vieillissement, que nous décrivons ci-dessous.

3.2.2. Gestion des écarts et stratégies identitaires

Selon Goffman (1975), toute société génère des *normes d'identité* (ex. beauté et santé physiques, niveau d'éducation, travail salarié, etc.) auxquelles les individus tentent de se conformer. Ces valeurs ou idéaux façonnent la plupart des interactions quotidiennes et agissent de façon très directe sur l'intégrité psychique des individus, particulièrement lorsqu'ils n'y satisfont pas. Or, tout un chacun, tôt ou tard, temporairement ou durablement, est susceptible de vivre une expérience d'écart par rapport à la norme, donc de stigmatisation. Parmi ces situations de « déviation ordinaire » pointées par le sociologue, nous considérons que la prise d'âge est certainement l'une des plus communes. Elle induit, en effet, une situation d'écart par rapport aux critères de jeunesse, de beauté physique, de travail rémunéré, fortement valorisés dans notre société (comme nous l'avons vu au chapitre précédent). De cette contradiction (des images, des discours, voire des politiques d'aide) naît le défi permanent pour l'individu stigmatisé de préserver la cohérence de son identité. Pour Goffman, « ce qu'il y a de particulier dans la situation de l'individu stigmatisé, c'est que la société lui dit qu'il fait partie du groupe le plus large, ce qui signifie qu'il est un être humain normal, mais qu'en même temps il est dans une certaine mesure « différent », et qu'il serait vain de nier cette différence. [...] Bref, on lui dit qu'il est comme tout le monde et qu'il ne l'est pas » (pp. 146-147). Mucchielli (2002) parle, quant à lui, de « dissonances identitaires » qui menacent

l'intégrité des individus et les poussent à mettre en œuvre différents mécanismes de défense personnels et sociaux : « À l'intérieur d'une même culture existe toujours un certain nombre de contradictions normalement assumées sans problèmes par les individus. Les « crises d'identité » surviennent lorsque les tensions créées par ces contradictions deviennent trop fortes et paralysent les actions en introduisant le doute permanent » (p. 98). Concernant les personnes âgées, Trincaz et Puijalon (2010) ont repéré un certain nombre d'« injonctions paradoxales » qui génèrent des conflits d'attentes et rendent incertaine leur place dans la société : rester actif tout en sachant se retirer (pour ne pas gêner les plus jeunes) ; rester jeune tout en acceptant son âge (pour éviter le ridicule qui consiste à imiter les jeunes) ; consommer mais aux heures creuses (pour ne pas gêner les actifs), etc.

Lorsque les individus sont confrontés à de telles dissonances (par ex. entre deux identités culturelles, entre leur sentiment subjectif et une identité prescrite négative), ils doivent sans cesse « négocier » leur identité. D'un point de vue dynamique, un collectif d'auteurs a proposé d'envisager l'identité comme « un traitement permanent de la disparité par laquelle et, simultanément, contre laquelle elle s'édifie » (Camilleri et al., 1990, p. 87). Le terme de « stratégies identitaires » a été retenu pour désigner les opérations (conscientes ou inconscientes ; intrapsychiques, interpersonnelles ou sociales) mises en œuvre par l'individu pour « manier la contradiction objective [entre les pôles de son identité] de telle façon qu'elle n'engendre pas, ou le moins possible, le conflit subjectif, la rupture de l'unité identitaire suffisante pour avoir l'impression de vivre normalement » (p. 95). L'accent est mis sur la marge de manœuvre, les capacités d'action dont disposent les individus (ou les groupes) pour se définir eux-mêmes, en dépit du poids des contraintes sociales liées à leurs catégories d'appartenance.

C'est donc l'écart, les contradictions entre les valeurs attachées aux différentes composantes de son identité qui peuvent occasionner tensions et souffrance psychiques chez le sujet. Ce décalage entre l'identité personnelle et l'identité sociale est particulièrement en jeu dans les interactions sociales, mais peut aussi se manifester lorsque l'individu est seul face à lui-même⁴⁵. Nous verrons avec Messy (2002)

⁴⁵ Pour Camilleri et al. (1990), la tension psychologique à l'origine d'une crise *endogène* de l'identité peut être activée par des déterminants internes (ex. sentiment d'avoir du mal à se situer), mais est le plus souvent le résultat d'une crise *exogène* créée par la pression du milieu (rejet, mépris, mise en cause, humiliation).

combien le vieillissement peut être difficilement vécu à travers l'expérience du miroir : intérieurement, le sujet se sent pareil à lui-même (tel qu'il a toujours été), alors que son reflet (ou le regard des autres) lui renvoie une image déçue dans laquelle il ne se reconnaît pas.

Finalement, la notion de « stratégies identitaires » met en évidence deux fonctions essentielles de l'identité (Camilleri et al., 1990) :

- une *fonction synthétique* ou intégrative qui permet à l'individu de préserver la cohérence, l'unité de son Moi malgré les changements (internes et externes) et, parfois, des situations de rupture ;
- une *fonction synchrétique* ou pragmatique qui vise son adaptation à chaque situation d'interaction afin qu'il y trouve une place psychologiquement acceptable (pour lui-même) et socialement reconnue (par les autres). Il en découle « qu'un même acteur puisse faire appel à différents types de stratégie identitaire, successivement dans le temps, ou synchroniquement, en fonction de l'enjeu qui est en cause » (p. 78). Néanmoins, le recours à un certain type de stratégie sera aussi fonction des identifications antérieures et de l'histoire de chacun⁴⁶.

Nous verrons plus loin la diversité des stratégies utilisées par les adultes âgés pour gérer l'écart entre leurs identités personnelle et sociale.

3.3. Enjeux identitaires et vieillissement

Le vieillissement et son cortège de changements et de pertes (plus ou moins traumatiques) mettent l'identité du sujet à rude épreuve. Qu'il s'agisse du retrait de la vie professionnelle dite « active », de la disparition de certains rôles familiaux ou sociaux, de la fragilisation de l'état de santé, des deuils successifs de personnes proches – qui ne sont pas sans rappeler la proximité avec sa propre mort, ou encore de l'entrée en institution, tous ces événements fréquents au cours de la vieillesse constituent autant de menaces susceptibles d'ébranler les repères identitaires de l'individu âgé (Péruchon, 2004). Quels sont alors, les moyens psychiques et relationnels mis en place par la personne âgée pour protéger, préserver son identité ? Comment

⁴⁶ Au niveau méthodologique, les auteurs soulignent l'intérêt des études diachroniques pour « saisir l'individu dans sa trajectoire de vie » et sa « tendance à réutiliser des stratégies déjà essayées » (Camilleri et al., 1990, p. 171).

maintenir en effet un sens de continuité et de permanence du Moi quand tout change, évolue autour et en dedans de soi ? Tels sont les enjeux psychiques au temps de la vieillesse.

3.3.1. La vieillesse comme crise existentielle

Laforest (1989) nous invite à une réflexion à la fois scientifique et existentielle sur la vieillesse, ces deux approches étant pour lui complémentaires. S'écartant d'une vision biomédicale essentiellement déficitaire de celle-ci, il la définit comme « une situation existentielle de crise, résultant d'un conflit intime expérimenté par l'individu entre son aspiration naturelle à la croissance et le déclin biologique et social consécutif à son avancement en âge » (p. 47). La vieillesse est donc appréhendée comme une réalité complexe, révélatrice de notre condition humaine, à travers laquelle l'individu vit une expérience contradictoire fondamentale⁴⁷ : « La vieillesse est ainsi perçue sous un angle dynamique : elle n'est définie ni par le déclin ni par la croissance, mais par la dialectique qui s'établit entre ces deux pôles du vécu » (p. 48). Ce paradoxe existentiel se retrouve également dans le sentiment de permanence, de continuité de soi éprouvé par les adultes âgés, malgré les nombreux changements inhérents au processus de vieillissement. C'est ainsi que Ricoeur (1988) considère que le sentiment d'identité personnelle résulte de la dialectique entre l'identité-*idem* (le *même*) et l'identité-*ipse* (le *soi*), rendant compte de la permanence de soi dans le temps, malgré les changements.

Pour Laforest (1989), la crise de la vieillesse se caractérise par une triple mise en question du rapport à soi-même, aux autres et plus globalement à la société. Elle est donc tout à la fois :

- une *crise d'identité* telle que « la première tâche de l'individu, au temps de sa vieillesse, consiste à maintenir intact le sentiment de sa propre continuité à travers les pertes liées au processus de vieillissement » (p. 75). Qu'ils s'agissent de modifications au niveau de son apparence corporelle, de limitations fonctionnelles ou de changements de rôles, toutes ces pertes constituent une menace pour l'image et l'estime de soi de l'individu, comme nous le verrons plus loin. Pour Mucchielli (2002), le sentiment d'identité repose sur un « travail psychique permanent de

⁴⁷ L'auteur s'appuie ici sur la conception du développement de la personnalité tout au long de la vie proposée par Erik H. Erikson.

synthèse » des expériences et des informations diverses que le sujet possède sur lui-même : « Ce sentiment est le fait que le sujet se perçoit le même dans le temps et se représente les étapes de sa vie comme un continuum. [...] Lorsque les différences sont perçues comme des ruptures, alors s'ouvrent les crises d'identité » (pp. 71-72). Ricoeur (1988) met quant à lui l'accent sur la dimension narrative de l'identité en posant l'hypothèse que la connaissance de soi est toujours une interprétation de soi. Il estime à ce titre que le récit (qu'il s'agisse d'œuvres littéraires ou d'histoires de vie racontées) offre une médiation entre permanence et changement, et permet de construire l'unité narrative d'une vie (comme d'une histoire) malgré les incidents, les discontinuités. Nous soulignons l'importance de cette fonction narrative chez les adultes âgés en proie à un questionnement existentiel douloureux quant à leur propre valeur, la question du « Qui suis-je? » prenant plutôt la forme d'un « Qu'ai-je été? » (pour soi-même et pour les autres) au seuil de la vie. Pour différents auteurs, se raconter et évoquer ses souvenirs (cf. réminiscence) permettraient à la personne âgée de reconstruire son histoire interne et consolider son identité (Laforest, 1989; Mezred, 2007; Pellissier, 2003; Péruchon, 2004) ;

- une *crise d'autonomie* dont l'enjeu pour la personne âgée consiste à conserver la maîtrise de sa vie (cf. capacité à s'autodéterminer, à prendre les décisions importantes pour soi-même comme un adulte responsable), malgré l'augmentation de la dépendance physique et du recours à l'aide d'autrui pour la satisfaction de ses besoins (Laforest, 1989). Le processus de vieillissement entraîne, en effet, une diminution des capacités fonctionnelles, que ce soit par simple usure du temps ou en raison d'une augmentation du nombre de pathologies, qui ne s'accompagne pas nécessairement d'une perte d'autonomie. L'auteur pose l'hypothèse d'un engrenage négatif où l'état de dépendance consécutif aux déclin fonctionnels liés à l'âge risque d'affecter l'image de soi des personnes âgées qui « abandonnent graduellement aux autres le volant de leur vie qu'elles ne se croient plus capables de tenir » (p. 100). La perte d'autonomie serait donc l'expression d'une atteinte profonde de l'identité de l'individu âgé⁴⁸ ;

⁴⁸ L'auteur dénonce particulièrement les situations de surprotection ou d'infantilisation des personnes âgées qui peuvent conduire à une véritable démission de celles-ci (Laforest, 1989).

- une *crise d'appartenance* telle que la diminution des forces physiques et la société elle-même (par l'institutionnalisation de la retraite) poussent les personnes âgées au retrait social, alors même que celles-ci continuent à éprouver le besoin d'appartenance et de participation sociales comme un aspect fondamental de leur existence. À l'opposé du désengagement réciproque des individus âgés et de la société, l'auteur prône « une adaptation de la participation sociale, prenant la forme d'un allègement progressif de l'activité professionnelle et d'une certaine diversification des rôles sociaux » (p. 131). C'est la question de la place des aînés et des attitudes de notre société à leur égard qui est posée, de manière à neutraliser les effets débilissants des stéréotypes négatifs conduisant à leur exclusion. Privées de toute forme d'insertion sociale générant un sentiment d'appartenance, les personnes vieillissantes peuvent, en effet, se sentir de plus en plus déconnectées du « courant de la vie » et sombrer dans l'ennui et la solitude, malgré la présence active de la famille. En revanche, en participant à des activités qui ont un sens pour elle et en continuant à « s'intéresser à la vie dans toutes ses manifestations » (particulièrement en situation d'incapacité), « la personne âgée fait elle-même la démarche intérieure qui la rapproche des siens et de leur vie ; elle fait la démarche d'être dans ce monde, à l'intérieur du courant de la vie » (p. 150), et ce faisant maintient la sienne en mouvement.

Pour Laforest, la vieillesse doit donc être considérée, au même titre que les phases antérieures de l'existence, comme une période de développement, caractérisée par trois crises enchevêtrées, dont l'issue favorable résulte en « l'atteinte de l'intégrité », par opposition au sentiment de désespoir. L'intégrité se manifeste par un état d'esprit d'acceptation de la personne que l'on est et de la vie que l'on a menée, ce qui implique de pouvoir considérer celle-ci dans sa globalité (toutes les étapes ont été importantes) et son unicité. C'est ainsi que la vieillesse permet d'accéder à un « plus-être »⁴⁹, un état d'achèvement de l'individu qui donne à l'ensemble de son parcours de vie une signification et une valeur nouvelles.

⁴⁹ Ceci implique, pour Laforest (1989), de parvenir à se libérer de l'« éthique fonctionnaliste » qui caractérise notre société, davantage centrée sur le savoir-faire et la productivité que sur l'être et le savoir-vivre.

3.3.2. Vieillesse et narcissisme

Dans une perspective psychodynamique, la plupart des auteurs analysent la vieillesse à la lumière du concept de narcissisme⁵⁰ (Blanché, 2007; Herfray, 2001; Meire, 1992; Messy, 2002; Péruchon, 2004). De ce point de vue, les réactions du sujet face aux multiples pertes (corporelles, fonctionnelles, relationnelles et sociales) liées à l'avancée en âge, seront conditionnées par la structuration antérieure de son identité et la qualité (ou solidité) de ses assises narcissiques. La vieillesse est envisagée comme un temps de remaniements psychiques, intenses et nécessaires, au même titre que d'autres étapes cruciales qui marquent le développement de l'individu tout au long de sa vie⁵¹. L'enjeu pour le sujet est de parvenir à maintenir un sentiment d'unité et de permanence du Moi malgré les nombreux changements, internes et externes, inhérents au processus de vieillissement. Le sujet âgé n'est pas passif mais activement engagé dans un travail psychique d'élaboration des pertes, de réinvestissement de nouveaux objets (internes et externes) pour préserver et affirmer son identité. Certains auteurs parlent d'ailleurs d'un véritable « travail du vieillir » assimilé à un travail de deuil de la personne qu'on a été, d'intégration de ses limites et de la perspective de sa propre mort, pour continuer à jouir de la vie qu'il reste devant soi (Le Gouès, 1991). Ces aménagements psychiques trouveront des issues différentes (plus ou moins favorables) selon la personnalité antérieure, l'histoire de vie et l'environnement relationnel des sujets.

Pour Messy (2002), si l'expression « personne âgée » désigne une catégorie sociale, elle n'a pas de correspondant psychique chez les individus convaincus, dans le registre inconscient, de leur immortalité. Il signifie surtout par là qu'il n'existe pas un « être âgé » caractérisé par une organisation psychique spécifique dans laquelle tout un chacun finirait par basculer : « Dans la circulation de la libido, il n'y a ni jeune ni vieux, le désir n'a pas d'âge » (p. 13). On peut donc vieillir

⁵⁰ Le *narcissisme* est défini « par référence au mythe de Narcisse, [comme] amour porté à l'image de soi-même » (Laplanche & Pontalis, 1967, p. 261). On distingue le *narcissisme primaire* qui « désigne un état précoce où l'enfant investit toute sa libido sur lui-même » et le *narcissisme secondaire* qui est « un retournement sur le moi de la libido, retirée de ses investissements objectaux » (p. 263).

⁵¹ Certains psychanalystes font d'ailleurs explicitement la comparaison entre la crise de l'adolescence et celle de la sénescence, voire évoquent un retour de l'enfance dans la vieillesse, indiquant par là que se répètent inlassablement les mêmes problématiques existentielles au fil des âges (Herfray, 2001; Messy, 2002).

sans se sentir vieux, la vieillesse s'imposant plutôt du dehors, parfois au détour d'un événement venant faire rupture dans le parcours de vie et s'inscrivant alors comme « une perte en trop »⁵². L'auteur utilise la notion de « miroir brisé » – dans lequel l'adulte âgé voit son image vieillir, flétrir sans pour autant déjà ressentir les effets de l'âge dans son moi profond, pour évoquer la prise de conscience de sa propre finitude. Cette image diminuée de lui-même peut lui être renvoyée tant par les miroirs, au sens propre, que par le regard des autres. À travers cette expérience du miroir brisé (qui surviendrait selon l'auteur au moment de la pleine maturité, c'est-à-dire entre 50 et 60 ans), c'est l'image idéale du moi qui vacille, d'autant que notre société dévalorise cet âge de la vie (plutôt que de le présenter comme un idéal à atteindre, comme c'est le cas dans d'autres cultures) : face à cette image du « vieux » si peu enviable, comment continuer à s'aimer soi-même et à investir positivement cette période de l'existence ?

Herfray (2001) distingue, quant à elle, différentes étapes qui jalonnent le chemin de la vieillesse et en analyse les crises, qu'elle définit comme des « états de tensions constitués de contradictions » (p. 23), où se rejoue inlassablement la lutte dialectique entre les pulsions de vie (conservation et affirmation du Moi) et de mort (apaisement complet des tensions), cette dernière gagnant du terrain dès l'apparition des premiers signes du vieillissement. Ainsi :

- dès l'approche de la cinquantaine, la *crise du milieu de la vie* sonnerait le glas de la jeunesse de l'âge adulte et ses illusions d'immortalité, pour accepter progressivement l'idée d'une certaine finitude de la vie (le champ des choix possibles se vit comme étant limité). Un important travail psychique s'accomplit donc au seuil de la vieillesse pour intégrer l'inéluctabilité de la mort et la fin de toute existence ;
- le *temps de la retraite* est celui d'une rupture imposée au sujet, de l'extérieur, selon les critères et les lois en vigueur dans la société où il vit. Herfray parle d'une « double crise d'identité » : la première a trait à la perte des rôles socioprofessionnels⁵³ ; la seconde se joue au niveau des positions sexuelles. En troquant son statut de travailleur pour celui de retraité, l'individu voit (très

⁵² Pour Messy (2002), « cette perte en trop, non élaborée, peut prendre l'aspect de la retraite, d'une atteinte corporelle, du décès d'un proche, d'un vol ou encore de la mort du chat, et précipiter l'individu dans l'état de vieillesse » (p. 99).

⁵³ Précisons que la perte de ces rôles modifie fondamentalement le rapport subjectif au temps, qui n'est plus rythmé par des horaires établis et par des obligations, ainsi que le rapport aux espaces familiaux.

souvent) ses revenus (et donc ses ressources) diminuer mais il risque aussi de se sentir déconsidéré, privé désormais de toute utilité ou reconnaissance sociale. Pour l'auteur, un glissement entre « ne plus avoir » (de travail, de statut) et « ne plus être » est à l'œuvre et « éveille à d'autres niveaux la problématique du manque et la honte qui ne cesse d'habiter l'être humain » (p. 124). C'est dire combien le passage à la retraite peut être traumatique pour certains (tellement identifiés à leur fonction et responsabilités passées, qu'ils ne parviennent pas à en faire le deuil) alors que d'autres verront dans ce changement la possibilité de nouveaux investissements, le plaisir d'une liberté retrouvée et mise à profit, par exemple, dans des activités de loisirs et/ou une plus grande disponibilité pour les enfants et petits-enfants ;

- le troisième âge est assimilé à un *temps de latence*, suspension entre deux crises, celles de la retraite et la vieillesse avancée. L'auteur parle d'un moment de répit où l'énergie libérée après le passage à la retraite peut être réinvestie, tandis que tout ce qui a trait aux difficultés du grand âge et à la fin de vie est dénié, refoulé. Ce regain de vitalité est d'ailleurs perceptible chez bon nombre de retraités actifs et heureux de l'être. Le temps de latence offre un retour de l'illusion (d'immortalité) et permet, grâce au refoulement et à la sublimation, à la pulsion de vie de garder l'ascendant ;
- la *vieillesse avancée* est un temps de crise qui menace l'identité du sujet en raison de l'accentuation des détériorations physiques et fonctionnelles ; « il n'est plus possible de nier l'échéance » (p. 184). Le Moi vacille et chacun fait alors comme il peut pour supporter ses propres déficits⁵⁴. Cependant, pour que le désir de vivre se maintienne à un âge avancé et que le sujet continue à être présent à lui-même, le lien à autrui et les gratifications provenant de l'entourage social deviennent, selon l'auteur, primordiaux⁵⁵. D'autant que la psychanalyse postule que les événements, les incidents (même les plus banals) qui surviennent avec la vieillesse ne vont pas sans réactualiser des affects beaucoup plus archaïques. Les difficultés objectives et actuelles des vieilles personnes

⁵⁴ À ce propos, Herfray (2001) pose l'hypothèse, à l'instar d'autres auteurs, « que la démence pourrait bien être, dans beaucoup de cas, une défense contre les agressions et un refus quant à l'insupportable sentiment de déchéance que comporte un tel état pour la conscience » (p. 181).

⁵⁵ Pour reprendre les termes de la psychanalyse, il faut qu'existe un autre auquel l'adulte âgé puisse adresser sa demande.

viendraient en effet réveiller des angoisses (d'abandon, de castration) et des peurs anciennes (de ne plus être aimé, d'être rejeté, de régresser, de devenir dépendant)⁵⁶ qui peuvent alimenter un profond sentiment de détresse et de solitude.

Ainsi, la vieillesse peut être considérée comme la crise ultime de l'existence, où se confrontent pulsions de vie et de mort. L'enjeu pour le sujet, ébranlé dans ses assises identitaires, est de parvenir à se détacher progressivement des « objets perdus » (statut professionnel, beauté et performance physiques, personnes proches décédées) et de trouver de nouveaux investissements, d'autres sources de gratification narcissique, nécessaires pour continuer à exister aux yeux des autres et à ses propres yeux.

Qu'en est-il de l'issue d'un tel travail psychique ? D'après Péruchon (2004), « lorsque les investissements objectaux se raréfient et que l'horizon s'obstrue, le sujet dont la psyché est indemne peut être amené à se tourner vers ses objets internes dans un mouvement de régression narcissique positif qui vole au secours du sentiment de continuité en voie de fragilisation » (p. 128). Comme nous l'avons déjà mentionné, la mémoire autobiographique et les souvenirs de la vie passée peuvent alors servir de « ciment » à l'adulte âgé, pour (re)consolider son identité menacée et réunifier son Moi ; les objets d'antan familiers « réapprovisionnent narcissiquement le sujet » (et oeuvrent à contenir l'angoisse de mort). Néanmoins, sur un mode pathologique, un narcissisme négatif peut s'avérer destructeur pour le sujet qui, ne luttant plus, glisse vers un désinvestissement total des objets et du Moi, une désobjectivation (comme dans certains cas de démence sénile de type Alzheimer), une mort psychique parfois inaugurale de l'autre somatique. Bianchi (1989) considère également qu'il existe différentes voies que peut emprunter le Moi confronté à la perspective de sa propre fin, le repli narcissique n'étant qu'un « mode de vieillissement » parmi d'autres. Il constate au contraire « que le Moi du sujet âgé témoigne très fréquemment d'une étonnante capacité à renouveler ses intérêts, à maintenir sa permanence en se détachant d'un vieillissement corporel qui est, lui, bien évidemment, inéluctable » (p. 45). La plupart des auteurs précités soulignent le rôle fondamental des processus de substitution (d'objets) et de sublimation qui permettent à l'adulte (âgé) d'élaborer les pertes, de désinvestir et réinvestir inlassablement de nouveaux objets d'attachement. À un âge

⁵⁶ Herfray (2001) parle de « collusion » avec des fantasmes de perte d'amour et d'exclusion.

avancé, la possibilité de continuer à s'inscrire dans des liens d'échange avec un environnement gratifiant et l'investissement d'objets idéaux ou « sublimés » conditionnent le maintien du sentiment de continuité de soi.

3.3.3. Estime de soi et avancée en âge

L'estime de soi – définie comme la valeur que chacun s'accorde à lui-même, est un aspect important de l'image (ou représentation) de soi qui découle du sentiment de compétence dans différents domaines d'activité, de la valeur personnelle (qualités/défauts) ou encore du prestige des groupes d'appartenance. Si elle se construit durant l'enfance, en écho à la qualité des réponses de l'entourage aux besoins du tout-petit, l'estime de soi représente un enjeu adaptatif tout au long de l'existence, et particulièrement chez les adultes âgés (Alaphilippe, 2008). Le vieillissement et son cortège de pertes fonctionnelles ou sociales sont en effet susceptibles d'entraîner une « déstabilisation du concept de soi », comme nous l'avons vu à travers la notion de crise d'identité au temps de la vieillesse. Pour Alaphilippe, les adultes âgés vont par conséquent mobiliser différentes stratégies pour maintenir une image positive d'eux-mêmes. Un dysfonctionnement de ces processus de protection/régulation de l'estime de soi pourrait rendre compte des difficultés du vieillissement psychologique, au même titre que les diminutions réelles des capacités⁵⁷.

Or, comme nous l'avons vu au chapitre précédent, la perception qu'un individu a de sa propre valeur est indissociable de l'image qui lui est renvoyée par son entourage social : « En réalité, ce n'est pas l'expérience en elle-même, prise objectivement, qui est porteuse d'un message au sujet de qui nous sommes. L'expérience joue son rôle de miroir du fait qu'elle est vécue à l'intérieur d'un tissu de relations interpersonnelles » (Laforest, 1989, p. 78). En raison de l'ancrage social de l'estime de soi, Alaphilippe (2008) pointe deux éléments à

⁵⁷ Il existe dans la littérature une pluralité de points de vue théoriques quant aux modes d'opérationnalisation et au statut de l'estime de soi. Celle-ci peut être envisagée comme un facteur global de la personnalité, relativement stable dans le temps, ou comme la synthèse d'évaluations spécifiques dans différents domaines et donc davantage sensible au contexte. Elle peut également être étudiée soit comme un facteur prédictif de l'adaptation, soit comme une variable médiatrice (intermédiaire), soit comme un indicateur (variable dépendante) de celle-ci (Alaphilippe, 2008).

prendre particulièrement en considération chez les adultes âgés : l'intégration sociale et la comparaison à autrui. D'une part, chacun est confronté au jugement d'autrui en regard des attentes normatives liées à sa position sociale. Or, les attentes concernant le(s) rôle(s) des personnes âgées dans notre société sont pour le moins ambiguës, comme nous avons pu le voir. Le regard d'autrui peut donc véhiculer une image de soi particulièrement inconsistante et fragiliser le concept de soi de l'individu âgé : « Selon ce point de vue, l'appauvrissement des interactions sociales qui accompagne parfois le grand âge pourrait induire une chute du sentiment de compétence relationnelle qui contribuerait à affaiblir le sentiment de valeur de soi et, en retour, rendrait plus difficile l'engagement dans de nouvelles interactions » (p. 168). On peut donc parler d'un risque d'engrenage négatif tel que les contacts sociaux peu valorisants (au cours desquels la personne se sent, par exemple, stigmatisée en raison de son âge) menacent l'estime de soi et mènent à des stratégies d'évitement et à l'isolement social. Au contraire, vivre des expériences relationnelles valorisantes peut aider à préserver ou restaurer (dans un but thérapeutique, notamment) l'estime de soi des sujets âgés (Laforest, 1989).

D'autre part, l'évaluation de soi repose en grande partie sur un processus de comparaison sociale. Or, le besoin de se situer par rapport à autrui (ou à soi-même dans le temps) peut être particulièrement prégnant chez les adultes âgés, confrontés à des modifications inévitables de leurs capacités dans différents registres de l'existence, qui questionnent la valeur de soi (Alaphilippe, 2008; Martin & Alaphilippe, 1999). Ces chercheurs soulignent la plasticité et le caractère multidirectionnel des processus de comparaison sociale chez les adultes âgés. Les comparaisons s'appuient, en effet, sur des groupes de référence variés (les pairs défavorisés versus mieux lotis, les jeunes, etc.) et peuvent produire des effets tant de valorisation que de dépréciation de soi. Prenons le cas d'un sujet âgé qui compare ses performances (sportives, par exemple) à celles de sujets plus jeunes : ce type de comparaison ascendante, a priori dévalorisant, peut produire l'effet opposé en signifiant à l'individu qu'il est encore en mesure de se comparer à un groupe de référence « supérieur », malgré son âge. À l'inverse, le fait d'être continuellement confrontés à l'image dévalorisée de leur groupe d'âge peut engendrer une baisse de l'estime de soi chez les adultes âgés et explique, selon nous, au moins partiellement, l'ambivalence à l'égard des pairs et les réticences à s'identifier à ces derniers. Les comparaisons temporelles, fréquemment utilisées par les adultes âgés pour jauger l'évolution de

leurs capacités dans le temps, peuvent également induire une diminution de la valeur de soi autant qu'une mise en avant salutaire des capacités préservées. Soulignons à nouveau le rôle fondamental du contexte social (familial ou institutionnel) pour encourager les comparaisons susceptibles de valoriser l'estime de soi des personnes âgées.

Qu'en est-il concrètement de l'évolution de l'estime de soi avec l'avancée en âge ? Une recherche menée auprès de retraités français, âgés entre 65 et 95 ans, indique que l'estime de soi n'est pas affectée par l'âge chronologique, mais bien par l'âge subjectif : les participants se sentant « plus jeunes » que leur âge réel (cf. biais de rajeunissement) rapportent en effet une meilleure estime d'eux-mêmes⁵⁸ (Alaphilippe, Bailly, Gana, & Martin, 2005). Malgré les pertes liées à l'âge (en témoigne notamment l'augmentation du nombre de pathologies avec les années), le sentiment de valeur de soi semble donc être préservé chez la plupart des adultes âgés, ce que certains auteurs ont appelé le « paradoxe du bien-être » (Whitbourne & Sneed, 2002). Ces travaux sont donc une invitation à mieux cerner les différentes stratégies de régulation de l'image et de l'estime de soi chez les adultes âgés.

3.4. Stratégies de négociation identitaire face au vieillissement individuel et à l'âgisme

3.4.1. Entre refus et résignation

Comme nous venons de le voir, l'individu en vieillissant est confronté à de multiples changements, internes et externes, qui viennent bouleverser ses repères identitaires, auxquels s'ajoute un regard social pour le moins dévalorisant. Schématiquement, les modes de réaction des individus âgés face au vieillissement et à l'âgisme peuvent être répartis selon deux grandes tendances : soit ils rejettent leur catégorie d'âge et refusent l'étiquette qui leur est assignée, soit ils acceptent (passivement ?) d'endosser leur nouveau statut et d'être mis au ban de la société. En référence à la notion de « stratégies identitaires » développée plus haut, nous proposons plutôt de situer les

⁵⁸ En outre, dans cette étude, l'estime de soi s'avère être un facteur prédictif prédominant pour la qualité de l'adaptation, mesurée par l'évaluation subjective de la santé et la satisfaction de vie (Alaphilippe et al., 2005).

différents modes de réponse le long d'un continuum entre ces deux pôles (refus et résignation), considérant que la plupart des adultes âgés tentent de « négocier » leur identité (pour préserver un sentiment de soi cohérent et une bonne estime d'eux-mêmes). Nous rejoignons ainsi le point de vue de Trincaz et Puijalon (2010) qui estiment que : « Quand il y a conflit d'attentes, les réponses des personnes concernées ne peuvent être que multiformes et traversées de paradoxes » (p. 30).

Dans les paragraphes suivants, nous avons choisi de présenter quatre typologies des stratégies identitaires chez les adultes âgés qui tiennent compte de la complexité du phénomène de vieillissement, à l'articulation de ses dimensions individuelle et sociale⁵⁹. La première propose une théorie générale des processus identitaires impliqués dans les transactions entre les expériences de vie (notamment celles liées à l'âge) et le maintien d'une identité positive à l'âge adulte. La seconde envisage les différentes stratégies adaptatives utilisées par les sujets âgés, en réponse aux trois grands types de perturbations – physiques, sociales, identitaires – inhérentes au processus de vieillissement. La troisième analyse un processus de dégradation-négociation identitaire, à l'oeuvre chez des travailleurs âgés en recherche d'emploi. Enfin, une dernière étude explore les stratégies de régulation identitaire et de socialisation secondaire, chez des aînés actifs en association.

3.4.2. Quatre typologies des stratégies identitaires chez les adultes âgés

3.4.2.1. La théorie des processus identitaires : entre assimilation et accommodation

La théorie des processus identitaires s'intéresse aux transactions entre les expériences de vie et le maintien d'un sentiment d'identité positif à l'âge adulte. Selon Whitbourne et Sneed (2002), « l'individu devrait être capable d'opérer certains changements dans son identité, si nécessaire, mais maintenir un sentiment de soi cohérent et

⁵⁹ Nous avons privilégié des typologies offrant un cadre de pensée général et situant les différentes stratégies les unes par rapport aux autres. Il existe bien évidemment de nombreux travaux qui ont étudié l'influence de ces stratégies (prises comme variables) de manière séparée chez les adultes âgés. Certaines d'entre elles sont évoquées au Chapitre 6.

intégré »⁶⁰ (p. 254). Deux processus identitaires, dérivés des concepts piagétiens d'assimilation et d'accommodation, régulent les rapports entre identité et expérience :

- d'une part, l'*assimilation identitaire* permet à l'individu d'interpréter ses expériences de vie en fonction de son schéma identitaire, de manière à préserver sa cohérence (en minimisant les événements, en les déformant, voire en les ignorant lorsqu'ils ne sont pas conformes à sa définition de soi) ;
- d'autre part, l'*accommodation identitaire* permet de modifier le concept de soi afin d'intégrer les expériences discordantes, non assimilables ;
- idéalement, le maintien d'un sentiment d'identité positif repose sur un *équilibre dynamique* entre les processus d'assimilation et d'accommodation. En réalité, les auteurs postulent que « lorsqu'un individu est confronté à des expériences qui menacent la définition qu'il a de lui-même, l'assimilation identitaire devrait céder graduellement le pas à l'accommodation identitaire »⁶¹ (p. 254).

Pour Whitbourne et Sneed, l'expérience du vieillissement représente un défi majeur pour l'identité de l'individu : les nombreux changements physiques, psychologiques et sociaux associés à l'avancée en âge viennent bousculer sa représentation de soi et le contraignent à certains ajustements. Ceux-ci opèreraient selon un « modèle en paliers » tel qu'au cours du développement adulte, certains seuils correspondraient à une prise de conscience de son propre vieillissement (à travers l'expérience d'une nouvelle perte ou limitation fonctionnelle, par exemple) conduisant à une redéfinition de soi, vers un nouveau palier ou point d'équilibre. Les auteurs précisent que les domaines concernés par ces pertes ou diminutions ne revêtent pas tous la même importance pour un individu donné et vont représenter une menace plus ou moins grande pour son identité (par ex., la capacité à courir cent mètres n'a pas la même signification pour un ancien sportif de haut niveau que pour un marcheur du dimanche). Ce sont les modifications apparaissant dans des sphères de l'existence auxquelles l'individu âgé est particulièrement identifié qui se révéleront potentiellement menaçantes. Notons que, de façon similaire, certains travaux ont démontré le rôle modérateur de l'identification au domaine en situation de menace du stéréotype (Leyens, et al., 2000; Hess et al., 2003). Il importe donc de garder à

⁶⁰ Notre traduction.

⁶¹ Notre traduction.

l'esprit que les changements inhérents au vieillissement auront une incidence différenciée selon les repères identificatoires préalables du sujet, ses investissements objectaux et son parcours de vie singulier.

Rappelons que pour Whitbourne et Sneed (2002), l'adaptation optimale au vieillissement résulte de l'équilibre dynamique entre l'assimilation identitaire, qui préserve le sentiment d'identité des évaluations négatives (externes et internes), et le processus d'accommodation nécessaire pour s'adapter à la réalité et intégrer au concept de soi certains changements liés à l'âge. Néanmoins, les individus se différencieraient selon leur tendance à utiliser de manière prépondérante l'un ou l'autre de ces processus, exprimant un « style identitaire » spécifique. Les *styles identitaires* désignent des schèmes cognitifs et affectifs relativement permanents qui déterminent la façon dont l'individu adulte négocie au cours de son développement les nouvelles expériences, et en particulier les informations qui s'avèrent discordantes, incompatibles avec l'image qu'il a de lui-même (Whitbourne, Sneed, & Skultety, 2002). Le Tableau 3.1. reprend les caractéristiques des styles identitaires, en lien avec le vieillissement.

Tableau 3.1. — Styles identitaires et adaptations au vieillissement

Assimilation	Equilibre	Accommodation
Devise :		
« Je veux rester dans le coup »	« À chaque âge ses défis »	« Je suis sur la pente, c'est fini »
Structure d'identité :		
Fragile car rigide	Stable et flexible	Instable et inconsistante
Estime de soi :		
Elevée	Elevée	Faible
Processus (défensifs) :		
Valorisation de soi, contrôle interne, déni, projections, déformations	Sentiment élevé de contrôle personnel et d'auto-efficacité, réalisme, auto-Evaluation	Doutes sur soi, sensibilité au contexte social, auto-punition
Expérience du vieillissement :		
Sentiment de menace, déni	Vieillesse réussie, croissance	Dépréciation de soi, tendances dépressives

Source: Traduit et adapté librement de Whitbourne et al. (2002).

Comme on peut le voir, chaque style identitaire déterminera la manière dont les individus négocieront les changements liés à l'âge : ceux-ci seront ignorés ou minimisés par les individus assimilateurs qui cherchent à maintenir à tout prix un soi intact et une bonne estime d'eux-mêmes ; ils seront surestimés ou dramatisés par les individus accommodateurs en proie à de nombreux doutes sur eux-mêmes et sensibles aux évaluations extérieures ; finalement, ils seront évalués à leur juste mesure par les individus équilibrés, capables de s'adapter d'une manière flexible à la réalité (par des micro-accommodations) tout en préservant un sentiment d'identité cohérent.

Outre les modifications somato-psycho-sociales liées à l'âge qui peuvent mettre à mal le concept de soi des sujets âgés, la prédominance des stéréotypes âgistes dans notre société représente une menace supplémentaire pour leur identité. Whitbourne et Sneed (2002) estiment à ce propos que tous les adultes âgés ne sont pas capables de résister de la manière à de telles influences négatives et maintenir une bonne estime d'eux-mêmes. Les styles identitaires présentés ci-dessus vont générer différents modes de réaction face à l'âgisme (voir Tableau 3.2.). Ainsi, les individus assimilateurs vont en permanence se défendre contre une image négative d'eux-mêmes au risque de s'isoler socialement (ex. par refus du contact avec leurs pairs) ; à l'opposé, les individus accommodateurs sont susceptibles d'adopter les stéréotypes âgistes comme des définitions d'eux-mêmes pour combler leur sentiment d'identité défaillant ; enfin, les individus équilibrés vont, semble-il, parvenir à tenir à distance ces images dégradantes pour leur concept de soi.

Tableau 3.2. — Styles identitaires et réactions face à l'âgisme

Assimilation	Equilibre	Accommodation
Ajustements identitaires :		
Optimisme défensif, adhésion aux normes sociales dominantes	Ajustements réalistes aux changements liés à l'âge	Adhésion aux stéréotypes comme définitions de soi
Ressources sociales :		
Comparaisons sociales descendantes, risque d'isolement social	Insertion sociale participative	Identification au groupe des pairs

Source: Traduit et adapté librement de Whitbourne et Sneed (2002).

L'intérêt de cette approche en termes de styles identitaires réside moins, selon nous, dans l'établissement d'une typologie immuable des modes de réaction face au vieillissement individuel et à l'âgisme, que du côté des processus déployés par les individus (oscillant entre déni et adaptations nécessaires) pour maintenir un sentiment d'identité cohérent et poursuivre harmonieusement leur avancée en âge. À ce titre, Whitbourne, Sneed et Skultety (2002) considèrent que les individus âgés seraient davantage préoccupés par le fait de protéger leur estime d'eux-mêmes que d'adapter coûte que coûte leur image à leurs capacités réelles. Ils posent l'hypothèse d'un effet d'assimilation identitaire (E.A.I.) qui, bien que flirtant avec le déni, se révélerait salvateur pour l'identité. Leur recherche indique, en effet, que le recours à l'assimilation identitaire est positivement corrélé à l'âge, bien qu'il ne s'agisse d'une stratégie de protection efficace de l'estime de soi que chez les femmes. Les items d'équilibre entre assimilation et accommodation sont en revanche positivement corrélés à l'estime de soi chez les deux sexes, de même que l'accommodation est négativement associée à celle-ci. Pour les auteurs, le pattern qui se dégage spécifiquement chez les femmes peut s'expliquer par la double contrainte sociale qui pèse sur elles de rester jeunes et belles (voir aussi Boudjemadi, 1999; Lemoine-Darhois & Weissman, 2000; Trincaz, 1998; Zebrowitz & Montepare, 2000). Face à cette « double menace » propre au vieillissement féminin, l'assimilation et le déni apparaissent comme des stratégies de défense efficaces, chez les femmes âgées, pour préserver leur unité identitaire.

3.4.2.2. Les stratégies adaptatives des adultes âgés

À l'opposé des stéréotypes de passivité et de résignation accablant les adultes âgés, Gommers (1992) souligne le dynamisme et l'adaptabilité dont font preuve la majorité d'entre eux (sur base de témoignages recueillis dans la littérature et au cours d'entretiens individuels), face aux trois grands types de perturbations liées à l'âge :

- face aux *atteintes physiques*, différentes stratégies leur permettent de se percevoir en relativement bonne santé (évaluation subjective) en dépit d'une augmentation du nombre de pathologies et de la diminution concomitante des capacités fonctionnelles, telles que : la diminution du niveau d'aspiration et les comparaisons favorables aux pairs moins bien lotis (qui amènent à relativiser sa propre situation) ; le refus de se laisser envahir par le

corps et la recherche de moyens de compensation ; ou encore, l'exploitation judicieuse de ses capacités préservées (cf. optimisation) et le contournement des situations qui font problème. Ainsi, la majorité des personnes âgées font preuve de beaucoup d'imagination et de créativité pour maintenir un niveau de fonctionnement et de maîtrise de leur environnement suffisant, malgré les handicaps ;

- face à la perte des *rôles sociaux*, différents modes de réaction se manifestent allant d'un repli sur soi défensif à la recherche de nouveaux investissements (que ce soit au sein de la famille à travers la fonction de grand-parent, dans les loisirs ou activités participatives, bénévoles ou non) ;
- face aux *atteintes de l'identité*, diverses stratégies sont également mobilisées par les individus pour protéger leur estime de soi : sur un pôle défensif, le déni et l'évitement sont des tentatives pour préserver une image de soi intacte ; sur le pôle de l'affirmation de soi, le biais de rajeunissement est un facteur d'adaptation, de même qu'un sentiment élevé d'efficacité personnelle ou différents modes de restructuration cognitive (ex. interpréter positivement les événements, réviser ses attentes). Le développement de ses potentialités même à un âge tardif (par ex. par l'apprentissage d'une activité artistique) et le travail de réminiscence participent également à consolider l'identité.

Bien que l'accent soit mis sur les ressources psychiques, internes dont disposent les adultes âgés pour faire face aux différentes crises de la vieillesse, l'auteur rappelle combien le besoin de reconnaissance sociale prévaut à tout âge : « Que demandent donc les personnes âgées, sinon de garder dans la communauté une place en tant que personne et non d'un donné chronologique ? Ceci signifie vivre des rapports épanouissants d'égaux à égaux (on donne et on reçoit), rester l'objet d'attentes (sans utilité, sans rôle, quel sens donner à une fin de vie ?), demeurer pour autrui cet être de désir qui ne s'éteindra qu'avec le dernier souffle » (p. 243).

3.4.2.3. Remaniements identitaires chez des travailleurs âgés en recherche d'emploi

À travers des entretiens de recherche qualitatifs, Berger (2006) s'est intéressé à l'expérience subjective de travailleurs âgés canadiens (45-65 ans) et aux changements identitaires survenant au cours de leur

recherche d'emploi. Il a observé un processus de dégradation identitaire, suivi pour la majorité des participants âgés, d'un temps de (re-)négociation identitaire :

- au cours de leurs démarches (contacts avec des employeurs potentiels, participation à des programmes d'aide spécifiques à leur catégorie d'âge), les travailleurs âgés font l'expérience négative de multiples formes de stigmatisation. Ils découvrent que le facteur « âge » est prédominant, qu'il masque leurs autres caractéristiques ou qualifications, voire constitue un véritable frein à l'emploi. Cette prise de conscience de l'étiquette « vieux » qui leur est assignée déclencherait un processus de dégradation identitaire (sentiments de colère, d'incompréhension, d'humiliation face à la discrimination) les amenant en définitive à douter de leur propre valeur et à « se sentir vieux » ;
- cependant, la majorité d'entre eux parviendraient à rebondir et à maintenir ou négocier une identité positive en recourant à différentes stratégies telles que : la recherche de soutien social (auprès de la famille, des amis, des pairs), la poursuite d'objectifs qui structurent et donnent un sens au quotidien, le maintien de l'identification (subjective) aux anciens rôles professionnels, la redéfinition positive de leur nouvelle identité (dire qu'on est « semi-retraité » plutôt que « chômeur »), l'adoption d'un état d'esprit positif face aux difficultés.

Comme le renseigne cette recherche, si la catégorie d'âge semble bel et bien opérer comme un stigmate dans la recherche d'un emploi (avec des conséquences négatives telles que le risque de confirmation des stéréotypes), les ressources identitaires des travailleurs âgés sont largement mobilisées en vue de maintenir une identité positive. Ces stratégies de négociation identitaire, mises en évidence dans le contexte du marché du travail, nous semblent pouvoir être opérantes dans d'autres situations de stigmatisation sociale liée à l'âge.

3.4.2.4. Stratégies de régulation identitaire chez des aînés actifs en association

Castelli (1997) a interviewé des retraités (60-76 ans) actifs dans diverses associations du troisième âge ou autre, en Suisse, pour mieux saisir leurs stratégies d'ajustement face au vieillissement individuel (physiologique) et social. Bien qu'un certain nombre d'événements soient prévisibles avec l'avancée en âge (retraite, décès de proches,

maladie), l'auteur considère que vieillir comporte « un apprentissage non seulement existentiel mais aussi social ». En effet, premièrement, le vieillissement psycho-physique (individuel) mobilise des processus de régulation identitaire visant à assurer la continuité de soi malgré les changements ; deuxièmement, vieillir comporte une dimension sociale (on vieillit dans un contexte socio-culturel donné) qui implique l'apprentissage de certains « codes sociaux » spécifiques à la vieillesse (cf. processus de socialisation secondaire). Ainsi, les diverses stratégies mises en évidence dans cette recherche concernent tant la gestion de la diminution des performances (physique et autre) que celle des modifications de statut/rôles sociaux. Mais en raison des représentations négatives de la vieillesse dans la société occidentale, elles répondent toutes à un impératif de « gestion du stigmatisme » afin d'éviter la dévalorisation sociale liée à l'âge :

- face au vieillissement physiologique individuel, il s'agit d'apprendre « l'art de vieillir sans devenir vieux ». Ce qui signifie de prendre acte des modifications physiques inhérentes au processus de vieillissement, tout en refusant la catégorisation sociale, par le biais de différentes stratégies : la *différenciation* qui consiste à créer, par antithèse, une identité positive (ex. faire la distinction entre les « aînés actifs » auxquels on s'identifie et les « vieux dépendants » que l'on dénigre) ; la *relativisation* qui revient à modifier la signification et l'importance accordées aux signes-vieillesse par un déplacement du critère d'évaluation (ex. comparaisons descendantes avec des pairs moins bien lotis), par la prise en compte du contexte (élargi) d'évaluation ou encore par l'humour ; la *neutralisation* qui correspond à un rejet du critère même (ex. « *Les jeunes aussi ont mal au dos* ») ; la *gestion de l'apparence* par certaines *stratégies de camouflage* (ex. cacher ses rides ou ses lacunes de mémoire) ; la *sélection* des activités et la *maximisation* (ou optimisation) des ressources qui équivaut à mettre à profit ses compétences dans un nombre limité de domaines ;
- face au vieillissement social, il s'agit d'apprendre à gérer les codes sociaux liés à la vieillesse ou « l'art d'être un bon vieux pour les autres ». Cela implique de se positionner face aux attentes et injonctions de rôle émanant de la société en général ou des partenaires d'interaction, par le biais de : la *pondération différente des espaces* privés (couple, famille) et publics (milieu professionnel) ; la *gestion des limites sociales* (ex. rester actif sans empiéter sur le territoire des autres générations) ; le *renversement*

néгатif/positif des termes de l'évaluation sociale (ex. passer du statut d'« enseignant en fin de carrière » à celui de « sage » ou d'« expert » dans une commission) ; la *maîtrise de certains rites de sortie* (ex. quitter le milieu professionnel en optant pour une retraite anticipée avant d'être éjecté) ; les *stratégies de présentation de soi* (ex. injonction de discrétion pour le corps de la femme âgée, l'affectivité et la sexualité des vieux) ; les *stratégies d'évitement* (ex. ne pas fréquenter des gens plus âgés sauf comme bénévole ou aidant) ou la recherche de contacts mixtes (rassemblant des personnes de différentes générations) ; l'adoption d'*attitudes contra-stéréotypiques* (ex. être actif, engagé et démontrer ses compétences) ; assumer une fonction de leader au sein d'un groupe d'aînés est également une *stratégie de négociation collective* qui a pour but d'améliorer la légitimité sociale de l'ensemble de la catégorie d'âge.

Cette revue (non exhaustive) des différentes stratégies déployées par les participants âgés impliqués dans cette étude démontre combien vieillir implique « des réajustements tant au niveau de la vie quotidienne que de l'identité personnelle et sociale » (p. 598). La mise en œuvre de ces processus d'apprentissage, de régulation identitaire et de socialisation secondaire dépend cependant, d'après Castelli, « des histoires de vie, des ancrages sociaux et des ressources des personnes vieillissantes » (p. 598). Dans notre recherche qualitative présentée au Chapitre 6, nous explorerons à notre tour les stratégies de négociation identitaire utilisées par les adultes âgés pour faire face au vieillissement individuel et à l'âgisme, dans une double perspective diachronique et synchronique.

Chapitre 4

Etude expérimentale des effets de la menace du stéréotype lié au déclin supposé de la mémoire avec l'âge

Titre original⁶² :

**Ageism and stereotype threat: How (not) to add decline to the
decline of cognitive aging process?**

4.1. Introduction

In Western societies, attributes of the youth remain the “standards of reference” and go hand in hand with a depreciation of aging often considered a process of decay and diminution despite the bipolar, ambivalent nature of old age images (Caradec, 2004; Cuddy & Fiske, 2002; Hummel, 2001; Hummert, Garstka, Shaner, & Strahm, 1995; Whitbourne & Sneed, 2002). It results crucial to better know the potential consequences of prejudiced attitudes toward old age – gathered as *ageism*, on adaptation abilities of older adults in different life domains. In this article, we study the potential detrimental impact of old age stereotypes on behavior of older adults in line with stereotype threat research (Steele, 1997; Steele & Aronson, 1995). We specifically hypothesize that the wide-spread belief of memory decline with age can disrupt memory functioning of older adults and add to the decline.

Stereotype threat

Steele and Aronson (1995) defined stereotype threat as the risk to be judged in many social situations through the prism of negative stereotypes assigned to the members of one's group. They established that this apprehension to confirm a supposed group inferiority contributed to undermine the performance of the targets. Their main experiments demonstrated that African American students, threatened

⁶² Cette recherche a été rédigée sous la forme d'un article en langue anglaise pour répondre aux exigences en matière de publication scientifique (voir Masse, Désert, Leyens, & Meire, 2011a).

by the stereotype about their lower intellectual competences, underperformed White students and other Black students in a no threat context.

Later on, the study of stereotype threat phenomenon was extended to other social groups in order to explain performance gaps in a variety of domains (e.g., Croizet & Claire, 1998; Leyens, Désert, Croizet, & Darcis, 2000; Spencer, Steele, & Quinn, 1999; Stone, Lynch, Sjomeling, & Darley, 1999). Thus, although the mediators of threat (e.g., anxiety, effort, self-efficacy) remain unclear (Smith, 2004), most of these studies supported the assumption that negative stereotypes tied to group identities were activated and had negative effects on performance in various social contexts (Croizet & Leyens, 2003).

Aging and stereotype threat

Research examining the influence of age-related negative stereotypes on older adults focused on memory because the prejudice about cognitive decline with age is pervasive in the general population (Hummert et al., 1995). Most work sought to establish the role played by cultural and contextual factors to explain the age differences in memory but they didn't all use stereotype threat as theoretical and methodological framework.

In a crosscultural perspective, Levy and Langer (1994) compared cognitive performances of younger and older individuals, hearing Chinese, hearing Americans and Americans belonging to the deaf community. They hypothesized that members of cultural groups sharing a more positive vision of old age, namely Chinese and deaf American participants, would achieve better results on memory tests. They effectively observed that the more the cultural beliefs about aging held by older adults were positive, the less they experienced memory losses, and the expected age differences between the younger and older Chinese participants didn't appear. Yoon, Hasher, Feinberg, Rahhal and Winocur (2000) conducted a similar study with Anglophone and Chinese Canadians. Their results showed that if younger individuals systematically outperformed the older participants, the older Chinese Canadians also outperformed their Anglophone counterparts on two recall tasks. Although cultural membership influenced view of aging (more positive for Chinese Canadians), this latter variable did not mediate the role of culture upon cognitive performance, as Levy and Langer (1994) found.

Using the stereotype threat paradigm, Hess, Auman, Colcombe, and Rahhal (2003) examined the effects of positive and negative beliefs about old age on memory of older adults. Compared to younger participants, older ones, and particularly those who valued memory abilities, had a lower performance on a free recall task in the negative stereotype activation condition than in the positive and control ones. Moreover, the older threatened participants who highly identified with the memory domain used less semantic clustering – a memory strategy favourable to recall, which partially mediated the detrimental impact of threat on their capacities.

Chasteen, Bhattacharyya, Horhota, Tam and Hasher (2005) expected a reduction in age differences by reframing the task instructions (see also Desrichard & Köpetz, 2005). They observed that instructions that de-emphasised the memory component of the task (impression formation condition) led to better recall and recognition performances than standard memorization instructions, but the effect was present for younger and older participants. However, they found that participants' feelings of stereotype threat played a mediational role in the relation between age and memory performance: the more the participants' age increased, the more they perceived stereotype threat which was negatively related to recall and recognition.

Considering that age-related stereotypes could be primed without individuals' awareness, Levy (1996) examined the effects of implicit activation on memory capacities and self-perception of older targets. In two separate studies, younger and older adults were subliminally exposed to words evoking positive (e.g., wisdom) or negative (e.g., senility) aging stereotypes and assessed on repeated memory measures. After the positive priming, the older participants felt more confident in their capacities (memory self-efficacy) and performed significantly higher on some recall tasks, whereas they scored lower after the negative priming condition. Otherwise, two explicit interventions aimed to improve the memory of participants had no effect on performance. Stein, Blanchard-Fields and Hertzog (2002) replicated the study of Levy (1996) by adding a control priming condition with neutral words regarding old age stereotypes. By comparison to the neutral condition, the negative priming led to some reductions in memory performance of older adults, while the exposure to positive primes didn't improve their memory abilities.

Lastly, Hess, Hinson and Statham (2004) specifically compared the effects of two implicit and explicit activation conditions of positive and negative aging stereotypes on recall performance in

younger and older adults. The effect of implicit stereotype activation was rather reliable in spite of variations in the priming procedure. Thus, when priming was nonconscious, the recall performance in older participants was significantly lower following the exposure to negative stereotypes than positive ones. In contrast, when older adults were aware of the primes, performance was not affected by their valence but was globally similar to that in the negative unaware condition when the stereotype activation was blatant. When priming was explicit but subtle, older participants seemed able to counteract the deleterious effects of priming-related threat.

Present experiment

In the present paper, we take into account the data provided by neurosciences to study stereotype threat on memory functioning of older adults. Contrasting with prior research, we do not just use one single memory test (e.g., free recall) to assess their performance but three types of tasks related to memory systems differentially affected by aging (Brouillet & Syssau, 2000). Indeed, while working memory undergoes deteriorations due to cognitive aging, other memory functions (e.g., more automatic mechanisms of recognition) do not show modifications with age (Van der Linden & Seron, 1992). Moreover, some research highlights the existence of compensation processes that enable older adults to hold on memory decline and even to outperform younger participants in testing situations (Isingrini, Hauer, & Fontaine, 1996).

Based on the existing literature, we expect in a control situation to observe: (1) a decline on tasks sensitive to age advance, (2) equivalent scores for younger and older participants on tests assessing memory functions little or not affected by cognitive aging, and (3) higher performance among older participants on tests allowing them to use compensation strategies. In the stereotype threat condition, we hypothesized a differential impact of threat according to the nature of the task. We expect (1) an accentuation of preexistent decline on tasks influenced by cognitive aging, (2) a fall of performance in older participants on tests where they should normally succeed as well as younger people, and (3) a failure of compensation strategies on tasks where in older individuals should perform higher than younger people.

4.2. Méthode (*method*)

Participants

Fifty-seven French-speaking Belgians participated in the study. Younger participants were 24 undergraduate students in psychology taking part in the experiment for credit course. This age group included 19 women and 5 men (this proportion between sexes reflects the female population of psychology students) aged from 17 to 23 years ($M = 18.9$ years, $SD = 1.49$). These younger participants were randomly distributed to the experimental conditions with no significant age difference between subgroups. For the older adults group, criteria for inclusion consisted of being at least 60 years old and/or to be retired, as well as living independently in one's own residence. Oral and written advertisements presenting the study were diffused, on several occasions, to aged individuals in the context of conferences organized by the Elderly People's University. Thirty-three older adults voluntarily participated in the study. However, the data of two participants were removed from the analyses: the first told that he took some drug treatments likely to deteriorate his cognitive functions at the time of the experiment; the second had less than 60 years and was not retired. Finally, this age group included 14 women and 17 men randomly distributed into the experimental conditions. Participants' ages ranged from 56 to 85 years, with an average age equal to 67 years and 10 months ($SD = 7.60$), which was not significantly different from one condition to another.

All participants usually spoke French and had no difficulties to hear, read and write terms in this language. Moreover, all participants evaluated their general health as being relatively good ($M = 4.02$, $SD = .78$, on a 5-point scale going from 1 = *bad* to 5 = *excellent*). The two age groups and the experimental conditions did not vary on this dimension. Concerning the education level of older participants, 83% of them had reached superior studies (of university type or not), indicating a rather high sociocultural level. Lastly, older participants were retired for about 6 years and 6 months.

Procedure

At the moment of recruitment, the study was presented to the participants as related to "cognitive functioning", in order to avoid suspicion about the memory content of the tasks to perform during the experiment.

Participants were run individually. When they arrived in the laboratory, they were orally given the experimental instructions. In the stereotype threat condition, the experiment was presented as follows:

“The present study concerns the evolution of the intellectual abilities of people as a function of their age and relates more particularly to the variations of memory with time. It aims to better understand how the age of people influences their results on memory tests. This is why you will receive three memory tests, in order to see until what point memory can go according to age”.

Participants were then asked to indicate their age before answering the tests. The experimenter specified that individuals from other generations would also be tested.

In the control condition, no mention of age nor of the evaluative dimension of the tasks on memory was made. The instructions spoke about exercises of visual and hearing perception.

Dependent measures

Three tests were selected to assess the different types of memory that vary in their sensitivity to deteriorations due to cognitive aging.

First, among the memory tasks known to highlight systematic differences in performance between younger and older adults, the Visual Reproduction Test I of WMS-R was retained (Wechsler, 1991) because it called upon visuospatial capacities declining with cerebral aging (Signoret, 1990). It consisted of four relatively simple geometric drawings presented successively to the participants, who had to reproduce them from memory on a white sheet laid out in front of them. Each drawing was presented during 10s before being immediately reproduced. This first task, with a ludic content, also allowed the participants to familiarize with the specific instructions of this type of tests. Participants obtained a score for each drawing according to the notation criteria defined by Wechsler (1991), with a maximum of 7 points for the first drawing, 7 points for the second, 9 points for the 3rd and 18 points for the last one. The notes of each drawing could be treated separately or summed in order to obtain a total score for the test reaching a maximum of 41 points.

The second task included two recall tests from the Figures Memory subtest of WMS-R (Wechsler, 1991). Participants were asked to repeat series of figures, of increasing length, initially in the direct order, then in the reverse order. The simple recall in direct order, which relies to the storage activity in short-term memory, is not very sensitive to cognitive aging contrary to the reversed recall which

mobilizes the working memory simultaneously for storing and processing the data (Van der Linden & Seron, 1992). For each successful item, 1 point was allotted to the participant with a maximum of 12 points for the subtest in direct order and 12 points for the subtest in reverse order.

The last task, assessing episodic memory, was based on the procedure developed by Isingrini et al. (1996). A list of 30 words written separately on cards was presented to the participants in a random order, at a rate of a word every 3 seconds (actually, two lists of 30 words were constituted and alternatively used as training list or as distractive words for the recognition task). The participant was instructed to read the words aloud and to memorize them to be able to recall them later on. An exercise of verbal fluidity followed which was proposed (during 3 min.) as a distractive task. The recognition task was then administered. It consisted to circle among 60 words written in a random order those which belonged to the training list. It was immediately followed by the free recall task. Several scores, which were expected to be differently affected by aging, were calculated: 1/ The number of correct recognitions not very affected by aging; 2/ The number of correctly recalled words on the free recall task, particularly sensitive to the effects of age (Van der Linden, 1994); 3/ The number of recognized and recalled (RR) items that gave an account of a controlled process of research in memory close to that of recall, and also sensitive to age, and 4/ The number of only recognized (OR) items that suggest a more automatic process of recovery, based on a familiarity judgement and more used by older participants (Isingrini et al., 1996).

Going through the three memory tasks took about 30 minutes. The participants were then asked to complete a scale of perceived stress adapted to the experimental situation (Cohen, Kamarck, & Mermelstein, 1983, cited in Bruchon-Schweitzer, Dantzer, & Goodall, 1994): ten items assessed on 5-point scales the perceptions of the participants during the experiment in terms of nervousness, feeling of control on the situation and self-confidence. Then two questions addressed the general knowledge of negative stereotype about memory decline with age (e.g., “In our society, people in general think that the elderly have a superior/inferior memory than younger people?”) on a 5-point scale (1 = *completely disagree*; 5 = *totally agree*). Since the answers to these two questions were strongly correlated, $r(55) = -.52$, $p < .001$, they were computed in a single index (a higher score indicating a greater knowledge of the

stereotype). Two other items measured personal adhesion with this stereotype (e.g., “Personally, I think that the elderly have a superior/inferior memory than younger people?”) on a similar 5-point scale. Because of a strong correlation between the answers to these two items, $r(55) = -.65, p < .001$, they were combined into a single index. Effort provided by the participants to achieve the tasks was also measured (5-point scale from 1 = *not significant* to 5 = *very significant*). A question concerning the importance of memory for the person in everyday life assessed the degree of identification with the domain concerned by the stereotype (5-point scale going from 1 = *not significant* to 5 = *very significant*). Finally the participants answered socio-demographic questions about their age, gender, mother tongue, marital status, education level and former occupation (for the older retired participants), health, and vision and hearing abilities.

At the end of the experimental session, participants were debriefed and informed of the actual goals of the study and their reactions were collected. They were thanked and, before leaving the laboratory, they were asked to not disclose the content of the experiment to other potential participants.

4.3. Résultats (results)

Memory performance

First, analyses were conducted to compare the performances of younger and older participants in normal (control) condition in order to confront our data with those provided by the cognitive neurosciences. Second, 2 (Population: young vs. old) \times 2 (Threat: presence vs. absence) ANOVAs were carried out on each memory test to assess the potential impact of the stereotype threat condition on memory performance. Mean scores across age groups and conditions are presented in Table 4.1.

In the control (not threat) condition, simple effects revealed age-related differences on several memory performances⁶³. As expected,

⁶³ When we conducted 2 (Age groups) \times 2 (Conditions) between-subjects ANOVAs, we obtained several main effects of age which were not of theoretical interest for our study: On the *visual reproduction test*, the performance of the younger subjects ($M = 35.21, SD = 2.52$) was significantly higher than that of the older participants ($M = 32.52, SD = 3.91$), $F(1,51) = 8.44, p < .01$; for the number of *correctly recalled words*, $MS = 14.88, SD = 4.44$ and $10.48, SD = 4.27$ respectively for the younger and older participants, $F(1,51) = 14.29, p < .001$; for *the score of RR words*, $MS =$

the older participants performed significantly lower ($M = 31.88$, $SD = 3.86$) than the younger participants ($M = 34.58$, $SD = 2.11$) on the *visual reproduction task*, $F(1,26) = 4.79$, $p < .04$. On the *words recall task*, the average number of correctly recalled words was significantly lower for older participants ($M = 10.50$, $SD = 4.41$) than for younger individuals ($M = 16.58$, $SD = 3.80$), $F(1,26) = 14.63$, $p = .001$. For the score of *recognized and recalled (RR) words*, a difference in performances between the younger ($M = 16.08$, $SD = 4.05$) and older participants ($M = 10.00$, $SD = 4.56$) was also significant, with a better performance for the younger generation, $F(1,26) = 13.38$, $p = .001$. Contrary to our assumption, the scores on the *reversed figures recall task* did not indicate a difference between the age groups, $F < 1$, n.s. As expected, age positively influenced the score of *OR words* (only recognized words) so that the older participants obtained on average better results ($M = 15.38$, $SD = 4.19$) compared to younger participants ($M = 10.42$, $SD = 3.82$), $F(1,26) = 10.32$, $p = .003$. Finally, in accordance with the literature, the scores of immediate recall (*figures in order*) and *words recognition* did not indicate performance differences between the two age groups ($MS = 7.67$, $SD = 1.87$ and 7.00 , $SD = 2.07$, respectively for the younger and older participants for the figures in order, $MS = 26.50$, $SD = 3.15$ and 25.37 , $SD = 4.54$ for the recognition test), $F < 1$, n.s.

Comparisons of the results obtained under the threat and control conditions, within each age group, did not reveal any significant difference in older participants. Only Age \times Condition interaction was significant for *OR words*, $F(1,51) = 5.00$, $p < .04$, relative to the diminution of the performance gap between the two age groups in the threatening context. On the other hand, we observed some variations in memory performance in the younger participants across conditions. On the *words recall test*, the younger participants tended to obtain better results in the control situation ($M = 16.58$, $SD = 3.80$) than in threatening context ($M = 13.17$, $SD = 4.51$), $F(1,22) = 4.03$, $p < .06$. A similar pattern emerged for *RR words* such as the performance of the younger participants tended to be higher in the no-threat context ($M = 16.08$, $SD = 4.05$) compared to the threat condition ($M = 12.92$, $SD = 4.56$), $F(1,22) = 3.23$, $p < .09$. Conversely, for *OR words*, the score of

14.50, $SD = 4.52$ and 10.06, $SD = 4.33$ respectively for the younger and older subjects, $F(1,51) = 13.92$, $p < .001$; finally, an opposite age effect appeared for *OR words* with a better performance in older participants ($M = 14.45$, $SD = 3.89$) compared to younger people ($M = 11.83$, $SD = 4.16$), $F(1,51) = 5.96$, $p < .02$.

the younger participants in control situation ($M = 10.42$, $SD = 3.82$) tended to be lower than in the threatening condition ($M = 13.25$, $SD = 4.14$), $F(1,22) = 3.03$, $p < .10$.

Table 4.1. — Memory performance means on tasks across Age groups and Conditions

Memory tasks	Younger participants		Older participants	
	Threat	No threat	Threat	No threat
<i>Sensitive to age</i>				
Visual reproduction	35.83	34.58 ^b	33.20	31.88 ^b
Words recall	13.17 ^t	16.58 ^{ta}	10.47	10.50 ^a
RR words score	12.92 ^t	16.08 ^{ta}	10.13	10.00 ^a
Figures in reverse order	6.67	6.42	6.67	6.38
<i>Not sensitive to age</i>				
Figures in order	7.67	7.67	6.80	7.00
Words recognition	26.17	26.50	23.80	25.37
<i>With compensation strategies</i>				
OR words score	13.25 ^t	10.42 ^{ta}	13.47	15.38 ^a

Note. ^aReflects significant differences within rows, $p < .01$. ^bReflects significant differences within rows, $p < .05$. ^tReflects trends, $p < .10$.

Perceived stress

Because of high internal cohesion of the scale ($\alpha = .79$), the ten items were computed together. A significant main effect of the experimental instructions was observed such that the threatened participants reported on average a higher level of perceived stress ($M = 2.69$, $SD = .66$) than the individuals in the control condition ($M = 2.36$, $SD = .59$), $F(1,51) = 5.29$, $p < .03$. Yet, this result was moderated by the significant interaction between age and manipulation which indicated a higher score of perceived stress in younger participants in the threatening situation ($M = 3.01$, $SD = .66$) comparatively to the other conditions ($M = 2.26$, $SD = .54$ for the non-threatened younger people, and $MS = 2.43$, $SD = .63$ and 2.44 , $SD = .54$ for the older participants, respectively in threat and no threat conditions), $F(1,51) = 5.59$, $p < .03$. Controlling the data on memory tests for perceived stress left these results unchanged.

Provided effort

A main effect of age was observed so that the younger participants reported having provided a higher effort ($M = 3.50$, $SD = .88$) than did the older participants ($M = 2.87$, $SD = 1.08$), $F(1,51) = 5.10$, $p < .03$. Analyses conducted on memory performances with effort as a covariate did not change the pattern of results.

Domain identification

Although our sample generally considered memory as a significant aspect of everyday life ($M = 4.27$, $SD = .99$), younger participants tended to report a higher degree of domain identification ($M = 4.54$, $SD = .51$) compared to the older individuals ($M = 4.06$, $SD = 1.21$), $F(1,51) = 3.33$, $p < .08$. When analyses of memory data were repeated by controlling the level of domain identification, no change was observed.

General knowledge of the stereotype

The acceptance of the wide-spread stereotype concerning the memory decline in older people provided a marginally significant interaction between the age of the participants and the degree of threat, $F(1,51) = 3.44$, $p < .07$. Whereas in a no threatening context, no difference appeared between the age groups for stereotype knowledge ($MS = 1.62$, $SD = .71$ and 1.78 , $SD = .89$ for the younger and older participants, respectively), $F < 1$, n.s., in the threatening situation, the younger participants ($M = 2.00$, $SD = .82$) were more inclined than the older participants ($M = 1.40$, $SD = .51$) to affirm its existence, $F(1,25) = 5.40$, $p < .03$.

Personal adhesion to the stereotype

A significant main effect of age was observed. The younger participants personally adhered more strongly to the stereotype of memory decline with age ($M = 2.67$, $SD = .93$) than did the older participants ($M = 1.92$, $SD = 1.03$), $F(1,51) = 8.10$, $p < .007$. A marginally significant main effect of experimental instructions was also present. Personal adhesion to the stereotype tended to be higher in the control situation ($M = 2.48$, $SD = 1.11$) than in threatening context ($M = 2.00$, $SD = .94$), $F(1,51) = 3.79$, $p < .07$. General knowledge and personal adhesion to the stereotype were correlated, $r(55) = .59$, $p < .001$.

4.4. Discussion

This study examined the impact of ageist beliefs about the decline of cognitive functions with age on memory performances in older adults. On the one hand, recent research on normal cognitive aging underlined the interest of a multifactorial and differential approach of the effects of age on memory (Brouillet & Syssau, 2000), going against the global deficit vision imposed by stereotypes existing in the society. On the other hand, an increasing number of research pointed out the determining influence of contextual and environmental factors on memory capacities of older participants to explain performance differences otherwise assigned to age (Desrichard & Köpetz, 2005; Hess et al., 2003). Amongst the additional factors likely to accentuate the inherent declines of age, the implicit or explicit influence of elderly stereotypes was shown on memory but also in other domains such as walking or cardiovascular functioning (Hausdorff, Levy, & Wei, 1999; Levy, Hausdorff, Hencke, & Wei, 2000). Asserting that old age prejudice weighed on adaptation capacities of older participants, our research used the stereotype threat paradigm to attest the incidence of social context on memory efficiency of older adults. We made the assumption that activation of the negative stereotype relative to the reduction of their memory capacities would specifically deteriorate the memory performance of older individuals, accentuating preexistent declines and annihilating the use of adaptive cognitive strategies aimed to compensate those deficits.

The results in the control condition indicated that the memory tasks had been adequately selected as regards the existing data on performance variations observed according to the age of the participants. As expected, the reproduction of visuospatial patterns and the words recall (controlled processes of research in memory) tasks revealed that performances of the older participants were significantly lower than those of the younger participants. Again, no significant difference appeared between the two age groups for the tasks that called upon memory systems less sensitive to cognitive aging, namely repetition of figures in order (short-term memory) and words recognition. As previous work indicated, the older individuals obtained a higher score when the task mobilized more automatic processes of recovery in memory (OR words) compared to the younger participants. But, contrary to our predictions, we did not

observe age differences on the reverse figures recall task relying on working memory.

Our research interests specifically concerned the observable changes in memory functioning of older adults when their performances were assessed in a context in which they were likely to confirm the stereotype relative to the cognitive deficits assigned to their age group. Contrary to our assumptions, our results did not show any effect of the stereotype threat manipulation on the scores obtained by the older participants on various memory tests. On average, our older participants were not stressed, agreed little with the stereotype on age-related cognitive decline, and did not adhere to it personally. On the other hand, they reported being strongly identified with memory domain, what is known to increase the risk of threat. Indeed, former work revealed that the more the individuals valued the skills concerned with the stereotype and considered those as a base for self-evaluation, the more they were vulnerable to the threat and the more their performances were affected (Hess et al., 2003; Leyens et al., 2000). We did not replicate this influence of domain identification on the threat experience of our participants.

However, some personal characteristics of the older participants recruited for our study should have played a protective role, such as a high level of education and information about the actual consequences of cognitive aging on memory. First, it has already been shown that a higher degree of education could interact with age and attenuate the memory deficits appearing with aging (Brouillet & Syssau, 2000). Second, appropriate information relative to the nonineluctable nature of memory losses and possible control on those could attenuate the impact of the threatening factors present in the situation (Hess et al., 2003). It seems plausible that these variables contributed to preserve the memory capacities of the older participants involved in our study. Moreover, our threat induction procedure could have led the older adults to adopt strategies to counteract the effects of threat – as did the older participants in the subtle aware activation condition of stereotypes in Hess et al. (2004). Finally, our older participants had been recruited on an university campus, through the medium of a department that organized high level conferences and formations to their intent, such that these older adults moved in a social environment which included few negative stereotypes about their age group. Shih, Pittinsky and Ambady (1999) reported that the more a stereotype is wide-spread in a given social environment, the larger are its deleterious effects on its targets. Levy and Langer (1994) reported the

same findings about the impact of more positive vision of old age in certain cultures. It is likely that membership to the French-speaking university community, which tends to value the knowledge and the experience of elderly people, also constituted a protective contextual factor for the memory resources of our older participants.

One explanation that can be precluded is that the threat was not well manipulated. Indeed, the results obtained with the younger participants indicated that their performances on some tasks were sensitive to the instructions emphasizing the link between age and memory. Their scores in the threat situation were lower on the words recall tests and higher for the automatic processes of recognition (OR words) compared to the normal condition. It could be, as in the study of Bargh, Chen and Burrows (1996), that the experimental instructions in the threat condition had primed the elderly stereotype producing in younger participants an automatic behavioral response of underperformance. However, such an effect of the implicit activation of stereotypic traits on behavior should also have been observed in older adults (Hess et al., 2004; Levy, 1996; Stein et al., 2002). An alternative explanation consisted in examining what the experimental context specifically implied for the younger participants. They were students recruited at the beginning of their academic education and who probably valued memory even more than older individuals. One can consequently wonder if the recognition and recall tests which explicitly assessed memory did not evoke for them a situation close to that of an exam in which they had to prove they were at level with their academic aspirations. Yet, Cheryan and Bodenhausen (2000) noted that when the positive stereotype relative to the high competence of Asian women in mathematics was highlighted, fear of not confirming it lowered their performances. In a similar way, the stress laid on their age and the evaluative context could have induced a threat feeling in our younger participants related to the fear of not being considered good students as regards their intellectual potential and their memory capacities, involving a fall of their performance on tasks on which they had to succeed (e.g., controlled processes of research in memory). Neither effort, nor perceived stress, however, allowed to explain the performance variations. This was true for the whole sample. Analyses with these variables did not change our results and did not allow us to identify possible mediators. These measures, although adapted to the experimental situation, pointed out the failure of preceding attempts to support their role as underlying

mechanisms (e.g., anxiety) to threat (Hess et al., 2003; Hess et al., 2004; Smith, 2004).

The goal of our research was to show the incidence of the stereotype threat context on memory performance in older adults. None of our initial assumptions was verified but our results offered several lines of thinking. First, they underline the interest of an ecological and dynamic approach of the stereotype threat phenomenon taking into account the complexity of dialectical relationships between social groups because, within a given culture, some social comparisons are encouraged (e.g., the “young people” versus the “elderly”) and the attributes or domains valued by the ones may also be those that are stigmatized, depreciated by the others (e.g., the experience lacking to young people is a characteristic positively associated to aging). Moreover, each individual holds several social identities which can make sometimes its pride, sometimes its infamy (Shih et al., 1999). Finally, nobody is safe from being destabilized facing with high level expectations coming from the environment related to the prestige of one group membership in the concerned domain (Cheryan & Bodenhausen, 2000), so that, in some contexts, our social assets make also our weakness. Insofar as the elderly stereotype is a multi-facets concept, it would seem judicious to extend research on threat, on the one hand, to other relevant domains in gerontology not yet explored (e.g., dependent behaviors, depression), and on the other hand, to positive stereotypic attributes which could harm older adults in their identity and their adaptability (e.g., active senior stereotype, expectations regarding the “super” grandparents role).

Second, our research testifies the resistance of a specific category of older adults to the potential threat related to old age stereotypes, indicating that they are not more vulnerable than other stigmatized groups and that they are not very inclined to internalize negative images conveyed about themselves. According to Whitbourne and Sneed (2002), an adoption of the negative aging stereotypes as a basis for self-definition would concern only a minority of aged individuals. Nevertheless, in an extension of our study, it would be interesting to contact a larger public of older adults, more representative of the general aged population regarding instruction level and concrete resources to face aging, to better assess the existence of different reaction styles to ageism and social threatening situations. Rather than adopting a fatalistic attitude in front of the inevitable consequences of old age, it would be necessary to identify the risk and resilience

factors, individual and environmental, leading everyone to consider one's own aging not only in terms of losses, but also as a process of positive change.

Finally, and more specifically, when the shadow of dementia hangs over the growing old population and insofar as a shift persists between memory complaints of older adults – i.e. their subjective perception of their (less good) memory functioning, and their actual performances on objective tests (Van der Linden & Seron, 1992), it seems important to search for the psychosocial factors that are likely to accentuate memory deficits but also to reduce self-confidence of aged individuals in their own abilities to assume such changes in their everyday life. We consider that negative old age stereotypes, and overall the little enhancing glance that our society bears on the existence of elderly, constitute a potential threat for their adaptive resources and their feeling of identity.

Chapitre 5

Etude quantitative des effets de la stigmatisation sociale liée à l'âge sur l'estime de soi des adultes âgés

Titre original⁶⁴ :

Facing age stigmatization: The impact on self-esteem and the role of protective strategies among older adults

5.1. Introduction

The aging of the baby boomers' generation is today a well-known phenomenon because of its major demographic consequences, but paradoxically the social psychological consequences of growing old in a society which holds negative beliefs and attitudes about old age are often neglected. The present study joins a growing body of research which considers old age as a social stigma assuming that the elderly, like other marginalized groups, suffer from a lower status and a devalued identity in our society (Nelson, 2002; Richeson & Shelton, 2006; Zebrowitz & Montepare, 2000). Previous work established that aging attributes trigger a pattern of mixed stereotypes, negative on some dimensions (e.g. incompetent, useless, senile) and positive on others (e.g. kind, warm, wise), leading to paternalistic prejudice toward older adults and in some contexts such as workplace, health care or interpersonal communication, to discrimination or ageist behavior (Cuddy & Fiske, 2002; Hummert, Garstka, Shaner, & Strahm, 1994; Nelson, 2005; Pasupathi & Löckenhoff, 2002). These negative beliefs, attitudes and treatments directed against older persons, just because of their age, were previously defined as *ageism* (Butler, 1987). As Greenberg, Schimel and Martens (2002) discussed, one of the main causes of ageism is probably the fact that “the elderly may be the most threatening reminder to people of their inevitable mortality” (p. 30).

⁶⁴ Cette recherche a été rédigée sous la forme d'un article en langue anglaise pour répondre aux exigences en matière de publication scientifique (voir Masse, Désert, Leyens, & Meire, 2011b).

But what do we know exactly about the effects of ageism on the targets themselves? In other words, how do older adults experience and face the threat of age stigmatization? In this paper, we discuss the forms that age stigmatization can take, the effects of ego-threatening contexts on the performance and the self-perceptions of older adults, and the responses they use to cope with age stigmatization and to protect their self-esteem. More precisely, we examine the impact of age-related experiences (discrimination vs. valorization vs. control) reported by older adults on state self-esteem and emotional well-being, and the role played by group factors (e.g. aging self-stereotypes, age group identification) and individual characteristics (e.g. positive self-perceptions of aging, identity processes) in order to better understand the link between age stigmatization and self-esteem in later life.

The forms of age stigmatization

As Crocker, Major and Steele (1998) noted, the subjective experience of stigmatization consisting of having a devalued group identity has the power to shape interactions with others and the interpretation of events. Moreover, social stigmas like old age create predicaments for the stigmatized individuals in the form of unfortunate situations, or conditions, which threaten their self-worth. This can take different forms for the older targets. First, age stigmatization objectively appears through actual prejudices and discriminating behaviors so that older adults can be confronted daily with overt or subtle ostracism, insulting remarks and hostility from others. Pasupathi and Löckenhoff (2002) reviewed ageist behaviors that occur across a variety of real-life contexts such as housing access, employment discrimination or forced early retirement from the workplace, mistreatment of depression or pain among older adults in health services, or the frequent use of baby talk in interactions between staff members and elderly residents in nursing homes.

Second, it has been shown that awareness of the existence of a negative group stereotype alone is sufficient to induce a particular *state of mind* in the stigmatized individual that can alter his/her perception of the situation, and that of the others (Crocker et al., 1998). Because stigma may provide a relevant framework for understanding and conferring a meaning to many social interactions and their outcomes, there is therefore a greater sensitivity to how others view or react to them and to attributional ambiguity. As Schmader, Johns and Forbes (2008) argued, situational stigma triggers

a *state of imbalance* “that sets in motion physiological manifestations of stress, cognitive monitoring and interpretative processes, affective responses, and efforts to cope with these aversive experiences” (p. 337). Moreover, Steele and Aronson (1995) demonstrated that the salience of a negative group stereotype, in relevant social settings or domains, causes a self-threat on the targets that harms their performance, in the way of a self-fulfilling prophecy (for a review, see Steele, Spencer, & Aronson, 2002).

The effects of age-related stereotype threat on performance

Most empirical studies focus on the consequences of old-age stigmatization on the elderly's behavior using different paradigms. Some work found that subliminal exposure to negative aging stereotypes decreases the memory performance of older adults (Hess, Hinson, & Statham, 2004; Levy, 1996; Stein, Blanchard-Fields, & Hertzog, 2002). Stereotype threat research also ascertained that concerns about being negatively stereotyped damage memory skills among aged individuals (Chasteen, Bhattacharyya, Horhota, Tam, & Hasher, 2005; Hess, Auman, Colcombe, & Rahhal, 2003; Hess et al., 2004; Kang & Chasteen, 2009; see also Masse, Désert, Leyens, & Meire, 2011a). These findings highlight the ill-effects of implicit versus explicit activation of aging stereotypes on older adults' cognitive performance. But we note that these negative consequences of old age stigma were mainly observed in laboratory settings and, even if we can figure out some real-life situations in which they may occur (e.g. an old man forgets his credit card number to pay for some purchase), they do not inform us about what constitutes the phenomenological experiences of age stigmatization that older adults encounter in everyday life and how these influence their behavior.

In contrast, some studies showed that implicit exposure to positive aging stereotypes led to memory improvement (Levy, 1996; but see Stein et al., 2002 for divergent results) or enhanced walking performance among older individuals (Hausdorff, Levy, & Wei, 1999). These data raise the possibility that shifting from devaluing stereotypes to a more positive social view of aging may help to preserve cognitive and functional independence among the aged population, and maybe increase their feelings of self-worth.

The effects of age-related stigmatization on self-esteem

Few studies examined the consequences of the stigmatization phenomenon on the self-perceptions of older adults. But indirectly,

some researchers observed that older participants engaged in a stereotype-relevant task (e.g. a memory task) had lower performance expectations compared to a neutral task (Desrichard & Köpetz, 2005), reported greater feelings of stereotype threat than younger participants (Chasteen et al., 2005; see also Kang & Chasteen, 2009) and expressed an increase of aging-related concerns following a negatively stereotyped information as compared to a positive one (Hess & Hinson, 2006). More explicitly, in a correlational study, Garstka, Schmitt, Branscombe and Hummert (2004) established that perceiving stable age discrimination damaged psychological well-being among older adults, as measured by lower personal self-esteem and life satisfaction. But it is noteworthy that the older participants in their research reported a higher level of self-esteem than the younger participants. Pinquart (2002) also found that when confronting older adults with negative age stereotyped information, they judged more negatively their older counterparts (peer-perceptions) but displayed an improvement of their self-perceptions, compared to a control condition. The author suggested that older individuals do not passively integrate negative aging stereotypes to their self-concept but rather use them as a standard of reference for beneficial downward social comparisons. Similarly, some work also found evidence supporting the assumption that older adults, like other members of stigmatized groups, do not have lower self-esteem which suggests the existence of protective strategies among older people facing age discrimination (Alaphilippe, Bailly, Gana, & Martin, 2005; Levy & Langer, 1994; for a review, see Crocker & Major, 1989).

Older adults' responses to age stigmatization

A distinction has to be made between personal and social coping strategies when faced with an age stigmatization related-threat. First, at a group level, it was demonstrated that increasing group identification partially attenuated the harmful psychological effects of being discriminated against and rejected by society (Bourguignon, Seron, Yzerbyt, & Herman, 2006; Branscombe, Schmitt, & Harvey, 1999). In particular, Garstka and her colleagues (2004) showed that older adults can preserve their self-esteem against the negative impact of perceived discrimination by enhancing their sense of inclusion into their age group. Second, according to the internalization hypothesis, when self-stereotypes held by older adults about their own age group overlap and contaminate their self-concept, this can increase their vulnerability to age stigmatization and lower their self-esteem. In

contrast, if they do not accept negative age group stereotypes as being self-relevant, they could shield their self-perceptions against age stigmatization's negative influences (Levy, 2003; O'Brien & Hummert, 2006; Pinqart, 2002; Rodin & Langer, 1980; Rothermund & Brandtstädter, 2003). Third, in an individual perspective, it was found that positive self-perceptions of one's own aging reduce the risk of mortality among older adults and that this effect was partially mediated by will to live (Levy, Slade, Kunkel, & Kasl, 2002). We argue that positive aging self-perceptions can not only influence longevity but also subjective well-being, especially in ego-threatening situations. Fourth, Sneed and Whitbourne (2001), focusing on individual differences in identity styles, showed that assimilation and balance identity processes protect self-esteem in the face of age-related losses more than accommodative mechanisms do. We hypothesize that assimilative coping strategies (e.g. denial, projection) can also counteract the deleterious effects of age stigmatization.

Because the relationship between the pervasiveness of negative aging stereotypes and the older persons' self-perceptions remains unclear, we consider that more investigations are warranted in order to better identify social factors and individual differences that can explain vulnerability versus resilience to age stigmatization experiences. Our study addresses these concerns.

Overview of the study

The aim of our research was three-fold. First, we tried to identify older adults' phenomenological experiences of age discrimination versus valorization that they encounter in everyday life. We used an open-ended questionnaire method rather than an experimental age-related threat manipulation in order to prove the ecological validity of stigmatization and stereotype threat for this age group⁶⁵. Second, we wanted to highlight the impact of self-reported age experiences on older adults' self-esteem and emotional well-being. More precisely, we hypothesized that, compared to a neutral (control) condition, self-reported experiences of age discrimination would have a detrimental impact on state self-esteem (SSE) and emotional responses among older adults, while age valorization experiences would have positive

⁶⁵ Just as stereotype threat and attributional ambiguity are two distinct processes that may simultaneously occur in actual situations (Crocker et al., 1998), we consider that, from the target's perspective, stereotype threat or subtle manifestations of discrimination cannot be easily distinguished in real-life contexts but both result in increased feelings of self-threat.

effects on these subjective measures. Third, we examined the pattern of relationships between social factors (age group identification, aging self-stereotypes) and personal factors (positive self-perceptions of aging, identity processes) which were expected to influence the link between age stigmatization and older adults' self-perceptions.

5.2. Méthode (*method*)

Participants and procedure

The research sample was actually extracted from an initial sample of 190 older participants. All the participants were recruited by undergraduate psychology students who worked on data collection for a credit course. They were informed that the research questionnaire concerned age-related life experiences and that its completion took about 45 minutes. They received a pencil-paper questionnaire to fill out at home and were debriefed by the interviewers when they got it back one week later.

The research questionnaire included three parts. First, the older participants were assigned randomly to one of the three study conditions with an open-ended question. They were asked to describe a recent life experience in which they were confronted with a negative judgment or treatment because of their age (discrimination condition), a positive age judgment or treatment (valorization condition) or a typical day (control condition). Second, they completed dependent measures of emotional well-being and state self-esteem, and additional scales of aging self-stereotypes, positive self-perceptions of aging, age group identification and identity processes. Finally, they answered socio-demographic questions.

To the extent that previous work established that people frequently minimize or deny personal discrimination situations (see Dupont & Leyens, 2003, for a review), two raters examined the relevance of the self-reported age experiences. Only the positive or negative life experiences that were explicitly related to age stereotypes or prejudice (and not inherent to aging, for example) were included for further analyses. The interrater reliability measured with Cohen's kappa reached $\kappa = .82$, $p < .001$. All discordant cases were discussed. Ninety-two older community-dwelling adults (37 men and 55 women) reported relevant age-related experiences and formed the research sample (see Table 5.1.). They were aged from 68 to 96 years old ($M = 76.6$ years, $SD = 5.39$).

Table 5.1. — Gender * Condition crosstabulation

	Condition			Total
	Valorization	Control	Discrimination	
Female	11	26	18	55
Male	14	17	6	37
Total	25	43	24	92

Note. The gender repartition between the three conditions resulted in an imbalance tendency, $\chi^2(2, N = 92) = 4.91, p < .09$.

The sample met the following socio-demographic characteristics: 93.4% of the older participants spoke French as mother-tongue; they had been retired on average for 15.3 years ($SD = 7.94$); half of them (50%) lived in a couple while 40.2% were widowed; 35.2% had achieved a college or university degree; regarding former work occupation, they were executives (25.8%), liberal professionals (24.7%), white-collar workers (21.3%), manual workers (11.2%) and 12.4% were unemployed; 88% were grandparents, who reported seeing their children and grandchildren frequently ($M = 5.26, SD = 1.31$, on a 7-point scale going from 1 = *never* to 7 = *all the time*) and experiencing a high level of relational satisfaction ($M = 6.43, SD = .86$, on a 7-point scale ranging from 1 = *bad* to 7 = *excellent*); 57.8% of the older respondents said they went out for social activities at least once a week and had on average about one third of age peers in their relationships ($M = 34.5\%, SD = 23.50$); finally, they rated their subjective health as relatively good ($M = 5.09, SD = 1.28$, on a 7-point scale going from 1 = *bad* to 7 = *excellent*), as was their economical standing ($M = 4.78, SD = 1.39$, on a similar 7-point scale).

We checked that our research sample did not differ from the initial sample⁶⁶. Consistent with the minimization hypothesis of personal discrimination, we observed that the frequency of relevant (negative)

⁶⁶ We also checked the socio-demographic characteristics of our research sample compared to the initial sample. Results showed that the Participant Gender repartition was not randomized, $\chi^2(1, N = 190) = 5.44, p < .05$, revealing that a greater number of women (59.8%) than men (40.2%) integrated the research sample. Second, a significant difference was found in the distribution of Education Level indicating that highly educated older people were more likely to join the research sample, $\chi^2(3, N = 181) = 20.26, p < .001$. We also observed a tendency toward a lesser age peer frequentation among the research sample participants, $t(171) = 1.85, p = .06$. No other differences emerged on any socio-demographic characteristic that we assessed.

age-related experiences was lower in the discrimination condition (30.8%) while the proportion of relevant answers was higher in the control condition (75.4%), $\chi^2(2, N = 190) = 26.58, p < .001$. Despite these methodological constraints, we considered it sufficiently valuable to demonstrate the potential harmful psychological effects of age stigmatization on older adults' self-perceptions.

Dependent measures

Emotional well-being. Because exposure to positive or negative age-related judgments or treatments was likely to foster emotional responses in the targets, we rated the possible feelings experienced by older adults. We assessed thirteen emotional feelings using a 7-point Likert scale (1 = *not at all*; 7 = *totally*). Some of them were previously identified as frequently reported by stigmatized individuals in discrimination contexts, such as anger, sadness or shame (Dupont, 2003), while others were potentially linked more to valorization experiences like joy or confidence. Moreover, positive affectivity and negative affectivity were previously conceptualized as two distinct aspects of emotional well-being, particularly in aged populations (Kop, 1993; Labouvie-Vief, 2003). Consequently we computed two indexes, respectively labeled *positive feelings* (including joy, confidence, satisfaction, pride and gratitude) and *negative feelings* (including anxiety, sadness, anger, frustration, threat, vulnerability, shame and discrimination) with $\alpha = .89$ and $.84$, respectively.

State self-esteem. We measured the impact of age discrimination or valorization experiences on older adults' self-esteem by using a French version of the State Self-esteem Scale (SSES) developed by Heatherton and Polivy (1991) that was found to be sensitive to social comparison manipulations (Martinot, Redersdorff, Guimond, & Dif, 2002). Eighteen items from the three subscales of performance (e.g. "I feel confident about my abilities"), social (e.g. "I am worried about what other people think of me") and appearance self-esteem (e.g. "I feel good about myself") were included (two original items were not relevant for our hypotheses). Each item was rated on a 7-point Likert scale ranging from 1 (*not at all*) to 7 (*totally*). Because separate analyses for the three subscales led to the same pattern of results, we aggregated them in a single score of state self-esteem ($\alpha = .91$). We assessed the fluctuations of "feeling old" in the face of age discrimination versus valorization settings on a similar 7-point scale.

Social factors

Aging self-stereotypes. We assessed aging stereotypes shared by older participants through an open-ended question, “When you are thinking about an old person, what are the first five words (images, attributes) that come spontaneously to your mind?”. Two independent judges, who were blind to the study’s manipulation and hypotheses, rated the reported statements on a positivity-negativity scale (with 1 = *positive*; .5 = *neutral or not applicable to the item*; 0 = *negative*), following the procedure proposed by Levy and Langer (1994). The interrater reliability was $r_s = .74$, $p < .03$, as measured with Spearman’s rho. All discordant ratings were resolved with a median score. A single index was created by averaging the five statements’ ratings, so that a higher score (ranging from 0 to 1) indicates a more positive view of aging.

Age group identification. Ten items were proposed to measure age group identification. They were partly selected and adapted from previous works (Branscombe et al., 1999; Ellemers, Kortekaas, & Ouwerkerk, 1999; Herman & Van Ypersele, 1998). Following principal components analysis⁶⁷, six items were retained that loaded on two interpretable factors. This two-factor solution accounted for 64% of the variance. Three items were related to the self-categorization as group member (e.g. “I identify with older people in general”) reflecting *cognitive group identification*. The second factor included three items (e.g. “I feel involved in the issues concerning other members of my age group”) that were rather related to *affective group identification*. All questions were answered on 7-point scales (1 = *not at all*; 7 = *totally*). A mean score was computed for the two distinct aspects of group identification, with $\alpha = .67$ and $.66$, respectively for the cognitive and affective dimensions.

Personal factors

Positive self-perceptions of aging. We assessed positive self-perceptions of aging with the 5-item Attitudes Toward own Aging scale that Levy et al. (2002) identified as a better survival predictor than physical exercise, lower cholesterol rate or lack of smoking. Participants answered each French-translated item (e.g. “Things keep getting worse as I get older”, “I am as happy now as I was when I was

⁶⁷ Initial principal components analysis (with varimax rotation) provided four factors. The third and fourth ones were defined by only one or two items and did not lead to coherent interpretations regarding existing literature.

younger”) using a 7-point Likert scale (1 = *not at all*; 7 = *totally*). Negative items were reverse coded in order to compute a single index of positive aging self-perception ($\alpha = .68$).

Identity processes. The Identity and Experiences Scale (IES) was selected to measure identity processes implied in age-related experiences (Whitbourne, Sneed, & Skultety, 2002). Three distinct subscales rated processes of identity assimilation (e.g. “I do not spend much effort reflecting on ‘who’ I am”), identity accommodation (e.g. “I rely on others because I lack confidence in my judgment”) and identity balance (e.g. “I try to keep a steady course in life but am open to new ideas”). Each item was assessed using a 7-point Likert scale (1 = *strongly disagree*; 7 = *strongly agree*). We only included the six more loaded items from the original subscales to limit the length of our questionnaire. The mean scores were computed for identity balance ($\alpha = .81$), identity accommodation ($\alpha = .72$) and identity assimilation ($\alpha = .57$) subscales.

5.3. Résultats (results)

Nature of age-related experiences

In an ecological validity perspective, we examined the variety of settings in which the age-related life experiences reported by the older participants occurred and the characteristics of the partners engaged in these social interactions. It appeared that most of the age valorization experiences occurred in family (44%) and community (44%) contexts and involved family members (52%), strangers (28%) or familiar acquaintances (20%). These perceivers mainly emphasized the sociability (28%), the experience (24%) and the good level of fitness (16%) of the older targets. As an illustration, a 75-year-old man reported: “*My son suggested that I welcome the spectators, players and those accompanying them (of a tennis club). He told me that my experience of tennis clubs, my availability and my sociability would allow me to welcome, help and provide everyone with the necessary information. I’m delighted to have accepted and the recognition of my abilities brought me a lot of happiness.*” The negative age-related experiences reported by the older participants mainly happened in community (45.8%) and family (29.2%) settings but also in the workplace (16.7%). The partners of these negative social interactions were in the majority strangers (50%) but also family members (29.2%) or familiar acquaintances (20.8%) that devalued mainly the

cognitive (29.2%) and functional (16.7%) abilities of the older targets. For example, an 81-year-old woman reported: *“I had decided to have my terrace renovated, so I went and bought the material with my 55-old-year daughter. To calculate the number of flagstones, there was no problem, my intellectual faculties were sufficient. But when it came to calculating the necessary amounts of cement, sand, lime, etc. the salesperson got impatient. He deliberately turned to my daughter to conclude the order with her, only requesting my attention to sign the down payment!.”*

Effect on self-esteem and emotional well-being

Analyses of variance (ANOVAs) with Age-related Experience (discrimination vs. valorization vs. control) as a variable between participants were conducted on the self-perception measures. Means and standard deviations for positive and negative feelings, state self-esteem and feeling old are shown in Table 5.2. Regarding emotional well-being, we obtained a significant effect of Age-related Experience on positive feelings, $F(2, 87) = 51.61$, $\eta_p^2 = .54$, $p < .001$. As expected, the older participants reported more positive feelings in the age valorization condition, $t(66) = 4.43$, $p < .001$, and less positive feelings in the discrimination one, $t(63) = -7.66$, $p < .001$, as compared to the control condition. We also observed a significant effect of Age-related Experience on negative feelings, $F(2, 87) = 49.02$, $\eta_p^2 = .53$, $p < .001$. Consistent with our expectations, participants reported more negative feelings in the discrimination condition, $t(65) = 7.82$, $p < .001$, and fewer negative feelings in the valorization condition, $t(64) = -2.77$, $p < .01$, than in the control condition. A similar effect of Age-related Experience reached significance on state self-esteem (SSE), $F(2, 89) = 12.40$, $\eta_p^2 = .22$, $p < .001$. According to our hypothesis, older participants exhibited a lower SSE when facing age discrimination, $t(65) = -2.90$, $p < .01$, and a higher score of SSE in the age valorization condition, $t(66) = 3.04$, $p = .003$, as compared to the neutral condition. Finally, there was also a significant effect of Age-related Experience on the “feeling old” measure, $F(2, 87) = 19.60$, $\eta_p^2 = .31$, $p < .001$. As expected, compared to the control condition, the participants felt older in the discrimination condition, $t(64) = 3.96$, $p < .001$, and younger in the age valorization condition, $t(65) = -3.00$, $p = .004$.

Table 5.2. — Mean ratings of positive and negative feelings, state self-esteem, and feeling older by condition

Measures	Valorization		Control		Discrimination	
	<i>M</i>	<i>(SD)</i>	<i>M</i>	<i>(SD)</i>	<i>M</i>	<i>(SD)</i>
Positive feelings	5.58	(1.45)	4.24	(1.03)	1.93	(1.34)
Negative feelings	1.47	(.76)	2.01	(.74)	3.95	(1.29)
State self-esteem	5.90	(.97)	5.19	(.89)	4.37	(1.41)
Feeling older	1.63	(1.09)	2.79	(1.71)	4.74	(2.22)

Note. All ratings range from 1 to 7: higher scores reflect higher levels of positive and negative feelings, state self-esteem and feelings of being old.

Social and personal protective strategies

We considered the possible coping factors that we assessed as stable dispositions not sensitive to variations in context and therefore to experimental conditions. Performing ANOVAs between conditions, no difference reached significance either on social strategies (aging self-stereotypes, age group identification) or on personal factors (positive aging self-perceptions, identity processes), all *ps* > .21.

We computed a series of multiple regression analyses in order to examine which social or personal factors modulated the effects of positive versus negative age-related experiences on older adults' self-perceptions. Within each condition, we regressed the potential protective strategies on the self-perception measures. We were especially interested in identifying efficient self-protective strategies when faced with age stigmatization. Results showed that, in the control condition, identity balance was positively related to positive feelings ($\beta = .41$, $t(40) = 2.87$, $p < .01$) and positive aging self-perceptions were associated with a significant decrease of "feeling old" ($\beta = -.44$, $t(40) = -3.12$, $p = .003$). These two protective factors were positively correlated, $r = .39$, $p < .01$. In contrast, identity accommodation was significantly related to negative feelings ($\beta = .50$, $t(40) = 3.66$, $p = .001$). Both identity accommodation and affective group identification were related to SSE, $F(2, 39) = 19.77$, $p < .001$, *Adjusted R*² = .47. While identity accommodation showed a negative relation with SSE ($\beta = -.65$, $p < .001$), affective group identification was positively associated with it ($\beta = .29$, $p < .02$). In the valorization condition, only cognitive age group identification showed a significant

relation with both SSE ($\beta = -.44$, $t(22) = -2.31$, $p < .05$) and “feeling old” ($\beta = .49$, $t(21) = 2.58$, $p < .02$). Finally, in the discrimination condition, both identity assimilation and identity accommodation were related to SSE, $F(2, 21) = 14.03$, $p < .001$, *Adjusted R*² = .53. Consistent with our hypotheses, identity assimilation showed a positive relation with SSE ($\beta = .65$, $p < .001$) while identity accommodation was negatively related to SSE ($\beta = -.47$, $p = .003$).

5.4. Discussion

This study first investigated the ecological validity of age stigmatization by collecting actual age-related life experiences among community-dwelling elderly people rather than assessing general perceived age discrimination or responses to threat manipulations. However, the examination of actual rather than hypothetical age-related social interactions did not prove to be easy. As a matter of fact, the response rate within our age discrimination condition was especially low, so that some older participants were unable to report one negative age-related life experience. Moreover, fourteen of them clearly wrote that they were never confronted with a negative age judgment or treatment. Does it suggest an absence of any form of age stigmatization for these older persons or a minimization of personal discrimination (Dupont & Leyens, 2003)? Our findings did not allow us to answer this question. Despite these methodological restrictions, a wide number of concrete situations of age valorization or discrimination could be analyzed. The positive and negative age-related experiences reported by older participants mainly occurred in family or community settings (e.g. with cashiers, bank tellers, neighbors, other members of clubs or voluntary services). As Pasupathi and Löckenhoff (2002) suggested, we demonstrated that not only strangers use age categorization to judge the older targets but also significant family members (e.g. middle-aged daughters or sons, grandchildren) and familiar acquaintances. This evidence supports the need for further research taking into account the ecological social network of stigmatized individuals. For example, Pecchioni and Croghan (2002) found that young adults rate their closest grandparents more positively on age stereotype traits than their least close grandparents, and probably than unknown older targets. Similarly, it is likely that older adults will react differently to age discrimination from significant others such as family members (e.g. a loved grandchild)

than from people unknown to them. These varied relational contexts should be further analyzed and confronted.

The power of age labels

Secondly, we examined the effects of age valorization versus discrimination experiences on older adults' self-esteem and emotional well-being by comparing them to an everyday life context as a baseline. We found that older adults reported more positive feelings, fewer negative feelings, increased state self-esteem and felt less old when their age became a source of personal valorization owing to their experience or their warmth. In contrast, they expressed feeling older, more negative feelings and fewer positive feelings, and a decline of self-esteem in social interactions in which they were negatively labeled through the prism of ageist stereotypes. Our findings provide direct evidence that age stigmatization situations threaten older adults' self-perceptions by temporarily altering their self-esteem and emotional well-being. Moreover, in presumed interpersonal contacts with elderly targets, it was demonstrated that age cues foster negative expectancies which can disrupt performance through self-fulfilling processes (Harris, Moniz, Sowards, & Krane, 1994). By altering older adults' capacities, these negative beliefs and expectations can also indirectly harm their self-perceptions. Our study clearly shows that age stigmatization and stereotype threat not only lead to behavioral impairments among older adults but also harm their state self-esteem and emotional well-being. But it also highlights the potential psychological gains of age valorization, so that our society could improve the older adults' self-worth by identifying them with positive aging attributes rather than emphasizing age-related impairments. Previous work showed the beneficial effects of positive age stereotypes on physical functioning and cardiovascular health (Hausdorff et al., 1999; Levy, Hausdorff, Hencke, & Wei, 2000). To the extent that self-esteem determines perceived health and life satisfaction in old age (Alaphilippe et al., 2005), any intervention which contributes to enhancing older adults' self-perceptions would also have short and long-term effects on their life expectancy.

The risk and protective factors facing age stigmatization

Situational or more chronic stigma threats raise a third challenge, to identify the strategies used by stigmatized individuals in general, and by older targets in particular, to preserve their feelings of self-worth. Whitbourne and Sneed (2002) previously called the *paradox of*

well-being the fact that older adults seem able to maintain a positive sense of identity and high self-esteem despite negative aging stereotypes, ageist attitudes and discrimination spread throughout our society. Our study establishes that older respondents resort to a set of social and personal coping strategies depending on the aversive versus non-threatening nature of the social context (see Figure 5.1.).

In daily situations (control condition), when their age identity is not especially salient, older adults' self-perceptions are mainly governed by personal processes. In accordance with Sneed and Whitbourne's (2001) work, identity balance was related to an increase of positive feelings, while identity accommodation predicted a decrease of state self-esteem and an inflation of negative feelings. In addition, positive aging self-perceptions were associated with a subjective sense of being less old. This suggests that individual flexibility in identity processing style (i.e. a coherent self-concept but able to fit age-related changes) is an efficient strategy to enhance emotional well-being in later adulthood. This well-balanced identity style is positively related to positive self-views of aging which in turn predict a lower subjective age. Subjective age was previously found to be a factor of adaptation in (later) adulthood (Alaphilippe et al., 2005; Daatland, 2007). In contrast, identity accommodation appears to have harmful effects on state self-esteem and emotional well-being. According to Sneed and Whitbourne (2001), accommodative strategies are related to an unstable self-concept, sensitivity to external appraisals, and also an inclination "to adopt the low self-esteem stereotypically, but not empirically, associated with aging" (p. 313). At a social level, our results indicate that affective (but not cognitive) identification to age group was related to an improvement of state self-esteem among older adults. This outcome shows that affective commitment to the group must be distinguished from (cognitive) membership or self-categorization, as supported by previous work (Bat-Chava, 1994; Ellemers et al., 1999). Therefore, only when group identification means an affective involvement with age peers does the group seem to serve a social support function which increases the personal self-esteem of the ingroup's members.

In age valorization situations, we found that increasing cognitive identification with the older age group lowered state self-esteem and exacerbated feelings of being old. This result did not support the buffer effect of ingroup identification on self-esteem that was previously found (Bourguignon et al., 2006; Branscombe et al., 1999; Garstka et al., 2004). On the contrary, while positive aging attributes

are salient in favorable interpersonal contexts, it seems that older adults endorsing older age group identity benefit to a lesser degree from enhancement of self-esteem and feel subjectively older. In this case, age group identification may rather be equated with an identity shift into older adulthood along with a greater acceptance of aging stereotypes as self-relevant (Levy, 1996, 2003; O'Brien & Hummert, 2006). To corroborate this explanation, we observed that cognitive group identification was associated with a more negative view of own aging in all conditions. In sum, when older adults are in situations which render salient positive age attributes, distancing themselves from their (negative) group membership enhances personal self-esteem.

In the face of age discrimination, two personal identity processes were found to predict self-esteem. As in the neutral condition, identity accommodation was related to a decrease of state self-esteem. According to Sneed and Whitbourne (2001), accommodative strategies refer to a greater tendency to adopt negative aging stereotypes as a concrete set of self-definitions. This identity style may make older adults more vulnerable to discrimination contexts in which age stereotypes are salient. However, the absence of a relationship between identity accommodation and aging self-stereotypes (in this condition) called this explanation into question, although we observed a positive correlation between aging self-stereotypes and aging self-perceptions. Previous work indicated that only a minority of older adults accept negative age stereotypes as applicable to themselves with a subsequent deterioration of their self-perceptions (Pinquart, 2002), or overuse identity accommodation and feel "over the hill" (Sneed & Whitbourne, 2001; Whitbourne & Sneed, 2002). Further research should examine the underlying mechanisms related to identity accommodation and their links with social age stereotypes and self-perceptions of aging. In contrast, identity assimilation appeared to be a self-protective strategy when facing age stigmatization. This coping strategy refers to the ability to ignore (through minimization and denial) prejudicial information for the self (Sneed and Whitbourne, 2001). In discrimination situations where negative age stereotypes are salient, assimilative processes may help older adults to maintain a positive self-view. The absence of correlation between identity assimilation and self-esteem in control and age valorization conditions indicates that this strategy is probably context-specific. That is, the use of assimilative processes appears particularly efficient when one negative social identity becomes

relevant in a given situation and therefore self-threatening (Désert, Croizet, & Leyens, 2002). Further research is needed to attest the usefulness of such self-protective strategies among older adults facing age stigmatization.

Limitations and future directions

One original aspect of our study was to explore actual age discrimination versus valorization situations experienced by older respondents. By comparing these two conditions to a control or neutral condition, we were able to show the fluctuations in older adults' self-perceptions depending on the salience of positive versus negative age stereotypes. But by using daily life as a baseline, it does not mean that age stereotypes were inactive in our control condition. It is likely that the degree of exposure to age stigmatization varies according to the family and social environment specific to each older respondent. It would be interesting, in further studies, to combine assessment of perceived chronic stigmatization and reactions to situational age-related threat. In other words, a more complex analysis of the impact of age stigmatization on self-concept should take into account both the short and long-term effects of age-related stereotype threat. Stigma consciousness could be a relevant indicator of inter-individual differences in susceptibility to age stereotypes and stigmatization (Pinel, 1999).

At a theoretical level, the distinction we made between personal and social coping strategies remains unsatisfactory. For example, it is not particularly obvious whether group identification is a social strategy because of its complex ramifications with both collective identity and personal self-definition. Moreover, the negative link between cognitive age group identification and older adults' state self-esteem that we found in our age valorization condition appears to conflict with previous findings (Garstka et al., 2004). This discrepancy may result from a lack of consensual definition and measurement of ingroup identification. In this way, the multidimensional model of social identification developed by Ellemers et al. (1999) should be useful, in further research, in highlighting the differential effects of cognitive self-categorization versus affective commitment to the group on the relationship between age stigmatization and self-esteem.

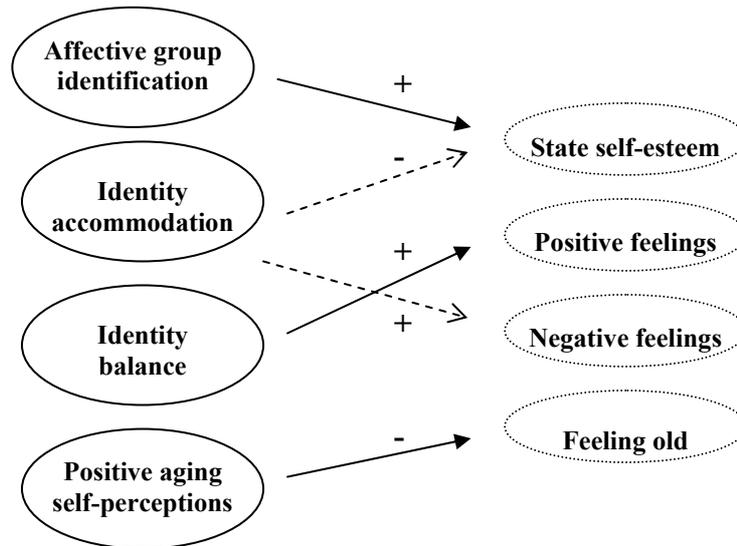
This latter argument invites researchers to take the ecological group features into account more when they explore the effects of negative social identity and stigmatization. Relevant to the older adults' group membership, Ellemers et al. found that affective group

identification could be particularly low when membership to a large group is assigned (not chosen) because individuals are “drowned in the mass” and lose the opportunity to distinguish themselves positively. But our research showed that despite their low status group, when older adults feel emotionally committed to their age group, their self-esteem increases. Other characteristics of stigmatized groups can also influence responses to age stigmatization. For example, Zebrowitz and Montepare (2000) noted that the visibility and the concealable nature of aging marks produce individual differences in terms of vulnerability facing age stigmatization. That is, older adults who look old for their age will be more vulnerable than those who are younger-looking. In this way, older adults with poor physical or mental health and/or insufficient resources incur an increased risk of experiencing age stigmatization. Further research should examine the role played by the specific features of this age group in reactions to discrimination.

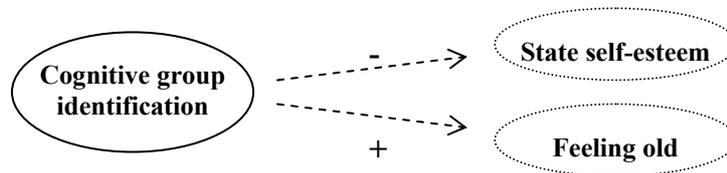
Finally, it is likely that the strategies used by older adults facing age stigmatization are not mutually exclusive. As Crocker and Major (1989) suggested, stigmatized individuals probably rely on multiple strategies to cope with threatening situations. This dynamic pattern of self-protective strategies can embrace both conscious and unconscious mechanisms, identity and interpersonal processes. Our work highlights the fact that older adults rely on a range of risk and protective strategies facing age stigmatization but further research is needed to better understand the complex interrelations between these processes. Specifically, the internalization hypothesis presuming that aging self-stereotypes contaminate older adults' self-perceptions requires further attention. Some of the strategies used by older adults and brought into focus in this work should be explored together with other established self-protective mechanisms like younger age bias (Alaphilippe et al., 2005; Daatland, 2007) or domain disidentification (Steele, 1997). Better knowledge of the resilience strategies accessible to older adults facing age-related losses and age stigmatization would allow us to develop efficient clinical interventions to bolster their self-esteem and well-being.

Figure 5.1. — Risk (\rightarrow) and protective (\dashrightarrow) strategies by condition

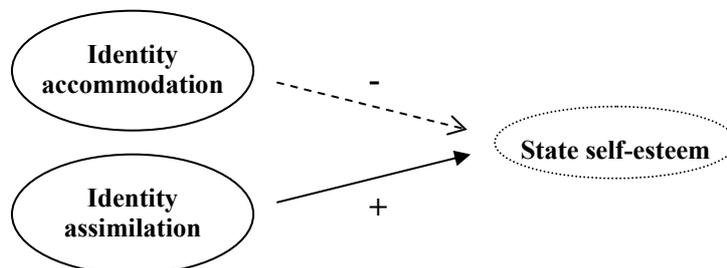
a) *Control condition*



b) *Age valorization condition*



c) *Age discrimination condition*



Chapitre 6

Etude qualitative des stratégies de négociation identitaire des adultes âgés face au vieillissement individuel et à l'âgisme

6.1. Introduction

De tout temps, notre société occidentale a porté un regard ambivalent sur la vieillesse, louant à certaines époques ses vertus de sagesse et de longévité, blâmant à d'autres sa faiblesse et sa laideur (Trincaz, 1998). Mais par-delà ces archétypes, la vieillesse s'est progressivement transmuée – avec l'évolution démographique, en « une étape normale de l'existence » à laquelle est et sera confronté, un nombre croissant d'individus (Caradec, 2004). Elle ne s'est ainsi pas seulement imposée comme un défi socio-économique majeur, auquel notre société doit apporter des réponses collectives, mais comme un défi identitaire pour nos contemporains vieillissants. Dans le présent article, nous tenterons de démontrer comment la vieillesse et ses représentations sociales viennent effectivement bousculer les repères identitaires des adultes âgés et comment ces derniers mobilisent leurs ressources intrapsychiques et sociales pour faire face à une potentielle « crise » du cycle de vie, vers une renégociation identitaire (Blanché, 2007).

Malgré la nature mixte, bipolaire des représentations sociales de la vieillesse, stéréotypes et préjugés continuent à véhiculer une image essentiellement négative de celle-ci (Caradec, 2004; Cuddy & Fiske, 2002; Pellissier, 2003; Trincaz & Puijalon, 2010). Bien que l'univers sémantique des catégories de la vieillesse ait fortement évolué ces dernières décennies (par ex. l'appellation « troisième âge » devenue obsolète a été remplacée par celle de « seniors », incarnant davantage les attributs de la jeunesse), les représentations sociales de cet âge de la vie restent profondément marquées par les signes de déchéance physique, sociale et mentale (Caradec, 2004). L'engouement pour les remèdes anti-âge témoigne également du culte de la jeunesse et de la beauté, qui prévaut dans notre société, et désigne le vieillissement comme un mal à combattre (Trincaz, 1998).

Ces croyances gérontophobes, loin d'être inoffensives, conditionnent l'ensemble des attitudes et comportements discriminatoires ayant cours, dans nos pays développés, à l'encontre des personnes âgées. Ce « racisme anti-vieux », dénommé *âgisme* par Butler (1987), se rencontre en effet dans de nombreuses situations de la vie quotidienne, tant au niveau des contacts interpersonnels (ex. froideur, indifférence, évitement, dénigrement, humiliation des aînés) qu'au travers de formes de discrimination plus ou moins institutionnalisées : discriminations à l'embauche, pour l'accès au logement, en matière d'assurance, dans les soins de santé, infantilisation et utilisation d'un langage condescendant avec les patients âgés institutionnalisés, etc. (Lagacé, 2010; Nelson, 2005; Pasupathi & Löckenhoff, 2002). Pour Butler (1987), « l'âgisme permet aux jeunes générations de voir les personnes âgées comme différentes d'elles-mêmes ; donc, elles cessent subitement de s'identifier à leurs aînés comme des êtres humains et réduisent leur propre sentiment de peur et de crainte de vieillir »⁶⁸ (p. 22). L'âge, en plus d'être un puissant marqueur des interactions sociales, agit comme un stigmate « qui jette un discrédit profond » sur les aînés et leur assigne une place dévalorisée dans la société (Goffman, 1975).

Mais comment les individus âgés ressentent-ils et réagissent-ils à une telle dépréciation de leur identité ? Comment font-ils face aux changements biopsychosociaux inhérents au processus de vieillissement et à l'âgisme ? Par quelles stratégies préservent-ils une définition positive d'eux-mêmes face à l'ambivalence du regard d'autrui ? Ces dernières années, plusieurs recherches ont mis à jour les effets auto-réalisateurs des stéréotypes âgistes. Sur le plan des capacités cognitives, par exemple, il a été démontré que des adultes âgés exposés (de manière consciente ou subliminale) à des stéréotypes négatifs liés à leur groupe d'âge subissaient une baisse de leur performance en mémoire, confirmant la croyance en un déclin généralisé dû à l'âge (Hess, Auman, Colcombe, & Rahhal, 2003; Stein, Blanchard-Fields, & Hertzog, 2002). Plus généralement, Garstka, Schmitt, Branscombe et Hummert (2004) ont observé que le fait de se sentir discriminé ou rejeté par la société était associé avec une diminution du bien-être psychologique chez les adultes âgés. De même, nous avons constaté que des expériences ponctuelles de discrimination basée sur l'âge (par ex. un vendeur met en doute les capacités intellectuelles d'une dame âgée à comptabiliser le montant

⁶⁸ Notre traduction.

de ses achats) entraînaient une diminution du bien-être émotionnel et de l'estime de soi chez des répondants âgés (Masse, Désert, Leyens, & Meire, 2011b).

Cependant, en dépit de l'accumulation de travaux confirmant l'impact préjudiciable des stéréotypes âgistes sur les capacités fonctionnelles et le bien-être subjectif des adultes âgés, il n'en reste pas moins que ceux-ci semblent plutôt bien résister à ces « menaces », ce que Whitbourne et Sneed (2002) ont appelé le « paradoxe du bien-être ». Ainsi, contrairement aux idées reçues, il apparaît que les adultes âgés maintiennent une bonne estime d'eux-mêmes, dans le temps et par comparaison à des sujets plus jeunes (Alaphilippe, Bailly, Gana, & Martin, 2005; Garstka et al., 2004). Certaines recherches ont également montré l'existence de stratégies leur permettant de préserver une perception de soi positive face aux préjugés âgistes, telles que les comparaisons sociales descendantes avec les pairs d'âge (Pinquart, 2002), l'augmentation de l'identification à leur groupe (Garstka et al., 2004) ou le recours à des stratégies assimilatrices (Masse et al., 2011b).

D'un point de vue méthodologique, la plupart des études explorant les stratégies de protection des adultes âgés face au vieillissement et à l'âgisme, sont de nature quantitative. Il n'existe à notre connaissance que peu de recherches qualitatives ayant investigué la diversité et la complexité de ces stratégies, dans leurs conditions d'émergence. Se basant sur des entretiens semi-directifs, Castelli (1997) a étudié les stratégies de régulation identitaire déployées par des aînés actifs en association (en Suisse) pour faire face aux changements physiques (cf. diminution des performances) et de statuts/rôles sociaux, inhérents au processus de vieillissement. Les différentes stratégies recensées (ex. différenciation soi/autrui, relativisation ou camouflage des signes de vieillesse, sélection des activités, maximisation des ressources, etc.) ont pour fonction principale de gérer le stigmate de l'âge afin de se protéger de la dévalorisation sociale concomitante. Les aînés, tout en acceptant de vieillir au niveau physiologique, refusent en effet l'étiquette « vieux » imposée par la société, et cherchent à s'en distancier objectivement et subjectivement. Pour l'auteur, il s'agit véritablement « d'apprendre à vieillir individuellement et socialement ». Au Canada, Berger (2006) a observé, grâce à des entrevues semi-structurées, un processus de dégradation identitaire chez des chômeurs âgés, confrontés à des discriminations liées à l'âge au cours de leur recherche d'emploi. Cette prise de conscience de leur étiquetage comme « travailleur âgé » sur le marché du travail

s'accompagne de sentiments de colère, d'humiliation qui les amènent à douter de leur propre valeur (et de leurs compétences). Cependant, la majorité d'entre eux parviennent à surmonter ces expériences négatives en utilisant diverses stratégies de revalorisation de leur identité, notamment : en cherchant du soutien auprès de leurs proches et du groupe des pairs, en se rattachant à des routines qui donnent sens au quotidien, en redéfinissant leur identité stigmatisée de façon positive (ex. se dire « semi-retraité » plutôt que « chômeur »), en maintenant leurs identifications à leur profession antérieure et en gardant une attitude optimiste dans leur recherche d'emploi.

Au vu de ces travaux, il semble que les adultes âgés usent de stratégies multiples pour préserver un sentiment d'identité positif, malgré les changements liés au vieillissement et la prédominance de stéréotypes âgistes dans notre société. Face à l'ambivalence du regard social porté sur la vieillesse, Trincaz et Puijalon (2010) estiment que « quand il y a conflit d'attentes, les réponses des personnes concernées ne peuvent être que multiformes et traversées de paradoxes. Elles vont de la lutte pour demeurer dans l'âge d'or au consentement de la vieillesse » (p. 30). Dans la présente recherche, nous avons choisi de nous référer à la théorie des processus identitaires qui envisage différents modes de réaction face au vieillissement et à l'âgisme, allant du rejet défensif à l'adhésion préjudiciable aux stéréotypes négatifs (Whitbourne & Sneed, 2002). Inspirée des concepts piagétiens d'assimilation et d'accommodation, cette théorie postule que les individus négocient les transactions entre les expériences de vie et le maintien d'un sentiment d'identité positif à l'âge adulte, grâce à deux processus opposés : d'une part, l'assimilation identitaire permet d'interpréter les expériences de vie en fonction du concept de soi (quitte à déformer ou dénier ce qui menace celui-ci) en vue de préserver sa cohérence ; d'autre part, l'accommodation permet de modifier le schéma identitaire afin d'intégrer les éléments discordants, non assimilables. Pour les auteurs, l'approche optimale consiste à combiner ces deux processus de manière équilibrée, donc à tenir compte de la réalité changeante tout en préservant un sentiment de soi stable et cohérent. Face à l'expérience du vieillissement et à l'âgisme, ils distinguent différents « styles » de réaction selon les processus privilégiés par les individus : les individus « assimilateurs » vont ressentir comme une menace la diminution de leurs capacités et récuser les stéréotypes âgistes – par le déni, la valorisation de soi, un optimisme défensif, le rejet des pairs, etc. ; les individus « accommodateurs » auront, quant à eux, tendance à sur-généraliser

les changements liés à l'âge et à accepter l'image de dégradation (irréversible) renvoyée par les stéréotypes ; enfin, les individus « équilibrés » parviendront à rencontrer les critères d'un « vieillissement réussi », en s'adaptant de manière flexible et réaliste aux modifications inhérentes au vieillissement, sans pour autant se sentir sur le déclin.

Si plusieurs études ont établi un lien entre l'usage de ces processus identitaires et l'estime de soi des adultes âgés (Sneed & Whitbourne, 2001; Whitbourne, Sneed, & Skultety, 2002), la pertinence de ce modèle pour éclairer les modes de réaction face à l'âgisme reste à établir. Dans la présente contribution, nous reprendrons le continuum assimilation/accommodation pour classer les différentes stratégies⁶⁹ de négociation identitaire que nous avons pu identifier à travers des entretiens cliniques de recherche, réalisés auprès d'adultes âgés à propos de leur expérience du vieillissement. Ce faisant, nous posons l'hypothèse de l'existence de stratégies multiples, intrapsychiques et sociales, grâce auxquelles les individus âgés « négocient » leur vieillissement et se positionnent face aux préjugés âgistes présents dans notre société. Nous nous appuyons également sur l'analyse de Laforest (1989) qui envisage la vieillesse comme une triple crise d'identité, d'autonomie et d'appartenance, en portant un intérêt particulier aux nouveaux rapports que chaque individu, en vieillissant, doit établir avec lui-même, avec les autres et, plus largement, avec la société dans laquelle il vit.

6.2. Méthodologie

Synopsis de la recherche

Entre les mois de janvier et de juin 2009, quatre-vingt cinq adultes âgés de plus de 70 ans ont participé à des entretiens cliniques de recherche sur le thème général du « rapport à l'âge »⁷⁰. L'objectif était

⁶⁹ Les stratégies peuvent être définies comme des procédures d'expression et de positionnement, mises en œuvre par un individu (de façon consciente ou inconsciente ; à un niveau intrapsychique, interpersonnel ou collectif), en fonction des caractéristiques (socio-historiques, culturelles, psychologiques) de la situation d'interaction (Camilleri et al., 1990).

⁷⁰ Nous avons délibérément choisi d'écarter de l'intitulé de la recherche les termes « vieillir », « vieillesse », « vieillissement » et « personnes âgées » afin de ne pas induire chez les participants, le recours à ces notions pour qualifier leur expérience de vieillissement, et leur permettre d'utiliser leurs propres mots pour exprimer leur

d'explorer la manière dont ils vivaient leur âge actuel sous les angles de la *perception subjective de leur propre vieillissement* et de la *confrontation au regard d'autrui*. Les participants ont été recrutés par des étudiants de Master en psychologie, inscrits au cours de « Psychopathologie des âges de la vie: Maturité et sénescence », qui ont conduit les entretiens en vue de l'obtention de crédits. Ces étudiants, que nous nommerons « narrataires »⁷¹ par la suite, se sont donc prêtés au jeu de la rencontre intersubjective avec des personnes âgées vivant à domicile. Dans les paragraphes suivants, nous décrirons successivement la construction du dispositif de recherche, le canevas des entretiens, les caractéristiques des participants, les critères de sélection des cas analysés et les modalités d'analyse des données.

Construction du dispositif de recherche

Notre souhait étant de donner la parole aux sujets concernés dans leur vie par le thème de notre recherche – à savoir le rapport à l'âge (avançant) dans ses dimensions subjectives et sociales, et d'approcher les mots avec lesquels ils donneraient un sens à leur expérience, leur vécu, nous nous situons d'emblée dans une démarche qualitative. L'approche qualitative s'attache en effet, selon Jodelet (2003), « à interpréter le sens que donnent les acteurs sociaux [aux objets], dans le contexte où ils sont situés, plutôt qu'à en chercher une explication causale référant à des facteurs qui leur sont extérieurs » (p. 140). Elle permet de saisir la complexité, la globalité, le caractère évolutif et dynamique des phénomènes, dans leurs contextes naturels d'émergence. Parmi les méthodologies qualitatives, l'entretien clinique de recherche s'est rapidement imposé comme « la technique de choix pour accéder à des informations subjectives (histoire de vie, représentations, sentiments, émotions, expériences) témoignant de la singularité et de la complexité d'un sujet » (Fernandez & Catteuw, 2001, p. 74). Néanmoins, il importait de baliser suffisamment notre

vécu. Autrement dit, nous ne souhaitons pas – à tout le moins au début des entretiens – activer chez les sujets un certain nombre de stéréotypes mais plutôt découvrir dans quelle mesure ils allaient (ou pas) s'y référer spontanément. D'une manière générale, nous avons privilégié l'usage des expressions « avancée en âge » ou « prise d'âge » qui offraient l'avantage d'envisager les changements tant positifs que négatifs liés à l'âge (Monfort, 1998).

⁷¹ Plusieurs termes s'offraient à nous pour qualifier les partenaires de ces rencontres, tels que « interviewer/interviewé » ou « enquêteur/informateur », mais il nous semblait que le tandem « narrataire/narrateur » marquait davantage le haut degré d'engagement que requérait l'acte de parole pour les participants âgés et celui d'écoute attentive et bienveillante pour les étudiants recueillant leurs témoignages.

démarche de recherche pour nous permettre d'approcher à la fois le savoir spontané ou « savoir local » (Kaufmann, 2006) des sujets sur notre problématique, mais aussi de les interroger sur des aspects plus spécifiques de celle-ci. Nous avons donc opté pour une succession de trois temps d'entretien permettant, d'une part, à la relation de confiance de s'installer entre narrateurs et narrataires et, d'autre part, de faire évoluer les échanges depuis des thèmes plus ouverts jusqu'à des questions plus orientées.

Mais qu'entend-on par entretiens cliniques de recherche ? La construction de notre propre dispositif s'est enrichie de la méthode de « l'entretien compréhensif », décrite par Kaufmann (2006), et de « l'approche biographique », développée par Legrand (1993). De l'entretien compréhensif, nous retenons l'écoute en profondeur du monde intime de la personne interrogée, c'est-à-dire son système de croyances, de valeurs, ses catégories de sens, son histoire de vie, ses particularités, ses anecdotes, etc. Pour Kaufmann (2006), l'homme ordinaire ne cesse d'interpréter ce qu'il vit, de se raconter des histoires (qui passent pour des déformations), de parler de lui en parlant des autres (style indirect), de faire des observations et analyses spontanées. Le narrateur est donc considéré comme le dépositaire d'un savoir très précieux sur l'objet de la recherche ; plus grande sera son implication dans les entretiens, en écho à l'attitude empathique du narrataire, plus riches et denses seront ses propos. De plus, l'engagement mutuel du narrataire et du narrateur autour du thème de recherche amène ce dernier à s'interroger sur des aspects de sa propre existence qu'il considèrerait comme allant de soi et à produire un véritable « travail théorique » sur celle-ci. Il faut donc garder à l'esprit que la situation d'entretien n'est pas banale, mais plutôt expérimentale, dans la mesure où elle invite le narrateur à parler de lui d'une façon inédite (certains sujets utiliseront cependant plus que d'autres le dispositif, et la présence du narrataire, comme occasion de réfléchir sur eux-mêmes). Dans tous les cas, pour Kaufmann, le narrateur exprime « sa » vérité et c'est cette « logique personnelle de production de sens » que le chercheur doit s'efforcer de comprendre afin d'en dégager les mécanismes sous-jacents.

L'apport de l'approche biographique à notre recherche a été double : d'une part, elle a suscité notre intérêt pour les histoires de vie des adultes âgés ; d'autre part, elle nous a fourni de précieux repères méthodologiques pour la construction de notre dispositif de recueil et d'analyse des données. Legrand (1993) a en effet démontré la pertinence et la densité clinique des histoires de vie singulières pour

approcher les phénomènes à l'articulation des registres psychologiques et sociaux. Il estime que si l'individu est bel et bien enraciné dans le champ social (il y occupe une place déterminée), il ne cesse de se positionner par rapport à celui-ci. La réflexivité, qui caractérise l'être humain, offre ainsi la possibilité d'un retour sur soi, d'une mise en question, d'une (ré-)interprétation de sa vie et de ses actes productrice de sens, où s'entremêlent influences sociales et subjectivité. Lorsqu'un sujet raconte son histoire à la demande d'un chercheur, Legrand estime qu'il n'y a vraiment récit que si la consigne peut être « appropriée de l'intérieur » par le sujet. Il précise : « Le récit n'accède au statut de récit que lorsque le narrateur en fait son affaire à lui, s'y déployant à partir d'une motivation devenue propre et s'emparant dès lors – d'une certaine manière – de la direction de l'entretien » (p. 195). Ricœur (1988) parle quant à lui d'« identité narrative » : en se racontant, en faisant le récit de son histoire, l'individu construit son unité identitaire, sa permanence, sorte de « connexion de la vie »⁷². Dans notre recherche, nous porterons une attention particulière aux histoires ou parcours de vie des personnes âgées rencontrées et nous garderons à l'esprit la dimension narrative qui traverse les entretiens. Sur le plan méthodologique, les étapes décrites par Legrand (1993) à propos du récit de vie de recherche⁷³ ont servi de balises à notre propre démarche, à savoir : l'initiation d'un premier contact avec un narrateur potentiel où le contenu et les modalités de la recherche sont clairement énoncés en vue d'obtenir son adhésion (consentement libre et éclairé) ; le déroulement de plusieurs entretiens (au nombre de trois, dans notre cas), enregistrés avec l'accord du sujet et intégralement retranscrits ; le traitement-montage des données selon un ordre diachronique, puis thématique, en vue de leur communication scientifique (comme nous le détaillerons plus loin).

⁷² Le témoignage de ce participant à notre recherche est à ce sujet exemplaire : « *C'est toujours sympathique de parler à quelqu'un qui est intéressé de savoir comment les personnes plus âgées vivent leur temps. [...] Et puis je vous dis, hein, je suis un homme de communication, donc il faut que je reste fidèle à moi-même, comme on dit, et parler me permet aussi de rester celui que je suis, c'est-à-dire de parler de mon histoire* ».

⁷³ Par récit de vie de recherche, Legrand (2003) entend « un récit de vie, le plus souvent oral, parfois et plus rarement écrit, suscité à la demande d'un chercheur à des fins de connaissance scientifique » (p. 182). Nous tenons ici à remercier chaleureusement Virginie Poncelet et Marichela Vargas-Thils pour avoir partagé leurs pratiques du récit de vie de recherche et nous avoir ainsi guidée dans l'élaboration de notre propre dispositif (Poncelet, 2007; Vargas-Thils, 2002)

Canevas des entretiens

Lors d'une première prise de contact (le plus souvent, par téléphone), le thème du *rapport à l'âge*, les objectifs et les modalités des entretiens étaient présentés au sujet en vue d'obtenir son consentement éclairé pour participer à la recherche. Il s'agissait d'explorer ses expériences de vie liées à l'âge, à travers son vécu aujourd'hui, et les étapes importantes de son parcours de vie. La démarche proposée consistait en trois entretiens individuels d'une durée de 1h à 1h30, espacés de 15 jours environ, et se déroulant au domicile⁷⁴ du narrateur (dans un endroit calme). Certains supports (comme le dessin de la ligne de vie) pouvaient être utilisés. Les entretiens de recherche nécessitaient une part d'implication personnelle puisqu'il s'agissait de recueillir le témoignage du narrateur sur son expérience de vieillissement et son parcours de vie, mais il était précisé qu'il ne s'agissait pas d'entretiens d'aide ou de soutien psychologique. Enfin, les entretiens étaient enregistrés avec l'accord du narrateur, sous couvert d'anonymat, et intégralement retranscrits. Les verbatims pouvaient lui être remis par le narrataire, à sa demande.

Comme mentionné plus haut, le canevas des trois entretiens était pensé selon une progression permettant au narrateur d'aborder son expérience de vie actuelle, son parcours de vie et enfin des questions plus spécifiques sur la stigmatisation liée à l'âge. Le tableau 6.1. reprend de manière synthétique le déroulement et le contenu des trois entretiens de recherche. L'objectif des rencontres était de permettre au narrateur de s'exprimer le plus librement possible sur le thème, au départ de questions ouvertes⁷⁵ posées par le narrataire.

⁷⁴ Nous tenons à souligner la particularité du contexte des rencontres qui avaient lieu au domicile des participants à la recherche, dans la mesure où s'ajoute au matériel verbal recueilli, une dimension d'observation dans leur milieu de vie. La plupart du temps, les narrataires étaient accueillis par les narrateurs avec simplicité et convivialité. Les moments d'échange, avant et après les temps d'entretien enregistrés, alimentaient la relation de confiance, comme l'exprime ce participant : « *Et ce n'est pas plus mal que vous nous rencontrez dans notre milieu à nous quoi. Hein, parce que tu es dans un bureau... c'est moins intime... Que tu es un peu en dehors de ton cadre de vie. [...] Tandis qu'ainsi, vous voyez dans le milieu où on se trouve. Et... moi-même, je suis à mon aise pour en parler* ».

⁷⁵ En pratique, un guide d'entretien était proposé aux narrataires (étudiants) afin de les aider dans la conduite des entretiens, de veiller à couvrir l'ensemble des thèmes importants pour la recherche et de systématiser la formulation des questions spécifiques. Ce canevas a été testé préalablement.

Le premier entretien s'ouvrait sur une question de lancement formulée comme suit : « *Comment vous sentez-vous à votre âge et qu'est-ce qui est important dans votre vie aujourd'hui ?* ». Il s'agissait de bien comprendre comment le sujet vit son âge actuel et ce qui est important pour lui aujourd'hui (ses représentations, son « monde interne », sa « philosophie de la vie »). Le narrataire était invité à suivre les thèmes évoqués spontanément par le narrateur, autrement dit à suivre le fil de l'énonciation de son interlocuteur, en veillant néanmoins à couvrir différentes thématiques telles que les changements perçus avec l'avancée en âge, l'évolution des relations familiales et sociales (par ex., les contacts avec les personnes plus jeunes, les pairs).

L'objectif du deuxième entretien était d'explorer le rapport à l'âge du narrateur tout au long de son parcours de vie et, en particulier, d'identifier des âges-charnières ou des événements de vie qui l'auraient amené à prendre conscience de son avancée en âge. Il lui était proposé, comme support, de dessiner sa ligne de vie (sur une feuille blanche) en y indiquant librement les grandes étapes. À nouveau, les thèmes abordés spontanément par le narrateur étaient privilégiés, mais certaines questions de relance permettaient de bien saisir son vécu à différents moments de sa vie, comme par exemple : « *Quel(le) petit garçon/petite fille étiez-vous ?* » ; « *Aimiez-vous la compagnie des gens de votre âge ?* » ; « *Quels événements ont marqué votre vie d'adulte ?* » ; « *Quels seraient, pour vous, les premiers signes de la prise d'âge ?* » ; « *Avez-vous l'impression d'être entré(e) dans la vieillesse ?* ».

Le troisième entretien était l'occasion d'approfondir et de clôturer la démarche de recherche. Il permettait, d'une part, de poser toutes les questions de précision, d'éclaircissement, de clarification en vue d'augmenter la compréhension du vécu actuel et de la biographie du narrateur, mais aussi d'évoquer des thèmes non abordés précédemment, de relever certaines contradictions dans son discours, etc. D'autre part, des questions plus spécifiques étaient posées concernant le regard porté par la société sur les personnes âgées, les expériences de stigmatisation liée à l'âge, les réactions à propos de différents stéréotypes véhiculés sur la vieillesse (par ex. « *On entend souvent dire que les personnes âgées sont seules et déprimées, qu'en pensez-vous ? Cela s'applique-t-il à vous ?* »). Enfin, quelques données sociodémographiques étaient recueillies sur une fiche signalétique (telles que l'âge, l'état civil, le niveau d'études, la profession antérieure, le nombre d'années écoulées depuis la retraite,

l'évaluation de l'état de santé et du niveau de vie, le nombre d'enfants et de petits-enfants). Pour terminer, le narrataire évaluait comment le sujet âgé avait vécu les entretiens de recherche et ce que leur réalisation avait pu lui apporter.

Tableau 6.1. — Déroulement et contenu des entretiens de recherche

	Contenu
1 ^{er} entretien	<p>Objectif : Explorer le discours spontané de la personne sur son âge actuel et son expérience de vie aujourd'hui. → <i>Perspective synchronique</i></p> <p>Thèmes-clés : Perception subjective de sa propre avancée en âge, évolution des relations familiales, amicales et sociales.</p>
2 ^e entretien	<p>Objectif : Explorer le parcours de vie de la personne et son rapport à l'âge à différents moments-clés de son histoire. → <i>Perspective diachronique</i></p> <p>Outil : Dessin de la ligne de vie</p>
3 ^e entretien	<p>Objectif : Entretien d'approfondissement et de clôture ; recueil des données sociodémographiques ; évaluation des apports de la participation à la recherche.</p> <p>Thèmes-clés : Regard social sur les personnes âgées, stigmatisation liée à l'âge, réactions aux stéréotypes sociaux sur la vieillesse.</p>

Caractéristiques de l'échantillon

Les sujets susceptibles de participer aux entretiens de recherche devaient présenter les caractéristiques suivantes : être un homme ou une femme ; être âgé(e) de 70 ans ou plus (ce qui impliquait un statut de retraité) ; vivre à domicile (ce qui excluait les personnes résidant en institution, maison de repos ou autre)⁷⁶ ; ne pas présenter de handicaps majeurs tant sur le plan physique (la personne étant capable d'assumer seule l'ensemble des activités de la vie quotidienne – se laver, s'habiller, manger) qu'au niveau cognitif (une altération des fonctions cognitives pouvant entraver les capacités de narration et d'élaboration

⁷⁶ Pour rappel, Monfort (1998) précise que « presque 95% des personnes âgées continuent à vivre à leur domicile. Seuls les derniers jours ou dernières heures qui précèdent la mort seront passés à l'hôpital » (p. 12).

de la personne au cours des entretiens). Il était donc demandé aux narrataires de solliciter des personnes dans leur entourage social correspondant à ces critères tout en veillant à garantir une distance suffisante pour mener à bien les entretiens de recherche (ce qui excluait des personnes trop proches comme, par exemple, les grands-parents du narrataire). Il importait surtout qu'une fois informée du thème de la recherche, la personne contactée manifeste le désir de s'impliquer dans le récit de ses expériences de vie, qu'elle se sente à l'aise pour parler et réfléchir sur sa propre avancée en l'âge (nous reviendrons ci-après sur cette dimension de réflexivité à propos des critères de sélection des cas retenus pour l'analyse).

La taille de notre échantillon de recherche ($n = 85$) permettait d'observer certaines caractéristiques à rapprocher de celles de la population générale : il était composé de 24 hommes (28,2%) et 61 femmes (71,8%) âgés entre 69 et 98 ans ($M = 77,7$ ans, $SD = 5,91$) ; la majorité était des Belges francophones (7 participants étaient de nationalité française) ; 43,5% d'entre eux étaient mariés alors que 40% étaient des personnes veuves (majoritairement des femmes) ; 45,9% avaient obtenu un diplôme d'études supérieures (les hommes ayant globalement un niveau d'éducation supérieur par rapport aux femmes) ; concernant leur passé professionnel, 40,5% étaient employés, 22,8% indépendants, 12,7% cadres, 2,5% ouvriers et 21,5% sans emploi (uniquement des femmes) ; la majorité était retraitée depuis 5 ans minimum (deux personnes étaient toujours en activité professionnelle libérale) ; 88,2% étaient grands-parents ; finalement, les participants évaluaient subjectivement leur état de santé comme étant relativement bon ($M = 5,36$, $SD = 1,26$, sur une échelle allant de 1 = *mauvais* à 7 = *excellent*), de même que leur niveau de vie ($M = 5,55$, $SD = 1,06$, sur une échelle similaire), ces deux dernières variables étant corrélées positivement, $r = .55$, $p < .001$.

Critères de sélection des cas retenus pour l'analyse

Dans la mesure où nous souhaitions mener une analyse en profondeur de notre problématique, et pour ne sacrifier ni à la richesse des parcours de vie singuliers ni à la diversité des témoignages, nous avons opté pour une sélection de récits « représentatifs », au départ de notre échantillon, en nous efforçant d'explicitier les critères exclusifs et inclusifs de ces choix⁷⁷.

⁷⁷ Selon Pires (1997), en recherche qualitative, l'accent est surtout mis sur l'adéquation entre l'échantillon et l'objet d'étude, sans pour autant négliger la

Premièrement, dans une visée exclusive, nous avons passé en revue l'ensemble de l'échantillon afin d'identifier les cas « problématiques » du point de vue du recueil et de la fiabilité des données (voir Tableau 6.2.).

Tableau 6.2. — Critères d'exclusion dans la sélection des cas

Critères	Cas exclus
<i>Problème de distance relationnelle durant les entretiens :</i> Ex. Grands-parents, autres membres de la famille ou personnes très proches du narrataire	9
<i>Difficultés liées à la dynamique de l'entretien :</i> Ex. Entretiens fermés ou de surface (mode questions-réponses), questions trop orientées voire suggestives ; au contraire, entretiens trop libres, mal conduits (coq-à-l'âne) ; renversement de la dynamique de l'entretien (le narrataire s'exprimant davantage que le narrateur) ; présence gênante d'un tiers	15
<i>Profils « atypiques » :</i> Sous-groupes particuliers (ex. religieux, pas retraité) ; personnes récemment veuves ou en cours de traitement chimiothérapique ; personnalités narcissiques ou défensives rendant difficiles l'élaboration des questions liées à l'âge ; long parcours psychothérapeutique personnel du narrateur qui oblitère le caractère spontané des entretiens	12
<i>Problèmes de fiabilité des entretiens et/ou des verbatims :</i> Ex. Problèmes d'enregistrement, coupures dans les entretiens, verbatims reformatés, données manquantes	10

réflexion sur les critères d'échantillonnage. Dans la mesure où nous souhaitons mettre en perspective les témoignages d'individus appartenant à une même catégorie sociale, nous avons constitué un « échantillon par homogénéisation » du groupe étudié (à la différence des échantillons par contraste qui favorisent les comparaisons intergroupes). Un principe de « diversification interne » (ou intragroupe) a été visé de façon à inclure une variété d'attitudes à l'égard de la thématique étudiée. Dans notre contexte de recherche, ce parti pris pour la diversité, l'hétérogénéité des expériences individuelles de vieillissement va à l'encontre de la vision uniformisante de l'avancée en âge véhiculée par les stéréotypes sociaux.

Comme on peut le voir, il est apparu que plusieurs éléments pouvaient nuire à la qualité des entretiens : un problème de (perte de) distance entre le narrataire et le narrateur décentrant l'entretien ; des difficultés liées à la dynamique de l'entretien débouchant sur des réponses trop peu approfondies que pour pouvoir être exploitées ; des biais dus aux caractéristiques des narrateurs donnant une tonalité particulière aux entretiens ; et enfin, des problèmes d'ordre pratique rencontrés au niveau de l'enregistrement et/ou de la retranscription des entretiens.

Deuxièmement, dans une visée inclusive, nous avons sélectionné des récits qui se distinguaient sur le plan de la qualité de la rencontre intersubjective entre narrataires et narrateurs. Comme nous l'avons souligné précédemment, la situation d'entretien appelle un degré élevé d'implication de la part des protagonistes et mobilise particulièrement chez les narrateurs des mécanismes identitaires. En effet, comme l'explique Kaufmann (2006), « celui qui parle ne se limite pas à livrer des informations : en s'engageant, il entre dans un travail sur lui-même, pour construire son unité identitaire, en direct, face à l'enquêteur, à un niveau de difficulté et de précision qui dépasse de loin ce qu'il fait ordinairement » (pp. 60-61). Du côté des narrateurs, nous avons donc retenu des sujets capables de s'interroger sur leur propre existence et qui, chacun à leur manière, ont pu faire « équipe » avec le narrataire pour porter un regard réflexif sur eux-mêmes⁷⁸. Du côté des narrataires, on pouvait également observer une variabilité de l'implication (intellectuelle, émotionnelle) dans la relation avec l'interlocuteur âgé, des différences dans la capacité à s'immerger dans l'univers des représentations, le monde interne de l'autre (empathie), autant de qualités indispensables en recherche qualitative pour garantir la pertinence et la profondeur du matériel recueilli (Jodelet, 2003). Nous avons donc également tenu compte de la posture du narrataire dans les entretiens afin de maximiser la profondeur des propos recueillis. Enfin, à l'issue de ce processus de sélection, nous avons finalement retenu parmi les cas restants ceux qui nous avaient particulièrement touchée⁷⁹. Huit cas ont ainsi été analysés dont nous présentons les caractéristiques ci-dessous (voir Tableau 6.3.). Chacun

⁷⁸ Comme en témoigne cette dame : « *Et puis malgré tout je vous dis... inconsciemment, ça vous fait vous remettre en question. Parce que ça travaille après. Quand vous êtes partie, ce n'est pas fini...* ».

⁷⁹ Nous tenons à remercier Audrey Henrot pour sa précieuse contribution à la sélection des cas, ainsi qu'à l'analyse biographique et thématique du matériel de recherche.

d'eux est venu enrichir notre modélisation sans que nous puissions pour autant prétendre avoir atteint son point de saturation empirique (Pires, 1997).

Tableau 6.3. — Caractéristiques des cas retenus pour l'analyse

Cas*	Âge	Etat civil	Niveau d'éducation	Profession antérieure	Nbre enfts/ptts-enfts	Evaluation santé **	Evaluation niveau vie **
Roger	70	Marié	Supérieur	Directeur marketing	3/ 4	3	4
Pierrette	71	Veuve	Supérieur	Institutrice primaire	3/ 2	6	6
Marie	78	Veuve	Supérieur	Employée sociale	7/ 21	5	6
Charles	79	Marié	Secondaire	Représentant commercial	1	3	5
Emilie	81	Veuve	Secondaire	Mère au foyer	3/ 4	5	5
Alfred	83	Marié	Primaire	Chef d'entreprise	2/ 4	6	7
François	86	Marié	Supérieur	Ingénieur technicien	3/ 6	5	6
Solène	87	Mariée	Secondaire	Femme au foyer	1(+2)	4	4

* Afin de préserver l'anonymat des personnes rencontrées, nous leur avons donné des prénoms fictifs.

** Evaluation subjective sur une échelle de 1 à 7.

Modalités d'analyse des données

Nous avons procédé à plusieurs (re)lectures des retranscriptions intégrales des entretiens⁸⁰ qui nous ont permis d'approfondir successivement notre analyse, en prenant distance avec les données recueillies, jusqu'à une modélisation des stratégies identitaires utilisées par les narrateurs pour faire face au vieillissement et à l'âgisme. Ainsi, comme l'explique Kaufmann (2006), « l'objectivation s[est] construit[e] peu à peu, grâce aux instruments conceptuels mis en évidence et organisés entre eux, donnant à voir le sujet de l'enquête d'une façon toujours plus éloignée du regard spontané d'origine ; mais sans jamais rompre totalement avec lui » (p. 22). La compréhension

⁸⁰ Les retranscriptions intégrales des entretiens pour les huit cas sélectionnés sont accessibles en version électronique sur le CD-Rom joint à la thèse (usage exclusivement réservé aux membres du jury).

intime des représentations et du vécu des narrateurs a progressivement cédé la place à trois niveaux d'analyse critique⁸¹. Dans une logique d'*analyse intra-cas*, nous avons procédé à une réorganisation du matériau d'abord selon un ordre chronologique, ensuite selon un ordre thématique (Legrand, 1993). Premièrement, dans une perspective diachronique, nous avons relu intégralement les retranscriptions des entretiens afin d'en dégager les éléments biographiques et présenter les parcours de vie singuliers des personnes interrogées. Deuxièmement, pour chaque cas, nous avons réalisé une analyse thématique. À cette fin, différentes catégories ont été identifiées en raison de leur intérêt pour la recherche et/ou leur récurrence tout au long des entretiens, parmi lesquelles : la perception de l'âge actuel, le passage à la retraite, l'entrée subjective dans la vieillesse, les liens familiaux et sociaux, le rapport au groupe des pairs, la place des personnes âgées dans la société, la confrontation au regard social et aux principaux stéréotypes liés à l'âge, et la vision de l'avenir. Enfin, dans une perspective d'*analyse inter-cas*, nous avons comparé les stratégies utilisées par les différents protagonistes pour faire face au vieillissement et à l'âgisme et proposé une modélisation de celles-ci le long d'un continuum entre assimilation et accommodation identitaires.

6.3. Présentation des résultats⁸²

6.3.1. Analyse chronologique et thématique intra-cas

6.3.1.1. Récit de Roger (70 ans) : L'activité comme moyen de lutte

« *J'essaie de me maintenir en activité, parce que rester inactif, ça je ne pourrais pas le supporter. Je le ferai le jour où je ne pourrai vraiment plus* » (p. 8).

Roger, 70 ans, ancien directeur marketing.

⁸¹ Un tableau de synthèse reprenant les données sociodémographiques, celles relatives aux modalités des entretiens, ainsi que les principales catégories thématiques est présenté en annexe (version papier en fin de thèse). Celui-ci nous a servi de support pour conduire notre double analyse intra-cas et inter-cas.

⁸² Dans les paragraphes suivants, les propos des participants sont cités tels qu'énoncés dans les entretiens, en italique et entre guillemets.

6.3.1.1.1. Résumé du parcours de vie

- Enfance : Roger est né en 1939, à l'aube de la Deuxième Guerre mondiale. Il se décrit comme ayant été un petit garçon sage et bon élève, qui a toujours aimé apprendre. Il a vécu ses cinq premières années de vie entouré de sa maman et de ses grands-parents maternels, son père ayant été déporté en Allemagne comme prisonnier de guerre. Cette absence l'a profondément marqué : « *Ce qui m'a marqué, ce sont les cinq années d'absence de papa. C'est-à-dire quand papa est revenu de captivité, moi, je le connaissais parce qu'il parvenait à envoyer des photos, mais lui ne me connaissait pas, hein* » (p. 19). Les relations étaient plutôt distantes avec son frère aîné ; du fait de leur différence d'âge (huit ans), ils ne partageaient aucun centre d'intérêt.
- Adolescence : Assez timide avec les filles de son âge, Roger entretenait davantage de relations avec ses pairs masculins : « *Vous savez comment ça va, à onze douze ans, on commence à s'intéresser l'un à l'autre, mais j'étais plutôt du genre timide, oui* » (p. 23). À la fin de son adolescence, il entame deux années d'études en secrétariat puis effectue son service militaire. Cette expérience, durant laquelle il a noué des liens d'amitié avec des gens de son âge, reste aujourd'hui un bon souvenir.
- Début de l'âge adulte : Roger se marie à l'âge de 23 ans et débute sa vie professionnelle comme directeur du marketing dans une entreprise, poste qu'il occupera durant 42 ans. De son mariage sont nés trois enfants : une fille et deux garçons. Il s'investit énormément dans son travail au détriment de sa vie de famille : « *C'est un regret d'ailleurs parce que je n'ai pas vu grandir mes enfants. J'étais toujours parti. Et quand je rentrais le soir à 8h et demi, ma femme attendait que je rentre pour les mettre au lit pour me dire au revoir, mais je n'avais pas de contacts avec eux quoi. Ça, ça m'a un petit peu manqué* » (pp. 8-9). Néanmoins, il a toujours veillé au bien-être de ses enfants. Il a vécu comme un traumatisme, la maladie de son fils aîné à l'adolescence qui l'a laissé handicapé.
- Âge adulte moyen : Le départ de ses enfants du nid familial a été une épreuve difficile pour lui : « *Parce que... je ne sais pas, je ne savais pas couper le cordon si on peut dire, hein, je ne savais pas...* » (p. 25). Il évoque un second traumatisme lorsque son fils cadet et sa compagne perdent leur premier enfant lors d'un accident de voiture à quinze jours de l'accouchement. Il aura par la suite quatre petits-

enfants. Au travail, il a acquis une certaine maturité et une expérience qui lui donnent l'occasion d'être écouté et respecté par les plus jeunes.

– Transition vers l'âge actuel : À l'âge de 62 ans, il a subi une opération à cœur ouvert. Il a pris sa retraite (obligatoire) à 65 ans : « *Si j'avais pu encore continuer à travailler, je l'aurais encore fait, pas par besoin d'argent, pas par gloire, pas par héroïsme, parce que j'ai été heureux dans ce que je faisais quoi. Et j'étais à peine sorti de là que je cherchais une autre occupation à faire pour... parce que je n'aime pas de rester inactif et improductif* » (p. 29). S'appuyant sur son propre vécu, il fonde alors une association de patients sous anticoagulants. Il a depuis peu passé la main car cela demandait trop de déplacements.

6.3.1.1.2. Analyse thématique du rapport à l'âge actuel

Roger est un homme âgé de 70 ans. Il habite avec son épouse dans une maison située dans un quartier agréable. Ils ont 3 enfants et 4 petits-enfants. Son épouse continue à travailler dans le commerce d'un de leurs fils. Roger est retraité depuis ses 65 ans. C'est un homme de responsabilité qui continue à s'investir au sein de diverses associations locales. Il est actuellement président du Conseil communal des Aînés et moins Valides de sa ville. Très actif, il redoute de devoir abandonner ses occupations lorsque sa santé ne le permettra plus. Il prend son rôle de grand-père très à cœur et s'occupe quotidiennement de deux de ses petits-enfants. Il aime entretenir son jardin et fait partie d'un club de cyclotourisme depuis 20 ans.

Au **niveau professionnel**, Roger est un ancien directeur marketing. Il trouvait énormément de satisfaction et d'épanouissement dans son travail qui lui procurait de nombreux contacts. Il a pris sa retraite obligatoire à 65 ans, ce qu'il a vécu comme une mise à l'écart et un cap difficile à passer : « *Ben après ma retraite, j'ai quand même eu quelques difficultés à m'accepter inutile. Vous voyez ce que je veux dire ? Donc je n'étais plus productif... J'aimais bien ce que je faisais. [...] Puis je me suis dit « il n'y a pas d'avance, 65 ans c'est l'âge de la retraite pour tout le monde » et donc comme j'avais été opéré à cœur ouvert à l'âge de 62 ans et que je suis sous anticoagulants, j'ai fondé une association de patients [...] Et ça, ça m'a permis de faire la soudure jusqu'à présent* » (p. 1). Pour combler le vide lié à l'arrêt de son activité professionnelle, Roger s'est donc trouvé de nouveaux investissements : « *Comme je me sens encore jeune assez pour faire*

quelque chose d'utile, je préside le Conseil Communal des Aînés et Moins Valides de la ville » (p. 1).

Roger a commencé à **prendre conscience qu'il « n'était plus tout jeune »** par la place d'ancien que ses collègues lui ont conférée sur son lieu de travail : *« Je me suis rendu compte que je prenais de l'âge quand on m'a demandé mon avis à moi. Et qu'on a engagé des... Et puis on a engagé des jeunes pour me remplacer parce que j'allais passer un échelon supérieur » (p. 30).* Mais au départ, il n'a pas compris qu'un tel changement s'opérait dans le regard des autres : *« A certains moments, je ne me rendais même pas compte qu'on venait me demander des conseils qui étaient basés sur l'expérience » (p. 8).* Ainsi, pour lui on avance en âge sans s'en rendre compte, c'est une évolution progressive, *« ça vient insensiblement »*. Avec la cinquantaine, Roger estime que les premiers maux physiques, qui préparent l'entrée dans la vieillesse, apparaissent (mal de dos, moins d'endurance) : *« C'est à partir de cinquante ans que la dégénérescence commence, hein. On va... on voit moins bien, il faut porter des lunettes et des choses comme ça » (p. 30).* Il ressent la prise d'âge comme un terrain instable où tout peut basculer très vite. C'est pourquoi, il s'efforce d'entretenir sa santé en bougeant, en faisant beaucoup de marche à pied, du vélo en été, etc.

Roger affiche un **rapport complexe à son âge actuel**. Il nous questionne sur le rapport entre vieillesse et vieillissement. En fait, même si Roger admet qu'« il n'est plus tout jeune » et qu'il avance en âge, il ne « se sent pas vieux », comme il le dit lui-même : *« Mais pour le moment, je ne me sens pas encore sur une voie de garage, je ne me sens pas vieux quoi » (p. 8).* Néanmoins, il ne voit rien de positif dans le fait d'avoir septante ans. Il en parle comme d'« un mal nécessaire » dont la seule délivrance est la mort. Ses petits-enfants, ainsi que ses engagements et activités quotidiennes, sont des ressources précieuses pour faire face à cette réalité. **Intimement**, il a l'impression d'avoir toujours cinquante ans, mis à part sur le plan physique : *« Pour moi j'ai l'impression d'avoir toujours une cinquantaine d'années. Il me semble que je n'ai pas évolué depuis. A cinquante ans, on est mûr, on est un homme mûr, on s'en rend compte, mais je ne me sens pas plus vieux maintenant, à part sur le plan physique bien sûr hein, mais je ne me sens pas plus vieux maintenant de caractère qu'à cinquante ans » (p. 10).* Lorsque Roger est confronté au seuil que la société appelle la vieillesse, on voit combien c'est difficile pour lui d'accepter cette image que les autres lui renvoient : *« Pfff... Je ne veux pas y croire. Mais il faut bien, il faut*

*bien se faire une idée que... oui. [...] Bon il y a... dimanche c'était l'anniversaire de mon petit-fils ; j'ai fait des photos et mes petits-enfants ont fait des photos de moi aussi, et quand je me vois, je me dis « oh mais j'ai quand même pris un coup de vieux ». On ne s'en rend pas compte comme ça, mais il faut bien se rendre à l'évidence. [...] Et c'est pour ça que je ne voulais pas qu'on fête mes septante ans, parce que j'ai pas envie qu'on me le rappelle » (p. 31). Le seul élément positif de cette étape de vie semble être son **statut de grand-père** que Roger qualifie de « *bonheur complet* ». C'est le rôle le plus important qu'il tient dans sa famille actuellement : « *C'est celui qui m'accapare le plus et qui m'attire le plus pour le moment* » (p. 6). Roger porte une affection particulière à ses petits-enfants, en raison notamment du regret de n'avoir pas vu grandir ses propres enfants parce qu'il était fortement investi dans son travail : « *Mes petits-enfants, je les considère comme mes enfants à moi quoi* » (p. 9). Il les gâte tout en estimant qu'il a un rôle éducatif à jouer vis-à-vis de ceux qu'il voit régulièrement.*

Sur le **plan relationnel**, Roger apprécie le **contact avec les jeunes** et se sent « *à l'aise dans le milieu jeune* » car cela lui permet de ne pas se sentir « *déconnecté* », comme précédemment dans son travail : « *Les contacts avec les jeunes, j'ai toujours bien aimé parce que parallèlement à ma fonction, je donnais des cours du soir aux jeunes gens et jeunes filles donc des cours de dactylographie, de secrétariat etc. et donc j'ai toujours été en contact avec les jeunes et donc je pense que j'ai gardé un esprit jeune. Enfin, c'est difficile de le dire de soi-même, mais je pense que oui* » (p. 6). En revanche, Roger ne cherche pas actuellement la compagnie des **gens de son âge** même si, à la fin de sa carrière professionnelle, il déplorait le manque de collègues de son âge avec lesquels il aurait pu « *échanger des propos ou parler de l'expérience du passé* » (p. 7). On peut penser que cette non-recherche est en partie due au fait qu'il se sent plus jeune que les autres personnes de son âge : « *Je me sens jeune, comparativement aux autres... Je me positionne en tant que... bah il faut... il n'y a pas de règle hein. Bon, moi je connais un monsieur qui a 5 ou 6 ans en plus que moi, et qui est au moins aussi jeune que moi. Il fait encore du vélo, même plus que moi et tout donc... Par contre, il y en a d'autres qui sont vraiment des vieillards, hein, à mon âge. Mais à quoi c'est dû ? Généralement... c'est à la santé, c'est une question de santé hein. [...] Sans le vouloir je considère que, ça, ce sont des vieux. Et que... et qu'A. et moi, on n'est pas vieux* » (pp. 12-13). Néanmoins, Roger apprécie rendre visite à des **personnes plus âgées** que lui car

elles sont des témoins du passé : « *J'aime bien qu'elle[s] me rappelle[nt] certaines choses. De famille ou tout simplement... Pour vous dire que je suis attaché au passé, j'ai fait... j'ai rassemblé les « spos », vous savez ce que c'est ? Ce sont les surnoms que l'on donnait aux personnes dans le temps. [...] C'est des bêtises, m'enfin, c'est vous dire que j'aime bien les gens du passé, oui* » (p. 29). Pour Roger, la transmission entre générations est importante pour « *éviter de refaire les erreurs du passé* » (p. 16), mais il estime qu'elle fait défaut actuellement.

Roger pense qu'**on considère les personnes âgées** « *comme de vieux croûtons avec lesquels on n'a pas toujours l'occasion de traiter d'égal à égal, et avec lesquels on n'a pas toujours la patience qu'il faudrait* » (p. 37). Sans pour autant se sentir directement concerné, il évoque des situations (ex. rencontre intergénérationnelle entre des jeunes et des anciens combattants) où les aînés sont perçus comme des « *vieux radoteurs* » alors même qu'ils ont vécu des expériences permettant d'éviter de commettre certaines erreurs. À titre personnel, c'est dans la sphère professionnelle qu'il s'est senti mis à l'écart à la fin de sa carrière : « *Lorsqu'on avait besoin de renseignements sur des choses passées, c'est à moi qu'on les demandait, mais lorsqu'on discutait de projets [futurs], je n'étais plus concerné. On ne me demandait plus mon avis. Ça, ça m'a... ça m'a fait mal* » (p. 40). Au travail, il a cherché à « *rester dans le coup* », notamment en anticipant **l'évolution informatique**. En effet, vers la soixantaine, il a demandé à son beau-fils de lui donner des cours afin d'être prêt lorsque tout serait informatisé : « *Donc il m'a appris les rudiments, et peu de temps après, le patron est venu me voir et il me dit « Ecoute j'ai un problème, il va falloir passer à l'informatique ». J'ai dit « Oh y a pas de problème, vous voulez que je vous envoie un mail ? ». J'étais tout fier de montrer que je savais déjà. Donc, tout le monde a été rassuré, lui et moi* » (p. 2).

Compte tenu de sa vision négative de l'avancée en âge, Roger envisage **l'avenir** comme une succession d'involutions : « *Ben la prochaine évolution, c'est quand je ne pourrai plus aller lui [sa femme] chercher ses paquets en bas, alors là il faudra chercher un appartement avec tout à plat et un garage au sous-sol et un ascenseur parce qu'on devra vivre comme ça. Et ça, ça va encore être une étape. [...] Alors... le prochain évènement malheureux... et j'espère que ça n'arrivera jamais... avant la mort, bah c'est de devoir passer en maison de retraite, hein, ça c'est pour moi la pire des choses hein* » (p. 10 et p. 29). Suite à cette analyse, nous pouvons percevoir la

difficulté pour Roger d'accepter son âge actuel. En effet, ses nombreuses occupations (grand-parentalité active, présidence du Conseil des Aînés et moins Valides, etc.) semblent protéger son estime de soi mais ne lui évitent pas de se confronter à cet âge qu'il méprise.

6.3.1.2. Récit de Pierrette (71 ans) : La force des liens

« *Je n'ai pas peur de ce qui pourrait m'arriver, je sais bien à quoi m'attendre, j'ai bien vécu et je sais que je laisserai une trace sur cette terre, je pense que cela me rend plus sereine* » (p. 24).

Pierrette, 71 ans, ancienne institutrice.

6.3.1.2.1. Résumé du parcours de vie

– Enfance/Adolescence : Pierrette est née en 1937. Elle est « *l'enfant du milieu* » dans une famille de quatre : elle a deux frères aînés (jumeaux) et une sœur cadette. Elle se décrit comme une petite fille indépendante, mais très attachée à sa famille, et bonne élève. Elle vivait dans une maison avec un grand jardin et de nombreux animaux, ce qui constituait un terrain de jeux idéal avec ses frères et sœur : « *Eh bien, j'étais toujours avec mes frères et ma sœur, on jouait beaucoup ensemble, on adorait faire du patin, grimper dans les arbres pour manger des fruits* » (p. 13). Elle suivait également son père partout et admirait énormément son travail d'ébéniste : « *J'adorais suivre mon père dans son atelier, il fabriquait des meubles magnifiques et j'adorais l'odeur du bois qu'il coupait, ponçait... [...] il me fabriquait toutes sortes de choses* » (p. 13 et p. 7). Elle aimait aller à l'école pour y « *apprendre de nouvelles choses* » : « *A l'école, j'étais une très bonne élève, j'allais très volontiers à l'école, même quand j'étais malade, je voulais y aller...* » (p. 13).

– Début de l'âge adulte : Appréciant le milieu scolaire, c'est tout naturellement qu'elle a décidé de devenir institutrice (primaire), profession qu'elle exercera pendant 30 ans. Elle s'est mariée à 21 ans avec le premier homme de sa vie, son « *coup de foudre* ». Ce mariage a symbolisé son entrée dans l'âge adulte : « *Je pense que c'est mon mariage, je me suis sentie si adulte, j'allais avoir ma propre famille...* » (p. 14). Son mari et elle ont toujours désiré avoir des

enfants mais ont rencontré des difficultés au début (fausse-couche). Quelques années plus tard, ils auront trois filles.

– Âge adulte moyen : Le mari de Pierrette décède brutalement, lorsqu'elle est âgée de 52 ans, d'un cancer de l'intestin. Elle élève seule ses trois filles. Ce décès sera suivi par celui de son père (cinq ans plus tard), de son frère (il y a 5 ans) et de sa mère (il y a 2 ans). Ces différents deuils furent des épreuves douloureuses pour elle : « *Je pense qu'on ne se remet jamais vraiment de ces pertes* » (p. 8). Mais Pierrette exprime combien elle s'est toujours sentie entourée et soutenue par sa famille et ses amis dans les moments difficiles de sa vie, comme dans les événements heureux (ex. fête d'anniversaire surprise organisée pour ses 60 ans).

– Transition vers l'âge actuel : Elle a pris sa retraite à 62 ans suite à des problèmes circulatoires l'empêchant de rester debout pour enseigner : « *J'étais contente de partir, j'avais bien profité de mon travail et je me suis beaucoup épanouie dans mon travail, j'ai vraiment aimé enseigner aux élèves...* » (p. 10). Après une période d'adaptation, Pierrette a rapidement trouvé à s'occuper et dit ne s'être jamais ennuyée. Elle a également arrêté de faire du vélo à cause de ses problèmes aux jambes. Depuis, elle occupe son temps entre diverses activités comme la couture, la peinture, les cours de cuisine, de scrapbooking qu'elle partage avec ses amies, ses filles : « *Je pense que c'est important de ne pas se sentir limitée dans ses activités, quand on a mon âge, sinon on s'enferme dans une routine avec sans cesse les mêmes journées qui se ressemblent* » (p. 1). Elle s'occupe également une fois par semaine de son petit-fils et de sa petite-fille. La famille, qui a constitué durant toute sa vie une valeur essentielle tout comme l'autonomie, l'aide à surmonter les épreuves qui se présentent : « *Plus on devient vieux et plus on prend conscience que c'est important d'être entouré de gens qu'on aime, on a tous des problèmes, mais ce qui compte, c'est d'être toujours là pour le meilleur et pour le pire...comme dans un mariage en fait... (silence)* » (p. 4). Pierrette semble envisager sereinement l'avenir : « *J'ai confiance en l'avenir, et puis il y a encore beaucoup de choses à accomplir, à réaliser, ma vie n'est pas encore finie...* » (p. 24).

6.3.1.2.2. Analyse thématique du rapport à l'âge actuel

Pierrette est une femme âgée de 71 ans, elle vit seule dans une maison avec un grand jardin. Elle a 3 filles et 2 petits-enfants dont elle s'occupe régulièrement. Son mari est décédé, il y a 20 ans, d'un

cancer de l'intestin. Ce décès a été une épreuve douloureuse pour elle et pour ses filles. Cependant, elle exprime avoir toujours pu compter sur le soutien de son entourage, en particulier sa famille et deux amies de longue date, pour faire face aux revers de l'existence.

Sur le **plan professionnel**, Pierrette est une ancienne institutrice primaire. Elle a pris sa retraite à 62 ans suite à des problèmes circulatoires qui l'empêchaient de rester debout pour enseigner. Malgré l'épanouissement et la satisfaction que lui procurait son travail, elle a vécu son passage à la retraite comme un retour sur elle-même lui donnant l'opportunité d'organiser ses journées à sa façon et de s'adonner à diverses activités (couture, lecture, peinture, scrapbooking, etc.), bref de se sentir plus libre : « *Donc voilà, je dirais qu'être retraitée et en bonne santé, car c'est important, cela ouvre certaines portes à des activités qu'on n'aurait jamais eu l'idée de faire. On a du temps pour nous...* » (p. 2).

Pierrette a pris conscience qu'elle **prenait de l'âge** lorsqu'elle n'a plus été capable d'accomplir, seule, certaines tâches de la vie quotidienne comme s'occuper de son jardin ou encore sortir les poubelles. Elle dit avoir eu des difficultés à accepter ces différents changements mais s'est petit à petit adaptée à devoir déléguer certaines tâches trop fatigantes : « *C'est plein de petites choses qu'on fait sans problème, sans y penser, et puis un jour, on se rend compte qu'on a plus de mal à les faire, qu'on est plus vite fatigué, à bout de souffle... J'avoue que c'est un peu dur au début, mais bon, on s'habitue [...] C'est frustrant de ne plus savoir faire ces choses qu'on savait faire avant, surtout quand il faut demander de l'aide à quelqu'un, ce n'est pas facile car on a envie de continuer à les faire, mais ce n'est plus possible...* » (p. 16). Elle associe donc l'avancée en âge à des changements physiques et moraux auxquels il est possible de s'adapter, en particulier grâce au soutien de son entourage. Elle est pleinement consciente de son vieillissement et ne s'en cache pas, tout en continuant à prendre soin d'elle : « *Oh et bien depuis quelque temps déjà... Je vieillis, ça c'est sûr... Je le vois bien dans mon corps, mon visage, j'ai des cheveux blancs, mais bon, comme je fais une teinture, on ne les voit pas vraiment, mais bon je sais qu'ils sont là... J'ai des taches sur les mains et les jambes...* » (p. 16). De la même manière, Pierrette a vécu la **ménopause** comme une étape normale dans la vie d'une femme tout en reconnaissant notamment son incidence sur son vécu de la féminité : « *Et puis la ménopause vous fait sentir que vous n'êtes plus toute jeune, le corps change, on a des bouffées de chaleur, c'est une étape à franchir... (Silence) [...] Les*

gens ne me voient plus comme une jeune femme, mais plutôt comme une vieille personne... c'est normal, le regard change à tous les âges. On ne vous regarde pas de la même façon quand vous êtes petite fille et quand vous devenez une adolescente » (p. 16 et p. 5).

Pierrette aborde son **âge actuel de manière sereine**, même si au départ, elle concevait difficilement de devoir vieillir sans son mari à ses côtés. Elle trouve que ce qui est difficile dans le fait de vieillir c'est « *le décalage [qui s'installe] entre le corps et l'esprit* ». Pour elle, en effet, « *lorsqu'on vieillit, on voit apparaître les petits bobos, on se fatigue plus vite, on dort moins bien... [...] Notre corps ne suit plus alors que dans la tête, cela fonctionne toujours aussi bien* » (p. 16). Physiquement, elle paraît dix ans de moins, ce que lui vaut occasionnellement des compliments flatteurs de la part d'inconnus auxquels elle dévoile son âge. Néanmoins, elle assume celui-ci et précise : « *Je pense qu'il est important d'évoluer avec son temps et d'accepter la personne qu'on devient, je ne me vois pas du tout faire un lifting ou une liposuction pour paraître plus jeune. Non, ça je ne le ferai pas, on peut se sentir jeune autrement... Je pense qu'il faut s'adapter à ces changements, garder la forme, s'informer, parler avec des plus jeunes, s'intéresser à plein de choses... Du moment qu'on se sent bien dans sa peau, c'est le principal, moi je me sens bien* » (p. 17). Elle considère qu'elle a de la chance par rapport à d'autres personnes de son âge souffrant de maladies graves et qui sont davantage dépendantes, mais elle reste consciente que cela pourrait également lui arriver. Elle craint surtout de perdre son autonomie et de se sentir limitée dans ses (nombreuses) activités. Plus particulièrement, son **rôle de grand-mère** lui apporte beaucoup de joie même si l'on peut déceler une certaine ambivalence dans ses propos. En effet, Pierrette évoque à la fois le fait que les contacts avec ses petits enfants la rajeunissent (« *Cela met tellement de vie dans une maison* ») et la rendent vieille puisqu'avec ce statut, une génération s'efface pour laisser place à une autre : « *On vieillit surtout quand on voit à quelle vitesse les enfants grandissent, le temps passe si vite. On les voit, enfants, courir dans le jardin et l'instant d'après ce sont des adultes qui se trouvent en face de nous. [...] Les enfants grandissent, ils ont à leur tour des enfants, on devient grand-mère, c'est vrai que c'est une expérience géniale mais on se sent vieux quand même... (Silence)* » (p. 1 et p. 17).

Au **niveau relationnel**, Pierrette apprécie beaucoup le mélange des générations : « *Une fois par mois, j'assiste à des cours de cuisine avec une de mes filles et sa belle-mère qui a 65 ans, on s'amuse*

beaucoup c'est très chouette, en plus il y a des gens de tout âge, c'est très agréable » (p. 5). Être en contact avec des **gens plus jeunes** lui permet de « rester dans le coup ». Elle se sent néanmoins interpellée par le non-respect que peuvent témoigner certains jeunes à l'égard de leurs parents car c'est un phénomène qu'elle n'a pas connu, mais qu'elle observe fréquemment actuellement. Elle apprécie également le contact avec les **gens de son âge**, et plus particulièrement avec ses deux amies de longue date avec qui elle partage plusieurs activités comme la peinture. Elle dit exprimer plus facilement ses émotions et son vécu avec celles-ci : « *On a toutes vécu des drames, je pense que c'est ce qui nous soude l'une à l'autre en fait, on sait qu'ensemble on peut y arriver, on peut surmonter cela ensemble... (Silence) Mes chères amies... J'espère qu'on se verra encore quand on aura 90 ans et plus une dent ! (Rire)* » (pp. 3-4).

Concernant la **considération sociale des gens âgés**, Pierrette « *pense qu'on imagine les vieilles personnes avec des cheveux tout blancs qui s'appuient sur une canne ou avec un déambulateur, qui répètent sans arrêt la même chose et qui n'ont plus de mémoire des événements. C'est comme cela que je voyais mes grands-parents* » (p. 19). Mais elle nuance : « *Peut-être qu'aujourd'hui cela a changé, on a moins l'air grabataire surtout dans la septantaine, on a des loisirs, on bouge encore, on se colore les cheveux, on fait des activités avec nos petits-enfants... Bref on est plus actif...* » (p. 19). Si le respect et la solidarité semblent primer au sein de son réseau familial et social, elle se heurte parfois à des préjugés âgistes à l'extérieur : « *Une fois j'ai été acheté une imprimante et le jeune vendeur m'a vraiment cru stupide et il m'a d'abord montré une imprimante pour les enfants [...] comme si j'étais trop vieille pour utiliser ce genre d'appareil... C'est un peu pareil quand on veut acheter un téléphone ou un appareil à fondue, ils ne nous croient pas capables de les utiliser comme si la technologie, les ordinateurs étaient réservés aux jeunes...* » (p. 21).

À l'opposé des clichés, Pierrette s'intéresse beaucoup aux **nouvelles technologies**. Ainsi, elle utilise son GSM pour rester en contact avec ses petits-enfants et apprécie prendre des photos, les imprimer et créer ses propres albums chez elle. Elle revendique une vieillesse active, ancrée dans l'époque actuelle : « *C'est pas parce qu'on est vieux qu'on ne sait plus rien faire... N'est-ce pas ?* » (p. 21). Elle aborde ainsi **l'avenir** avec confiance : « *Je n'ai pas peur de ce qui pourrait m'arriver, je sais bien à quoi m'attendre, j'ai bien vécu et*

je sais que je laisserai une trace sur cette terre, je pense que cela me rend plus sereine, plus posée... » (p. 24).

6.3.1.3. Récit de Marie (78 ans) : Le temps de la liberté et de la tendresse

« Moi, à mon âge, je me sens merveilleusement bien, beaucoup mieux que quand j'étais jeune! Ça, je scandalise des amis quand je le dis, mais c'est vrai! » (p. 1).

Marie, 78 ans, ancienne employée sociale.

6.3.1.3.1. Résumé du parcours de vie

- Enfance : Marie est née en 1930. De son enfance, elle retient la sévérité de sa maman (institutrice dans son école) qui interdisait les sorties, la camaraderie : *« Peut-être la timidité que j'ai de mon enfance... d'une maman qui m'a vraiment écrasée »* (p. 15). Son frère cadet était, selon elle, choyé. Elle se souvient de son père (alcoolique) et de sa grand-mère maternelle qui tenait le ménage, comme affectueux, gentils.
- Adolescence : Cette période a été marquée par *« un manque terrible d'affection »* et une certaine solitude : *« Je pense... que je n'étais pas bien perçue du fait de mon éducation... [...] je n'ai jamais su garder une copine... »* (p. 24). Marie interrompt son cursus scolaire à 16 ans, puis reprendra à 18 ans des études d'assistante sociale, contre la volonté de sa mère : *« Mon premier acte de grande indépendance, c'est quand j'ai décidé que je n'irais pas à l'école d'infirmière et que je suis allée m'inscrire à l'école sociale »* (p. 26).
- Début de l'âge adulte : À 21 ans, elle part avec son futur mari au Congo (où elle se marie). Quatre enfants naîtront là-bas, puis trois de retour en Belgique (9 ans plus tard au moment de l'indépendance). À l'âge de 36 ans, elle commence à travailler en milieu hospitalier comme aide infirmière d'abord, puis à l'administration du service social.
- Âge adulte moyen : À 50 ans, elle se sépare de son mari : *« C'est moi qui ai pris la décision... Il était alcoolique, il ne voulait pas se soigner, donc là, j'ai pris mes enfants, je suis partie avec mes enfants, et voilà »* (p. 19). S'ensuivent le départ des enfants de la maison et la naissance des petits-enfants (le premier à 47 ans) : *« Plus les petits*

naissent, plus je rajeunis, moi, je crois » (p. 29). Elle s'occupera également de ses parents malades (hospitalisés) à la fin de leurs vies.

– Transition vers l'âge actuel : Elle prend sa retraite à 65 ans (fin de carrière à mi-temps) et son (ex-)mari décède la même année. « *Après, c'est facile, hein : vieillesse, hein! [...] C'est quand même le moment où j'ai vraiment vécu ce que je voulais vivre* » (p. 20). Marie a subi une opération de la hanche, il y a 3 ans : « *Et là, ça m'a fichu un choc parce que ça m'a diminué physiquement et un peu moralement aussi* » (p. 21). Malgré plusieurs chutes, elle dit récupérer progressivement. « *Bon, si je reste comme je suis maintenant, même en étant un peu impotente, mais que je garde mon esprit, mon idéal, c'est d'aller jusque 100 ans au moins. [...] Mais il ne faut pas que je devienne gaga [...] Savoir encore discuter, savoir encore être là pour les autres, malgré tout là, ne pas rester enfermé sur soi-même* » (p. 36).

6.3.1.3.2. Analyse thématique du rapport à l'âge actuel

Marie est une femme âgée de 78 ans, elle a 7 enfants et 21 petits-enfants. Elle vit dans un appartement en ville et héberge actuellement un de ses petits-fils (éjecté de chez lui) en attendant qu'il termine ses études. Malgré son caractère solitaire, elle est entourée par sa famille avec laquelle elle entretient de nombreux contacts (également via Internet). Elle a arrêté son activité de bénévole mais continue à s'occuper d'une dame vivant en maison de repos.

Ancienne employée du secteur social, Marie a pris sa **retraite** à 65 ans. Très soucieuse de préserver son indépendance, elle a préparé sa pension afin de ne pas être « *une charge* » pour ses enfants : « *Donc, quand je vous dis que j'ai eu une bonne vieillesse, c'est à ce moment-là. Les enfants ont commencé à devenir grands, ils n'avaient plus tant de soucis, enfin c'étaient des soucis de grands, j'avais préparé ma pension pour ne pas embêter mon monde... Au début, je commençais à faire des excursions, mais j'ai été lassée, je suis fort casanière et j'aime mieux être chez moi... Et voilà, 2009, je suis toujours là!* » (p. 20).

Marie est **consciente de son vieillissement** qui, pour elle, est surtout physique : « *Il y a un seul inconvénient qu'il faut quand même admettre, c'est qu'en vieillissant, le corps vieillit aussi. Et ça, c'est dur, pour moi c'est dur. Je dois admettre qu'il y a des choses que je ne sais plus faire. Mais, sinon ça va, je suis bien. Je ne sais dire que ça. Mais, c'est vrai que le fait de se dire que le corps ne suit pas forcément l'esprit, c'est pas toujours facile* » (p. 3). Il y a trois ans,

Marie a subi plusieurs interventions à la hanche qui l'ont amoindrie physiquement et blessée dans son orgueil : « Jusqu'à ce moment-là, j'étais d'un égoïsme [...] mais là, depuis ma hanche, il a fallu faire certaines concessions, je suis tombée plusieurs fois, donc, ça a attiré tous les enfants autour de moi : « et tu dois te reposer, et... », je leur disais : « attends, vous allez me dire ce que je dois faire? » [...] J'étais effrontément orgueilleuse, parce que je disais toujours : « j'ai de la chance, je suis en bonne santé ». Je sais bien que j'avais de la chance! Et là, ça m'a fichu un choc parce que ça m'a diminué physiquement et un peu moralement aussi » (p. 3 et p. 21). Son opération à la hanche et ses nombreuses chutes semblent avoir précipité son **entrée dans la vieillesse** : « C'est là que je me suis sentie devenir vieille. Mais maintenant, je vous dis, je ne suis pas vieille dans la tête, c'est le corps qui ne suit plus! » (p. 32). Depuis, elle a restreint certaines activités et utilise une canne (à la fois pour rassurer ses proches, mais aussi pour se rassurer elle) qui traduit toute son ambivalence par rapport à la vieillesse : « Mais c'est vrai que j'ai peur de tomber... sur le temps que je tombe, je crois que j'ai plus peur que quand je suis tombée! Et là, ça me bloque, c'est vrai. Mais dans la maison je circule seule, vous voyez bien que je n'ai pas besoin d'une canne! Mais quand je vais [au magasin], je la prends parce que sinon, si je tombe, mes enfants vont encore me tomber dessus! » (p. 3). Ce que Marie craint par-dessus tout, c'est de perdre son autonomie et de devoir vivre « au crochet » de ses enfants ou encore d'« être envoyée dans un home ». Pour elle, être vieux est un état d'esprit dans lequel elle ne se reconnaît pas, malgré ses limitations physiques.

En dépit de ses difficultés pour marcher et de chutes fréquentes, Marie considère son **âge actuel comme un âge idéal** : « Je suis dans un âge idéal, mais il y a des choses que je ne sais plus faire hein! Je ne sais plus marcher comme je veux, parce que je me suis fait opérer à la hanche, mais je ne sais pas, je pense que je vis bien aujourd'hui, beaucoup plus sereinement maintenant que je n'ai vécu quand j'étais jeune » (p. 1). Depuis sa pension, elle a trouvé une indépendance qu'elle n'avait jamais connue auparavant tout en ayant plus de temps disponible pour sa famille, ce qui semble vital pour elle : « J'aime bien de servir à quelque chose, je n'aime pas être inutile. Donc, le fait de répondre à l'attente des autres... [...] le fait de quand même être importante pour eux... le fait qu'ils sachent que je suis là, s'ils ont besoin » (p. 2 et p. 7). Elle considère que ses seuls problèmes aujourd'hui sont ceux de ses enfants (et petits-enfants) pour lesquels elle continue à s'inquiéter : « Disons que, quand ils ont des soucis, je

les prends et ça, ben il paraît que je ne devrais pas [...] Je me paye des maux d'estomac à ne plus savoir qu'en faire quand j'ai mal pour eux, mais ça, je ne peux pas m'en empêcher, c'est dans mon caractère et je ne pourrai jamais m'empêcher de m'en faire pour les enfants... ou pour les petits... ou pour les arrière-petits! » (p. 1). Marie vit sa **grand-parentalité** comme un « rajeunissement » : « *J'ai une de mes belles-filles qui a horreur d'être grand-mère. Elle ne veut pas être grand-mère, elle, c'est se sentir vieillir, mais moi, je trouve que ça rajeunit! Plus les petits naissent, plus je rajeunis, moi, je crois* » (p. 29). En résumé, Marie est fière d'avoir son âge actuel et n'a qu'à « *se féliciter d'être vieille* » : « *Au contraire, je suis bien contente d'être encore là, à cet âge-ci. Quand je pense que, bientôt, je vais avoir 80... Dans deux ans... vous vous rendez compte? Là, ça commence à faire un peu vieux, hein !* » (p. 39).

Sur le **plan relationnel**, Marie estime qu'avec l'âge, sa **relation avec ses enfants** a évolué vers un registre plus affectif : « *Je pense que je suis plus proche de mes enfants maintenant que quand j'étais plus jeune. Parce que, quand j'étais plus jeune, il y avait quand même un rapport d'éducation avec eux. J'avais quand même la responsabilité de bien les élever. Maintenant, le régime est différent, ça ne se fait plus que sur le mode affectif [...] et ce mode-là m'intéresse* » (p. 4). Marie pense avoir un rôle de « rassembleur » au sein de sa famille : « *Et je pense que j'y arrive parce que je vois que quand les petits ont des problèmes – les petits-enfants hein – c'est quand même chez moi qu'ils viennent. Et vous savez pourquoi ils viennent chez moi? Parce qu'ils disent que je suis objective. Ils disent qu'en cas de séparation des parents, par exemple, je suis aussi objective pour l'un que pour l'autre* » (p. 6). Pour garder le contact, Marie profite des **nouvelles technologies** : elle est d'ailleurs inscrite sur Facebook pour pouvoir communiquer avec ses enfants et petits-enfants qui habitent loin de chez elle. Elle dit avoir « *deux vraiment bons amis* » qu'elle considère comme faisant partie de sa famille. Elle entretient également des contacts avec des **voisins de son âge**, mais ne semble guère apprécier les fréquentations du club des seniors : « *J'ai des bons contacts, mais je ne les cherche pas. J'étais, là, à la maison des seniors... A priori, je ne les aime pas : ils ont tous des gros cous et je n'aime pas les gens qui ont des gros cous! Je ne me sens pas à l'aise, je me sens inférieure avec ces personnes-là. [...] Donc, je n'y allais déjà que pour quelques activités, pour la formation d'informatique, ça je suis allée [...] mais je n'allais déjà pas aux réunions tous les après-midi là, vous savez pour que les personnes se*

rencontrent, ça je n'allais pas, je ne supporte pas ça » (p. 12). D'une manière générale, Marie apprécie plutôt la solitude (ce que ses enfants désapprouvent) et aime être chez elle à vaquer librement à ses occupations : « Je n'ai pas besoin de voir des gens. Pourquoi est-ce que je me forcerais à voir des gens que je n'ai pas besoin de voir? Parce que je ne me sens pas... [...] je ne me sens pas seule, je ne me suis jamais sentie seule » (pp. 12-13).

Marie n'apprécie guère **le regard que la société porte sur les vieux aujourd'hui** : « Par rapport aux jeunes, moi, j'ai l'impression quand même que les personnes âgées ne sont pas bien perçues. C'est rare quand je circule et que je vois – j'aimerais bien pourtant – un sourire, un sourire d'un jeune. J'ai l'impression que, dans sa tête, il pense que : « ça, c'est une vieille ». Pourtant, je souris toujours, surtout quand je vois des jeunes avec des petits enfants » (p. 11). En dehors du cercle familial, elle a l'impression qu'on prend les personnes âgées pour « des débiles qui ne savent plus avoir un raisonnement convenable [...] des gens qu'il faut prendre par la main, à qui il faut dire tout ce qu'il faut faire, sinon ils vont faire des bêtises » (p. 37). Elle parle d'infantilisation, ce qu'elle récuse totalement : « Ça, je ne veux pas! Je veux bien qu'on dise que je suis vieille, que je ne sais pas marcher, que je suis « gnangnan », mais ça, je ne veux pas qu'on dise que mon esprit est vieux, parce que ça, ce n'est pas vrai! » (p. 41). Paradoxalement, elle-même se permet de parler d'autres vieux à l'instar du regard que la société pose sur eux : « Maintenant, quand je vais au magasin et que je vois des personnes âgées, c'est vrai que je suis vieille, mais je me dis parfois : « mon Dieu, quel vieux chnouk! », parce qu'ils se conduisent comme des vieux chnouk! Et ça, ça m'énerve! « Gni gna gni gna gna »... [...] ou bien ils font des « cancans » ou bien... ce sont toutes des choses que je n'aime pas » (p. 41). On peut dire que Marie condamne avec force les membres de son groupe d'âge qui collent à l'étiquette en adoptant certains comportements stéréotypiques des « vieux ».

Malgré sa crainte de la dépendance, Marie se projette dans **l'avenir** avec humour : « Moi, je vais vivre jusque 100 ans! Et mes 100 ans, on les fêtera en famille à Bercy, parce qu'il y aura trop de monde pour les mettre quelque part! (Rires) C'est ce que je dis, on verra! Mais parfois, je me sens vieille et je me dis : « qu'est-ce que je fous ici ? ». Mais alors, il suffit qu'il y en ait un qui me téléphone » (p. 7). Marie semble également sereine par **rapport à la mort** dont elle a une représentation imaginaire très claire : « Et moi, je me dis toujours – mais c'est de l'utopie, hein – vous savez, je suis mourante,

je meurs tout doucement. Vous voyez le genre, hein. Il y a de la tarte sur la table, des pâtisseries, tous les enfants sont là. De temps en temps, ils viennent voir si je vis encore et puis je meurs comme ça, je m'éteins là, comme une bougie (Rires!) » (p. 32). Elle conçoit ainsi de mourir un jour, entourée des siens.

6.3.1.4. Récit de Charles (79 ans) : À la recherche d'une continuité

« De toute façon, je n'ai pas nécessairement un caractère optimiste donc... comment expliquer ça... j'appréhende les années qui viennent » (p. 2).

Charles, 79 ans, ancien représentant commercial.

6.3.1.4.1. Résumé du parcours de vie

- Enfance : Charles est né en 1930. Il évoque son enfance passée au village comme « *10 ans d'insouciance* » (avant la 2^e Guerre mondiale) entre une sœur aînée avec laquelle il s'entend bien et un frère cadet de 10 ans : « *En quelque sorte, il n'a jamais été mon frère* » (p. 2), vu leur différence d'âge. Puis vient la guerre, « *période noire* » que Charles aime autant oublier : « *C'est une cassure parce que tout le monde a peur [...] On est sur le qui-vive sans cesse* » (p. 15). Après 3 mois d'évacuation en France, sa famille revient au village et s'ensuivent « *5 années difficiles* » entre les bombardements et les durs travaux d'été dans les champs.
- Adolescence : Cette période débute pour lui à 15 ans, à la fin de la guerre : « *C'était l'euphorie [...] C'était toujours la fête. C'était une étape importante. C'était une jeunesse qui a éclaté après des années de plat, de plat complet* » (p. 14). Il fera ensuite des études secondaires (chaussier orthopédiste) à l'Ecole moyenne.
- Début de l'âge adulte : Son premier travail est interrompu par 18 mois pesants de service militaire en Allemagne. Il se marie à 23 ans et s'engage comme représentant commercial pour la même firme que son père. Il évoque le stress lié à son métier qu'il ressent encore parfois aujourd'hui. Le couple donnera naissance à un fils unique après 10 ans de mariage, ce dont il parle comme « *un aboutissement* » mais aussi « *une responsabilité supplémentaire* » (p. 23 et p. 26).
- Âge adulte moyen : Vers 50 ans, les décès de ses parents et de son beau-père (dans la même année) seront ressentis par Charles comme

« le premier choc » d'une prise de conscience de son propre vieillissement.

– Transition vers l'âge actuel : Son patron lui a donné sa préretraite à 60 ans, ce à quoi il ne s'attendait pas et qui lui a pesé. S'ouvre néanmoins un temps de liberté hors travail (le couple s'investit dans le bénévolat d'un centre d'accueil) et de sécurité financière. Il se dit actuellement préoccupé par sa santé (suite à plusieurs accroc) et celle de sa femme. Il a réduit par la force des choses certaines de ses activités qui l'épuisaient trop : « *J'ai toujours bien aimé être actif, or, je sens que je fais de plus en plus de fauteuil et ça m'énerve. Ça m'énerve de ne plus savoir faire* » (p. 30). Il regrette surtout de ne pas avoir de petits-enfants et investit fortement certaines familles et jeunes de son quartier.

6.3.1.4.2. Analyse thématique du rapport à l'âge actuel

Charles est un homme âgé de 79 ans, il est marié et vit en ville, dans une maison, avec son épouse : « *On fait tout ensemble depuis 56 ans* » (p. 1). Il a un fils unique, lui-même marié, avec lequel il entretient de bons contacts et qui habite dans le voisinage. L'épouse de Charles a cessé de travailler après la naissance de celui-ci. Il regrette beaucoup de ne pas avoir de petits-enfants, manque qu'il compense par un fort sentiment d'attachement à l'égard de jeunes de son quartier qu'il considère comme une « *deuxième famille* », des « *petits-enfants par procuration* » : « *Maintenant, notre environnement en tout cas, c'est une belle jeunesse, il y a des enfants un peu partout* » (p. 10).

Concernant son **passé professionnel**, Charles est un ancien représentant commercial, comme son père et son grand-père avant lui. Il ne comptait pas ses heures sur la route pour subvenir aux besoins de sa famille : « *Mais c'était un métier stressant parce que, je vous le dis, que je partais plutôt avec des dettes parce que je partais en voiture, donc il y a eu un stress permanent. Avec le recul, je me demande comment j'ai survécu* » (p. 2). Charles a arrêté de travailler à 60 ans, sur décision de son patron qui, après plusieurs accidents de santé, a estimé qu'il en avait fait assez. Il dit avoir mal vécu son accession à la **préretraite** : « *Il y en a qui l'attendent les bras ouverts, mais moi, toujours sur la route, se retrouver entre quatre murs et pas manuel pour un sou... j'étais comme lion moi ici* » (p. 24).

Charles **se rend compte qu'il vieillit** parce qu'il ne sait plus suivre physiquement. Il explique avoir diminué certaines activités –

bénévolat, jardinage – à cause de maux de dos qui l'amointrissent : « *Vieux, c'est surtout depuis trois ans parce que même mon jardin je ne sais plus le faire [...] Il y a trois ans que je suis vieillard* » (pp. 24-25). Il s'estime moins actif qu'auparavant et trouve qu'il fait « *trop de fauteuil* ». « *Ça tourne, ça tourne, 79 puis c'est quatre fois vingt si on y arrive. On commence à parler comme ça [...] me voilà à l'âge où mes parents sont partis. Ça, ça me marque* » (pp. 25-26). Charles évoque différents caps qui ont marqué son **entrée dans la vieillesse**. Tout d'abord à la cinquantaine, il a vécu les décès successifs de son beau-père et de ses parents comme le « *premier choc* » d'une prise de conscience de sa propre finitude : « *Là on se dit, quand les parents sont partis, c'est mon tour. Il n'y en a plus au-dessus. Ça fait drôle. Ça fait une drôle d'impression* » (p. 14). Le décès de ses parents a également induit un relâchement des liens familiaux (moins de contacts, de réunions de famille) qu'il déplore. Ensuite, il a mal encaissé l'arrêt de son activité professionnelle, à 60 ans. Enfin, depuis trois ans, il estime avoir pris un « *coup de vieux* » : « *Et puis maintenant, je vous dis, c'est la vieillesse qui est là. C'est l'opération de ma femme et puis c'est la mienne et puis c'est la sienne* ». *De ce côté-là... Je ne sais pas, c'est peut-être un peu tout le monde, mais de toute façon, nous autres, ça accumule* » (p. 14).

Charles entretient un **rapport ambivalent à son âge actuel**. D'une part, les problèmes de santé, qui s'accumulent selon lui avec l'âge, sont une importante source d'angoisse et opèrent sur lui tels une épée de Damoclès : « *L'appréhension de la santé. C'est devenu mon obsession, c'est la peur d'encore une opération parce que j'en ai eu une l'an dernier, c'était une bêtise [...] mais j'ai eu une hémorragie pendant toute la nuit, il a fallu me mettre trois pochettes de sang et puis des mois et des mois pour me retaper. Donc, la maladie me fait peur [...] parce qu'on est encore ensemble, parce qu'on tient à vivre ensemble* » (p. 10 et p. 1). D'autre part, la retraite lui procure un sentiment de liberté et une sécurité financière qui le rassure : « *L'avantage, c'est la sécurité parce que l'argent tombe. La liberté. Je ne suis plus obligé de me lever à 7h du matin, je n'ai pas d'obligations envers personne sauf celles que j'ai voulues. Par exemple, nous faisons du bénévolat au centre d'accueil de B. et là, nous nous y tenons, ça va faire 20 ans* » (p. 4).

Sur le **plan relationnel**, Charles fréquente les **personnes de son âge** dans le cadre de son bénévolat ou d'activités paroissiales : « *Mais je vous dis, en dehors du bénévolat, il n'y a rien qui m'attire dans les trois fois 20 ou dans des trucs ainsi* » (p. 5). Il déplore d'ailleurs que

la relève ne se fasse pas, même s'il comprend le manque de disponibilités des plus jeunes. Il dit entretenir de bonnes relations de voisinage tout en précisant que ces contacts pourtant chaleureux restent conventionnels : « *On ne va pas les uns chez les autres. Si on a besoin, évidemment, on peut toujours les trouver, mais on n'est jamais les uns chez les autres* » (p. 5). Il souligne l'inéluctable érosion de son réseau social : « *Je souhaiterais jouer aux cartes, mais je ne trouve pas de copains pour le faire. Ils sont tous morts. J'y ai joué, mais ils sont partis. Dans le noyau d'amis, c'est la même chose : ça s'effrite, ça s'en va, ça meurt* » (p. 4). Concernant ses **relations avec les jeunes** (de son quartier), il apprécie particulièrement leur accueil, la dimension d'échange et leur reconnaissance à son égard : « *C'est nous prendre au cou. C'est vraiment sincère, ce n'est pas du bluff de nous supporter, nous sentons que ça leur est agréable qu'on soit là* » (p. 8).

Charles ne se plaint pas de la **façon dont notre société traite les personnes âgées** : « *On est bien considéré. On est vieux et les gens disent qu'on a l'air encore jeune* » (p. 27). Il trouve les autres en général plutôt prévenants : « *Si on fait une petite erreur à la caisse ou n'importe et qu'on se dit « on devient vieux », on nous reconforte en disant : ça arrive à tout le monde* » (p. 27). Paradoxalement, il est conscient de passer pour une personne âgée auprès des jeunes, sans pour autant se faire traiter de vieux : « *Moi-même quand j'avais 10 ans, à la guerre, maman en avait 40 et bien dans mon optique, c'était une vieille femme* » (p. 27). Les changements d'attitude qu'il perçoit à son égard (par ex. lui donner des charges plus légères à porter) sont principalement, pour lui, des marques de respect. Son entourage proche le sollicite régulièrement pour des conseils pratiques (droit à la pension, obtention de documents administratifs, prêt pour l'achat d'une maison, etc.) dans la mesure où Charles continue à se tenir informé des avancées sociales.

Enfin, Charles porte un **regard pessimiste sur l'avenir** : « *De toute façon, je n'ai pas nécessairement un caractère optimiste donc... comment expliquer ça... j'appréhende les années qui viennent* » (p. 2). Il a été très marqué par la crise des années trente puis par la Seconde Guerre mondiale, et s'inquiète de la conjoncture économique et politique actuelle pour l'avenir des jeunes : « *La crise économique, moi, je n'en ai plus rien à foutre, mais je me tracasse pour les jeunes, pour l'avenir de bien des jeunes parce que, moi, je suis né en 1930 et mon père me disait déjà « c'est la crise » et il en a souffert* » (p. 2). Il dit n'avoir plus d'ambitions si ce n'est de veiller sur le bien-être de son fils et de sa belle-fille.

6.3.1.5. Récit de Emilie (81 ans) : Devenir soi-même

« J'ai toujours eu, de plus en plus, le pouvoir d'être moi-même. Plus j'ai vieilli, plus je suis devenue moi-même » (p. 19).

Emilie, 81 ans, ancienne mère au foyer.

6.3.1.5.1. Résumé du parcours de vie

– Enfance : Emilie est née en 1928. Elle a grandi avec sa sœur dans un milieu aisé, entourée de ses grands-parents maternels : « Nos parents travaillaient beaucoup, mais à la maison ; ils avaient une usine. Ils étaient présents, mais nous étions quand même livrées à nous-mêmes pendant la journée » (p. 10). Elle semble avoir grandi dans l'ombre de sa sœur (d'un an sa cadette) avec laquelle elle entretenait une relation très ambivalente, entre admiration et jalousie : « On était absolument le jour et la nuit [...] c'est-à-dire que, comme ma sœur était fort entourée par la famille parce qu'elle était très belle et que, moi, j'étais qu'une petite gamine qui était toujours contente et qui ne faisait pas d'histoire, donc euh... j'étais laissée sur le côté. Donc, c'est pour ça que j'avais des amis partout » (p. 15). Déjà enfant, Emilie était attirée par le domaine artistique : « J'étais une petite fille très obéissante, très sensible euh... et déjà très attirée sur tout ce qui était les autres... les couleurs, l'harmonie de la lumière, des couleurs, de paysages et tout ça » (p. 13).

– Adolescence : Au Patro, elle fait la connaissance d'autres jeunes de son âge : « Là, j'étais moi-même tu vois, je n'étais pas avec ma sœur, donc je pouvais... être moi-même, c'est bien simple » (p. 17). Ainsi, Emilie s'est davantage tournée vers l'extérieur tandis que sa sœur était choyée par la famille : « Moi, de toute façon, on me laissait sur le côté, je faisais d'autres activités pourquoi, parce que, chez moi, j'étais pas intéressante quoi » (p. 16). Néanmoins, elles vont toutes les deux en pension et entrent ensemble à l'école d'infirmières.

– Début de l'âge adulte : Emilie a rencontré son futur époux au Patro. Elle s'est mariée à 23 ans et a arrêté ses études d'infirmière accoucheuse pour se consacrer à son foyer, son mari travaillant en tant qu'ingénieur dans le secteur minier. Ils tentent alors d'avoir des enfants. Emilie fera d'abord une fausse-couche et accouchera d'un enfant mort-né. Ils décident alors de déménager pour quitter l'ambiance minière et recevoir un meilleur suivi médical. Ils auront deux filles et un fils.

- Âge adulte moyen : En raison des nombreux déplacements professionnels de son mari à l'étranger, Emilie élève seule ses enfants. Elle s'occupe de l'intendance et parle d'elle comme d'une « coordinatrice », même en vacances : « *J'ai toujours été le bouche-trou pour tout (rires)... la bonne poire, disons. D'ailleurs, oui, voilà et je le suis toujours. Et quand quelqu'un a besoin de quelque chose, je suis toujours là* » (p. 18). Elle commence alors à fréquenter différents groupements locaux (dont elle assure la présidence) et des cours artistiques qui lui procurent de nombreux liens d'amitié. Emilie a bien vécu le départ de ses enfants du nid familial, ce départ représentant en quelque sorte sa « retraite » : « *Alors là, j'ai pu être moi-même, ce que je... ne faisais presque jamais, parce que j'ai toujours voulu faire passer les autres avant moi* » (p. 18). À cet âge, elle s'est également rapprochée de sa sœur grâce aux voyages et aux passions communes. Elle a ensuite perdu son fils dans un accident de voiture.
- Transition vers l'âge actuel : Le mari d'Emilie a pris sa retraite et est décédé quelque temps après. Emilie a poursuivi ses nombreux engagements sociaux et artistiques. Puis elle a accueilli chez elle sa sœur, atteinte de la maladie d'Alzheimer, dont elle s'occupe toujours actuellement. Elle possède un réseau social très étendu, forgé sa vie durant, qui lui permet de rencontrer des personnes de tout âge. Elle apprécie particulièrement les contacts avec les enfants et les jeunes, parmi lesquels ses 4 petits-enfants.

6.3.1.5.2. Analyse thématique du rapport à l'âge actuel

Emilie est une dame âgée de 81 ans. Veuve, elle vit depuis quelques années avec sa sœur cadette atteinte de la maladie d'Alzheimer. Elle se considère « *en très bonne forme* » pour son âge et est engagée dans de nombreuses activités culturelles et artistiques (cours de peinture, aquarelle, poésie, conférences, présidente de plusieurs associations locales, etc.). Depuis son adolescence, Emilie s'est constitué un réseau social qui est encore fort présent à ses côtés ; ses enfants habitant loin, c'est vers ses amis qu'elle se tourne en cas de pépin. Elle possède un grand sens de la spiritualité, de l'art, de la bonté et de la dimension humaine ; autant de valeurs qui lui ont été transmises à la fois par ses parents mais aussi par son parcours de vie. Cette « philosophie » l'aide à faire face aux changements liés à l'âge.

Emilie perçoit son **avancée en âge** comme une succession de paliers, en se référant essentiellement au vieillissement physique : « *J'ai des paliers où tout va admirablement bien, ma santé est*

splendide, enfin pour mon âge, et alors j'ai des paliers où je commence à voir des petits pépins, une oreille bouchée, mes yeux qui ne sont plus convenables, je vois moins, des... que je n'arrive pas à faire sur ma journée ce que je veux faire » (p. 2). C'est pourquoi, elle se ménage des pauses « pour pouvoir décompresser parce que je suis attirée par énormément de choses [...] plusieurs moments de la journée où je peux réfléchir à ce que je ferai, je ne ferai pas » (p. 1). Avant l'âge de 70 ans, elle dit ne pas s'être rendu compte qu'elle vieillissait : « J'allais faire des stages sur les terrains d'aquarelle et je... je faisais absolument tout ce que les jeunes faisaient, j'étais même audacieuse, plus qu'elles. Je vais dire, si on allait sur la [rivière] ou bien n'importe euh... j'attirais même les hommes qui étaient là aussi parce que euh... [...] j'ai toujours eu beaucoup de succès auprès des vieux hommes ou des jeunes hommes, ça a toujours été [...] Tu sais, la normalité de mon corps, je ne l'accepte même pas parce que je vais me forcer pour aller à mon club de littérature, je vais revenir et je vais encore souper après la conférence et tout, je reviens à trois heures du matin, hein. Bon, le lendemain ça, c'est dur, hein (rires). C'est comme les jeunes quoi, hein, tu vois. Donc, j'ai difficile d'accepter d'être une vieille personne. Voilà » (pp. 21-22). Elle estime être entrée dans la vieillesse à l'âge de 80 ans lorsque sa sœur et elle ont été malades et affaiblies.

Par rapport à son **âge actuel**, Emilie distingue donc son vieillissement corporel de sa forme morale : « Sur le plan physique, oui. Tandis que sur le plan moral, non, parce que sur le plan moral, je suis toujours pleine d'idées, pleine de choses intéressantes à faire et... que je parviens à euh moins vite à faire » (p. 2). Elle estime qu'à son âge, elle a encore quelque chose à apporter aux autres : « Avec ma philosophie, je veux être là quand on a besoin de moi, et si je ne sais plus physiquement, je sais encore moralement avec mon esprit et mon cœur qui vont très bien » (p. 5). Emilie perçoit son âge actuel à la fois comme son âge intime et son âge idéal car celui-ci lui offre énormément de libertés : « Mon âge idéal. Ah ça ! Ah, c'est comme maintenant. Pour moi, s'il n'y avait pas mon corps c'est... c'est maintenant... c'est... c'est terrible à dire, mais c'est depuis que j'ai perdu mon mari et que mes enfants sont partis [...] parce que c'est à ce moment-là que j'ai pu me retrouver en intimité avec moi-même, avec ma vraie personne » (p. 23). Seule ombre au tableau, elle évoque spontanément sa **vie affective** et le manque qu'elle ressent de l'absence d'un homme à ses côtés : « Actuellement, ce qui compte le plus pour moi, et que je n'ai pas, ce serait un échange avec un homme

[...] euh, les personnes qui ont la chance de vivre vieux à deux, je trouve ça un cadeau du Bon Dieu [...] parce que c'est une présence d'homme qui est complètement différente de moi... enfin... on est des hommes, des femmes, nous n'agissons pas de la même façon. Et ceux qui ont eu une vie approchante de la mienne, d'ailleurs quand je sors, ils viennent se mettre près de moi et alors on parle pendant un temps fou et ils me racontent tout (rires) » (pp. 5-6). Cependant, malgré son succès auprès de la gente masculine, elle ne s'autorise pas à s'engager dans une relation approfondie, ce qu'elle explique de la manière suivante : « Je crois que c'est parce que je ne veux pas être une charge pour quelqu'un que j'aime, tu comprends ? Voilà. Parce que, à 80 ans, on ne sait pas ce qui peut nous arriver et c'est tout ! » (p. 3). En résumé, Emilie **ne se sent pas vieille**, si ce n'est quand son corps la rappelle à l'ordre, notamment grâce à l'importance qu'elle accorde à la créativité et à l'attention portée aux autres : « Selon moi, si on se sent vieux, c'est quand on pense à soi. Quand tu ne penses pas à toi, tu ne te sens pas devenir vieux. Quand tu penses que tu dois être près du pharmacien pour si en cas, que tu dois être près du docteur ou qu'il soit près pour si en cas, tu... tu ne veux plus conduire parce que si en cas et toutes des choses comme ça et bien, alors là, tu deviens vieux. Tu deviens vieux, tu restes chez toi [...] dans ton petit cocon et bien là... t'es vieux hein. Si tu ne cherches pas à comprendre les autres, à les aider avec ce que tu sais euh... à les aimer aussi [...] Alors, voilà, ça, ça fait devenir vieux et ça, je n'y tiens pas » (p. 22).

Au **niveau relationnel**, Emilie apprécie depuis toujours le **contact avec les bébés et les enfants**. Aussi, devenir grand-mère a été merveilleux. Actuellement, elle entretient des échanges réguliers avec ses petits-enfants mais aussi avec des jeunes du village et des diverses associations dont elle s'occupe : « Enfin, je suis fort bien accueillie par les enfants. [...] Par exemple, s'ils sont tous rassemblés à un endroit dans le village, je passe et ils vont tous me faire signe, et bien, je suis heureuse parce que je sais que moi, la vieille mamy, ils m'apprécient encore quoi. Euh ils se souviennent peut-être de ce que j'ai fait quand ils étaient plus petits ou... oui. Oui, c'était ouvert pour eux » (p. 5). Elle apprécie également être en compagnie de **personnes de son âge** auxquelles elle apporte – et qui lui offrent en retour, une entraide ainsi qu'un partage de vécu et d'émotions : « On a tous eu un passé, on a tous maintenant encore un avenir. Or, j'essaye d'être avec les autres personnes âgées euh... que nous soyons encore bien en échange, que nous ne soyons pas un genre de légume qui n'apporte que peu, enfin. Euh... donc... nous nous aidons mutuellement » (p. 7).

Emilie porte un regard critique sur la **manière dont les personnes âgées sont considérées dans notre société** : « *Quand on est seul, on voit, on se dit c'est une femme seule et alors euh... y'en a qui sont prêts à vous accueillir et y'en a d'autres qui s'en retirent complètement, hein, parce qu'on croit justement qu'une personne vieille et seule... euh faudra peut-être s'en occuper [...] On a un regard sur nous comme euh... on aurait pour une personne à qui on va devoir donner quelque chose de soi-même pour... alors on ne s'en occupe pas, on ne les regarde pas... on passe inaperçu euh... Dans le fond, c'est quelquefois très bien euh... tu vois. C'est ça qui fait, c'est une ambivalence euh... parce que le regard des autres, t'es content quelquefois qu'on ne te regarde pas, hein* » (pp. 6-7). Pour Emilie, c'est le monde extérieur qui la renvoie à son propre vieillissement, mais elle revendique une **intériorité** propre aux gens âgés : « *On est toujours étonné de voir qu'une personne âgée, c'est encore euh... un patrimoine intérieur de tout ce qu'ils ont vécu et que malgré qu'ils ont besoin d'aide, ils peuvent en apporter aussi, d'une autre façon qu'avec son corps mais euh... certainement avec leur vécu, ce qu'ils font encore pour adoucir leur vieillesse et ce qu'ils font encore pour les jeunes. Voilà* » (p. 24). Elle est néanmoins parfois confrontée à un manque de considération dû à son âge : « *Ça m'est arrivé dans des réunions où j'allais euh... essayer de trouver de l'aide pour les groupements dont je faisais partie et que du fait de mon âge, parmi toutes les jeunes femmes qui étaient là, euh... je devais prendre la parole sinon on ne me la donnait pas. Voilà, parce que j'étais âgée, voilà* » (p. 26).

Sa **philosophie pour l'avenir** est de vivre en communion avec l'époque actuelle : « *Je trouve qu'il faut faire un effort aussi. Des personnes qui n'ont jamais eu ou plutôt intéressées par beaucoup de choses, même leurs enfants, une fois qu'ils étaient partis, ils étaient bien contents, ils sont loin et bien ils sont loin. Je trouve que ces personnes-là se vieillissent elles-mêmes, de plus en plus, et finissent très mal* » (p. 29). Pour sa part, elle souhaite continuer à être dans l'échange et présente moralement pour les autres, comme elle l'a toujours été.

6.3.1.6. Récit de Alfred (83 ans) : Rester jeune dans sa tête et dans son corps

« Je me considère, moi, comme une voiture de collection, on la bichonne, on la sort aussi hein, on va rouler aussi, mais on la fait durer et moi, je me fais durer » (pp. 2-3).

Alfred, 83 ans, ancien chef d'entreprise.

6.3.1.6.1. Résumé du parcours de vie

- Enfance : Alfred est né en 1926 et est issu d'une famille d'ouvriers d'origine juive. Il a deux frères et une sœur. Il se souvient de son enfance : « Lorsque j'étais petit garçon et qu'on habitait près de la gare dans un quartier populaire. On partageait avec ma famille un appartement et bon, là, j'étais bien quoi. J'étais encore avec mes parents et ma famille » (p. 16).
- Adolescence : À 14 ans, Alfred a perdu son frère aîné (des suites d'une appendicite non traitée) qui était son modèle : « Pour moi, ça a été mon premier drame d'enfance, quoi. Et puis il m'avait ouvert à la culture, j'avais soif de connaissance » (p. 19). Ensuite, il s'est inscrit aux Arts et Métiers (section mécanique) et a commencé à fréquenter des jeunes de son âge : « À 15 ans, on allait au cinéma, on allait rue N. et on allait en bande, on allait au bois. On faisait des choses simples à notre portée » (p. 19). En 1942, Alfred doit porter l'étoile jaune : « J'étais le seul à avoir une étoile juive dans mon groupe de copains et on me prenait pour le shérif de la bande. Pour vous dire qu'on ne pensait pas au danger. Donc, j'étais avec les gens de mon âge, on prenait tout ça à la rigolade, quoi » (p. 20). Par la suite, Alfred et sa famille doivent « disparaître » et porter un faux nom. Pendant cette période, il continue à avoir des contacts avec des jeunes de son âge. C'est à ce moment-là qu'il rencontre celle qui deviendra sa femme quelques années plus tard : « Elle m'a mis le grappin dessus et puis, moi, je me suis laissé faire. On a formé un petit couple, pas comme les jeunes d'aujourd'hui, hein. À cette époque, c'était très fleur bleue, hein, on se tenait par la main » (pp. 20-21). En 1944, il est dénoncé et déporté avec sa famille dans les camps de concentration. Il sera le seul rescapé : « Cette période n'a pas du tout été facile pour moi, je suis rentré et puis là j'ai perdu mes parents, j'étais tout seul et j'ai dû me débrouiller tout seul pour faire quelque chose de mes dix doigts » (p. 16).

- Début de l'âge adulte : Alfred se marie et a deux enfants ; un garçon et une fille. Fort de ses talents de dessinateur, il crée une agence de publicité : « *Et puis un grand tournant dans ma vie, c'est quand j'ai commencé à créer toutes mes sociétés, à commencer mon métier grâce à mon sens de la communication* » (p. 16). Il a toujours été très sportif et découvre à cette époque la plongée sous-marine.
- Âge adulte moyen : Vers 50 ans, Alfred traverse une période de doute, suite à la perte de son travail, et pense alors au suicide. Mais il trouve en lui-même la volonté de se battre : « *Je me suis dit que je n'allais pas pouvoir continuer, et vous savez ce qui m'a tenu, c'est mon hobby. J'avais la plongée sous-marine et bon, de fil en aiguille, j'ai créé un magasin en ville* » (p. 23). Il a vécu le départ de ses enfants comme une continuité : « *Combien de parents mettent au monde des enfants pour les garder enfermés, il faut leur apprendre à voler de leurs propres ailes et, moi, c'est ce que j'ai fait avec mes enfants. Peut-être aussi le fait que je me suis retrouvé si jeune sans parents a fait que j'ai voulu apprendre à mes enfants ce que c'était de se débrouiller seul, moi je les ai aidés à s'épanouir mais bon, ils se sont quand même débrouillés et j'en suis ravi* » (p. 22). D'autant qu'il leur a transmis ses deux passions : la plongée à son fils qui a repris ses affaires à l'étranger ; la fibre artistique à sa fille. Ils sont toujours très proches et entretiennent des contacts réguliers (notamment grâce à Internet).
- Transition vers l'âge actuel : Alfred a subi une opération du dos qui lui a fait prendre conscience de son vieillissement. Il reste néanmoins « *très actif sportivement et aussi intellectuellement* » (p. 2). Il anime en particulier des conférences-témoignages sur sa vie pendant la guerre auprès des jeunes dans les écoles. Il entretient sa forme en marchant tous les jours. Il s'occupe également d'un club de plongée qu'il a créé pour les seniors. Chaque dimanche, sa femme et lui accueillent volontiers leur fille et leurs 4 petits-enfants. Alfred veut être présent pour eux et aime discuter de leurs projets professionnels.

6.3.1.6.2. Analyse thématique du rapport à l'âge actuel

Alfred est un homme âgé de 83 ans. Il est marié depuis plus de 60 ans et a 2 enfants et 4 petits-enfants. Déporté pendant la guerre, il a perdu toute sa famille dans les camps de concentration, ce qui lui a inculqué la volonté de se battre pour faire quelque chose de sa vie : « *J'ai toujours trouvé quelque chose pour me remettre sur les rails, je n'ai jamais voulu subir ma vie comme beaucoup, je veux me battre et*

faire en sorte que les choses bougent et changent » (p. 23). Il s'est donc (re-)créé une famille et une carrière professionnelle en misant sur son propre potentiel. Sa famille constitue toujours à l'heure actuelle une ressource importante pour faire face au temps qui passe : « *Ma famille reste le plus important pour moi, sans eux, je ne me sentirais pas aussi bien* » (pp. 1-2) ; « *Donc, tous les dimanches, on se rejoint avec ma famille, avec mes petits-enfants. Et ça, c'est très important aussi quand vous prenez de l'âge, vous n'êtes pas isolé parce que ça, c'est très important, parce que beaucoup de vieilles personnes sont mises à ce moment-là en retrait, on les met alors dans un home en disant qu'elles vont être bien, mais finalement ça les écrase et ça les amoindrit et ça les fait... voilà. Il faut rester toujours actif dans son milieu habituel et en relation avec sa famille et avec ses amis* » (p. 4).

Durant son **passé professionnel**, Alfred a créé plusieurs sociétés, dans le domaine de la publicité d'abord, puis en rapport avec son hobby, la plongée sous-marine. Son statut de chef d'entreprise l'amenait à beaucoup bouger tout en étant présent pour sa famille. Son accession à la retraite, à 63 ans, semble avoir été vécue dans une continuité : « *Moi, je partais dans le temps avec mon travail et tout, puis maintenant aussi hein, je continue aussi à faire des choses de mon côté avec mes séminaires. Et c'est pour ça, le fait de me retrouver avec ma femme quand mes enfants sont partis de la maison, ça ne m'a rien fait* » (p. 22). Ayant toujours été un homme de communication, Alfred transmet aujourd'hui aux plus jeunes dans les écoles, son histoire passée durant la guerre.

Ce qui donne à Alfred **l'impression de vieillir**, ce sont : « *Les petites choses de la vie, on se rend compte que notre corps change et qu'il ne sait plus faire les activités qu'on a fait depuis toujours. Donc, c'est principalement le corps qui change mais bon, dans mon cas, je sais comment me manipuler, donc, je ne trouve pas que vieillir serait négatif. On apprend juste à se mouvoir autrement, plus comme avant mais autrement* » (p. 9). Avec l'âge, il ressent une diminution de ses performances et de sa capacité à récupérer, mais il s'adapte aux limites actuelles de son corps : « *Donc, je trouve que ça c'est très important, plus on avance en âge – parce que tout le monde va y passer, heu, il faut pouvoir se connaître et je me connais bien, je veux dire que je fais pas d'excès. [...] J'entretiens mon corps comme une voiture de collection qu'on bichonne pour la garder le plus longtemps possible* » (p. 2 et p. 23). Très sportif étant plus jeune, il continue à entretenir son corps par une pratique sportive quotidienne : marche et gymnastique (stretching) tous les jours, plongée sous-marine une fois

par semaine, etc. Il ajoute cependant : « *Je considère que c'est avant tout l'âge qu'on a dans la tête qui est important. Moi, je suis jeune dans ma tête, je profite de tout ce qui m'est donné par la technologie et je trouve que c'est aussi important pour rester en contact avec le monde. C'est la manière dont on se sent dans sa peau qui est important. Naturellement, certains bobos sont là, mais c'est aussi important de relativiser, parfois, et ne pas se dire que tout est fini parce qu'on a tout d'un coup un bobo. Non, il faut y faire face comme un adulte, et puis c'est tout* » (p. 28).

Alfred vit son **âge actuel de façon positive** : « *Je suis content d'avoir mon âge, je me sens bien dans ma peau* » ; « *Je trouve que mon âge n'est pas un fardeau à porter, comme je dis, il faut se préserver et savoir comment se manipuler, mais pour le reste, je continue à faire les choses que je faisais avant. Comme le sport, la plongée et puis surtout les livres. [...] Je ne m'inquiète pas, je vis ce qui m'est donné chaque jour de vivre, avec toutes les évolutions technologiques qui me permettent de m'ouvrir sur le monde* » (p. 1 et pp. 8-9). Ainsi, l'avantage principal de la prise d'âge consiste, pour Alfred, à être plus philosophe et pouvoir regarder sereinement le déroulement de toute une vie : « *Sûrement le fait qu'on voit comment sa vie s'est déroulée et qu'on en est satisfait. Le fait que, quand je me retrouve avec des jeunes, je fais chaque fois l'expérience de voir que j'ai accompli beaucoup de bonnes choses à travers les mauvaises choses. Les événements de la vie font que vous vous orientez vers quelque chose et puis, avec l'âge, on relativise beaucoup. Ça, je crois que c'est l'avantage qu'on a quand on a mon âge. Le fait que, quand on regarde les petits bobos, ils deviennent beaucoup moins graves* » (p. 8). Par contre, il lui est très pénible de voir l'état physique de son épouse se détériorer et de ne rien pouvoir faire, sinon prendre soin d'elle et l'aider au mieux comme il l'a toujours fait.

Sur le **plan relationnel**, Alfred entretient un **contact particulier avec les jeunes**, qu'ils s'agissent de ses petits-enfants ou de ceux qu'il rencontre lors de ses séminaires dans les écoles. En raison de son histoire de vie particulière durant la guerre, on lui demande régulièrement de témoigner de son passé et de son expérience, ce qui lui permet de transmettre « *un message d'espoir* » aux plus jeunes : « *Je trouve que parler aux jeunes c'est important, combien de professeurs ne savent pas parler aux jeunes. Ils leur donnent des messages contradictoires et ils ne savent alors plus quoi penser. Moi, je suis clair, je dis qu'on peut devenir quelqu'un en le voulant vraiment* » (p. 10). Ces rencontres lui donnent l'opportunité, en se

racontant, de prendre conscience de ce qu'il a accompli durant sa vie : « *J'ai besoin de savoir que j'ai laissé une trace sur cette terre, que j'ai fait des choses importantes qui ont pu aider mes enfants, mes petits-enfants. [...] J'ai besoin de savoir que j'ai su m'en sortir avec le peu que j'avais, j'étais tout seul, et j'ai su m'en sortir pour arriver à devenir quelqu'un dans ma vie* » (p. 24). On peut dire qu'il s'identifie aux jeunes : « *Les jeunes sont mes modèles de référence, ils me permettent de savoir que j'ai su apporter une vision différente de celle qu'ils ont jusqu'à maintenant* » (p. 24). Concernant ses **relations avec les gens de son âge**, Alfred dit qu'il ne se sent pas mal à l'aise de les fréquenter pour autant qu'ils s'agissent de personnes actives comme lui, c'est-à-dire « *des seniors, mais pas des vieux* » (p. 13). Il a d'ailleurs créé un club de plongée pour les seniors : « *On se voit, on rit, on mange [...] je trouve que ce n'est pas parce qu'on a mon âge qu'il faut rester absolument dans son fauteuil, heu, avec ses pantoufles et la télévision. Non, je suis encore une personne qui a certains besoins, notamment ceux de me retrouver avec des gens agréables, qui m'apprennent quelque chose et à qui je peux apprendre aussi quelque chose. [...] Je me retrouve parmi les aînés qui parlent d'autres choses que du passé* » (pp. 13-14).

Alfred reconnaît l'existence de **stéréotypes sociaux sur les gens âgés**, mais il s'en écarte aussitôt : « *Tout est relatif, quoi, et tout est une question de comment on se manipule. Moi, je sais comment me manipuler pour me sentir bien dans ma peau, et puis c'est tout. Mais évidemment, il y en a toujours qui sont un peu empotés avec la vieillesse, et qui ne savent pas très bien gérer leur âge, ce qui n'est pas du tout mon cas* » (p. 27). Pour lui, il y a une **différence entre « être âgé » et « être vieux »**. Être âgé signifie être actif et vivre en accord avec son temps : « *Moi personnellement, heu, j'ai toujours essayé de vivre mon âge avec l'évolution de l'époque, ça veut dire que je suis resté jeune dans ma tête et je suis resté jeune dans mon corps, je crois qu'il faut un équilibre entre les deux [...] Je profite de la vie moderne, j'ai un ordi, j'ai un gsm, j'ai la télévision, etc. Donc, je veux dire que je suis très curieux [...] Et ça m'apporte une ouverture sur le monde, c'est ça qui est formidable. Donc, voilà comment je vis mon âge, pas la vieillesse* » (pp. 2-3). Tandis qu'être vieux, c'est « *l'image de la décrépitude* » (p. 3) comme évoquée dans la chanson de Jacques Brel, mais c'est aussi être déconnecté du monde extérieur : « *Vous savez, il est impératif de rester en contact avec le monde dans lequel on vit, alors rester chez soi, ce n'est pas vraiment la solution miraculeuse pour vivre vieux. [...] Quand on se sent vieux, c'est peut-*

être aussi qu'on se sent en porte à faux avec le reste du monde, moi, ce n'est pas mon cas, au contraire » (pp. 23-24).

En conclusion, l'adaptation d'Alfred à son propre vieillissement repose sur un **principe de continuité** : « *Il faut pas décrocher, il faut avoir une vie qui continue, qui évolue et en tenant compte de ses possibilités physiques, intellectuelles, mais garder toujours la même orientation* » (p. 6). De la même manière, transmettre son vécu lui permet d'influencer le cours des choses et lui assure de **rester présent dans l'avenir** : « *Et puis, je vous dis, hein, je suis un homme de communication, donc il faut que je reste fidèle à moi-même, comme on dit, et parler me permet aussi de rester celui que je suis, c'est-à-dire de parler de mon histoire* » (p. 32). Et ainsi de laisser une trace...

6.3.1.7. Récit de François (86 ans) : Vivre en paix avec les autres et soi-même

« Je crois que, premièrement, le fait qu'on a plus de temps libre, le fait qu'on vieillit, qu'on se rend compte que le plus important dans la vie, c'est le bien qu'on fait aux autres » (p. 9).

François, 86 ans, ancien ingénieur technicien.

6.3.1.7.1. Résumé du parcours de vie

– Enfance : François est né en 1922 dans un village, en milieu rural. Il est le cadet, « *le petit retrouvé* » d'une fratrie de 4 garçons. Il entretenait davantage de relations avec les enfants du village qu'avec ses frères, beaucoup plus âgés que lui : « *Avant les 6 ans, c'était la liberté complète. Surtout là-bas, dans les A. : pas d'école maternelle, nous étions des petits « sauvages »... [...] On était toujours en train de jouer avec les jeunes du village. Surtout beaucoup de contact. Un peu comme ici dans le quartier. C'est pas comme en ville, qu'on ne se connaît pas. Là, on se connaît depuis qu'on est tout jeune, qu'on joue. Et quand on a été à l'école ensemble, on joue encore aux récréations, mais aussi après* » (p. 13). Après l'école, il aide également ses parents agriculteurs pour les travaux à la ferme.

– Adolescence : François part à l'internat pour ses études secondaires. Il se décrit comme un adolescent « *normal* » qui apprécie la compagnie des gens de son âge : « *Je ne me tenais pas isolé, hein. Au contraire. On faisait partie de différents mouvements et tout ça...*

Et aussi, au collège, à C., on s'organisait toujours pour jouer et tout ça... Et des jeux... Et même du théâtre et tout ça... On aimait bien la compagnie » (p.14). Il entame, à 21 ans, des études supérieures d'ingénieur technicien. En 1944, François (22 ans) est engagé dans la résistance et assume l'intendance de ses compatriotes retranchés dans les bois.

– Début de l'âge adulte : François termine ses études à 25 ans et part travailler et habiter en ville. Se sentant très isolé, il déménage dans une pension en périphérie. Sa maman décède à cette période. Il se marie à l'âge de 31 ans avec une jeune femme de 9 ans sa cadette qu'il connaît depuis l'enfance. Ils auront 3 fils, puis ils s'installent dans la maison qu'il a fait bâtir. À cette époque, François reprend ses activités dans une chorale et est membre actif d'un mouvement chrétien : *« Et c'est comme ça qu'on se fait des amis... on participe à la chorale, mais aussi aux réunions des ouvriers chrétiens..., ça fait des contacts, beaucoup de contacts. Et alors, on connaissait tout le quartier quoi. Et alors, je me plaisais bien »* (p. 17). Il passera beaucoup de temps dans les trajets qui le mènent à son travail.

– Âge adulte moyen : À 48 ans, François a subi une opération de l'estomac qui a entraîné une certaine fatigue dont il a appris à tenir compte. Le départ des enfants du nid familial n'a pas été marquant dans la mesure où ils reviennent très souvent *« à la maison »* : *« À chaque occasion, que ce soit à Noël, à Nouvel An, à Pâques... [...] disons qu'on fête ça régulièrement, les anniversaires... Et aussi, des petits voyages organisés [...] Donc, on n'est pas séparés de nos enfants, nos petits-enfants. [...] Il n'y a pas eu de séparation. On est toujours restés en contact. Je ne demande pas mieux, moi »* (p. 17).

– Transition vers l'âge actuel : François a pris sa retraite à 65 ans et a, semble-t-il, retrouvé une liberté perdue depuis l'enfance : *« Ah oui! Parce que... Tu as les astreintes : c'est l'école, c'est les études où tu es séparé de tes parents ; parce que c'était à l'internat. Et puis après, c'est la société, tu dois travailler : tu es astreint à un certain horaire. Et puis alors, à l'heure de la retraite, là, tu retrouves une liberté appréciée. Très appréciée »* (p. 14). Il poursuit ses activités *« à son aise »*. Il fait partie de plusieurs mouvements (3 fois 20, chorale paroissiale, chœur classique) et aime recevoir et rendre visite ou service à sa famille, ses amis. Malgré certains problèmes de santé (qu'il gère sans difficulté), il s'estime chanceux, par rapport à d'autres, de vivre encore chez lui avec son épouse. Il confie faire chaque jour des exercices et une sieste qui le maintiennent en forme.

6.3.1.7.2. Analyse thématique du rapport à l'âge actuel

François est un homme âgé de 86 ans. C'est un ancien ingénieur technicien (secteur électrique). Marié depuis 55 ans, il a 3 fils et 6 petits-enfants qu'il voit très régulièrement. Malgré des problèmes de santé (opérations à l'estomac et au cœur, cancer de la prostate, diabète), il profite du temps libre que lui a apporté la retraite pour rendre service et partager des moments agréables avec ses proches (famille élargie, amis). Il est engagé dans plusieurs mouvements chrétiens dont la chorale paroissiale où il s'occupe du programme pour la messe dominicale.

François a vécu son **passé professionnel** comme un temps rempli d'astreintes : « *Quand tu vas travailler, moi, je devais me lever tous les jours à 6h du matin, puis prendre le train, travail, des déplacements parfois [...] et alors le soir la même chose [...] on arrivait à la maison passé 19h et ce n'était pas toujours facile* » (p. 1). Par conséquent, il considère la pension comme une période « *magnifique* » : « *Maintenant, c'est la vie relax, je me lève à 8h, je lis mon journal pendant la matinée, je m'occupe un peu de la correspondance, je fais un peu de travail au jardin quand c'est l'été. Je travaille aussi un peu pour ma chorale [...] mais tout ça à mon aise, quoi* » (p. 1 et p. 3). Il profite de ce temps disponible pour rendre visite ou service à son entourage, autant que possible.

François dit ne pas avoir ressenti véritablement les **signes de la prise d'âge** car ils se sont installés progressivement : « *Ce qui donne l'impression de vieillir, quand même, c'est que je suis tout même plus limité dans les travaux plus durs, je vais dire, je ne les fais plus, mais je m'arrange pour qu'ils soient faits. Tu vois, c'est ça. Alors, question mémoire ça, ça va, ça va. Ce qui fait que je suis aussi plus limité, tu sais, c'est aussi dans les promenades, je ne peux plus faire de trop longues promenades* » (p. 5). Il semble être à l'écoute des modifications physiques liées son âge et s'y adapter facilement en réaménageant son existence en fonction de ses possibilités : « *Malgré tout, l'âge étant là, tu n'as plus l'énergie et puis tu te dis : "Écoute, tu sais te faire aider. J'ai les moyens de le faire. Je me fais aider". [...] Voilà, on fait un peu plus appel à d'autres, à des équipes spécialisées pour faire ce qui est plus dur pour toi* » (p. 20 et p. 2). Malgré plusieurs opérations et handicaps (ex. baisse d'audition), il estime ne pas encore avoir « basculé » dans la vieillesse : « *On sent qu'on n'a plus 20 ans. Mais regarde, le jardin, ben, je l'ai fait bêcher. Et maintenant, il est déjà semé. C'est moi qui l'ai semé. Donc, tu vois, il*

n'y a pas de chute quoi. Le jour qu'on dirait "Et bien oui, à partir de cet âge-là, il a dû abandonner le jardin", ça, ça ferait une rupture. Mais c'est pas le cas. C'est pas le cas. [...] La vieillesse ? Je ne m'en suis pas encore rendu compte (rire) » (p. 20). D'autant qu'entretenir son jardin contribue à le maintenir en forme.

François considère son **âge actuel** comme « *une très belle période de la vie* » : « *Et bien, j'ai 86 ans, je suis très heureux, je peux dire que je suis vraiment content de ma vie. J'ai fait une très belle jeunesse, j'ai eu ma période de travail et, depuis 20 ans maintenant, je suis pensionné et je trouve que c'est la plus belle... L'avantage, c'est que nous sommes chez nous ici, que j'ai ma femme ici qui est vraiment très gentille, ça fait beaucoup aussi, mais je suis très content de ma situation actuelle, je voudrais que ça dure encore longtemps !* » (p. 1). Il apprécie particulièrement pouvoir être disponible et rendre service à sa famille et son entourage. Il se perçoit comme ayant de la « chance » par rapport à d'autres personnes de son âge. Ces comparaisons descendantes lui servent de repères et le rassurent : « *Et bien, je vais dire sans me flatter, que je suis privilégié, malgré tous les handicaps que j'ai, je dois dire que je sais encore marcher assez bien, je sais encore faire mon jardin, je sais animer une société, j'ai encore la tête bonne, je me classe dans les privilégiés. Malgré les handicaps que j'ai, hein. Et, je te dirai, je suis aussi privilégié par le fait que j'ai trois enfants et six petits-enfants et ils s'entendent bien et, de ce côté-là aussi, je m'estime heureux que ça se passe comme ça* » (p. 11). Ses valeurs chrétiennes et sa foi profonde l'aident à prendre conscience des bonheurs du quotidien. Son seul regret de vieillesse est d'ailleurs d'observer un désintérêt pour la religion et une diminution de la foi chez les jeunes.

François possède un **réseau social étendu**, forgé sa vie durant, notamment grâce à son implication dans différents groupements (chorales, 3x20, etc.). Avoir de bonnes relations familiales, de voisinage et « *avec un petit peu l'univers* » est quelque chose qui a toujours beaucoup compté pour lui, dès son enfance passée au village : « *Le plus important ? Et bien, je dois dire que c'est la paix, quand tu as déjà la paix dans ton ménage, dans ta famille, avec... Ici, par exemple, c'est un quartier où on s'entend très bien, quand c'est l'été, on se voit régulièrement et puis on connaît tout le monde. Quand on descend en ville, on rencontre parfois des gens et c'est à tout moment qu'on est amené à se voir et à se parler et ça fait aussi partie de la vie, tu vois. J'ai de bons contacts avec tout l'entourage et avec le voisinage* » (p. 2). Il apprécie la compagnie des **gens de son âge**, mais

aussi des **plus jeunes** et, en particulier ses petits-enfants qu'il voit régulièrement. Le rôle qu'il tient dans sa **famille**, à l'instar de la position qu'il occupe dans son réseau social, est celui de « *doyen* » : « *Je suis le doyen de la famille. Oui, une fois que tu atteins un certain âge, tu es forcément le doyen ! Quel rôle ? Et bien, je dois dire, pouvoir rendre service quand j'en ai l'occasion. Les recevoir quand ils ont envie de revenir, leur rendre visite et rester en rapport avec eux. S'ils ont un problème, essayer de les résoudre avec eux. [...] Tu vois, c'est un peu tout ça, c'est notre rôle quoi. Rendre service et rester en contact, c'est notre rôle* » (p. 7). Voir ses enfants et petits-enfants réunis autour d'un bon repas, lors des fêtes familiales, le rend heureux. Il garde aussi le contact par téléphone avec le reste de sa famille élargie (neveux, nièces, etc.). Il utilise son Gsm, mais pas Internet car il n'en a pas l'usage.

Concernant le **regard de la société sur les personnes âgées**, François estime que, dans son entourage, les gens sont très respectueux : « *Je dois dire qu'ils me respectent beaucoup, ils m'estiment. Je suis très content de l'appréciation qu'ils ont de moi. Ils sont toujours prêts à rendre service. [...] Et je vais dire que... ils sont étonnés de mon âge. C'est ça. Alors, ils trouvent bien de faire encore ce que je fais, malgré l'âge. Donc, tu vois ? Pour moi, c'est bien quoi, j'aime bien ça que... qu'ils ne me considèrent pas comme le vieux, quelqu'un qui... qui porte bien son âge, quoi. Et qui maîtrise bien son âge...* » (p. 24). Il pense donc que les autres le respectent eu égard à son âge, mais surtout à la façon dont il l'assume.

Le souhait de François pour **l'avenir** est de continuer à vivre dans sa situation actuelle, avec son épouse à ses côtés ; ils veillent l'un sur l'autre. Il est néanmoins conscient d'arriver au **terme de sa vie** : « *Et bien, je vois qu'il viendra un terme à ça quand même. C'est-à-dire que je vais avoir 86 et demi bientôt et je sais que d'ici trois-quatre ans, ce sera la fin, hein, il ne faut pas se faire d'illusions. J'ai la chance d'arriver jusque-là, mais il faut être réaliste, on y arrivera* » (p. 5). Ce qu'il craint surtout, c'est de se retrouver dépendant et isolé, dans un home, comme c'est le cas de certains amis : « *C'est triste de voir quelqu'un que tu as connu qui se trouve dans une chaise roulante, qui parle difficilement, qui cherche ses mots tout ça. Et bien, ça, j'ai peur que ça puisse m'arriver. J'aimerais mieux que le Bon Dieu me reprenne comme ça, quoi. Mais tout en demandant d'aller le plus loin possible ! (Rires)* » (p. 5). À nouveau, sa foi chrétienne l'aide à relativiser et à rester confiant : « *Tu sais, on ne peut pas connaître de quoi sera fait le lendemain, ça, on ne sait pas. On prie, mais on n'est*

pas maître de son avenir. L'avenir n'est à personne, hein, comme le disait quelqu'un, l'avenir est à Dieu » (p. 6).

6.3.1.8. Récit de Solène (87 ans) : Vivre pour rendre les autres heureux

« La compréhension de plus en plus grande de chacun. Ça, vraiment, ça compte quand on vieillit. De comprendre de mieux en mieux chacun qui vous entoure, de pouvoir les aimer comme ils méritent d'être aimés, de pouvoir être avec eux » (p. 3).

Solène, 87 ans, ancienne femme au foyer.

6.3.1.8.1. Résumé du parcours de vie

– Enfance : Solène est née en 1921. Elle se souvient de son enfance dans l'appartement familial qui donnait sur le bois : « *On entendait la nuit et ça me ravissait... c'était la nuit, on entendait les oiseaux qui chantaient à trois heures du matin. C'était extraordinaire, c'était magnifique* » (p. 17). Elle se décrit comme une petite fille sérieuse et très mûre pour son âge, qui ressentait intensément les problèmes du couple parental : « *J'avais vis-à-vis de papa et de maman un rapport spécial parce que papa trompait maman, comme il était pas possible, et maman était un modèle de vertu [...] je l'admirais énormément* » (p. 18). Elle se sentait aussi responsable de sa sœur jumelle qui n'était pas très « *équilibrée* » : « *Elle me ressemblait pas du tout et avec qui on n'avait pas d'intimité parce qu'on n'avait rien de commun. [...] Je me sentais responsable d'elle. Je ne me sentais pas comme une sœur à qui j'aurais pu demander des conseils ou parler* » (p. 17). En contrepartie, ses grands-parents maternels représentaient un modèle de couple auquel elle a toujours aspiré : « *Ils s'entendaient très bien, c'était un ménage remarquable. Ce qui, alors là, m'a frappée beaucoup, c'est combien on peut être heureux en ménage même âgés... même âgés... ils s'adoraient depuis toujours et ils le disaient* » (p. 19).

– Adolescence : Solène a vécu une adolescence partagée entre la compagnie des gens de son âge et le soutien qu'elle procurait à sa maman (« *l'âme du foyer* ») suite aux infidélités de son père : « *J'aimais beaucoup, dans mes amies, connaître justement celles qui ne me ressemblaient pas. Celles qui me ressemblaient, je savais que*

ça allait toujours, mais j'aimais bien être avec d'autres personnes qui ne me ressemblaient pas... donc me montraient le monde d'une autre façon, me faisaient voir le monde d'une autre façon. [...] Je regrette certaines choses que je n'ai pas faites parce que j'avais peur que ce soit de la fatigue pour maman, parce que j'aidais beaucoup maman et que maman avait besoin d'aide parce que papa n'était pas toujours facile... euh... de ce fait, je me suis privée de pas mal de choses. Ça, c'était un petit peu dommage. Je le sentais, mais j'aimais maman par-dessus tout [...] je voulais pas qu'elle soit trop malheureuse... » (pp. 18-19). Solène a commencé à travailler comme infirmière et a entamé des études de médecine.

– Début de l'âge adulte : Malgré une mauvaise image du couple et une conception dichotomique de la différence entre les hommes et les femmes, Solène se marie à l'âge de 20 ans et arrête ses activités étudiantes et professionnelles : *« J'aurais beaucoup aimé continuer mes études de docteur. Oui, parce que j'avais commencé, comme on s'est marié et qu'A. ne voulait pas que je travaille, il voulait que je sois toute à lui, j'ai pas pu continuer, il a pas voulu »* (p. 26). En effet, à ce moment-là dans son milieu, les femmes ne travaillaient pas et tenaient le ménage : *« J'ai jamais été comprise vraiment dans mes désirs parce que c'étaient pas des désirs de l'époque »* (p. 29). S'ensuivent des *« années de souffrance »* durant lesquelles elle et son mari tentent d'avoir un enfant sans succès. Durant cette période, Solène garde régulièrement les enfants de la famille pour rendre service. Le couple décide finalement d'adopter pour *« rendre un enfant heureux »* : *« Je voulais être infirmière ou adopter, enfin l'un ou l'autre pour me sentir utile, pour me sentir moi-même. [...] Je me dis qu'il [son mari] a peut-être voulu qu'on adopte [...] pour me faire plaisir... [...] Je ne sais pas s'il aime tellement les enfants »* (pp. 2-3). Suite au décès de sa sœur, Solène et son mari recueillent également les deux fils de celle-ci : *« Mon rapport avec les trois enfants que j'ai élevés, il est différent avec les trois parce que c'est forcé. Ils sont contents tous les trois d'une chose [...] c'est que « ah bah, on n'est pas sorti du ventre de maman, aucun de nous trois n'est sorti du ventre de maman », alors ça, ça les mettait sur le même plan. Vous comprenez, ils étaient contents d'être pareils vis-à-vis de moi, chacun »* (p. 11).

– Âge adulte moyen : Solène semble avoir abordé la cinquantaine de façon sereine : *« On se sent encore jeune et puis, malgré tout, on a quand même de l'expérience »* (p. 32). Le départ des enfants du foyer a représenté un grand changement : *« On est un peu seul quand ils*

s'en vont, les enfants. On éprouve brusquement une solitude. Une solitude et presque un regret de les voir s'en aller et, d'un autre côté, on est quand même très content parce qu'on se dit "c'est nécessaire, c'est bon, c'est normal" » (p. 30). Néanmoins, son fils adoptif n'a pas quitté et vit toujours au domicile parental. Un des fils de sa sœur est, quant à lui, décédé dans la vingtaine.

– Transition vers l'âge actuel : Solène a continué à prendre soin de son mari et de son fils, dont elle se sent très proche : « *Je ne voudrais pas que ma vieillesse soit pour eux lourde* » (p. 1). Elle s'est également occupée de sa maman, dans un lien très fusionnel, jusqu'à la fin de sa vie (93 ans). Elle aime rester « *naturelle* », telle qu'elle a toujours souhaité être, sans pourtant paraître ses 87 ans. Elle entretient des relations avec quelques amies d'enfance avec qui elle aime échanger son point de vue et parler littérature. Elle va régulièrement se promener au bois pour son plaisir et pour « *rester en forme* ».

6.3.1.8.2. Analyse thématique du rapport à l'âge actuel

Solène est une dame âgée de 87 ans. Elle vit dans un appartement en ville, avec son mari (atteint de la maladie d'Alzheimer depuis quelques années) et son fils adoptif encore célibataire. Sa vie durant, Solène a donné le meilleur d'elle-même pour rendre les autres heureux ; c'est, pour elle, ce qui donne sens à son existence. Aujourd'hui, elle a le sentiment de moins compter pour les autres car, à cause de son âge, on lui demande moins de services. Elle regrette que les relations soient devenues plus distantes avec sa famille (élargie).

Solène a commencé à ressentir les **premiers signes de la prise d'âge** il y a une quinzaine d'années : « *Ce que je sens, c'est que j'ai moins de résistance, moins de force, donc quand même, ça m'oblige à tenir compte de cette fragilité. Mais l'envie est toujours là, oui oui oui* » (p. 42). En ce sens, on voit combien à 87 ans, le décalage entre le physique et le psychique est toujours marqué : « *On n'a pas la même résistance aussi physique. Et ça, ça, c'est ce qui me gêne le plus dans le fond parce que euh... intellectuellement, je n'éprouve pas tellement ce... cette impression d'avoir vieilli. Et ça, c'est très curieux, mais je n'ai pas l'impression d'avoir vieilli parce que j'ai encore ma tête et que je me dis « mais je suis comme avant ». Enfin, je fais... je prends des décisions... » (pp. 31-32). Bien qu'elle ait le sentiment d'être toujours la même femme, elle souligne qu'avec l'âge, la diminution des forces physiques remet en question de nombreux*

projets : « *C'est un empêchement quand même de vieillir. Vieillir empêche quand même certaines initiatives, certaines choses qui sont dues à « est-ce que je pourrai le faire ? Parce que est-ce que je serai suffisamment forte pour être toujours bien comme il faut être pour faire ça ? »*. C'est quand même le problème que je me pose maintenant. Si je veux faire quelque chose, il faut que je m'assure que je puisse le faire. C'est vraiment le problème des personnes âgées, ça » (p. 42). Néanmoins, dans son entourage, on la perçoit souvent comme étant plus jeune que son âge, ce qu'elle trouve agréable.

La perception qu'a Solène de son **âge actuel** est très ambivalente, entre pulsion de vie et crainte obsédante de la mort : « *Dans l'avancée en âge, y'a une chose qui me révolte tout à fait, c'est la séparation définitive avec la mort. [...] C'est une chose que je ne peux pas arriver à accepter ni pour moi ni... et encore moins pour les autres. Mourir, voir mourir, savoir qu'on meurt, savoir que d'un seul coup tout va s'arrêter, que la personne qui est là, bien vivante, qui vous parle et tout ça, hop, en une minute elle n'est plus là, qu'elle devient froide, ça, c'est une horreur, une horreur épouvantable. [...] C'est pas une chose naturelle, pour moi* » (p. 3 et pp. 34-35). Solène s'interroge beaucoup sur sa foi et, à travers elle, la promesse d'une vie éternelle. Malgré sa profonde répulsion à envisager la fin de toute vie, elle dit avoir toujours aimé celle-ci : « *C'est fou les choses qu'on apprend en vivant, sur les autres, sur soi-même, sur tout le monde, c'est vrai qu'on s'enrichit quand même tous les jours. Ça, c'est sûr, alors ça, c'est un côté très positif de la vie. S'enrichir de la richesse des autres et puis de sa propre vie, de son propre vécu. C'est sûr qu'on gagne quand même* » (pp. 5-6). Ce qu'elle trouve passionnant dans la vie, c'est cet échange perpétuel entre donner et recevoir dans les rapports avec les autres : « *On a des joies, on a des peines, et ce mélange de joies et de peines est quelque chose de ah... très très prenant, de profond, et ça vous surprend toujours quand même. On croit qu'on est blindé ou on croit qu'on sait tout, qu'on... mais finalement non, c'est toujours nouveau, toujours des surprises* » (p. 13).

Concernant ses **relations avec les autres**, on retrouve la même bipolarité. D'une part, Solène estime qu'avec l'âge, la compréhension des autres et de soi-même augmente : « *La compréhension de plus en plus grande de chacun. Ça, vraiment, ça compte quand on vieillit. De comprendre de mieux en mieux chacun qui vous entoure, de pouvoir les aimer comme ils méritent d'être aimés, de pouvoir être avec eux* » (p. 3). Cela est particulièrement vrai avec son fils adoptif, dont elle se

sent très proche, mais aussi **avec son mari** : « Mais sinon, avec A. [son mari], plus on prend d'âge, plus finalement on s'entend bien finalement. Parce qu'on se comprend peut-être mieux quand même. Plus on vit ensemble, plus on se comprend mieux quand même. Enfin je sais pas... mais je trouve que c'est pas plus mal de vieillir en s'aimant parce qu'on s'aime pas de la même façon, c'est pas du tout la même chose, mais c'est autre chose. Et cet autre chose est assez comblant » (p. 30). Elle regrette néanmoins une perte d'intimité depuis que le couple fait chambre à part (en raison des fréquents réveils nocturnes de son mari qui l'empêchaient de dormir). D'autre part, elle constate avec tristesse qu'en vieillissant, on la sollicite moins : « Je sens que j'ai moins d'intérêt pour les autres. Et ça me rend un peu triste de sentir que les gens ne peuvent plus compter sur moi comme avant, parce qu'avant on pouvait compter sur moi... ça toujours toujours et on m'a prise pour beaucoup de choses parce qu'on comptait sur moi. On savait que je faisais ce que je disais. Si je promettais de garder un enfant ou ceci, je faisais tout pour » (p. 41). Elle apprécie la **compagnie de deux amies de son âge** (une belle-sœur et une cousine) avec lesquelles elle peut « parler sérieusement » : « Si on se téléphone, on est sur le même plan immédiatement. Et immédiatement, on peut se parler pendant une heure de choses de notre intimité presque. Et quand elle[s] vien[nen]t, on passe une après-midi ensemble, et on parle toutes les deux et on n'arrête pas, sur nos vies, sur nos façons de penser, sur nos désirs » (pp. 33-34). Solène a toujours aimé également le **contact avec les jeunes**. Elle a accueilli pendant de nombreuses années des étudiants chez elle : « Y'en a pas un ni une avec qui j'ai eu une difficulté. Et au contraire, ils étaient toujours heureux de venir et on bavardait un moment, et puis je leur parlais de leur famille, et puis je leur demandais de leurs nouvelles, tout ça et d'eux-mêmes de leur côté. [...] Ça s'est toujours tellement bien passé que c'étaient comme des enfants à moi et que j'aimais beaucoup et qui continuent de m'écrire » (p. 7). Solène ressent néanmoins un énorme manque du fait de ne pas avoir de petits-enfants.

Au niveau du **regard social porté sur les personnes âgées**, Solène considère qu'elles sont « la terreur » des plus jeunes, « une source de souci pour les autres » : « En général, je trouve que ce n'est pas sympathique. Les gens ne sont pas très compréhensifs. Ils ne vous téléphonent plus, ils ne viennent plus vous voir, ils ne s'intéressent plus à ce que vous vous intéressez ou alors, on les sent qu'ils viennent par devoir » (p. 38). Elle entend souvent dire au sujet d'autres

personnes de son âge : « *"Ah ben un tel, maintenant, il vaudrait mieux qu'elle meure maintenant, parce que ça va être une charge pour ses enfants ou ça va être ceci ou ça va être..."*. Des choses négatives, des choses désagréables. Alors quand on a mon âge, on se dit « bah moi aussi ». Je le prends pour moi aussi » (p. 39). Ce qui la scandalise surtout, c'est l'indifférence des gens autour de la mort des vieux : « *Je vois les gens de mon âge et je vois ce qui se passe quand quelqu'un meurt. Je vois bien comment ça se passe. [...] C'est affolant de penser que quand on est mort, vous n'existez plus pour les autres. Très vite, très vite, les gens, ils n'ont plus besoin de vous, ils n'ont plus besoin d'être en rapport avec vous* » (p. 46). Pour Solène, qui a voué sa vie entière à s'occuper des autres et à faire leur bonheur, c'est très douloureux de penser qu'elle n'existera plus pour eux au-delà de la mort.

Par conséquent, Solène préfère **vivre dans l'instant présent** : « *C'est vraiment ça qu'il faut, c'est vivre le présent. Faut pas s'amuser à vivre dans le passé ou dans l'avenir parce que c'est pas bon, finalement. Moi, quand j'essaie d'envisager trop de choses dans l'avenir, ça se passe jamais comme ça et c'est pas bon. Je crois qu'il faut vraiment vivre le présent, le mieux possible, pour que tout le monde soit heureux* » (p. 36). Elle souhaite continuer à vivre « *en bonne intimité avec son mari et ses enfants* » : « *Malgré l'âge, je voudrais rester bien disponible pour eux, pour qu'ils puissent me faire vivre leur vie à eux aussi, enfin les enfants, qu'ils puissent avoir le désir de me parler, de me raconter un petit peu ce qu'ils font, de rester dans leur vie quand même, être toujours aimée d'eux, c'est un petit peu égoïste, mais je les aime beaucoup et je désire qu'ils gardent de moi... [...] toute une compréhension qui a toujours existé* » (p. 1).

6.3.2. Analyse inter-cas des stratégies de négociation identitaire

6.3.2.1. Les stratégies de négociation identitaire face au vieillissement individuel et social : entre assimilation et accommodation (Axe 1)

6.3.2.1.1. Quand l'âge se fait menace

Pour certains sujets (comme Roger), l'avancée en âge est perçue comme une dégénérescence irréversible qui débute vers la

cinquantaire, une succession d'involutions. Roger (70 ans) situe d'ailleurs l'âge idéal dans la vie d'un homme vers 45-50 ans, à la manière des images d'Epinal : « *Quand on a acquis la maturité, mais qu'on n'a pas encore les problèmes de vieillesse* » (p. 35). C'est aussi l'âge intime qu'il se donne aujourd'hui, comme s'il était difficile pour lui de se représenter un « après ».

Lorsque l'investissement dans le travail était une valeur centrale pour l'identité, l'obligation de la retraite (la limite d'âge légale étant fixée à 65 ans par la société) marque une rupture dans le parcours de vie et éjecte l'individu de la principale source de valorisation de soi, comme l'exprime également Roger : « *Le fait d'être coupé de toute activité économique ou professionnelle ou même relationnelle, ben oui, ça vous fait vous sentir à l'écart. La retraite, c'est ça hein. À 65 ans, moi, j'aurais encore bien pu continuer à travailler, ça me plaisait bien. Mais on m'a pas donné le choix. À 65 ans, on m'a dit « faut partir, c'est le moment ». Et donc ça, c'est vraiment une mise à l'écart, hein. Je ne dis pas que je serais encore là maintenant, cinq ans après, mais j'aurais voulu pouvoir partir quand moi je le voulais* » (p. 41). L'arrêt de l'activité professionnelle peut également aller de pair avec une réduction des contacts sociaux qui est redoutée : « *À partir du moment où on accepte ça, donc de ne plus sortir et de vivre replié sur soi-même, alors c'est... ça précipite encore la fin. Il faut au contraire essayer de lutter le plus possible pour sortir et pour avoir des contacts sociaux. [...] C'est une bonne chose de pouvoir s'efforcer de continuer à avoir une activité dans l'un ou l'autre domaine quoi* » (Roger, pp. 42-43). Dans cette optique, la règle d'or pour contrer le vieillissement serait de rester actif, car « *si on s'arrête, on est foutu* » assure Roger (p. 44). La solution viendrait de la possibilité de maintenir des investissements, dans le secteur associatif par exemple, pour combler (dans une certaine mesure) le besoin de se sentir utile.

Cette dynamique identitaire, qui peut s'apparenter au refus de vieillir, suppose un intense travail de distanciation psychique par rapport à l'identité d'âge. Face au vieillissement physiologique, une première stratégie consiste à rester actif, c'est-à-dire à entretenir son corps et sa santé par des activités sportives quotidiennes (marche, vélo, gymnastique) et par une hygiène de vie saine : « *Je sais très bien que le jour où je n'aurai plus la santé, c'est fini, même mes occupations actuelles je devrai les abandonner. Donc, je m'accroche et pour ça, je marche beaucoup, en été je vais encore faire un peu de vélo...* » (Roger, p. 3). On retrouve également cet impératif de rester actif « *sportivement et intellectuellement* » chez Alfred (83 ans) qui

assume pourtant son âge et semble accepter les limites actuelles de son corps. Outre les bienfaits de l'exercice physique sur la santé, on perçoit l'existence d'un risque symbolique à « s'arrêter » ou « décrocher » pour l'équilibre psychique de ces sujets.

Lorsque les signes du vieillissement (physique) se manifestent inexorablement, un mécanisme de dénégation⁸³ peut venir faire rempart contre une réalité inacceptable : « Pfff... Je ne veux pas y croire. Mais il faut bien, il faut bien se faire une idée que... oui. [...] Quand je me vois [sur des photos], je me dis « oh mais j'ai quand même pris un coup de vieux ». [...] Et c'est pour ça que je ne voulais pas qu'on fête mes septante ans, parce que j'ai pas envie qu'on me le rappelle. [...] Je veux croire que j'en ai encore cinquante, je vais rouler à vélo, j'aime encore bien de faire toutes mes activités, je fais mon jardin, je fais le jardin de [son fils] et tout. Mais je sais très bien que ça ne va plus durer vingt ans, hein » (Roger, p. 31). Dans la même logique, certains attributs caractéristiques de la vieillesse (ex. canne, lunettes) peuvent être difficiles à accepter, malgré leur utilité fonctionnelle, comme l'exprime Marie (78 ans) : « Quand je me promène avec ma canne, c'est un peu difficile d'avoir l'air jeune! [...] Je la prends quand même, parce que si je tombe et que je ne l'ai pas... [...] mes enfants vont encore me tomber dessus! » (p. 38 et p. 3). C'est comme s'il y avait un risque de contagion de l'identité tout entière à endosser certains attributs stéréotypiques : « Ça va me vieillir de 10 ans de marcher avec une canne, qu'est-ce que vous allez faire de moi? » (Marie, p. 3). Pour Solène (87 ans), la dénégation porte moins sur le vieillissement que sur la perspective de sa propre mort : « Quand je m'aperçois que j'ai 87 ans, alors ça, je veux pas le croire quand même, je peux pas arriver à le croire parce que je me sens pas 87 ans. [...] Parce que 87, ça me fait 90 tout de suite. Alors là, je me dis « non, j'ai pas 90 ans, ça c'est pas possible, voyons ». Mais c'est effrayant! Après, les 100 ans, mais c'est épouvantable de penser ça! C'est atroce! Et puis la mort! » (p. 34).

Les efforts de distanciation psychique portent aussi sur l'étiquette « vieux » imposée par la catégorie d'âge. C'est le cas de Roger qui se défend face au regard que les autres portent sur lui, particulièrement dans les situations sociales où l'âge se (re)marque (par ex. lorsqu'on

⁸³ Nous utilisons le terme *dénégation* par analogie à la notion de *déni* de la réalité (forme plus extrême) définie comme un « mode de défense consistant en un refus par le sujet de reconnaître la réalité d'une perception traumatisante » (Laplanche & Pontalis, 1967, p. 115). Cet élément de la réalité extérieure est rejeté par le sujet qui ne peut admettre qu'il lui appartient.

lui cède la place dans les transports en commun ou les salles de réunion, lorsqu'on veut porter une charge à sa place) : « Ça donne à réfléchir. On se dit « ah bah quand même, je ne suis plus tout jeune ». Mais encore une fois je... Tout ça, ce sont des petits signes auxquels on réfléchit quand ça se présente, mais pour le moment, je ne me sens pas encore sur une voie de garage, je ne me sens pas vieux quoi » (p. 8). Marie, qui pourtant assume son âge actuel et se « félicite d'être vieille », refuse aussi catégoriquement d'être considérée comme une « vieille gâteuse » : « Je suis vieille... ce sont des mots, je ne me sens pas vieille » (p. 2). Elle protège son estime de soi en mettant en avant la distinction entre le corps et l'esprit : « Je veux bien qu'on dise que je suis vieille, que je ne sais pas marcher, que je suis « gnanngnan », mais ça, je ne veux pas qu'on dise que mon esprit est vieux, parce que ça, ce n'est pas vrai ! » (p. 41). Le stéréotype qui associe vieillesse et sénilité est donc réfuté, de même que toute forme d'infantilisation (par ex. ne pas demander son avis à la personne, lui dire ce qu'elle doit faire, faire les choses à sa place même si cela part d'une bonne intention) : « On a tendance à infantiliser les vieilles personnes. Moi, je pense que c'est vrai hein, on les infantilise. Donc, c'est à elles à lutter pour ne pas se laisser faire, mais ce n'est pas évident » (Marie, p. 51).

Dans les relations avec les autres, un certain faux-semblant⁸⁴ peut être de mise visant sans doute plus à préserver son image de soi qu'à tromper l'interlocuteur. Sollicité pour une demande de renseignements liés à son ancien métier, Roger constate : « Si cette femme-là m'avait dit « je viens vous voir demain » [...] j'allais potasser là-dessus, tourner toutes les pages des dossiers que j'ai encore et tout pour pouvoir lui répondre le mieux possible. [...] On veut se montrer à la hauteur, tout en sachant bien qu'on ne l'est plus tout à fait » (p. 49). Alfred adopte, quant à lui, dans le contexte bien précis de conférences-témoignages à propos de son vécu durant la guerre, une attitude de dissimulation sélective de son âge, comme pour neutraliser⁸⁵ ce paramètre dans la relation et rendre possible

⁸⁴ Goffman (1975) s'est intéressé au maniement du stigmaté dans les situations sociales intermédiaires (sans doute les plus fréquentes) où celui-ci n'est ni totalement dissimulé, ni totalement dévoilé. Il en déduit que : « Etant donné le grand avantage qu'il y a à être considéré comme normal, quiconque, ou presque, est en position de faire semblant n'y manquera pas à l'occasion » (p. 93).

⁸⁵ Pour Castelli (1997), la *neutralisation* est une modalité de gestion du stigmaté (tout comme la différenciation ou la relativisation) qui consiste à contester ou rejeter le critère servant de base à la catégorisation sociale.

l'identification des plus jeunes à ce qu'il a pu vivre à leur âge : « *Les jeunes me voient comme le vieux qui vient parler comme un vétéran. Ce n'est pas ça, je sais qui je suis mais bon, voilà heu, les jeunes aussi me voient comme plus jeune que mon âge, donc du coup, ça change un peu l'image qu'on envoie aux autres. [...] Bon heu, j'ai apparemment une voix de jeune. [...] Ben je vais faire l'expérience, la prochaine fois que je vais faire un témoignage près des jeunes, je vais leur demander tout simplement de fermer les yeux pendant 10 minutes et je leur explique pourquoi je vais faire cette expérience. Comme ça je disparaissais, vous avez le vieux bonhomme que vous avez devant vous qui disparaît et vous n'avez plus que ma voix. Et vous savez, quand vous supprimez un des sens, les autres se développent. L'attention est beaucoup plus soutenue* » (pp. 28-29 et p. 7). Enfin, dans le milieu professionnel, certaines stratégies d'anticipation ont permis à Roger de garder la face, comme lorsqu'il a demandé à son beau-fils de l'initier à l'informatique (à la fin de sa carrière), avant que la transition n'ait lieu dans son entreprise, pour pouvoir rassurer son patron sur ses capacités d'adaptation, malgré son âge.

Parmi les stratégies de différenciation positive de soi, on note l'usage fréquent des comparaisons descendantes (favorables) avec les pairs (moins bien lotis). C'est le cas de Marie qui se compare à sa voisine : « *Mais je crois qu'il y en a qui se replient sur eux-mêmes quand même et ça, je trouve ça triste. C. pourtant elle n'est pas âgée, elle a au moins dix ans de moins que moi, moi, je pense qu'elle se replie sur elle-même* » (p. 45). Roger insiste, quant à lui, sur la distinction entre soi (et par extension ceux qui, comme lui, ne sont pas vieux) et les autres (les vieux) : « *Je me sens jeune, comparativement aux autres... [...] Je connais un monsieur qui a 5 ou 6 ans en plus que moi, et qui est au moins aussi jeune que moi. Il fait encore du vélo, même plus que moi et tout donc... Par contre, il y en a d'autres qui sont vraiment des vieillards, hein, à mon âge. [...] Sans le vouloir je considère que, ça, ce sont des vieux. Et que... et qu'A. et moi, on n'est pas vieux. D'ailleurs, quand A. et moi on se rencontre ou qu'on se téléphone, [...] on ne se lamente pas [...] on parle de choses comme ça sans se lamenter sur son sort quoi* » (pp. 12-13). Nous verrons plus loin qu'Alfred établit également une démarcation entre les seniors, auxquels il s'identifie, et les vieux qu'il ne fréquente pas.

Néanmoins, ces stratégies de protection de soi face au vieillissement individuel et social, semblent avoir leurs limites dans certaines situations où l'âge est un marqueur significatif, comme le rapporte Roger : « *Quand on parle de choses et d'autres, avec des*

gens que je ne connais pas bien, et que je peux dire que j'ai quand même connu la guerre [ou l'expo '58], même si j'étais enfant j'ai quand même connu la guerre, ça a l'air d'impressionner hein. [...] On ne me juge pas négativement pour autant, mais c'est à ce moment-là que la différence d'âge se marque » (p. 39). La crainte de passer pour un « vieux radoteur » est alors bien présente, jusqu'à instiller un doute dans le regard intime qu'il porte sur lui-même : « Depuis quelques temps, il me semble qu'on me demande plus souvent mon âge que... Est-ce que maintenant je parais quand même plus vieux? Peut être bien... [...] Je ne me suis jamais considéré comme un vieux, mais maintenant peut-être que je commence à radoter, peut-être, je ne sais pas... [...] Ça commence à se sentir à mon avis, oui. Enfin, moi ça ne me travaille pas, mais ça travaille mes interlocuteurs apparemment » (Roger, pp. 38-39).

6.3.2.1.2. L'avancée en âge comme un défi

Pour d'autres sujets (comme Pierrette, Emilie, Alfred, François), l'avancée en âge est envisagée à la lumière d'un cycle « global » de la vie (*life-span development*) ponctué de transitions, vécues non pas comme des moments de rupture mais dans une logique de continuité.

Ainsi, la retraite peut s'ouvrir comme un « temps pour soi », pleinement savouré, après des années d'occupation professionnelle ou centrées sur l'éducation des enfants : « *Je ne dois plus travailler, ça c'est vraiment chouette, même si j'adorais mon travail d'institutrice. C'est gai de pouvoir faire ce qu'on veut de ses journées. [...] On a du temps pour nous...* » (Pierrette, p. 2) ; « *C'est de se lever quand on veut, c'est d'aller ou de ne pas aller chez quelqu'un, euh, de travailler au jardin ou de ne pas y travailler, de recevoir des amis, des copains et tout ça... parce qu'on le veut bien, euh, et qu'on n'est pas obligé comme quand on travaillait ou quand on avait une grande famille. Donc ça, c'est vraiment une bonne chose* » (Emilie, p. 2) ; « *C'est la vie relax, je me lève à 8h, je lis mon journal pendant la matinée, je m'occupe un peu de la correspondance, je fais un peu de travail au jardin quand c'est l'été. Je travaille aussi un peu pour ma chorale [...] mais tout ça à mon aise, quoi* » (François, p. 1 et p. 3). Ce temps libéré permet d'investir des activités de loisirs et des relations amicales qui sont une importante source de satisfaction. Alfred évoque, quant à lui, l'importance de maintenir ses activités (antérieures) dans une logique qui préserve le sentiment de continuité : « *Ce n'est pas de dire, je vais avoir 60 ans, je vais prendre ma*

pension et je vais commencer à organiser ma vie, à faire quelque chose. Y en a combien qui ont dit « maintenant, je vais commencer à faire quelque chose » et qui ont tenu 2-3-4 ans et qui ont disparu. Tout simplement, ils ne se sont pas préparés à ça. Il faut pas décrocher, il faut avoir une vie qui continue, qui évolue et en tenant compte de ses possibilités physiques, intellectuelles, mais garder toujours la même orientation. On peut changer, bien sûr, mais je suis un homme de communication et je communique » (p. 6). C'est pourquoi il continue à rester actif et à entretenir ses facultés physiques et mentales (par le sport, la lecture et ses séminaires sur la Seconde Guerre mondiale dans les écoles), comme il l'a toujours fait en travaillant.

Dans cette dynamique de vieillissement, les modifications liées à l'âge sont perçues et reconnues comme telles, de sorte que des stratégies de gestion permettent les adaptations nécessaires (ni plus, ni moins) aux limitations fonctionnelles. Parmi celles-ci, l'optimisation sélective consiste à investir pleinement ses ressources dans un nombre limité d'activités choisies (Freund & Baltes, 2003), ce dont Pierrette, Emilie ou Alfred témoigne : « *Je profite un maximum de ce que la vie peut m'offrir et, dès que je sens que cela devient un peu trop, je me repose et puis je reprends mes activités, je ne veux pas en faire trop non plus et être épuisée...* » (Pierrette, p. 2) ; « *Je me ménage des paliers pour pouvoir décompresser parce que je suis attirée par énormément de choses [...] des paliers à plusieurs moments de la journée où je peux réfléchir à ce que je ferai, je ne ferai pas* » (Emilie, p. 1) ; « *Simplement pour vous dire que l'âge, pour moi, y a des choses que je ne fais plus parce que je connais mon corps, je sais que je ne peux plus descendre en profondeur [plongée] plus bas que 30 mètres, mais je suis toujours très actif sportivement et aussi intellectuellement* » (Alfred, p. 2). Une telle sélection des buts semble impliquer une attitude réflexive par rapport à sa propre existence, comme le souligne Emilie ou Solène : « *Quand c'est comme ça, c'est moi qui me mets à l'écart parce que j'ai besoin de détente, de réflexion, de façon de voir comment euh... je vais continuer ma vie* » (Emilie, p. 26) ; « *Maintenant, je sens bien que, ben oui, je ne peux pas faire tout ce que j'aurais fait, et puis il faut que je réfléchisse... [...] Si je veux faire quelque chose, il faut que je m'assure que je puisse le faire. C'est vraiment le problème des personnes âgées, ça* » (Solène, p. 32 et p. 42).

Certaines stratégies de compensation⁸⁶ peuvent être mises en œuvre pour pallier les limitations physiques ou mentales, comme l'exprime Solène : « Bah les manques qu'on a à mon âge, je peux les rattraper facilement parce que je vais ou plus vite ou moins vite... je fais attention à une chose et pas à une autre » (p. 38). Pour Alfred, il s'agit d'apprendre à « se manipuler autrement » tout en maintenant ses activités antérieures. La compensation peut aussi impliquer le recours à des aides externes (par ex. s'appuyer sur une canne pour marcher, utiliser un diable pour porter des charges lourdes) ou le fait de déléguer certaines tâches devenues trop difficiles (par ex. bêcher le jardin, laver les vitres) : « Si ce sont des travaux plus durs, alors je le fais faire, ou alors si ça devient trop dangereux pour moi et c'est comme ça pour tout. On fait faire ce qu'on faisait avant, quoi. [...] On fait un peu plus appel à d'autres, à des équipes spécialisées pour faire ce qui est plus dur pour toi » (François, p. 2). La qualité du réseau relationnel est alors déterminante, comme le relève Emilie : « Quand j'ai des pépins, j'ai beaucoup d'amis que je me suis fait au cours de la vie et ces amis-là, alors, je leur demande quelques aides ou comment je dois faire parce que mes enfants sont très loin » (p. 1). Le sentiment d'autonomie peut être maintenu dans une interdépendance qui questionne néanmoins l'individu : « J'avais du mal à accepter que les gens viennent m'aider à accomplir certaines tâches, aujourd'hui je me suis habituée, et puis cela me fatigue moins car je ne les fais plus... Mes filles avaient peur que je me fasse mal ou que je tombe, donc c'est vrai que c'était mieux que quelqu'un s'occupe du jardin, des vitres... Je suis quand même encore contente de pouvoir conduire, je ne suis pas encore un danger public et, au moins, j'ai encore ma liberté, je ne suis pas obligée de dépendre de quelqu'un » (Pierrette, p. 16).

Différentes stratégies de relativisation⁸⁷ permettent également de prendre du recul par rapport à sa propre condition. Plusieurs participants insistent sur la distinction entre l'esprit et le corps (ou l'être et le faire) comme pour tempérer la diminution des

⁸⁶ La *compensation* peut se définir comme l'usage de moyens alternatifs, lorsque les moyens qui étaient efficaces ne sont plus disponibles, en vue de maintenir un niveau donné de fonctionnement (Freund & Baltes, 2003).

⁸⁷ Pour Castelli (1997), la *relativisation* permet de moduler l'importance et/ou la signification accordées aux signes-vieillesse, par un déplacement du critère d'évaluation (par ex. se comparer à des pairs moins bien lotis plutôt qu'à des critères d'excellence), par la prise en compte du contexte (élargi) de l'évaluation ou encore par l'humour.

performances et ne pas se laisser envahir par le corps (Gommers, 1992). L'utilité de la relativisation est spontanément évoquée par Alfred : « *Les évènements de la vie font que vous vous orientez vers quelque chose et puis, avec l'âge, on relativise beaucoup. Ça, je crois que c'est l'avantage qu'on a quand on a mon âge. Le fait que, quand on regarde les petits bobos, les petits bobos deviennent beaucoup moins graves* » (p. 8). François estime, quant à lui, que sa foi chrétienne l'aide à relativiser et à apprécier sa propre situation : « *Le fait de prier pour les autres [malades, hospitalisés], tu te rends compte que tu as de la chance, toi, tu comprends? Et parfois on relativise mieux, on se dit qu'on ne va pas s'en faire pour ça, qu'il y a pire que ça. [...] Je suis bien et je dois apprécier le bonheur que je connais, quoi* » (p. 4). Emilie évoque une certaine sagesse qui s'impose avec l'âge, presque par nécessité de faire le tri dans sa vie entre le bon et l'accessoire : « *Il faut être obligé, je crois, par quelque chose entre nous, quelque chose qu'on n'a plus en physique et qui nous oblige à devenir plus intérieur et plus riche, plus... de voir tout ce qu'il faut laisser sur le côté* » (p. 31). Pour Alfred, ce qui est bien avec l'âge, c'est qu'il devient philosophe, ce qui lui apporte un certain détachement émotionnel par rapport aux événements. De même, une attitude optimiste semble aussi aider à relativiser les inconvénients liés à la prise d'âge : « *Il ne faut pas rester sur ce qui est négatif, il faut continuer à avancer même quand des obstacles viennent nous gêner... Avec toutes les choses qu'on vit, les décès, les maladies, les petits tracas de la vie quotidienne, il ne faut pas rester là-dessus, il faut avancer à son rythme et être conscient de nos faiblesses mais aussi de nos qualités...* » (Pierrette, p. 17) ; « *Il faut continuer et se dire qu'on a encore tant d'années à réaliser, autant les passer agréablement en voyant les choses de façon positive* » (Alfred, p. 28).

Parmi les stratégies de relativisation, les comparaisons favorables sont régulièrement utilisées. Elles peuvent faire référence aux membres plus accablés du groupe des pairs (cf. comparaisons intragroupes) : « *Je me trouve en bonne santé par rapport à certaines autres personnes, oui j'ai de l'arthrite et j'ai eu une hernie, mais je n'ai pas de difficultés pour marcher, conduire... donc, je pense que je suis une chanceuse, en tout cas pour le moment, car on ne sait jamais ce qui peut nous arriver...* » (Pierrette, p. 5) ; « *Je dirais que mes performances au sport ont diminué, même si j'ai toujours fait du sport, on voit qu'il y a des choses que je n'arrive plus à faire comme avant. J'ai toujours fait du sport et puis, bon heu, les résultats qu'on obtient deviennent moins bons. Mais sinon, je continue et comparé à*

d'autres, je ne peux pas trop me plaindre » (Alfred, p. 23) ; « Je vais dire, si on peut parler de repère, je m'estime heureux d'être comme je suis. [...] Je me dis que je suis heureux par rapport à ces gens-là [de son âge ou même plus jeunes]. Et je vais dire que j'ai encore la chance, en plus, pour moi et pour ma femme aussi. Parce que tu as des gens qui placent leur conjoint et alors, ils doivent tirer leur plan eux-mêmes. Ils doivent aller chez les enfants ou bien dans le home » (François, p. 21). De telles comparaisons peuvent aussi porter sur la situation de ses propres parents au même âge, comme le souligne Pierrette : « Je pense que par rapport à mes parents, par exemple, je me sens moins vieille, moins seule, j'ai des activités, mes filles qui ne sont jamais très loin, mon petit-fils et ma petite-fille qui viennent souvent, je suis aussi contente d'avoir mon chez moi et de pouvoir encore y vivre... » (p. 5). Enfin, les comparaisons peuvent mettre en perspective les différentes générations (cf. comparaisons intergroupes) et nuancer leurs attributs stéréotypiques : « Je pense qu'on paraît moins vieux qu'avant, en tout cas pour les personnes que je connais qui ont mon âge, on est encore bien dans le coup comme on dit... Mon voisin a 75 ans et il joue encore au tennis trois fois par semaine [...] Je veux dire qu'il y a des jeunes qui ne font rien comme sport et il y a des personnes de 75 ans qui en font encore » (Pierrette, p. 20).

Certaines stratégies d'accommodation identitaire permettent néanmoins d'ajuster sa vision de soi et du monde à la réalité : « *Quand on vieillit, on change, pas radicalement, mais bon on change, on évolue, certaines opinions se modifient aussi... Je dirais aussi que, lorsqu'on prend de l'âge, certains objectifs changent en cours de route... » (Pierrette, p. 4). C'est le cas, par exemple, du rapport à la mort, évoqué spontanément par Pierrette : « Avant que mon mari meure, j'avais très peur de la mort, de l'affronter ou de perdre quelqu'un. [...] Aujourd'hui je n'ai plus peur, cela ne me rend plus aussi anxieuse qu'avant... Je pense qu'en vieillissant on est plus sage, on comprend mieux les choses, on les voit différemment avec un œil de personne âgée... [...] Je prends cela plus sereinement, cela doit arriver, c'est dans l'ordre des choses... » (pp. 4-5).*

Une telle logique de vieillissement, qui repose sur la prise en compte réaliste des changements liés à l'âge, ne va cependant pas sans des moments de doute ou de remise en question, comme l'indique Pierrette : « *C'est difficile, tu sais, de se rendre compte qu'on est entré dans la vieillesse... Notre corps ne suit plus, alors que dans la tête cela fonctionne toujours aussi bien, le décalage entre le corps et l'esprit est important quand on devient vieux, je pense être toujours*

jeune dans ma tête, mais mon corps ne suit plus aussi bien qu'avant... » (pp. 16-17). De même, Emilie (81 ans), qui s'estime en très bonne forme pour son âge, dit accepter difficilement « *la normalité de son corps* », c'est-à-dire le fait d'être plus limitée qu'auparavant dans les activités qu'elle souhaite entreprendre ; c'est son corps qui la rappelle à l'ordre. Certains événements peuvent être vécus comme des transitions plus ou moins douloureuses vers un autre état, une redéfinition identitaire, comme l'exprime Pierrette à propos de la ménopause : « *C'est un peu difficile, au début, j'avais l'impression de ne plus être une femme, c'est vraiment un grand changement... [...] C'est une étape à franchir dans la vie d'une femme, il y a beaucoup de changements qui s'opèrent au niveau moral et physique évidemment* » (p. 15). À nouveau, pour Solène, c'est l'approche de la mort, comme séparation définitive, qui est source d'interrogations anxieuses. Contrairement à Pierrette, Emilie ou Solène, on ne retrouve pas de tels pics de questionnement ou d'angoisse, chez Alfred, qui semble plutôt vivre la confrontation à la vieillesse « en miroir » à travers les diminutions physiques qu'il observe impuissant chez sa femme : « *Le fait de voir ma femme aller de plus en plus mal, c'est le genre de choses qui m'inquiète. On a passé notre vie ensemble, un bon bout de chemin et de voir que son état physique se détériore, on s'inquiète pour elle. Ma famille aussi, hein, mais bon, moi, j'évite de faire certaines choses avec elle pour la préserver. [...] Je vois qu'elle subit, heu, les outrages de l'âge un peu plus que moi. Donc, ça me désole parce que ça me... ça fait plus de soixante ans qu'on est marié, donc on a vécu toute notre vie ensemble, donc ça m'inquiète un peu. [...] On se pose des questions sur l'avenir quoi* » (p. 8 et p. 3). Par un mécanisme d'identification similaire, François craint de connaître le même sort que certains de ses amis : « *Ce que je craindrais, c'est d'être obligé comme eux, de rester dans des homes, isolés, parfois à deux dans la chambre, mais dans le même état l'un que l'autre. J'ai encore vu ça hier et bien, c'est triste de voir quelqu'un que tu as connu qui se trouve dans une chaise roulante, qui parle difficilement, qui cherche ses mots tout ça. Et bien, ça, j'ai peur que ça puisse m'arriver* » (p. 5). La prise de conscience de sa propre finitude et de la mort opère donc à travers ce que donnent à voir des proches âgés par rapport auxquels un mouvement identificatoire est possible.

Dans ce mode de vieillissement, le regard des autres n'est ni dénié, ni menaçant pour le concept de soi de l'individu qui peut tenir compte de certains changements d'attitude à son égard, sans perdre le

sentiment de sa propre valeur : « *Les gens ne me voient plus comme une jeune femme, mais plutôt comme une vieille personne... c'est normal, le regard change à tous les âges. On ne vous regarde pas de la même façon quand vous êtes petite fille et quand vous devenez une adolescente, c'est normal que le regard change puisqu'on change aussi, mais dans le fond on est toujours le même...* » (Pierrette, p. 5) ; « *Evidemment qu'on me voit comme un vieux et je le suis, voyez- vous. Et ça ne me dérange pas. [...] Je considère que c'est avant tout l'âge qu'on a dans la tête qui est important. Moi, je suis jeune dans ma tête, je profite de tout ce qui m'est donné par la technologie et je trouve que c'est aussi important pour rester en contact avec le monde. C'est la manière dont on se sent dans sa peau qui est important* » (Alfred, p. 28). François apprécie que les gens ne le considèrent pas « *comme le vieux du quartier* » : « *Je dois dire qu'ils me respectent beaucoup, ils m'estiment. Je suis très content de l'appréciation qu'ils ont de moi. Ils sont toujours prêts à rendre service. [...] Et je vais dire que... ils sont étonnés de mon âge. C'est ça. Alors, ils trouvent bien de faire encore ce que je fais, malgré l'âge* » (p. 24). Emilie évoque, quant à elle, sa propre ambivalence face au regard d'autrui : « *On croit justement qu'une personne vieille et seule... euh faudra peut-être s'en occuper [...] On a un regard sur nous comme euh... on aurait pour une personne à qui on va devoir donner quelque chose de soi-même pour... alors on ne s'en occupe pas, on ne les regarde pas... on passe inaperçu euh... Dans le fond, c'est quelquefois très bien euh... tu vois. C'est ça qui fait, c'est une ambivalence euh... parce que le regard des autres, t'es content quelquefois qu'on ne te regarde pas, hein* » (pp. 6-7).

Emilie estime que l'âge compte beaucoup dans les interactions sociales car les gens s'attendent à un certain type de comportements en présence d'une vieille personne (ex. se plaindre, radoter, cancaner), autant d'attitudes qui l'agacent et qu'elle prend grand soin d'éviter. Il y a donc un souci de se différencier de l'image stéréotypique du vieux et de ceux/celles qui l'incarnent. De la même façon, on retrouve chez Alfred une différenciation quant aux termes utilisés pour définir son identité sociale : « *Je suis âgé, mais j'ai pas peur, je suis pas vieux. Quelqu'un qui est vieux, c'est l'image de la décrépitude de l'être humain, etc. Tandis qu'être âgé, c'est... Moi, je connais des gens qui sont plus âgés que moi, qui sont pas vieux du tout, très actifs et qui voyagent* » (p. 3). Il va jusqu'à adopter délibérément une attitude contra-stéréotypique pour démontrer aux jeunes – qu'il fréquente dans le cadre de séminaires sur sa vie pendant la guerre, qu'il n'est pas

vieux : « *Quand je fais un témoignage, je reste debout pendant deux heures, mais c'est volontairement. Pour montrer que je suis au-dessus d'eux et ça les impressionne* » (p. 12). L'étiquette « vieux » est donc tenue à distance, non sans humour parfois, à la manière de Pierrette : « *Quand je suis avec mes amies et qu'on se rend compte qu'on s'est déjà dit les mêmes choses, on rigole bien, on se dit qu'on devient quand même des vieilles qui radotent!* » (p. 20).

Les attentes normatives liées à l'âge, qu'elles émanent de personnes proches ou extérieures, sont également relativisées et ne portent pas atteinte à l'image de soi : « *Quand je vais faire des courses et que j'ai du mal à porter mes sacs, ou que je mets du temps à me garer, je vois bien que les gens s'énervent et doivent se dire « allez mamy, j'ai pas tout mon temps ». Je me rends compte que je suis vieille, mais eux le seront aussi un jour, alors j'espère que les jeunes seront plus tolérants...* » (Pierrette, p. 20) ; « *Je m'en rends compte quand je prends ma voiture, les gens klaxonnent et, bon, on se rend compte que les plus jeunes sont pressés quoi. Bon, je ne suis pas dérangé par ça, pas du tout, je sais comment je dois aussi me comporter pour ne pas subir la pression de l'environnement. Je suis bien dans ma peau et j'emmerde les gens qui sont pressés* » (Alfred, p. 27).

L'identification aux pairs est, quant à elle, rendue possible grâce à une redéfinition positive des attributs communs à l'identité sociale comme le plaisir d'échanger, de communiquer ou une richesse intérieure qui prend l'ascendant sur la performance physique : « *On est toujours étonné de voir qu'une personne âgée, c'est encore euh... un patrimoine intérieur de tout ce qu'ils ont vécu et que malgré qu'ils ont besoin d'aide, ils peuvent en apporter aussi, d'une autre façon qu'avec son corps mais euh... certainement avec leur vécu, ce qu'ils font encore pour adoucir leur vieillesse et ce qu'ils font encore pour les jeunes* » (Emilie, p. 24). Chez Alfred, c'est la définition même de l'étiquette qui est remise cause : « *Je suis en contact avec des seniors, mais pas des vieux [...] des gens avec qui on partage ensemble du bon temps. On se voit, on rit, on mange [...] des gens agréables, qui m'apprennent quelque chose et à qui je peux apprendre aussi quelque chose* » (p. 13)

En conclusion, l'adaptation au vieillissement s'étaye sur une reconnaissance (à l'opposé du déni) des modifications liées à l'âge, dans un questionnement dynamique du rapport à soi et aux autres, sans pour autant basculer dans la honte ou la dévalorisation de soi. Nous laissons la parole à Pierrette qui nous semble incarner ce vivant

équilibre : « *Je pense qu'il est important d'évoluer avec son temps et d'accepter la personne qu'on devient, je ne me vois pas du tout faire un lifting ou une liposuction pour paraître plus jeune, non, ça je ne le ferai pas, on peut se sentir jeune autrement... Je pense qu'il faut s'adapter à ces changements, garder la forme, s'informer, parler avec des plus jeunes, s'intéresser à plein de choses... Du moment qu'on se sent bien dans sa peau, c'est le principal, moi je me sens bien, c'est vrai que parfois c'est plus difficile certains jours, mais bon, un jour meilleur est vite là... n'est-ce pas ?* » (p. 17).

6.3.2.1.3. L'avancée en âge comme une fatalité

Enfin, pour certains adultes âgés (comme Charles), la prise d'âge est davantage perçue comme un destin auquel nul ne peut échapper, une fin flanquée de renoncements nécessaires. À l'aube de ses quatre-vingt ans, Charles s'exprime en ces termes : « *80. C'est fini, je n'ai plus d'ambitions, je n'ai plus rien du tout. Depuis trois ans, c'est le coup de vieux* » (p. 36). Antérieurement, il a vécu son accession à la préretraite comme une situation imposée de l'extérieur (par son patron), à laquelle il n'était pas préparé. Il ne semble pas pouvoir se projeter dans un avenir, si ce n'est à travers son fils (pour lequel il continue de s'inquiéter). Sans parler de véritable résignation, il y a un consentement à vieillir (plus ou moins en marge de la société). Nous tenons à préciser qu'une telle logique identitaire n'est pas sans soubresaut ni ambivalence, car nous n'avons pas observé de réelle démission parmi les sujets âgés rencontrés dans notre étude.

Face aux signes manifestes du vieillissement, on observe une tendance à « se réguler à la baisse ». Ainsi, pour Charles, vieillir revient « *à faire trop de fauteuil* » comme s'il ne trouvait plus en lui-même le moyen de rester actif et de sortir de chez lui (malgré sa participation à des activités bénévoles dans sa paroisse). À trop endosser les attributs de la vieillesse, l'individu âgé semble s'y identifier : il s'établirait une sorte de correspondance entre les signes extérieurs du vieillissement et l'image de soi. Même si les maux physiques liés à l'âge sont bien réels (fatigue, douleurs dorsales, etc.) et à prendre en compte, il existe une sorte de « pression interne » à l'abandon de certaines activités pourtant gratifiantes, comme on le distingue chez Charles : « *C'est un volontariat qui nous a apporté beaucoup et que l'on a très difficile d'abandonner parce que c'est une très bonne ambiance. [...] J'ai voulu faire arrêter ma femme, mais elle ne veut pas. J'ai restreint, les déjeuners je n'y vais plus, je vous*

dis, je ne sais plus maintenant que... le samedi, ça nous prend deux heures de temps tous les samedis après-midi » (p. 9). Sans parler de désengagement (vu le degré élevé d'implication sociale chez la majorité des sujets âgés rencontrés), certains signes de déprise apparaissent néanmoins (Caradec, 2004). C'est le cas de Marie et de Charles qui estiment, avec le temps, être devenus plus « *casaniers* » et apprécient leur « *chez soi* ». Précisons que ce « repli domestique » n'est absolument pas concomitant à un repli sur soi, dans la mesure où ces individus âgés continuent à s'ouvrir au monde (par ex. en cultivant leurs centres d'intérêt via le journal ou la télévision) et à s'investir affectivement dans les relations avec leurs proches. Ainsi, pour Emilie, être vieux équivaut à ne plus penser qu'à soi, à ne plus chercher à s'intéresser aux autres, à les comprendre et à les aimer, ce qu'elle récuse totalement.

L'étiquette « vieux » imposée par la société est acceptée, voire incorporée, comme peuvent l'indiquer les auto-références spontanées à la vieillesse : « *Il y a trois ans que je suis vieillard* » (Charles, p. 25). De même, à travers les rapports sociaux, l'identification à la catégorie d'âge n'est pas problématique car, d'une part, elle est reconnue comme telle par tous les protagonistes, d'autre part, les attitudes basées sur l'âge sont perçues comme des marques de respect ou d'attention (et non comme des signes de discrimination ou d'infantilisation) : « *Peut-être que, sans nous le dire, ils nous respectent un peu plus parce qu'ils nous donnent les charrettes plus légères, par exemple, pour aller promener et des histoires ainsi, mais dans notre voisinage... c'est un quartier tout à fait renouvelé, mais ils sont tous respectueux* » (Charles, p. 9). C'est néanmoins le stéréotype du « vieux mis à l'écart » qui semble servir d'étalon pour évaluer les interactions avec les plus jeunes, de sorte que leur accueil et leur bienveillance étonnent positivement Charles : « *Ils pourraient aussi dire que ces gens-là sont vieux et ne pas envoyer de cartes* » (p. 10). Enfin, si la fréquentation des pairs n'est pas activement recherchée, la frontière invisible qui sépare les personnes âgées actives ou encore utiles (par ex. via des activités bénévoles) et celles qui sont mises à l'écart, reste quant à elle opérante.

Cette logique identitaire ne doit pas être comprise comme une soumission aux stéréotypes, mais comme l'éventualité d'un plus grand recouvrement entre l'identité sociale imposée par la catégorie d'âge et la définition de soi. La question qui se pose alors est celle de l'acceptation anticipée de certaines limitations liées à l'âge, non pas en réponse à une diminution réelle des capacités, mais par adhésion

aux attentes normatives qui découlent de l'appartenance à une certaine catégorie. Charles nous semble illustrer cette ambiguïté quand il évoque les faits divers où des chauffeurs âgés provoquent des accidents de circulation : « *Ça ne m'est pas arrivé. Je n'ai pas eu l'affront d'entendre que c'était un vieux et qu'il vaut mieux qu'ils restent chez eux. Je ressens que ça se dit, qu'il vaudrait mieux arrêter de conduire. Moi, je suis conscient que je n'en ai plus pour des années [...] ça me paraît normal. Je me rends compte que, maintenant, je roule plus lentement et que je suis peut-être un emmerdeur pour les autres* » (pp. 30-31). Emilie, qui s'estime « *toujours pleine de punch* » à son âge (81 ans), semble se mettre des barrières sur le plan affectif qui l'empêchent d'approfondir toute relation avec un homme, ce qui lui manque pourtant énormément : « *Je commence, admettons, une affectivité avec un de mes amis et bien là, au bout d'un moment, quand je vois que ça été merveilleux que c'est presque des échanges d'âme-sœur, de frère, je coupe. Euh, je ne veux pas aller plus loin et pourquoi je n'en sais rien. Je crois que c'est parce que je ne veux pas être une charge pour quelqu'un que j'aime, tu comprends ? Voilà. Parce que, à 80 ans, on ne sait pas ce qui peut nous arriver et c'est tout ! [...] [C'est] un blocage que je me mets moi-même, oui* » (p. 3). Vis-à-vis des hommes plus jeunes qui s'intéressent à elle, elle va jusqu'à utiliser une stratégie de divulgation sélective de son âge pour les tenir à distance : « *J'ai aussi beaucoup de succès, quand je sors, auprès des jeunes hommes, mais là, je dis mon âge directement (rires). Parce que on ne... on ne se rend pas compte. [...] Enfin, je ressemble quelquefois à une femme beaucoup plus jeune, surtout quand je m'habille et que je sors, alors, il ne faut pas que je les aiguille d'une autre façon parce que... mon corps, ce n'est plus le même, hein* » (Emilie, p. 6 et p. 25).

En conclusion, il apparaît que les stéréotypes liés à l'âge comportent un risque implicite d'auto-exclusion (ou désengagement) de certains domaines d'activités qui peut s'avérer préjudiciable, à long terme, pour l'autonomie et l'épanouissement des adultes âgés.

6.3.2.2. Les stratégies de régulation sociale face à l'âgisme (Axe 2)

6.3.2.2.1. Le rapport au groupe des pairs

La moitié des sujets interrogés (Roger, Marie, Charles, Alfred) ne recherchent pas la compagnie des gens de leur âge, la distanciation avec les pairs n'est plus ici seulement psychique, mais sociale. Fréquenter d'autres vieux représenterait-il un risque pour sa propre intégrité ? Marie rapporte cette observation étonnante : *« J'avais une amie – mais elle est morte maintenant – qui était au home, très indépendante [...] Tant qu'elle était dans sa chambre toute seule, c'était bien. Elle gardait son sens de l'humour, elle était impeccable. Et une fois, je l'ai accompagnée à la salle à manger, éh bien, à la salle à manger dans le contexte avec toutes les autres, elle devenait cancan, elle devenait gaga comme les autres. Mais rien que là, hein, rien qu'au moment où elle se retrouvait dans le milieu, hein, là. Et mon amie et moi – que je ne vois plus maintenant – quand nous allions au marché, éh bien, j'ai l'impression que toutes les deux, on commençait à faire les gagas parce qu'on était à deux... et ça je n'aime pas... et j'ai remarqué, il doit y avoir un contexte quand même qui favorise certaines choses. [...] Donc, je me demande s'il n'y a pas quelque chose quand même là-dedans qui passe... dans notre inconscient »* (pp. 41-42). Le risque de confirmer les stéréotypes liés à leur âge, qu'il soit réel ou potentiel, semble donc pousser certains sujets âgés à éviter leurs pairs et particulièrement les lieux où ils se réunissent (ex. cercle de pensionnés, club de marche pour les aînés, maison des seniors, association des 3 fois 20, etc.). Les contacts avec les pairs se produisent plutôt à travers des activités bénévoles, associatives ou sportives qui rassemblent des personnes « encore utiles », « dynamiques », peu importe l'âge. Alfred insiste d'ailleurs sur la différence entre les « seniors », c'est-à-dire les gens actifs comme lui (qui bougent, font du sport, voyagent), et les « vieux » qui restent dans leur fauteuil et vivent en marge de l'époque actuelle. Il y a donc un souci de se différencier de l'image caricaturale du vieux et une prise de distance (identification impossible ?) avec les pairs.

D'autres adultes âgés (comme Pierrette, Emilie, François, Solène) apprécient l'intimité que leur procurent les relations avec des amis de leur âge avec lesquels il est possible de partager ses émotions et un vécu commun : *« J'aime être en compagnie de personnes de mon âge parce que on a tous eu un passé, on a tous maintenant encore un avenir. Or, j'essaye d'être avec les autres personnes âgées euh... que*

nous soyons encore bien en échange, que nous ne soyons pas un genre de légume qui n'apporte que peu, enfin. Euh... donc... nous nous aidons mutuellement » (Emilie, p. 7). Roger déplorait, pour ces mêmes raisons, l'absence de collègues de son âge avec lesquels il aurait pu partager son vécu, à la fin de sa carrière professionnelle. François, quant à lui, fait partie d'une chorale et d'un groupe d'aînés (les trois fois vingt), ce qui lui permet de fréquenter des gens et amis de son âge à travers différentes activités (réunions, repas, excursions ou voyages organisés) : *« C'est l'occasion de se revoir et de chanter, de mettre de l'animation, quoi. Ça fait partie de la vie »* (p. 11). L'identification aux pairs, rendue possible par une redéfinition positive d'attributs partagés (en opposition aux stéréotypes ambiants), ouvre la voie à une solidarité extra-familiale qui constitue une ressource précieuse à un âge plus avancé de la vie. Elle s'accompagne cependant (comme nous l'avons décrit plus haut) d'une projection vers un futur peu désirable, par identification au sort de congénères désavantagés : *« Je suis le doyen de la chorale. Et bien, la chorale aussi, par exemple, je me dis : "Et bien tu as encore de la chance", quand tu vois des gens qui étaient aussi très attachés et qui aimaient bien la société. Mais maintenant, ben, il y en a un qui est [dans un home]. Un qui était aussi un pilier de la chorale, mais il était un an plus âgé que moi, lui. C'était le doyen, lui, à ce moment-là. [...] Parce que c'est triste, hein, triste quand tu vois ça, tu vois? Que tu vois ces gens-là dans une chaise roulante, comme ça. Qui attendent quoi? La mort, hein? »* (François, pp. 21-22). C'est le cas également de Solène qui se dit horrifiée par l'indifférence des gens lorsque des personnes de son âge meurent : *« Ça m'est désagréable de penser qu'on est que lorsqu'on est présent, et encore en bonne santé et utile, mais sinon on ne compte pas, on compte très très peu dans la vie. C'est navrant de voir l'importance qu'on a de vivre. Nous on a... c'est très important pour nous de vivre, on fait tout ce qu'on peut. On y met tout notre cœur, on y met toutes nos forces, on y met toute notre joie. Toutes nos possibilités, on les met au service de vivre le mieux possible pour les autres et pour soi-même, et puis d'un seul coup, en une minute, vous n'existez plus »* (p. 46).

Enfin, comme nous l'avons déjà mentionné, indépendamment du niveau d'identification à celui-ci, le groupe des pairs constitue un véritable « réservoir » pour les comparaisons sociales favorables ou défavorables.

6.3.2.2.2. Les contacts avec les plus jeunes

À l'opposé des échanges avec les pairs, les contacts avec les jeunes permettent aux participants âgés de « *rester dans le coup* », « *de ne pas se sentir déconnecté[s]* » ou encore de « *garder un esprit jeune* » (Roger, Pierrette, Marie), comme si la contagion se faisait ici dans le bon sens. Pour Alfred, en particulier, le contact avec les jeunes est primordial : ils sont ses « *modèles de référence* » car ils incarnent les valeurs de la société actuelle, son avenir. Ils lui permettent de prendre conscience de tout ce qu'il a accompli durant sa vie. On peut dire qu'il s'identifie aux jeunes qui lui renvoient « en miroir » le sentiment de sa propre valeur. Pour certains sujets âgés (Marie, Charles, Emilie, François, Solène), les contacts intergénérationnels sont davantage centrés sur un partage affectif et la possibilité de transmettre quelque chose de soi, tout en restant à sa place : « *Ils [les jeunes] me considèrent toujours comme une mamy, tu vois. Je suis... Bien souvent, ils viennent me raconter leurs petits déboires... qui sont gros pour eux, et alors, je suis comme une mamy* » (Emilie, p. 24) ; « *Avec les enfants, si je commençais à les regarder du haut de ma sagesse, ça ne marcherait pas. Ça marche mieux quand je blague avec eux que quand je les regarde du haut de ma sagesse, hein!* » (Marie, p. 49) ; « *Ce que je regrette, c'est que mes enfants et mes petits-enfants ne sont pas si attachés que ça [à la religion]. Ça, c'est le regret de ma vie. Mais je sais qu'ils ont leurs convictions à eux. Qu'ils n'en peuvent rien parce que... on n'instruit plus tellement dans tout ça, maintenant. Nous autres, on peut donner l'exemple, mais ça se limite à ça* » (François, p. 23).

Comme évoqué précédemment, le groupe des jeunes incarne des valeurs et des attributs (par ex. la beauté physique, la séduction, la vigueur) qui peuvent susciter des comparaisons intergroupes tantôt favorables : « *Jusqu'à septante ans [...] j'allais faire des stages sur les terrains d'aquarelle et je... je faisais absolument tout ce que les jeunes faisaient, j'étais même audacieuse, plus qu'elles. [...] J'attirais même les hommes qui étaient là aussi parce que euh... ils sentaient, sans doute, que j'avais une autre dimension que les jeunes au point de vue sensibilité* » (Emilie, p. 21) ; « *On acquiert tout de même une certaine expérience... qui fait que... que notre façon de voir les choses... Ben tu sais, les jeunes... ils vont emprunter ou n'importe quoi. Ben toi, qui a déjà une certaine expérience, tu te dis ben... Emprunter, c'est bien... mais il faut que ça soit... bien motivé, quoi* » (François, p. 29) ; tantôt défavorables : « *Je prends le cas, les GSM et*

tout ça, là. Tu sais, hein, les jeunes, je vois ça avec ma petite-fille, ça tape et tout ça. Moi, j'ai mon GSM, ben je sais appeler et je sais être appelé. Mais ne me demande pas d'envoyer des SMS et des affaires comme ça, quoi. Pourquoi? Parce que... premièrement, je n'ai pas tellement l'usage [...] Nous autres, c'est déjà plus laborieux pour se mettre au courant de tout ça, quoi. S'adapter à des nouvelles méthodes, tout ça... [...] Un jeune s'adapte vite, hein voilà » (François, pp. 27-28).

Une démarcation s'opère néanmoins entre les petits-enfants et les autres jeunes, fréquentés en dehors du cercle familial. Car si Marie, par exemple, tolère de passer pour « une vieille » auprès de ses (enfants et) petits-enfants, l'absence d'échanges gratifiants (par ex. un sourire, une attention) avec les jeunes qu'elle croise dans la rue, la choque profondément : « *Les jeunes, moi, j'aimerais bien que quand ils me rencontrent, par exemple, qu'ils me fassent un sourire, ou quoi. Je ne dis pas qu'ils ont l'impression tous que je suis une vieille débile, mais tu n'as jamais un sourire, hein, d'un jeune comme ça! C'est rare, ça existe hein, et ça, ça fait plaisir, mais c'est très rare. Je vous dis, on est perçu comme des vieux [...] on est à mettre sur le côté!* » (p. 37). Dans les échanges dévalorisants entre générations, la stigmatisation bat alors son plein.

6.3.2.2.3. La force des liens familiaux et la grand-parentalité

Tous les sujets âgés interrogés dans notre recherche disent, de façon unanime, l'importance qu'ont pour eux les liens familiaux, tout en s'estimant privilégiés d'évoluer dans un contexte favorable. La famille est le plus souvent abordée sous l'angle de la réciprocité des échanges. Elle apporte un soutien (matériel et affectif) indispensable, mais permet en retour de se sentir utile, véritable bouclier contre la dépression, comme l'exprime Marie : « *Je ne sais pas si je n'étais plus utile à personne... parce que attends, je suis toute seule ici, mais je les ai quand même tous [ses enfants et petits-enfants] autour de moi! Je ne sais pas, si j'étais vraiment toute seule sans personne autour de moi qui m'aime, comment je ferais. [...] Je ne peux pas garantir que, toute seule, je ne serais pas comme les autres... déprimée* » (pp. 44-45). Les personnes âgées veulent donc donner autant que recevoir : « *Je suis là, s'ils ont besoin. Je n'exige pas qu'ils viennent me voir. Je ne supporte pas les grands-mères qui exigent qu'on vienne les voir. Du fait que l'amour devienne une obligation, ce n'est plus de l'amour, hein* » (Marie, p. 7) ; « *Je veux être là quand on a besoin de moi, et si*

je ne sais plus physiquement, je sais encore moralement avec mon esprit et mon cœur qui vont très bien » (Emilie, p. 5) ; « *Moi, j'ai ma famille qui me soutient et puis, moi aussi, je les soutiens quand ils ont besoin d'une épaule pour pleurer, comme on dit. [...] C'est essentiel de voir que ses enfants et ses petits-enfants sont reconnaissants pour ce que vous leur avez apporté dans leur vie. On a un rôle et une place importante pour eux dans leur vie. Vous savez, on dit souvent que les vieux c'est des fardeaux mais, moi, je n'ai pas cette impression. Mes enfants sont là parce qu'ils sont accrochés à moi, pas parce que je ne sais pas me débrouiller* » (Alfred, p. 25) ; « *Les accueillir quand ils ont envie de venir, ils savent qu'ils sont toujours bien accueillis quand ils ont envie de venir et ça, ça fait beaucoup aussi. [...] Les aider quand ils ont des épreuves, enfin, ils n'ont pas toujours des épreuves comme ça, mais s'ils ont des épreuves, on est là pour les aider* » (François, p. 8) ; « *Malgré l'âge, je voudrais rester bien disponible pour eux, pour qu'ils puissent me faire vivre leur vie à eux aussi, enfin les enfants, qu'ils puissent avoir le désir de me parler, de me raconter un petit peu ce qu'ils font, de rester dans leur vie quand même, être toujours aimée d'eux* » (Solène, p. 1). Malgré une asymétrie des échanges qui peut aller croissant avec la diminution des capacités fonctionnelles, la logique du don et du contre-don semble être primordiale pour le maintien d'un équilibre identitaire tout au long de la vie.

Au sein de la sphère familiale, la relation avec les petits-enfants est incontestablement, pour l'ensemble des sujets âgés interrogés, un vecteur d'épanouissement et de bien-être psychologique à ce stade de leur vie : il y est question de « *plaisir* », « *merveille* », « *bonheur complet* » ; « *Le rôle de grand-père [...] est celui qui m'accapare le plus et qui m'attire le plus pour le moment* » exprime Roger (p. 6). Les deux participants qui n'ont pas de petits-enfants (Charles et Solène) témoignent du manque qu'ils ressentent à cet égard : « *Peut-être un regret de n'avoir eu qu'un enfant et de ne pas avoir de petits-enfants. Dans notre noyau de connaissances, nous sommes à peu près les seuls... il y en a d'autres qui nous consolent en disant : « si vous saviez les problèmes... ». C'est des consolations tout cela* » (Charles, p. 6). Charles tente de combler ce manque par un fort lien d'attachement avec certains enfants ou familles de son quartier ; il parle de « *petits-enfants par procuration* ». D'une manière générale, les petits-enfants permettent de rester actif, de partager avec eux nombre d'activités, de se sentir utile (en soulageant ses propres enfants les jours de garde), d'être en contact avec la jeune génération.

Plusieurs grands-mères (Pierrette, Marie) estiment ainsi « rajeunir » au contact de ces derniers. La dimension d'accueil, sans jugement, est primordiale : « *Si vous voulez rester pour eux et être valable, il faut quand même rester à leur niveau. Il faut les comprendre. Comme on dit, il faut les admettre comme ils sont ! Mais ce n'est pas évident !* » (Marie, p. 33) ; « *Ils viennent chez moi et alors ils me racontent tout, tu vois ? Je ne donne pas de conseils, ils le savent mais, euh, ils savent s'extérioriser et je suis... je suis présente. Pour eux, je suis toujours présente quand ils le veulent* » (Emilie, p. 5).

Néanmoins, la famille peut aussi être porteuse des attentes (en termes de limitations liées à l'âge) émanant de la société. C'est le cas de Pierrette qui remarque que ses filles adoptent une attitude de plus en plus protectrice, au fur et à mesure qu'elle avance en âge : « *Mes filles pensent que je ne devrais plus conduire, plus faire de marche, si je les écoutais, je ne ferais plus rien...* » (p. 5). Ou encore de Marie qui réagit vivement lorsque ses enfants mettent en doute ses capacités ou facultés de raisonnement : « *Je suis tombée plusieurs fois, donc ça a attiré tous les enfants autour de moi : « et tu dois te reposer, et... », je leur disais : « attends, vous allez me dire ce que je dois faire? » (Rires) »* (p. 3). Ainsi, les stéréotypes sociaux pénètrent dans l'intimité de la sphère familiale à travers le regard des enfants (et petits-enfants). À l'inverse, François apprécie que ses enfants respectent les besoins inhérents à son âge (86 ans) : « *Et bien, j'ai un besoin de faire une petite sieste d'une heure tous les jours. Il arrive, s'il y a une fête ou n'importe quoi, que je ne la fasse pas. Mais, je vais dire, j'en souffre. Je me sens fatigué. Et la preuve, c'est quand les enfants viennent à Noël ou à Pâques [...] et bien, avant le dessert, je me mets dans mon fauteuil et je pique un somme. Et ils le savent bien. Et ils continuent sans problème. Et puis alors, quand c'est le moment de manger le dessert, [mon épouse] m'appelle* » (p. 22).

Reste à souligner combien « vieillir à deux » a une fonction cruciale dans l'existence des couples âgés, chaque conjoint semblant veiller sur le bien-être de l'autre. Cette dimension ressort également dans les entretiens des personnes veuves (toutes des femmes dans notre échantillon) comme « une chance » pour affronter la dernière étape de l'existence. Pour conclure, il se dégage de l'ensemble de ces observations que l'entente et la solidarité intrafamiliales constituent des vecteurs primordiaux de bien-être à tout âge.

6.4. Discussion

La présente recherche avait pour objectif d'explorer, dans une perspective clinique qualitative, le rapport à l'âge des adultes âgés sous les angles de la perception subjective de leur propre vieillissement et de la confrontation au regard d'autrui. Nous avons ainsi pu observer l'existence de stratégies multiples de négociation identitaire face au vieillissement individuel et à l'âgisme.

Face aux modifications biopsychosociales inhérentes au processus de vieillissement, différentes « logiques individuelles » ont été mises en évidence, rendant compte de la diversité des modalités de gestion de l'avancée en âge, parmi la population âgée. Les stratégies de négociation identifiées ont été classifiées le long d'un continuum entre assimilation et accommodation identitaires, selon le modèle proposé par Whitbourne et Sneed (2002). Celles-ci sont synthétisées dans le Tableau 6.4.

Sur le pôle de l'assimilation identitaire, l'avancée en âge semble constituer une menace pour l'individu qui tente d'évacuer ce paramètre de sa définition de lui-même. Face aux inexorables signes du vieillissement physique et à la catégorisation sociale imposée par l'âge, les adultes âgés déploient différentes stratégies de protection de leur estime de soi, comme un certain degré d'activisme pour contrer les effets du vieillissement, la dénégation de leur identité d'âge ou de l'approche de la mort, le faux-semblant, la dissimulation sélective de leur âge dans certains contextes ou encore la différenciation positive de soi par les comparaisons favorables avec les pairs. Ces stratégies visent principalement à tenir le concept de soi à distance des signes physiques et sociaux de la prise d'âge, de manière à préserver celui-ci (Whitbourne & Sneed, 2002). Cette logique de vieillissement, dont la forme la plus extrême serait le déni, s'apparente à un refus de vieillir et soulève la question, pour ces sujets, du risque d'un effondrement narcissique en situation de rupture ou de crise (par ex. en cas d'incapacité fonctionnelle majeure suite à une maladie ou lors de la confrontation directe à des discriminations basées sur l'âge).

À l'opposé, sur le pôle de l'accommodation identitaire, on observe une tendance (bien que peu marquée dans notre échantillon) à consentir à la vieillesse et à endosser certains de ses attributs stéréotypiques : par exemple, en se régulant à la baisse, en abandonnant de manière anticipée certaines activités, en se mettant des barrières par rapport à la réalisation de certains désirs (cf. auto-

handicap). Un processus de déprise semble à l'oeuvre qui correspond à un retrait de la participation sociale tout en maintenant un fort investissement dans des activités et relations (familiales, amicales) significatives (Caradec, 2004). Pour Meire (1992) également, il peut s'agir de la recherche d'une autre forme d'accomplissement de soi, dans un mouvement d'intériorité tel que « l'apparent désengagement social peut correspondre à cet engagement croissant dans la symbolisation qui est aussi oeuvre de socialisation mais à long terme, loin de tout activisme » (p.130). Si un recouvrement semble s'opérer entre les attributs de la catégorie d'âge et la définition de soi, il s'agit d'en comprendre la signification pour chaque individu âgé, tout en gardant à l'esprit que le risque d'auto-confirmation des stéréotypes négatifs liés à l'âge existe pour certains sujets âgés (Berger, 2006; Pinquart, 2002; Whitbourne & Sneed, 2002).

Enfin, nous constatons l'existence de multiples positions intermédiaires, reflétant un rapport dynamique à l'avancée en âge, entre assimilation et accommodation identitaires. Dans cette logique, la reconnaissance des changements liés à l'âge permet une gestion de son propre vieillissement, par le biais de différentes stratégies telles que l'optimisation sélective avec (ou sans) compensation (Freund & Baltes, 2003), la relativisation, une attitude optimiste à l'égard des avatars de l'âge. Ce modèle implique une forme de réflexivité par rapport à sa propre condition, qui permet une prise de distance vis-à-vis des stéréotypes sociaux et une (re)définition positive de l'avancée en âge. On peut donc parler d'un équilibre dynamique entre remaniements nécessaires et maintien d'un sentiment de permanence de l'identité tout au long de la vie (Whitbourne & Sneed, 2002).

Concernant les aspects sociaux du vieillissement, notre recherche a mis en évidence l'importance du maintien des liens affectifs significatifs avec la famille (conjoint, enfants, petits-enfants), les amis et le réseau social constitué au cours de la vie, à un âge avancé. Comme l'a démontré Carstensen (1992, 1995), si l'on peut observer une diminution de la fréquence des contacts sociaux avec l'âge, la qualité des liens (satisfaction, proximité émotionnelle) se maintient quant à elle tout au long de la vie. Selon un principe de sélectivité socioémotionnelle, les adultes âgés vont en effet privilégier les échanges avec des partenaires d'interaction familiers (parents, amis) pour maximiser les gains sociaux et émotionnels. Parmi ces relations privilégiées, les échanges avec les petits-enfants occupent une place prépondérante. À l'instar de Casman (2010), nous avons constaté que les rôles joués par les grands-parents sont multiples (et varient selon

chaque type de dynamique familiale) : aide concrète et matérielle, activités « récréatives », confiance et compréhension, beaucoup d'affection et d'amour, cohésion familiale, médiation en cas de conflits ou séparation, etc.

Tableau 6.4. — Synthèse des stratégies de négociation identitaire

Assimilation	Equilibre	Accommodation
Perception âge actuel :		
Menace	Défi	Fatalité
Perception vieillissement :		
Dégénérescence	Continuité	Finalité
Travail psychique :		
Lutte, distanciation	Adaptation, relativisation	Consentement, adhésion
Stratégies :		
Activisme	Gestion, attitude réflexive	Régulation à la baisse
Dénégation	Optimisation sélective avec compensation	Arrêt (anticipé) des activités
Distinction corps/esprit	Relativisation	Signes de déprise
Faux-semblant	Distinction corps/esprit	Auto-références spontanées à la vieillesse
Dissimulation sélective	Attitude optimiste, humour	Auto-handicap, divulgation sélective
Anticipation	Comparaisons favorables	
Différenciation positive	Accommodation, ajustement vision	
Comparaisons descendantes	Différenciation Attitudes contrastéréotypiques	
	Redéfinition positive	
Echec stratégies :		
Risques d'effondrement narcissique	Périodes de doute, remise en question	Stéréotypes comme auto-définitions

Indirectement, la question de la transmission entre les personnes âgées et les plus jeunes a été abordée dans notre étude. Nos observations rejoignent à ce propos le point de vue développé par Brackelaire (1992), qui constate que plus qu'un contenu ou un savoir, c'est un rapport aux choses et à soi-même qui peut être transmis lors des échanges intergénérationnels : pour certaines personnes âgées, en effet, il ne s'agit pas simplement d'évoquer le passé, mais bien de « revenir en avant de soi » et remobiliser son enfance à travers les rencontres avec les plus jeunes ; pour ces derniers, c'est l'occasion de s'interroger sur leur origine et leur devenir (comme futurs adultes), dans un rapport d'altérité positif avec ces « vieux », à la fois si différents mais semblables à eux.

Concernant les rapports avec les pairs, notre étude relève le caractère paradoxal de l'identification à un groupe d'âge socialement dévalorisé. D'un côté, la proximité avec les gens du même âge offre un partage émotionnel et un soutien réciproque qui contribuent au bien-être à cette étape de la vie. Plus spécifiquement, Garstka et al. (2004) ont démontré que l'augmentation de l'identification des adultes âgés à leur groupe permettait d'atténuer l'impact négatif de la perception de discriminations liées à leur âge, au niveau de leur estime de soi et de leur satisfaction à l'égard de la vie. D'un autre côté, l'étiquette négative du « vieux » imposée par la société semble rendre difficile, voire impossible parfois, l'identification aux pairs. Pour Castelli (1997), vieillir comporte un apprentissage social des « codes » de la vieillesse, qui « se fait le plus souvent sur le mode de la pseudo-négation ». Ainsi, pour l'auteur, il s'agit d'assumer une position par antithèse : « Par la différenciation d'avec l'image caricaturale du vieux, les interviewés rejettent en effet l'étiquette dévalorisante et le lien causal retraité-vieux-incapable/impuissant. Mais cet acte de refus n'est pas une négation absolue, il est bien plus l'admission implicite qu'on pourrait bien être vieux si... » (p. 617). Des stratégies de différenciation (ex. distinction corps/esprit, vieux/seniors) ou de redéfinition positive des attributs du groupe d'âge (ex. apporter autrement qu'avec son corps, intériorité propre aux plus âgés) permettent de bénéficier de l'affiliation au groupe, tout en limitant son impact délétère sur l'identité. Parmi ces stratégies, les comparaisons sociales favorables (avec les pairs, mais aussi par rapport aux plus jeunes) sont largement utilisées par les aînés. En raison de leur caractère dynamique et multidirectionnel, ces stratégies de comparaison se révèlent particulièrement adaptatives pour protéger l'estime de soi des adultes âgés (Alaphilippe, 2008).

Apports théoriques de notre recherche

D'un point de vue théorique, notre étude démontre la pertinence d'une approche psychosociale de la vieillesse : les adultes âgés doivent, en effet, non seulement faire face aux changements inhérents aux processus du vieillissement individuel, mais également se situer par rapport à la définition sociale de la vieillesse. Ces deux axes/dimensions ont été précédemment mis en évidence par Castelli (1997). Le vieillissement représente ainsi un double défi identitaire : celui de maintenir un sentiment d'identité cohérent malgré les modifications liées à l'âge ; celui de préserver une image et une estime de soi positives, en dépit des stéréotypes négatifs et de l'âgisme prévalents dans notre société.

Notre recherche apporte un appui considérable au modèle des processus identitaires, développé par Whitbourne et ses collaborateurs (Sneed & Whitbourne, 2001; Whitbourne & Sneed, 2002; Whitbourne, Sneed, & Skultety, 2002). Nous avons en effet démontré la pertinence du continuum entre assimilation et accommodation identitaires pour classer les différentes stratégies utilisées par les adultes âgés, pour faire face aux changements biopsychosociaux inhérents au processus de vieillissement individuel, mais également pour protéger leur estime d'eux-mêmes face à la stigmatisation sociale de leur groupe d'âge. Il s'agit, selon nous, de la première recherche qualitative se référant à ce modèle pour éclairer les réactions des adultes âgés face à l'âgisme.

Au vu de la diversité des modes de réponse des aînés, recensés dans notre étude, face au vieillissement individuel et à l'âgisme, nous plaidons en faveur de l'usage du terme « stratégies identitaires » pour cette population. À l'opposé d'une conception statique de l'identité (qui serait élaborée et « figée » au cours des premières années de l'existence), cette notion met en avant son caractère dynamique et relationnel (Camilleri et al., 1990). Pour ces chercheurs, les stratégies identitaires répondent à « deux fonctions essentielles de l'identité » qui, selon nous, sont particulièrement mobilisées chez les adultes âgés : une *fonction intégratrice* qui permet à l'individu de préserver la cohérence, l'unité de son Moi malgré les changements (internes et externes), notamment en situation de crise ou de rupture ; une *fonction adaptative* qui permet l'ajustement de l'individu à son environnement (et à chaque situation d'interaction) pour y trouver une « place » qui soit psychologiquement acceptable (pour lui-même) et socialement reconnue (par les autres). Si les enjeux du maintien de l'identité au cours du vieillissement ne sont plus à établir (Péruchon, 2004;

Blanché, 2007), l'utilité pragmatique des stratégies identitaires chez les adultes âgés (leur permettant de s'adapter aux différents contextes d'interaction sociale) restait à démontrer. Dans notre recherche, nous avons ainsi pu observer que, indépendamment des logiques subjectives de vieillissement, certaines stratégies étaient unanimement utilisées par les adultes âgés. C'est le cas, notamment, de la distanciation psychique par rapport à l'étiquette « vieux », qui ne s'accompagne d'ailleurs pas nécessairement d'un évitement social des pairs. En outre, nous avons montré précédemment que le recours à l'assimilation identitaire pouvait être déclenché par un contexte menaçant l'estime de soi des sujets âgés, tel que des expériences de discrimination basée sur l'âge (Masse et al., 2011b). De même, lors de la confrontation directe avec des informations stéréotypées négatives à propos de leur âge, les comparaisons sociales descendantes avec les pairs permettent d'améliorer la perception de soi des participants âgés (Pinquart, 2002).

Concernant le critère de l'âge (chronologique), notre recherche plaide en faveur d'une reconnaissance de l'hétérogénéité de la population âgée dans ses stratégies de gestion des limitations physiques qui accompagnent le vieillissement individuel et sa susceptibilité au regard d'autrui. À la lumière de nos résultats, il est en effet délicat de définir un quelconque « seuil » d'entrée dans la vieillesse. Certains sujets prennent en effet conscience relativement tôt (vers la cinquantaine) de leur propre vieillissement et de la finalité de toute existence (à la suite d'un accident de santé ou du décès des ascendants, par exemple), alors que d'autres disent ne pas encore s'en être rendu compte, à un âge plus avancé. Nous constatons simplement, d'une part, l'importance du réel du corps, d'autre part, le caractère « événementiel » de l'entrée dans la vieillesse (Sebag-Lanoë, 2001).

Concernant l'évolution des stratégies identitaires en fonction de l'âge, nous avons pu observer que le sujet le plus jeune de notre échantillon (Roger, 70 ans) avait particulièrement recours à l'assimilation identitaire (distanciation psychique, dénégation) pour protéger son estime de soi des effets préjudiciables de la catégorisation d'âge. À l'opposé, les deux sujets les plus âgés (François, 86 ans et Solène, 87 ans) semblaient moins « lutter » contre l'étiquetage social lié à leur âge, comme s'ils n'avaient plus à se défendre d'une telle « menace » pour leur identité. On pourrait poser l'hypothèse, qu'au fur et à mesure de l'avancée en âge, un accordage entre identité personnelle et identité sociale a lieu en faveur d'une plus grande intégration psychique. Cependant, seule une approche

longitudinale permettrait de démêler la part propre au facteur « âge » et celle relevant d'une dynamique personnelle de vieillissement, présente tout au long de la vie et alimentée par les histoires singulières. D'autres travaux basés sur des rencontres répétées avec des participants, à différents moments de maturité, pourraient nous éclairer sur ces questions.

Enfin, les effets de genre ne peuvent être qu'esquissés au vu de nos résultats. Nous avons constaté que les interactions entre l'identité d'âge et l'identité féminine prennent une signification particulière pour certaines participantes âgées, qui se sentent fortement mises en question, avec l'avancée en âge, au niveau de leur image du corps et de leur pouvoir de séduction. Ces observations rejoignent l'hypothèse du « double stigmat » de l'âge et du sexe, pointé par différents auteurs (Boudjemadi, 2009; Lemoine-Darhois & Weissman, 2000; Trincaz, 1998; Zebrowitz & Montepare, 2000), et du recours (accru) à des mécanismes défensifs, notamment l'assimilation identitaire, pour protéger l'estime de soi (Whitbourne et al., 2002). Cependant, en raison de la taille limitée de notre échantillon, il est évident que ces différences de genre, quant à l'utilisation de certaines stratégies identitaires, doivent faire l'objet d'investigations ultérieures.

Enseignements cliniques

D'un point de vue clinique, l'usage spontané (ou l'évitement) de certains mots, au cours des entretiens, exprime le rapport que les participants entretiennent à leur âge : certains d'entre eux peuvent ainsi dire « *Je suis vieux/vieille* » sans se sentir menacés dans leur intégrité ; d'autres prennent grand soin d'éviter les mots de la vieillesse (par ex. Roger n'utilise pratiquement pas l'appellation « *personne âgée* » durant les entretiens et jamais pour parler de lui-même ; il répète à de nombreuses reprises qu'il « *ne se sent pas vieux* ») ; d'autres encore se les approprient personnellement (par ex. Alfred : « *Je suis âgé, mais j'ai pas peur, je suis pas vieux* »).

Si les participants âgés reconnaissent unanimement l'existence de stéréotypes à l'égard de leur groupe d'âge, ils peuvent compter sur de multiples stratégies pour tenir à distance ces quolibets sociaux et occuper une place active et engagée dans la société actuelle. Les intervenants auprès de la population âgée ont tout intérêt à reconnaître et à renforcer ces ressources intrapsychiques et sociales.

Enfin, contrairement à l'idée de passivité souvent associée au grand âge, nous avons été frappée par la dimension de responsabilité qui se dégage des discours des participants âgés, quant à la façon

d'aborder leur propre vieillissement (par ex. plusieurs d'entre eux estiment que les personnes âgées qui sont seules, le sont parce qu'elles se coupent ou se désintéressent des autres, y compris de leurs enfants/petits-enfants, et ne pensent plus qu'à elles-mêmes). Tout en soulignant le caractère dramatique de certaines situations d'isolement chez leurs pairs, les aînés invitent leurs interlocuteurs à leur reconnaître la pleine possession de leurs capacités d'autonomie (prises de décision et actes personnels). Ils demandent surtout à être considérés comme des adultes (citoyens) responsables, sujets de leurs histoires et acteurs de leurs vies.

Limites et nouvelles perspectives

Sur le plan méthodologique, nous tenons à souligner les particularités de notre échantillon. Nos participants âgés présentaient, en effet, plusieurs signes d'un vieillissement actif ou « réussi » (Monfort, 1998) : indépendamment de leur âge chronologique au moment de l'étude, ils étaient en relativement bonne santé (absence d'incapacités fonctionnelles majeures) et vivaient de manière autonome à leur domicile ; ils étaient très impliqués dans leur famille et exprimaient des liens affectifs forts à l'égard de leurs enfants et petits-enfants ; ils pouvaient compter sur un réseau social étendu et étaient engagés dans diverses activités sportives, intellectuelles, artistiques ou culturelles ; ils disposaient de ressources (capitales) matérielles et sociales élevées ; de manière générale, ils étaient ouverts sur les autres et le monde actuel, connectés au courant même de la vie (Laforest, 1989). Cependant, malgré des conditions de vie (objectives) assez similaires, l'hétérogénéité des logiques subjectives de vieillissement s'est dévoilée à travers le discours des participants âgés.

Sur base de notre échantillon, nous avons pu démontrer la pertinence de la théorie des processus identitaires pour organiser les différentes stratégies, déployées par les adultes âgés face au vieillissement individuel et à l'âgisme, le long d'un continuum entre assimilation et accommodation (Whitbourne & Sneed, 2002). Cependant, comme nous venons de le souligner, la sélection des participants a induit une répartition non pondérée de ces derniers entre les différents modes de vieillissement : les sujets affichant un rapport équilibré, dynamique à leur âge étaient surreprésentés. La généralisation de cette approche à l'ensemble de la population âgée nécessite donc des études à plus grande échelle. Celles-ci devraient inclure des adultes âgés, issus de milieux socio-économiques variés

(plus représentatifs de la population générale), mais aussi présentant différents niveaux d'indépendance fonctionnelle (par ex. on pourrait poser l'hypothèse que les personnes âgées dépendantes ou institutionnalisées réagiront différemment au stigmatisme de l'âge).

Plus spécifiquement, l'étude de formes extrêmes de rapport à l'âge pourrait également nous éclairer sur la diversité des stratégies utilisées par les aînés et leur possible rigidification. Sur le pôle de l'assimilation identitaire, il faudrait s'intéresser à la situation de personnes aux prises avec un déni de leur vieillissement, ayant par exemple recours à des moyens radicaux (chirurgicaux, esthétiques ou autres) pour contrer les effets de l'âge. Sur le pôle de l'accommodation identitaire, certains syndromes de « glissement » ou certaines régressions narcissiques graves sont parfois considérés comme l'expression de conditions de vie déshumanisantes (Pellissier, 2003). Désinvestis de tout et par tous, les sujets âgés ne parviennent plus à entretenir un rapport positif à eux-mêmes et glissent subrepticement d'une mort sociale à une mort psychique, puis physique. Une meilleure compréhension de ces impasses psychiques et identitaires devrait permettre de développer des interventions thérapeutiques adéquates auprès des aînés, en situation de crise ou de rupture.

Enfin, nous souhaitons souligner la pertinence de la méthode du « récit de vie » pour accéder au mouvement dynamique des histoires singulières des adultes âgés, à la croisée de leurs déterminations subjectives et sociales (Legrand, 1993). Nous rejoignons, à ce propos, le point de vue défendu par Argoud et Puijalon (2003) qui estiment que « la vieillesse demande à être comprise tout autant qu'expliquée, ce qui ne peut se faire qu'en écoutant la parole des vieux » (p. 23). Ainsi, la méthode du récit de vie nous paraît particulièrement appropriée pour approcher, dans une visée de recherche ou d'intervention clinique, la diversité des parcours de vieillissement et les contradictions inhérentes à la situation paradoxale des aînés contraints d'« apprivoiser la vieillesse » dans une société qui stigmatise la dernière étape du cycle de la vie.

Conclusions générales

Tout au long de notre recherche de doctorat, nous avons tenté de mettre en évidence les effets de la stigmatisation sociale liée à l'âge sur le fonctionnement et l'identité des sujets âgés. Nous allons à présent revenir sur les différentes étapes de notre parcours pour en dégager les points forts et les limites. Nous tenterons de mettre en évidence, d'une part, la pertinence scientifique et sociale de nos travaux, d'autre part, les zones d'ombre susceptibles de faire l'objet de futures investigations.

L'âge, un stigmat social...

Tant à travers notre revue de la littérature que sur base de nos propres recherches (quantitatives et qualitatives), nous avons pu observer que le facteur « âge » est un important marqueur des relations sociales, dans notre culture. Du point de vue des interlocuteurs, il génère des croyances stéréotypées et des attentes normatives à l'égard de la population âgée, voire parfois des attitudes discriminatoires. Au niveau des individus âgés qui en sont la cible, il opère, dans certaines circonstances, telle une « menace » capable de perturber leurs comportements aussi bien que leur perception de soi.

Dans un premier temps, notre synthèse des travaux sur la menace des stéréotypes liés à l'âge nous a permis d'évaluer leurs effets préjudiciables sur les performances cognitives et physiques des adultes âgés. Plus particulièrement, sous certaines conditions, les stéréotypes négatifs à propos du vieillissement peuvent engendrer leur propre confirmation, ce qui ne fait que renforcer l'idée largement répandue que l'avancée en âge s'accompagne nécessairement d'un déclin des capacités. Cependant, notre première étude (Masse et al., 2011a) n'a pas permis de confirmer l'impact négatif du stéréotype relatif au déclin supposé de la mémoire avec l'âge (largement disséminé dans notre société), sur les performances cognitives des participants âgés. À l'instar d'autres chercheurs (Horton, Baker, Pearce, & Deakin, 2010), nous avons émis l'hypothèse qu'une certaine portion de la population âgée, exposée à la menace du stéréotype (manipulée dans un cadre expérimental), parviendrait à résister à la diminution concomitante des performances.

Certains facteurs individuels et contextuels semblent ainsi jouer un rôle protecteur face à la stigmatisation sociale liée à l'âge. Concernant les variables individuelles, nous relevons que les participants à notre recherche étaient en bonne santé et que la majorité d'entre eux avait atteint un haut degré de scolarité. Or, un niveau élevé d'éducation est connu pour amortir les effets du vieillissement cognitif (Brouillet & Syssau, 2000), mais peut aussi limiter la portée des stéréotypes négatifs grâce à une information adéquate sur le processus de vieillissement lui-même. A contrario, Hess, Hinson et Hodges (2009) ont montré qu'un niveau élevé d'éducation était associé à une diminution de la performance en mémoire chez des adultes âgés, en situation de menace du stéréotype. Concernant les facteurs contextuels, nos participants provenaient d'un milieu socioculturel favorisé et avaient été recrutés dans une ville universitaire, active pour ses aînés (cf. Université des Aînés). Cet environnement social favorable, où les stéréotypes négatifs sur le vieillissement sont supplantés par une vision plus positive de l'avancée en âge, comme c'est le cas dans d'autres cultures (Levy & Langer, 1994), pourrait avoir protégé les participants âgés des effets délétères de la menace.

En outre, les mécanismes contribuant à la chute des performances en situation de menace du stéréotype restent partiellement à élucider, tant pour la catégorie des personnes âgées que pour les autres groupes sociaux. Chez les adultes âgés, en particulier, le rôle modérateur de l'identification au domaine n'a pas toujours été confirmé (Hess et al., 2003; mais voir pour des résultats divergents Hess et al., 2004; Hess & Hinson, 2006; Horton, et al., 2010; Masse et al., 2011a). Parmi les médiateurs explorés dans la littérature, le rôle la perception culturelle (plus ou moins positive) du vieillissement est équivoque (Levy & Langer, 1994; voir Yoon, et al. 2000 pour des résultats divergents), de même que celui des attentes (ou prédictions) de performance (Desrichard & Köpetz, 2005; Hess et al., 2009; voir Hess et al., 2004 pour une absence de confirmation). En revanche, il a été démontré que le sentiment de menace perçue (c'est-à-dire la conscience d'être stéréotypé sur base de son âge) influait négativement sur les performances en mémoire (Chasteen, et al. 2005; Kang & Chasteen, 2009). Enfin, l'activation de préoccupations par rapport au vieillissement (Hess & Hinson, 2006), une identité d'âge implicite plus élevée (O'Brien & Hummert, 2006), tout comme l'identification au groupe d'âge (Kang & Chasteen, 2009) semblent majorer la chute des performances mnésiques des adultes âgés, en situation de menace.

En somme, si les différents travaux sur la menace des stéréotypes liés à l'âge (activés à un niveau conscient ou implicite) ont mis en évidence, l'impact de facteurs psychosociaux sur le déclin (ou au contraire la préservation) des capacités cognitives et fonctionnelles des adultes âgés, leurs mécanismes sous-jacents restent à explorer. Malgré tout, si les détériorations (physiques et mentales) spontanément attribuées au processus biologique (irréversible) de vieillissement peuvent être partiellement atténuées en agissant sur des variables contextuelles, telles que la prédominance de stéréotypes âgistes dans notre société, il est urgent de mettre en place des interventions visant à changer les mentalités.

Enfin, dans une perspective future, il serait intéressant d'étendre l'étude de la menace du stéréotype à d'autres domaines pertinents pour la population âgée. Nous pensons, en particulier, à la conduite automobile, à la gestion des finances, à l'utilisation des nouvelles technologies, aux compétences conversationnelles ou sociales des aînés, qui font fréquemment l'objet de « faits divers » dans les médias, contribuant largement au maintien des stéréotypes et préjugés à leur égard. Récemment, plusieurs chercheurs ont également mis à jour des effets différentiels de la menace du stéréotype en prenant en compte l'hétérogénéité des âges chronologiques et « subjectifs » au sein de la catégorie des « personnes âgées ». Ainsi, il semble que les « jeunes vieux » (dans la soixantaine) subissent davantage les effets délétères de la menace sur leurs performances cognitives, que les octogénaires (Hess & Hinson, 2006; Hess et al., 2009). En outre, parmi les adultes d'âge moyen (dans la cinquantaine), seuls ceux qui ont déjà amorcé une transition identitaire vers une définition d'eux-mêmes comme « âgés » (cf. identité d'âge implicite) connaissent une baisse de leurs performances en mémoire (O'Brien & Hummert, 2006), de même que les aînés les plus identifiés à leur groupe d'âge (Kang & Chasteen, 2009) ou ayant une conscience élevée du stigmatisme d'âge (Hess et al., 2009). Ces variables impliquant le « rapport » que chaque adulte entretient avec son âge et son groupe de référence nous semblent particulièrement intéressantes à investiguer dans le futur, afin de mieux saisir le rôle de l'identité (d'âge) dans les situations de menace du stéréotype et ses effets préjudiciables sur les capacités cognitives et fonctionnelles des adultes âgés.

Dans un second temps, nous avons souhaité élargir notre réflexion sur l'impact de la stigmatisation sociale liée à l'âge, au-delà de ses conséquences comportementales, en étudiant ses effets sur l'estime de soi et le bien-être psychologique des adultes âgés (Masse et al.,

2011b). Nous désirions également explorer les expériences de discrimination (versus de valorisation) liées à l'âge en dehors du laboratoire, c'est-à-dire telles qu'elles sont vécues (et peuvent être rapportées) par les aînés dans leur vie quotidienne (ce qui impliquait de créer un dispositif méthodologique permettant de mettre à l'épreuve nos hypothèses en contexte naturel). Sur base d'un questionnaire de recherche, nous avons collecté des expériences positives et négatives liées à l'âge, auprès d'un échantillon d'adultes âgés vivant à leur domicile. Nous avons ainsi pu constater que les attitudes discriminatoires basées sur l'âge n'étaient pas seulement le fait d'inconnus mais apparaissaient également (bien que dans une moindre mesure) au sein de la famille et dans les interactions avec des personnes familières (Pasupathi & Löckenhoff, 2002). Les exemples de discrimination rapportés trouvaient essentiellement leur origine dans une perception (biaisée) déficitaire des capacités cognitives et fonctionnelles des adultes âgés. Les expériences de valorisation basées sur l'âge étaient surtout vécues au sein de la famille, mais également dans la communauté avec des partenaires d'interaction non familiaux. Elles mettaient en exergue la sociabilité, l'expérience et la « bonne forme » des interlocuteurs âgés. Un aspect original de notre recherche tient à son approche écologique (contextualisée) des situations de stigmatisation versus de valorisation basées sur l'âge, perçues et rapportées par les aînés, en tenant compte de leurs conditions d'émergence et de la diversité des éventuels partenaires d'interaction. Nos données plaident en faveur d'une plus grande considération des caractéristiques « réelles » des réseaux sociaux des individus stigmatisés, du point de vue de leurs ressources et de leurs écueils (voir par ex. pour la communauté sourde Bat-Chava, 1994).

La répartition aléatoire des sujets d'enquête entre différentes conditions (discrimination vs. valorisation vs. contrôle) nous a permis de mesurer leur incidence sur l'estime de soi et le bien-être psychologique des adultes âgés. Nos résultats indiquent que la confrontation à des situations de discrimination liée à l'âge détériore temporairement l'estime de soi et le bien-être émotionnel des adultes âgés, qui se sentent alors momentanément « plus vieux » (cf. âge subjectif). Ces résultats corroborent les observations de Berger (2006) concernant un processus similaire de dégradation identitaire chez des chômeurs âgés, exposés à des discriminations liées à l'âge au cours de leur recherche d'emploi. Garstka et al. (2004) ont également démontré que le fait de se percevoir comme victime de rejet et de discriminations (personnelle et groupale) de la part de la société,

entraîne une diminution du bien-être psychologique chez les adultes âgés. À l'inverse, dans notre étude, l'impact positif des expériences de valorisation liée à l'âge nous renseigne sur les bénéfices potentiels d'une vision plus favorable de l'avancée en âge sur l'estime de soi, le bien-être émotionnel et l'âge subjectif des adultes âgés. Ce résultat est d'autant plus important que ces deux dernières variables (estime de soi et âge subjectif) apparaissent comme des prédicteurs substantiels de l'adaptation chez les personnes âgées (Alaphilippe et al., 2005). Dans la même optique, Levy et al. (2002) ont démontré qu'une perception positive de son propre vieillissement augmentait la longévité des adultes âgés, le désir de vivre (*will to live*) étant un médiateur partiel de la relation entre ces deux variables. De façon provocatrice, ces chercheurs concluent en comparant l'âgisme à un virus qui réduirait d'au moins 7 ans l'espérance de vie, contre lequel notre société devrait s'engager à lutter.

Signalons enfin que certains exemples de stigmatisation liée à l'âge ont été spontanément rapportés par les participants âgés, dans notre étude qualitative. Le cadre plus ouvert de la recherche permettait de resituer ceux-ci dans des dynamiques relationnelles complexes, mais également aux adultes âgés de négocier et de se positionner par rapport au stigmate de l'âge.

...mais pas une fatalité

L'existence de stratégies de protection face à la « menace » des stéréotypes liés à l'âge s'est imposée à nous dès les moments de débriefing avec les participants âgés, à l'issue de notre première étude. Libérés des contraintes imposées par le cadre expérimental, ces derniers n'ont en effet pas manqué de contester, nuancer, voire neutraliser, l'importance du critère de l'âge dans leurs expériences de vie. Une telle résistance à toute forme d'étiquetage social a suscité notre curiosité (après un court instant de désarçonnement, réaction légitime d'une chercheuse bousculée dans ses hypothèses, il faut bien l'avouer !).

Un des objectifs de notre seconde étude a précisément consisté à explorer le rôle joué par des facteurs sociaux (ex. auto-stéréotypes sur le vieillissement, identification au groupe des pairs) et des variables individuelles (ex. perception positive de son propre vieillissement, processus identitaires) dans les rapports entre stigmatisation et estime de soi chez les adultes âgés. Conformément à la théorie des processus identitaires (Whitbourne & Sneed, 2002), nous avons pu observer que l'adaptation au vieillissement est facilitée par l'usage de stratégies

« d'équilibre identitaire » qui augmentent le bien-être émotionnel (émotions positives) des participants âgés, en condition contrôle. Inversement, l'accommodation identitaire (cf. sensibilité du concept de soi aux évaluations externes) va de pair avec une diminution de l'estime de soi et du bien-être émotionnel (augmentation des émotions négatives). Cette relation négative entre les stratégies accommodatives et l'estime de soi se maintient lors de la confrontation à des expériences de discrimination liée à l'âge, mais semble être contrebalancée par l'utilisation défensive de stratégies assimilatrices (positivement corrélées à l'estime de soi). Notre étude a également mis en évidence la nature paradoxale de l'identification au groupe d'âge. En effet, lorsque l'identification au groupe correspond à un processus (cognitif) d'auto-catégorisation, celle-ci s'accompagne d'une diminution de l'estime de soi et d'une majoration de l'âge subjectif (en situation de valorisation liée à l'âge). En revanche, lorsque l'identification au groupe implique une dimension (affective) d'engagement vis-à-vis des pairs, celle-ci semble servir une fonction de support social qui améliore l'estime de soi des adultes âgés, dans leur vie quotidienne (condition contrôle). Nos résultats plaident en faveur d'une prise en compte des différentes composantes (cognitive, affective, évaluative) de l'identification sociale (Ellemers et al., 1999), qui pourraient selon nous expliquer en partie les contradictions émergeant entre différents travaux, dans la littérature : d'une part, l'identification au groupe a été désignée comme un mécanisme protecteur de l'estime de soi face à la discrimination perçue, chez les adultes âgés notamment (Garstka et al., 2004) ; d'autre part, l'identification au groupe semble majorer l'impact délétère de la menace du stéréotype sur la performance des individus stigmatisés (Kang & Chasteen, 2009; Schmader, 2002). Des recherches ultérieures incluant cette variable devraient permettre d'éclairer les avantages et les préjudices potentiels de l'identification des aînés à leur groupe d'âge, dans différents contextes de stigmatisation sociale.

Notre (troisième) étude qualitative nous a permis de confirmer l'existence de multiples stratégies de négociation identitaire face à la stigmatisation sociale liée à l'âge (et au vieillissement individuel), dans une double perspective synchronique et diachronique. D'un point de vue synchronique, différentes stratégies intrapsychiques et sociales (parfois contradictoires) sont utilisées par les adultes âgés. D'une manière générale, les sujets âgés (non affectés par des atteintes pathologiques sévères) recourent à des stratégies de gestion de leur propre vieillissement (cf. optimisation sélective, compensation,

relativisation, optimisme) leur permettant de négocier les changements liés à l'âge et de maintenir un niveau satisfaisant de fonctionnement (physique, intellectuel, social). Cependant, face à l'étiquette « vieux » imposée par la société, l'usage de stratégies de différenciation positive (cf. distinction corps/esprit, comparaisons favorables avec les pairs) et de distanciation (psychique mais aussi sociale, conduisant parfois à l'évitement des pairs) semble généralisé. Nos résultats rejoignent à ce propos le point de vue développé par Castelli (1997) qui estime que vieillir comporte un apprentissage social revenant le plus souvent à assumer une « position par antithèse », à défaut d'une définition sociale positive de la vieillesse. Notre recherche a également démontré que certains sujets âgés utilisent des stratégies assimilatrices défensives (cf. dénégation, rejet des attributs stéréotypiques, faux-semblant) lorsque le vieillissement et ses stigmates constituent une menace pour leur identité. À l'opposé, nous avons trouvé des indices d'une possible acceptation des stéréotypes liés à l'âge comme des « auto-définitions » (cf. stratégies accommodatrices) représentant un risque pour l'indépendance et l'autonomie des adultes âgés. Précisons que l'organisation des stratégies repérées dans notre recherche, le long d'un continuum entre assimilation et accommodation identitaires, apporte une précieuse contribution empirique au modèle proposé par Whitbourne et Sneed (2002), dans l'exploration des réactions des adultes âgés face au vieillissement individuel et à l'âgisme.

D'un point de vue diachronique, notre approche qualitative nous a permis d'étudier différentes « logiques subjectives » de vieillissement, chaque « cas » révélant d'une certaine manière son idiosyncrasie par rapport au thème. Ainsi, pour certains sujets, la retraite et la prise d'âge s'inscrivent comme des « ruptures » dans le parcours de vie, alors que pour d'autres, l'avancée en âge se vit davantage sur un mode de continuité entre les différents temps de la vie. Les aînés sont conscients de l'existence des stéréotypes négatifs à propos de la vieillesse, dans notre société, mais ils y réagissent différemment selon leur dynamique personnelle de vieillissement : certains rejettent les stéréotypes et leur identité d'âge, d'autres les nuancent et mettent en avant leurs caractéristiques personnelles, d'autres encore semblent « coller » à l'étiquette. Nos résultats ne permettent ni d'infirmer ni de confirmer l'hypothèse d'une internalisation des stéréotypes négatifs liés à l'âge (Levy, 2003; Rothermund & Brandtstädter, 2003), mais il semble certain qu'avancer en âge implique de « négocier » et de préserver une identité positive face aux préjugés et à l'âgisme.

Limites et perspectives

Comme nous l'avons souligné à plusieurs reprises, les participants âgés sollicités pour nos recherches présentaient plusieurs signes d'un vieillissement « réussi » (Monfort, 1998). Nos résultats doivent donc être interprétés avec précaution dans la mesure où la stigmatisation sociale liée à l'âge (à travers des situations de menace du stéréotype ou de confrontation directe à des discriminations basées sur l'âge) peut affecter différemment certaines (sous-)catégories de personnes âgées.

Premièrement, la visibilité des stigmates d'âge (cf. signes physiques distinctifs tels que les rides, la couleur des cheveux, la posture, etc.) peut générer des variations quant à l'exposition à la stigmatisation (Zebrowitz & Montepare, 2000). De ce point de vue, les personnes paraissant « plus vieilles » que leur âge, les personnes âgées amoindries physiquement ou mentalement, de même que les personnes âgées dépendantes ou institutionnalisées, constituent des groupes à risque face aux stéréotypes et à l'âgisme. À titre d'exemple, une recherche que nous avons supervisée indique que les soignants (en établissements pour personnes âgées et services de gériatrie) expriment des stéréotypes plus négatifs à l'égard des personnes âgées « démentes », par comparaison aux personnes âgées « non démentes » (De Coninck, 2011). Le stigmate de la démence viendrait donc s'ajouter à celui de l'âge, de sorte qu'on pourrait parler d'un « âgisme cumulatif ». D'autres travaux sont cependant nécessaires pour étayer ces observations et identifier les facteurs susceptibles d'aggraver les effets de la stigmatisation chez certaines personnes âgées.

Deuxièmement, une autre forme d'âgisme cumulatif réside dans les interactions entre l'âge et le genre. Les femmes âgées sont, en effet, doublement stigmatisées en raison d'une norme d'attractivité qui associe féminité et beauté physique dans notre société, induisant une perception plus négative des femmes âgées par rapport aux hommes du même âge (Boudjemadi, 2009; voir aussi Lemoine-Darhois & Weissman, 2000; Trincaz, 1998; Zebrowitz & Montepare, 2000). Dans la mesure où les femmes sont surreprésentées dans les classes d'âge les plus élevées de la population, il serait particulièrement utile de mieux connaître les stratégies leur permettant de protéger leur identité et leur estime de soi face à cette « double norme » de vieillissement.

Enfin, sur le plan méthodologique, nous tenons à souligner la pertinence de la méthode du récit de vie pour approcher, dans une visée de recherche ou d'intervention thérapeutique, les problématiques

des adultes âgés. Celle-ci présente selon nous deux fonctions majeures : une fonction de réminiscence ; une fonction de globalisation de l'histoire personnelle et de construction de sens. L'importance de la réminiscence chez la personne âgée n'est plus à démontrer : elle permet notamment de rendre vivants les souvenirs du passé (agréables ou douloureux), de se rapprocher d'autrui et de partager ses émotions (intimité), de transmettre son expérience, de résoudre ses problèmes ou encore de lutter contre l'ennui et la dépression, enfin de maintenir un sentiment d'identité et de continuité de soi (Mezred, 2007). Mais faire le récit de son histoire, c'est aussi tenter de s'en (ré)approprier les différents chapitres pour leur donner un sens, une cohérence (Meire, 1992). Cette recherche de sens et de continuité (psychique) est particulièrement cruciale pour les personnes âgées, confrontées aux multiples changements inhérents au processus de vieillissement et au regard dévalorisant de la société. Pour Laforest (1989), « la vieillesse est un masque » qui dissimule la personnalité profonde de la personne âgée, aux yeux des autres et souvent à elle-même. La réminiscence n'est alors « pas autre chose qu'une recherche de son moi intemporel tel qu'exprimé dans sa continuité à travers le changement » (p. 95). Loin d'une simple répétition, la narration de l'histoire de sa vie (qu'elle soit spontanée ou suscitée par un tiers – chercheur, intervenant) permet à la personne âgée de s'inscrire dans le présent et dans un avenir, comme a pu l'exprimer un des participants à notre recherche qualitative : « *Ça m'a donné l'occasion de parler de choses auxquelles je n'ai jamais prêté attention et que je suis content d'avoir pu évoquer avec vous [...] Ça me donne l'occasion de faire un petit retour sur moi-même et de voir un petit peu où j'en suis et... et où je vais surtout* » (Roger, p. 49 et p. 35). Selon nous, devenir sujet de son histoire et acteur de ses relations avec les autres et le monde environnant, est un projet existentiel qui n'a pas d'âge.

* * *

En conclusion, notre thèse de doctorat s'est attachée à étudier le défi, à la fois existentiel et social, que représente le vieillissement. En effet, au fur et à mesure de son avancée en âge, chaque individu doit « négocier » de nouveaux rapports avec lui-même, avec les autres et, plus largement, avec la société. Son identité, dans ses dimensions personnelle et sociale, est remise en question. Cependant, aborder de

L'identité du sujet vieillissant face au regard social

manière positive son propre vieillissement n'est envisageable que si notre société, elle-même, modifie sa perception du parcours des âges, en reconnaissant aux étapes ultimes de l'existence, leurs propres potentialités d'ouverture et d'accomplissement de soi. L'entrée en confiance, dans la dernière phase du cycle de vie, passe donc avant tout, par une évolution du regard social sur la vieillesse.

« Car c'est notre regard qui enferme souvent les autres dans leurs plus étroites appartenances, et c'est notre regard aussi qui peut les libérer. »
A. Maalouf (Les identités meurtrières, 1998)

Références bibliographiques

- Abric, J.-C. (1989). L'étude expérimentale des représentations sociales. In D. Jodelet (Ed.), *Les représentations sociales* (pp. 187-203). Paris: PUF.
- Alaphilippe, D. (2008). Evolution de l'estime de soi chez l'adulte âgé. *Psychologie et Neuropsychiatrie du Vieillissement*, 6, 167-176.
- Alaphilippe, D., Bailly, N., Gana, K., & Martin, B. (2005). Les prédicteurs de l'adaptation chez l'adulte âgé. *L'Année Psychologique*, 105, 649-667.
- Arcand, B. (1989). La construction culturelle de la vieillesse. In R. Santerre & G. Létourneau (Eds.), *Vieillir à travers le monde: Contribution à une gérontologie comparée* (pp. 97-105). Québec: Presses de l'Université Laval.
- Argoud, D., & Puijalon, B. (2003). Enjeux et limites d'une prise en compte de la parole des vieux. *Gérontologie et Société*, 106, 23-39.
- Bargh, J.A., Chen, M., & Burrows, L. (1996). Automaticity of social behavior: Direct effects of trait construct and stereotype activation on action. *Journal of Personality and Social Psychology*, 71, 230-244.
- Bat-Chava, Y. (1994). Group identification and self-esteem of deaf adults. *Personality and Social Psychology Bulletin*, 20, 494-502.
- Beauvoir, S. (de) (1970). *La vieillesse*. Paris: Gallimard.
- Berger, E.D. (2006). "Aging" identities: Degradation and negotiation in the search for employment. *Journal of Aging Studies*, 20, 303-316.
- Bianchi, H. (1989). Vieillir, ou les destins de l'attachement. In H. Bianchi (Ed.), *La question du vieillissement: Perspectives psychanalytiques* (pp. 33-63). Paris: Dunod.
- Bizzini, L., & Rapin, C.-H. (2007). L'âgisme. *Gérontologie et Société*, 123, 263-278.
- Blanché, A. (2007). Ruptures-passages: Approches psychanalytiques du vieillissement. *Gérontologie et Société*, 121, 11-30.
- Boudjemadi, V. (2009). *L'âgisme: Etude de la nature, des théories explicatives et des mesures directes et indirectes d'un phénomène psychosocial*. Thèse de doctorat en psychologie non publiée, Nancy-Université, Nancy.

- Bourbonnais, A., & Ducharme, F. (2010) Âgisme et professions d'aide... des paradoxes dans une société vieillissante ? In M. Lagacé (Ed.), *L'âgisme: Comprendre et changer le regard social sur le vieillissement* (pp. 155-174). Québec: Presses de l'Université Laval.
- Bourguignon, D., Seron, E., Yzerbyt, V., & Herman, G. (2006). Perceived group and personal discrimination: Differential effects on personal self-esteem. *European Journal of Social Psychology*, *26*, 773-789.
- Bourhis, R.Y., Gagnon, A., & Moïse, L.C. (1994). Discrimination et relations intergroupes. In R.Y. Bourhis & J.-P. Leyens (Eds), *Stéréotypes, discrimination et relations intergroupes* (pp. 161-200). Liège: Mardaga.
- Brackelaire, J.-L. (1992). Revenir en avant de soi: La prévention comme remobilisation de l'enfance ? *Sauvegarde de l'Enfance*, *2*, 138-144.
- Braithwaite, V. (2002). Reducing ageism. In T.D. Nelson (Ed.), *Ageism: Stereotyping and prejudice against older persons* (pp. 311-337). Cambridge, MA: MIT Press.
- Branscombe, N.R., Schmitt, M.T., & Harvey, R.D. (1999). Perceiving pervasive discrimination among African Americans: Implications for group identification and well-being. *Journal of Personality and Social Psychology*, *77*, 135-149.
- Brewer, M.B. (1991). The social self: On being the same and different at the same time. *Personality and Social Psychology Bulletin*, *17*, 475-482.
- Brewer, M.B., Dull, V., & Lui, L. (1981). Perceptions of the elderly: Stereotypes as prototypes. *Journal of Personality and Social Psychology*, *41*, 656-670.
- Brewer, M.B., & Lui, L. (1984). Categorization of the elderly by the elderly: Effects of perceiver's category membership. *Personality and Social Psychology Bulletin*, *10*, 585-595.
- Brouillet, D, & Syssau, A. (Eds). (2000). *Le vieillissement cognitif normal: Vers un modèle explicatif du vieillissement*. Bruxelles: De Boeck Université.
- Bruchon-Schweitzer, M., Dantzer, R., & Goodall, G. (1994). *Introduction à la psychologie de la santé*. Paris: PUF.
- Butler, R.N. (1987). Ageism. In G.L. Maddox (Ed.), *The encyclopedia of aging* (pp. 22-23). New York, NY: Springer Publishing Company.

- Camilleri, C., Kastersztein, J., Lipiansky, E.-M., Malewska-Peyre, H., Taboada-Leonetti, I., & Vasquez, A. (1990). *Stratégies identitaires*. Paris: PUF.
- Caradec, V. (2004). *Sociologie de la vieillesse et du vieillissement*. Paris: Armand Colin.
- Carstensen, L.L. (1992). Social and emotional patterns in adulthood: Support for socioemotional selectivity theory. *Psychology and Aging, 7*, 331-338.
- Carstensen, L.L. (1995). Evidence for a life-span theory of socioemotional selectivity. *Current Directions in Psychological Science, 4*, 151-156.
- Casman, M.-T. (2010). Des liens avec des fils d'argent: L'importance des relations avec les grands-parents. In S. Carbonnelle (Ed.), *Penser les vieillesse: Regards sociologiques et anthropologiques sur l'avancée en âge* (pp. 217-234). Paris: Seli Arslan.
- Castelli, D.A. (1997). Vieillir ? Cela s'apprend ! Stratégies et régulations identitaires de quelques aînés actifs en association. *Revue Suisse de Sociologie, 23*, 595-619.
- Chasteen, A.L., Bhattacharyya, S., Horhota, M., Tam, R., & Hasher, L. (2005). How feelings of stereotype threat influence older adults' memory performance. *Experimental Aging Research, 31*, 235-260.
- Cheryan, S., & Bodenhausen, G.V. (2000). When positive stereotypes threaten intellectual performance: The psychological hazards of "model minority" status. *Psychological Science, 11*, 399-402.
- Coninck, F. (De) (2011). *L'étude des représentations des personnes âgées (démentes): Enquête auprès des soignants en institution*. Mémoire de master en sciences psychologiques non publié, Université catholique de Louvain, Louvain-la-Neuve.
- Crocker, J., & Major, B. (1989). Social stigma and self-esteem: The self-protective properties of stigma. *Psychological Review, 96*, 608-630.
- Crocker, J., Major, B., & Steele, C. (1998). Social stigma. In D.T. Gilbert, S.T. Fiske, & G. Lindzey (Eds.), *The handbook of social psychology* (vol.2, pp. 504-553). Boston, MA: McGraw-Hill.
- Croizet, J.-C., & Claire, T. (1998). Extending the concept of stereotype threat to social class: The intellectual underperformance of students from low socioeconomic backgrounds. *Personality and Social Psychology Bulletin, 24*, 588-494.

- Croizet, J.-C., & Claire, T. (2003). Les enseignants contribuent-ils aux inégalités sociales ? In J.-C. Croizet & J.-P. Leyens (Eds.), *Mauvaises réputations: Réalités et enjeux de la stigmatisation sociale* (pp. 145-175). Paris: Armand Colin.
- Croizet, J.-C., & Leyens, J.-P. (Eds.). (2003). *Mauvaises réputations: Réalités et enjeux de la stigmatisation sociale*. Paris: Armand Colin.
- Croizet, J.-C., & Martinot, D. (2003). Stigmatisation et estime de soi. In J.-C. Croizet & J.-P. Leyens (Eds.), *Mauvaises réputations: Réalités et enjeux de la stigmatisation sociale* (pp. 25-59). Paris: Armand Colin.
- Cuddy, A.J.C., & Fiske, S.T. (2002). Doddering but dear: Process, content, and function in stereotyping of older persons. In T.D. Nelson (Ed.), *Ageism: Stereotyping and prejudice against older persons* (pp. 3-26). Cambridge, MA: MIT Press.
- Cuddy, A.J.C., Norton, M.I., & Fiske, S.T. (2005). This old stereotype: The pervasiveness and persistence of the elderly stereotype. *Journal of Social Issues*, 61, 267-285.
- Daatland, S.O. (2007). Age identifications. In R. Fernández-Ballesteros (Ed.), *Geropsychology: European perspectives for an aging world* (pp. 31-48). Cambridge, MA: Hogrefe & Huber.
- Darley, J.M., & Fazio, R.H. (1980). Expectancy confirmation processes arising in the social interaction sequence. *American Psychologist*, 35, 867-881.
- Désert, M. (1999). *La menace du stéréotype, gardienne des inégalités sociales ? Situations, identités, contrôle*. Thèse de doctorat en psychologie non publiée, Université catholique de Louvain, Louvain-la-Neuve.
- Désert, M. (2003). La menace du stéréotype. In J.-C. Croizet & J.-P. Leyens (Eds.), *Mauvaises réputations: Réalités et enjeux de la stigmatisation sociale* (pp. 119-143). Paris: Armand Colin.
- Désert, M., Croizet, J.-C., & Leyens, J.-P. (2002). La menace du stéréotype: Une interaction entre situation et identité. *L'Année Psychologique*, 102, 555-576.
- Desrichard, O., & Köpetz, C. (2005). A threat in the elder: The impact of task-instructions, self-efficacy and performance expectations on memory performance in the elderly. *European Journal of Social Psychology*, 35, 537-552.
- Dupont, E. (2003). Emotions et groupes stigmatisés. In J.-C. Croizet & J.-P. Leyens (Eds.), *Mauvaises réputations: Réalités et enjeux de la stigmatisation sociale* (pp. 93-117). Paris: Armand Colin.

- Dupont, E., & Leyens, J.-P. (2003). Perceptions différentes des discriminations individuelle et groupale. In J.-C. Croizet & J.-P. Leyens (Eds.), *Mauvaises réputations: Réalités et enjeux de la stigmatisation sociale* (pp. 61-92). Paris: Armand Colin.
- Ellemers, N., Kortekaas, P., & Ouwerkerk, J.W. (1999). Self-categorisation, commitment to the group and group self-esteem as related but distinct aspects of social identity. *European Journal of Social Psychology*, 29, 371-389.
- Fernandez, L., & Catteeuw, M. (2001). *La recherche en psychologie clinique*. Paris: Nathan.
- Feyereisen, P., & Hupet, M. (2002). Les représentations sociales des compétences conversationnelles des personnes âgées et leurs effets sur la communication. In P. Feyereisen & M. Hupet (Eds.), *Parler et communiquer chez la personne âgée: Psychologie du vieillissement cognitif* (pp. 13-31). Paris: PUF.
- Fiske, S.T., Cuddy, A.J.C., Glick, P., & Xu, J. (2002). A model of (often mixed) stereotype content: Competence and warmth respectively follow from perceived status and competition. *Journal of Personality and Social Psychology*, 82, 878-902.
- Freund, A., & Baltes, P.B. (2003). Pour un développement et un vieillissement réussis: Sélection, optimisation et compensation. *Revue Québécoise de Psychologie*, 24, 27-52.
- Gaillard, M. (2010). *Vieillesse au travail: Des approches traditionnelles à l'analyse psychosociale* (Cahier du Cirtes n°3, en collaboration avec D. Desmette). Louvain-la-Neuve: Presses universitaires de Louvain.
- Gaillard, M., & Desmette, D. (2007). Les attitudes professionnelles des travailleurs âgés. In G. Herman (Ed.), *Travail, chômage et stigmatisation: Une analyse psychosociale* (pp. 321-356). Bruxelles: De Boeck.
- Garstka, T.A., Schmitt, M.T., Branscombe, N.R., & Hummert, M.L. (2004). How young and older adults differ in their responses to perceived age discrimination. *Psychology and Aging*, 19, 326-335.
- Gaulejac, V. (de), & Taboada Léonetti, I. (1994). *La lutte des places: Insertion et désinsertion*. Paris: Desclée de Brouwer.
- Goffman, E. (1975). *Stigmate: Les usages sociaux des handicaps*. Paris: Minuit.
- Gommers, A. (1992). Dynamismes et stratégies adaptatives chez la personne âgée. In A. Gommers & P. van den Bosch de Aguilar (Eds.), *Pour une vieillesse autonome* (pp. 225-245). Liège: Mardaga.

- Greenberg, J., Schimel, J., & Martens, A. (2002). Ageism: Denying the face of the future. In T.D. Nelson (Ed.), *Ageism: Stereotyping and prejudice against older persons* (pp. 27-48). Cambridge, MA: MIT Press.
- Guillemard, A.-M. (2002). De la retraite mort sociale à la retraite solidaire: La Retraite une mort sociale (1972) revisitée trente ans après. *Gérontologie et Société*, *102*, 53-66.
- Guillemard, A.-M. (2010). La discrimination à l'encontre de l'âge dans l'emploi: Une perspective internationale. In M. Lagacé (Ed.), *L'âgisme: Comprendre et changer le regard social sur le vieillissement* (pp. 221-239). Québec: Presses de l'Université Laval.
- Harris, M.J., Moniz, A.J., Sowards, B.A., & Krane, K. (1994). Mediation of interpersonal expectancy effects: Expectancies about the elderly. *Social Psychology Quarterly*, *57*, 36-48.
- Hausdorff, J.M., Levy, B.R., & Wei, J.Y. (1999). The power of ageism on physical function of older persons: Reversibility of age-related gait changes. *Journal of the American Geriatrics Society*, *47*, 1346-1349.
- Heatherton, T.F., & Polivy, J. (1991). Development and validation of a scale for measuring state self-esteem. *Journal of Personality and Social Psychology*, *60*, 895-910.
- Herfray, C. (2001). *La vieillesse en analyse*. Paris: Desclée de Brouwer.
- Herman, G., & Van Ypersele, D. (1998). L'identité sociale des chômeurs. *Les Cahiers du CERISIS*, *98/10* (Université catholique de Louvain, Belgique).
- Hess, T.M., Auman, C., Colcombe, S.J., & Rahhal, T.A. (2003). The impact of stereotype threat on age differences in memory performance. *Journal of Gerontology: Psychological Sciences*, *58B*, P3-P11.
- Hess, T.M., & Hinson, J.T. (2006). Age-related variation in the influences of aging stereotypes on memory in adulthood. *Psychology and Aging*, *21*, 621-625.
- Hess, T.H., Hinson, J.T., Hodges, E.A. (2009). Moderators of and mechanisms underlying stereotype threat effects on older adults' memory performance. *Experimental Aging Research*, *35*, 153-177.
- Hess, T.M., Hinson, J.T., & Statham, J.A. (2004). Explicit and implicit stereotype activation effects on memory: Do age and awareness moderate the impact of priming? *Psychology and Aging*, *19*, 495-505.

- Héту, J.-L. (1988). *Psychologie du vieillissement*. Montréal: Méridien.
- Honneth, A. (1999). Intégrité et mépris: Principes d'une morale de la reconnaissance. *Recherches Sociologiques*, 30, 11-22.
- Horton, S., Baker, J., Pearce, W., & Deakin, J.M. (2010). Immunity to popular stereotypes of aging? Seniors and stereotype threat. *Educational Gerontology*, 36, 353-371.
- Hummel, C. (2001). Représentations de la vieillesse chez des jeunes adultes et des octogénaires. *Gérontologie et Société*, 98, 239-251.
- Hummel, C. (2002). Les paradigmes de recherche aux prises avec leurs effets secondaires. *Gérontologie et Société*, 102, 41-52.
- Hummert, M.L. (1999). A social cognitive perspective on age stereotypes. In T.M. Hess & F. Blanchard-Fields (Eds.), *Social cognition and aging* (pp. 175-196). San Diego, CA: Academic Press.
- Hummert, M.L., Garstka, T.A., Shaner, J.L., & Strahm, S. (1994). Stereotypes of the elderly held by young, middle-aged, and elderly adults. *Journal of Gerontology: Psychological Sciences*, 49, P240-P249.
- Hummert, M.L., Garstka, T.A., Shaner, J.L., & Strahm, S. (1995). Judgments about stereotypes of the elderly: Attitudes, age associations, and typicality ratings of young, middle-aged, and elderly adults. *Research on Aging*, 17, 168-189.
- Isingrini, M., Hauer, K., & Fontaine, R. (1996). Effet du vieillissement sur les réponses basées sur la familiarité et sur la recherche en situation de reconnaissance. *L'Année Psychologique*, 96, 255-273.
- Ivey, D.C., Wieling, E., & Harris, S.M. (2000). Save the young – the elderly have lived their lives: Ageism in marriage and family therapy. *Family Process*, 39, 163-175.
- Javeau, C. (1997). Regards sociologiques croisés sur le vieillissement: 1. Vieillir et être vieux. In *Le Vieillissement* (pp. 129-137). Bruxelles: Editions de l'Université de Bruxelles.
- Jodelet, D. (Ed.). (1989). *Les représentations sociales*. Paris: PUF.
- Jodelet, D. (2003). Aperçus sur les méthodologies qualitatives. In S. Moscovici & F. Buschini (Eds.), *Les méthodes des sciences humaines* (pp. 139-162). Paris: PUF.
- Kaës, R. (1989). Psychanalyse et représentation sociale. In D. Jodelet (Ed.), *Les représentations sociales* (pp. 87-114). Paris: PUF.

- Kang, S.K., & Chasteen, A.L. (2009). The moderating role of age-group identification and perceived threat on stereotype threat among older adults. *International Journal of Aging and Human Development*, 69, 201-220.
- Kaufmann, J.-C. (2006). *L'enquête et ses méthodes: L'entretien compréhensif*. Paris: Armand Colin.
- Kite, M.E., Deaux, K., & Miele, M. (1991). Stereotypes of young and old: Does age outweigh gender? *Psychology & Aging*, 6, 19-27.
- Kop, J.-L. (1993). La mesure du bien-être subjectif chez les personnes âgées. *Revue Européenne de Psychologie Appliquée*, 43, 271-277.
- Labouvie-Vief, G. (2003). Dynamic integration: Affect, cognition, and the self in adulthood. *Psychological Science*, 12, 201-206.
- Lafort, J. (1989). *Introduction à la gérontologie: Croissance et déclin*. Paris: Frison-Roche.
- Lagacé, M. (2010). *L'âgisme: Comprendre et changer le regard social sur le vieillissement*. Québec: Presses de l'Université Laval.
- Lagacé, M., & Tougas, F. (2010). « À quand la retraite? »: Le paradoxe de l'âgisme au travail dans un contexte de pénuries de main-d'œuvre. In M. Lagacé (Ed.), *L'âgisme: Comprendre et changer le regard social sur le vieillissement* (pp. 241-262). Québec: Presses de l'Université Laval.
- Lambert, P. (2006). *Vieillesse: Une ou multiple? Entretien avec Sylvie Carbonnelle, anthropologue, ULB*. En ligne <http://recherche-technologie.wallonie.be/fr/particulier/menu/revue-athena/par-numero/numeros-antérieurs/septembre-2005-a-juin-2006/n-219-mars-2006/sciences-humaines/index.html>, consulté le 12 décembre 2007.
- Langer, E.J., & Rodin, J. (1976). The effects of choice and enhanced personal responsibility for the aged: A field experiment in an institutional setting. *Journal of Personality and Social Psychology*, 34, 191-198.
- Laplanche, J., & Pontalis, J.-B. (1967). *Vocabulaire de la psychanalyse*. Paris: PUF.
- Le Gouès, G. (1991). Le travail du vieillir. In B. Veysset-Puijalon (Ed.), *Être vieux: De la négation à l'échange* (pp. 146-152). Paris: Autrement.
- Legrand, M. (1993). *L'approche biographique*. Paris: Desclée de Brouwer.
- Lemoine-Darbois, R., & Weissman, E. (2000). *Elles croyaient qu'elles ne vieilliraient jamais*. Paris: Albin Michel.

- Levy, B. (1996). Improving memory in old age through implicit self-stereotyping. *Journal of Personality and Social Psychology*, 71, 1092-1107.
- Levy, B.R. (2003). Mind matters: Cognitive and physical effects of aging self-stereotypes. *Journal of Gerontology: Psychological Sciences*, 58B, P203-P211.
- Levy, B.R., Hausdorff, J.M., Hencke, R., & Wei, J.Y. (2000). Reducing cardiovascular stress with positive self-stereotypes of aging. *Journal of Gerontology: Psychological Sciences*, 55B, P205-P213.
- Levy, B., & Langer, E. (1994). Aging free from negative stereotypes: Successful memory in China and among the American Deaf. *Journal of Personality and Social Psychology*, 66, 989-997.
- Levy, B.R., Slade, M.D., Kunkel, S.R., & Kasl, S.V. (2002). Longevity increased by positive self-perceptions of aging. *Journal of Personality and Social Psychology*, 83, 261-270.
- Leyens, J.-P., Désert, M., Croizet, J.-C., & Darcis, C. (2000). Stereotype threat: Are lower status and history of stigmatization preconditions of stereotype threat? *Personality and Social Psychology Bulletin*, 26, 1189-1199.
- Leyens, J.-P., Yzerbyt, V., & Schadron, G. (1996). *Stéréotypes et cognition sociale*. Liège: Mardaga.
- Lorenzi-Cioldi, F., & Doise, W. (1994). Identité sociale et identité personnelle. In R.Y. Bourhis & J.-P. Leyens (Eds.), *Stéréotypes, discrimination et relations intergroupes* (pp. 69-96). Liège: Mardaga.
- Martin, N., & Alaphilippe, D. (1999). Processus de comparaison sociale, conformité supérieure de soi et vieillissement. *Les Cahiers Internationaux de Psychologie Sociale*, 42, 59-74.
- Martinot, D., Redersdorff, S., Guimond, S., & Dif, S. (2002). Ingroup versus outgroup comparisons and self-esteem: The role of group status and ingroup identification. *Personality and Social Psychology Bulletin*, 28, 1586-1600.
- Masse, M., Désert, M., Leyens, J.-P., & Meire, P. (2011a). Ageism and stereotype threat: How (not) to add decline to the decline of cognitive aging process? *Manuscript in preparation*.
- Masse, M., Désert, M., Leyens, J.-P., & Meire, P. (2011b). Facing age stigmatization: The impact on self-esteem and the role of protective strategies among older adults. *Manuscript submitted for publication*.

- Masse, M., & Neiryneck, I. (2011). Qu'en est-il de la question du lien chez les sujets plus âgés ? *Manuscrit en préparation*.
- Meire, P. (1992). Vie affective, psychodynamique et vieillissement. In A. Gommers & P. van den Bosch de Aguilar (Eds.), *Pour une vieillesse autonome* (pp. 125-151). Liège: Mardaga.
- Messy, J. (2002). *La personne âgée n'existe pas*. Paris: Payot & Rivages.
- Mezred, D. (2007). *Réminiscence et rétrospective de vie chez la personne âgée: Fonctions et vertus adaptatives*. Thèse de doctorat en psychologie non publiée, Nancy-Université, Nancy.
- Moliner, P., Ivan-Rey, M., & Vidal, J. (2008). Trois approches psychosociales du vieillissement: Identité, catégorisations et représentations sociales. *Psychologie et Neuropsychiatrie du Vieillissement*, 6, 245-257.
- Monfort, J.-C. (1998). *La psychogériatrie*. Paris: PUF.
- Morval, M.V.G. (1993). Du rapport entre méthode clinique et méthode expérimentale. In E. Enriquez, G. Houle, J. Rhéaume, & R. Sévigny (Eds.), *L'analyse clinique dans les sciences humaines* (pp. 109-117). Montréal: Editions Saint-Martin.
- Moscovici, S. (1989). Des représentations collectives aux représentations sociales: Eléments pour une histoire. In D. Jodelet (Ed.), *Les représentations sociales* (pp. 62-86). Paris: PUF.
- Moscovici, S., & Pérez, J.-A. (2003). La méthode expérimentale. In S. Moscovici & F. Buschini (Eds.), *Les méthodes des sciences humaines* (pp. 59-83). Paris: PUF.
- Moulin, M. (1997). Regards sociologiques croisés sur le vieillissement: 2. Des vieillissements et de leur usage social. In *Le Vieillissement* (pp. 139-154). Bruxelles: Editions de l'Université de Bruxelles.
- Mucchielli, A. (2002). *L'identité* (5^e éd.). Paris: PUF.
- Nelson, T.D. (Ed.). (2002). *Ageism: Stereotyping and prejudice against older persons*. Cambridge, MA: MIT Press.
- Nelson, T.D. (2005). Ageism: Prejudice against our feared future self. *Journal of Social Issues*, 61, 207-221.
- Nshimrimana, L. (2003). Vieillesse et culture: Du bon usage des personnes âgées. *Cahiers Critiques de Thérapie Familiale et de Pratiques de Réseaux*, 31, 53-67.
- O'Brien, L.T., & Hummert, M.L. (2006). Memory performance of late middle-aged adults: Contrasting self-stereotyping and stereotype threat accounts of assimilation to age stereotypes. *Social Cognition*, 24, 338-358.

- Paquay, L., Crahay, M., & De Ketele, J.-M. (2006). *L'analyse qualitative en éducation: Des pratiques de recherche aux critères de qualité*. Bruxelles: De Boeck.
- Pasupathi, M., & Löckenhoff, C.E. (2002). Ageist behavior. In T.D. Nelson (Ed.), *Ageism: Stereotyping and prejudice against older persons* (pp. 201-246). Cambridge, MA: MIT Press.
- Pecchioni, L.L., & Croghan, J.M. (2002). Young adults' stereotypes of older adults with their grandparents as the targets. *Journal of Communication*, 52, 715-730.
- Pellissier, J. (2003). *La nuit, tous les vieux sont gris: La société contre la vieillesse*. Paris: Bibliophane.
- Péruchon, M. (2004). Identité et vieillesse: Point de vue métapsychologique. *Psychologie et Neuropsychiatrie du Vieillissement*, 2, 125-131.
- Pinel, E.C. (1999). Stigma consciousness: The psychological legacy of social stereotypes. *Journal of Personality and Social Psychology*, 76, 114-128.
- Pinquart, M. (2002). Good news about the effects of bad old-age stereotypes. *Experimental Aging Research*, 28, 317-336.
- Pires, A.P. (1997). Echantillonnage et recherche qualitative: Essai théorique et méthodologique. In J. Poupart, J.-P. Deslauriers, L.-H. Groulx, A. Laperrière, R. Mayer, & A.P. Pires (Eds.), *La recherche qualitative: Enjeux épistémologiques et méthodologiques* (pp. 113-169). Montréal: Gaëtan Morin.
- Poncelet, V. (2007). *Cancer et histoire de vie: La part psychosomatique*. Thèse de doctorat en sciences psychologiques non publiée, Université catholique de Louvain, Louvain-la-Neuve.
- Provost, V., Yzerbyt, V., Corneille, O., Désert, M., & Francard, M. (2003). Stigmatisation sociale et comportements linguistiques: Le lexique menacé. *Revue Internationale de Psychologie Sociale*, 16, 177-200.
- Renault, E. (2006). La reconnaissance au cœur du social. *Sciences humaines, Mensuel N° 172*, 34-37. En ligne http://www.scienceshumaines.com/index.php?lg=fr&id_article=14471, consulté le 11 décembre 2007.
- Richeson, J.A., & Shelton, J.N. (2006). A social psychological perspective on the stigmatisation of older adults. In L.L. Carstensen & C.R. Hartel (Eds.), *When I'm 64* (pp. 174-208). Washington, DC: National Academies Press.
- Ricœur, P. (1988). L'identité narrative. *Esprit: Changer la culture politique*, 7-8, 295-304.

- Rigaux, N. (1998). *Le pari du sens: Une nouvelle éthique de la relation avec les patients âgés déments*. Le Plessis-Robinson: Institut Synthélabo pour le progrès de la connaissance.
- Rodin, J., & Langer, E.J. (1977). Long-term effects of a control-relevant intervention with the institutionalized aged. *Journal of Personality and Social Psychology*, 35, 897-902.
- Rodin, J., & Langer, E. (1980). Aging labels: The decline of control and the fall of self-esteem. *Journal of Social Issues*, 2, 12-29.
- Rothermund, K., & Brandtstädter, J. (2003). Age stereotypes and self-views in later life: Evaluating rival assumptions. *International Journal of Behavioral Development*, 27, 549-554.
- Schmader, T. (2002). Gender identification moderates stereotype threat effects on women's math performance. *Journal of Experimental Social Psychology*, 38, 194-201.
- Schmader, T., Johns, M., & Forbes, C. (2008). An integrated process model of stereotype threat effects on performance. *Psychological Review*, 115, 336-356.
- Sebag-Lanoë, R. (2001). *Vivre, vieillir et le dire*. Paris: Desclée de Brouwer.
- Semin, G.R. (1989). Prototypes et représentations sociales. In D. Jodelet (Ed.), *Les représentations sociales* (pp. 239-251). Paris: PUF.
- Shih, M., Pittinsky, T.L., Ambady, N. (1999). Stereotype susceptibility: Identity salience and shifts in quantitative performance. *Psychological Science*, 10, 80-83.
- Signoret, J.-L. (1990). Vieillesse et fonctionnement mental. In Y. Lamour (Ed.), *Le vieillissement cérébral* (pp. 217-230). Vendôme: PUF.
- Singleton, M. (2005, January). *La carte d'identité senior – à renouveler ?* Paper presented at the Congresso of the Fondation Gulbenkian, Lisboa, Portugal.
- Smith, J.L. (2004). Understanding the process of stereotype threat: A review of mediational variables and new performance goal directions. *Educational Psychology Review*, 16, 177-206.
- Sneed, J.R., & Whitbourne, S.K. (2001). Identity processing styles and the need for self-esteem in middle-aged and older adults. *International Journal of Aging and Human Development*, 52, 311-321.
- Spencer, S.J., Steele, C.M., & Quinn, D.M. (1999). Stereotype threat and women's math performance. *Journal of Experimental Social Psychology*, 35, 4-28.

- Steele, C.M. (1997). A threat in the air: How stereotypes shape intellectual identity and performance. *American Psychologist*, 52, 613-629.
- Steele, C.M., & Aronson, J. (1995). Stereotype threat and the intellectual test performance of African Americans. *Journal of Personality and Social Psychology*, 69, 797-811.
- Steele, C.M., Spencer, S.J., & Aronson, J. (2002). Contending with group image: The psychology of stereotype and social identity threat. In M.P. Zanna (Ed.), *Advances in experimental social psychology* (pp. 379-440). San Diego, CA: Academic Press.
- Steichen, R. (1998). L'identité du sujet: Sa construction et ses nominations. In R. Steichen & P. Servais (Eds.), *Identification et identités dans les familles: Individu? Personne? Sujet?* (pp. 11-46). Louvain-la-Neuve: Académia- Bruylant.
- Stein, R., Blanchard-Fields, F., & Hertzog, C. (2002). The effects of age-stereotype priming on the memory performance of older adults. *Experimental Aging Research*, 28, 169-181.
- Stone, J., Lynch, C.I., Sjomeling, M., & Darley, J.M. (1999). Stereotype threat effects on black and white athletic performance. *Journal of Personality and Social Psychology*, 77, 1213-1227.
- Swine, C. (1997). La personne âgée à l'hôpital: Soutenir son autonomie ? Accompagner son projet ? In P. Meire & I. Neiryck (Eds.), *Le paradoxe de la vieillesse: L'autonomie dans la dépendance* (pp. 23-40). Bruxelles: De Boeck & Larcier.
- Tajfel, H., & Turner, J.C. (1986). The social identity theory of intergroup behavior. In S. Worchel & W.G. Austin (Eds.), *Psychology of intergroup relations* (pp. 7-24). Chicago, IL: Nelson-Hall.
- Trincaz, J. (1998). Les fondements imaginaires de la vieillesse dans la pensée occidentale. *L'Homme*, 147, 167-189.
- Trincaz, J., & Puijalon, B. (2010). Vieillir en terre hostile. In S. Carbonnelle (Ed.), *Penser les vieillesse: Regards sociologiques et anthropologiques sur l'avancée en âge* (pp. 21-36). Paris: Seli Arslan.
- UNOPA (Union Nationale des Offices de Personnes Agées, 1997). *100 idées reçues sur la vieillesse* (1^{ère} édition). France, Reims.
- Van der Linden, M. (1994). Mémoire à long terme et vieillissement. In M. Van der Linden & M. Hupet (Eds.), *Le vieillissement cognitif* (pp. 87-140). Paris: PUF.

- Van der Linden, M., & Seron, X. (1992). Le fonctionnement mnésique de la personne âgée. In A. Gommers & P. van den Bosch de Aguilar (Eds.), *Pour une vieillesse autonome* (pp. 153-167). Liège: Mardaga.
- Vargas-Thils, M. (2002). *Une approche biographique de la construction identitaire: Le cas de femmes péruviennes ayant migré de la campagne vers la grande ville*. Thèse de doctorat en sciences psychologiques non publiée, Université catholique de Louvain, Louvain-la-Neuve.
- Vézina, J. (2010). Quelles attitudes les étudiants universitaires du domaine de la santé entretiennent-ils envers les personnes âgées ? Un état de la question. In M. Lagacé (Ed.), *L'âgisme: Comprendre et changer le regard social sur le vieillissement* (pp. 133-153). Québec: Presses de l'Université Laval.
- Vézina, J., Cappeliez, P., & Landreville, P. (1995). *Psychologie gérontologique*. Paris: Gaëtan Morin.
- Wechsler, D. (1991). *Echelle clinique de Mémoire de Wechsler-Révisée: Manuel*. Paris: Les Editions du Centre de Psychologie Appliquée.
- Whitbourne, S.K., & Sneed, J.R. (2002). The paradox of well-being, identity processes, and stereotype threat: Ageism and its potential relationships to the self in later life. In T.D. Nelson (Ed.), *Ageism: Stereotyping and prejudice against older persons* (pp. 247-273). Cambridge, MA: MIT Press.
- Whitbourne, S.K., Sneed, J.R., & Skultety, K.M. (2002). Identity processes in adulthood: Theoretical and methodological challenges. *Identity: An International Journal of Theory and Research*, 2, 29-45.
- Yoon, C., Hasher, L., Feinberg, F., Rahhal, T.A., & Winocur, G. (2000). Cross-cultural differences in memory: The role of culture-based stereotypes about aging. *Psychology and Aging*, 15, 694-704.
- Zebrowitz, L.A., & Montepare, J.M. (2000). "Too young, too old": Stigmatizing adolescents and elders. In T.F. Heatherton, R.E. Kleck, M.R. Hebl, & J.G. Hull (Eds.), *The social psychology of stigma* (pp. 334-373). New York, NY: Guilford Press.

Annexe

Le tableau de synthèse présenté en annexe a été réalisé dans le cadre de la recherche qualitative portant sur « les stratégies de négociation identitaire des adultes âgés face au vieillissement individuel et à l'âgisme » (présentée au Chapitre 6). Celui-ci reprend pour chaque participant les éléments suivants :

1. Les *données sociodémographiques* : âge, état civil, nombre d'enfants/ petits-enfants/ arrière-petits-enfants, lieu de vie, niveau d'éducation, profession antérieure, âge de la retraite, état de santé fonctionnelle, évaluation subjective de la santé, évaluation subjective du niveau de vie, valeurs principales dans la vie, particularités ;
2. Les *caractéristiques des entretiens* : enquêteur, nombre d'entretiens, modalités de contact, climat des rencontres (point de vue de l'enquêteur), vécu des entretiens (point de vue de la personne interrogée) ;
3. Les *données sur les liens familiaux et sociaux* : famille d'origine, relations familiales actuelles, évaluation de la solidarité familiale, activités (sociales) actuelles, liens sociaux et rapport au groupe de pairs, évaluation de l'intégration sociale ;
4. Les *données sur le rapport à l'âge* : âge chronologique, âge intime, âge idéal, perception de son âge actuel, définition personnelle de la vieillesse, entrée subjective dans la vieillesse, confrontation au regard des autres et à certains stéréotypes liés à l'âge, expériences vécues de discrimination versus valorisation liées à l'âge.

1. Données sociodémographiques				
	Roger	Pierrette	Marie	Charles
Âge	70	71	78	79
Etat civil	Marié	Veuve (à 52 ans)	Veuve (à 65 ans, mais séparée de son mari 15 ans auparavant)	Marié
Nombre d'enfants/ petits-enfants/ arrière- petits-enfants	3/ 4	3/ 2	7/ 21/ 2	1
Lieu de vie	Maison en ville avec jardin	Maison avec jardin	Appartement en ville	Maison familiale en ville
Niveau d'éducation	Etudes supérieures	Etudes supérieures	Etudes supérieures	Etudes secondaires
Profession antérieure	Directeur marketing	Institutrice primaire	Garde malade/ Employée sociale	Représentant commercial
Âge de la retraite	65	62	65	60
Etat de santé fonctionnelle	Opération à cœur ouvert à 62 ans, marche beaucoup pour rester en forme et entretenir sa santé, un peu de vélo, conduit mais évite les longs déplacements.	Pas de difficultés pour marcher ou conduire, malgré problèmes circulatoires (qui limitent longues stations debout), arthrite et opération hernie discale.	Se déplace seule (en bus, taxi) malgré difficultés pour marcher (opération à la hanche) et chutes fréquentes. Maux d'estomac, traitement contre anxiété (le soir).	Plusieurs accidents de santé (ablation rein, hernie inguinale, infarctus) et mal de dos qui l'amoindrissent ; conduit sa voiture.
Evaluation subjective santé (Echelle de 1 à 7)	3	6	5	3
Evaluation subjective niveau de vie (Echelle 1 à 7)	4	6	6	5
Valeurs principales dans la vie	Travail Santé Famille	Famille, ami(e)s Autonomie – activités Être en bonne santé	Famille Humilité Amour (réciprocité),	Santé Bien-être de sa famille Bénévolat

L'identité du sujet vieillissant face au regard social

		Jardin (<i>espace vert</i>)	amitié Honneur	
Particularités	Epouse toujours partiellement en activité professionnelle	<ul style="list-style-type: none"> - Dialectique forte entre autonomie et solidarité familiale - Capacités à rebondir face aux épreuves de la vie 	<ul style="list-style-type: none"> - Héberge actuellement un de ses petits-fils (éjecté de chez lui) - Intérêt fort pour la psychologie - Nombreux déménagements - Un père, un mari, un fils alcooliques 	<ul style="list-style-type: none"> - Parcours de vie en « dents de scie », émaillé de <i>trous</i>, de <i>creux</i> - Supporter d'une équipe de football

1. Données sociodémographiques (suite)				
	Emilie	Alfred	François	Solène
Âge	81	83	86	87
Etat civil	Veuve	Marié	Marié	Mariée
Nombre d'enfants/ petits-enfants/ arrière- petits-enfants	3/ 4	2/ 4	3/ 6	1+2 (Un fils adoptif ; a élevé les deux enfants de sa sœur décédée)
Lieu de vie	Maison à la campagne	En ville	Maison en ville avec jardin	Appartement en ville
Niveau d'éducation	Diplôme secondaire (N'a pas terminé ses études d'infirmière accoucheuse)	Ecole primaire	Etudes supérieures	Etudes secondaires
Profession antérieure	Mère au foyer	Chef d'entreprise	Ingénieur technicien	Femme au foyer (A travaillé comme infirmière jusqu'à 24 ans)
Âge de la retraite		63	65	
Etat de santé fonctionnelle	Emilie se considère <i>en très bonne forme</i> malgré petits pépins (de vue, d'audition, osseux ou circulatoires). Conduit pour se rendre à ses (nombreuses) activités ou véhiculer des amis. Présence d'une aide familiale et d'un homme à tout faire.	Alfred entretient sa forme par une pratique sportive quotidienne (gymnastique, marche à pied). Il se sent <i>bien dans sa peau</i> malgré <i>les petits bobos qui arrivent avec la vieillesse</i> (opération du dos, problèmes d'audition, de vue, cardiopathie). Il ne conduit plus en ville. Aide ménagère hebdomadaire.	François a connu plusieurs problèmes de santé graves (opération de l'estomac, du cœur, cancer de la prostate, diabète insulino-dépendant) mais qu'il gère sans grande difficulté. Il vit à son aise et fait une sieste tous les jours. Il marche, conduit mais évite les longues	Moindre résistance qui la limite dans ce qu'elle voudrait faire, quelques pertes de mémoire, difficultés de locomotion dans les transports en commun. Aide ménagère.

L'identité du sujet vieillissant face au regard social

			promenades et voyages de plus de 2 jours.	
Evaluation subjective santé (Echelle de 1 à 7)	5	6	5	4
Evaluation subjective niveau de vie (Echelle 1 à 7)	5	7	6	4
Valeurs principales dans la vie	Amitié, amour Etre dans l'échange, intérêt pour l'autre Religiosité, philosophie de vie chrétienne Créativité	Famille Sport Communication, transmission aux plus jeunes Volonté (de réussir)	Paix Aider son prochain Famille Gentillesse, bonté Foi chrétienne	Amour Générosité Famille Mariage Altruisme Amitié
Particularités	Vit avec sa sœur atteinte de la maladie d'Alzheimer (à un stade peu avancé)	- Très sportif - Très branché en Internet (Skype, Facebook, etc.)	- Regret du manque d'intérêt des jeunes pour la religion - Se considère comme privilégié	- Fils adoptif âgé de +/- 40 ans vit au domicile de ses parents - Mari atteint de la maladie d'Alzheimer - Peur intense de la mort

2. Caractéristiques des entretiens				
	Roger	Pierrette	Marie	Charles
Enquêteur	Etudiante	Etudiante	Etudiante	Etudiante
Nombre d'entretiens	3	3	3	3 (6h)
Modalités de contact	Père du patron de la maman de l'étudiante	Connaissance du cours de couture de la maman de l'étudiante	Dame rencontrée via le père de l'étudiante (médecin généraliste)	Connaissance de la famille de l'étudiante
Climat des rencontres (Point de vue de l'enquêteur)	Rencontres chaleureuses, bon enfant, génératrices de réflexions pertinentes sur le sens que l'on peut donner à sa vie.	- Climat de confiance, très détendu. - Personne très à l'aise lors des échanges.	- Bonne entente. - Une certaine complicité s'est instaurée au cours des rencontres. - Confiance mutuelle.	- Ambiance tendue au début mais s'est très vite détendue. - Très bonne qualité de contact. - Présence de sa femme (très discrète) aux entretiens.
Vécu des entretiens (Point de vue de la personne interrogée)	- Par écrit : <i>Ces entretiens m'ont permis de faire le point sur ma vie passée ; ce fut l'occasion d'évoquer beaucoup de souvenirs et de nostalgie.</i> - <i>Quelque part, ça me fait plaisir de pouvoir faire le point une fois sur moi et... [...] c'est parce que vous me faites penser à tous ces petits détails-là que je vous raconte tout</i>	<i>J'ai l'impression d'avoir fait un voyage dans mon passé, il y a des choses que je n'avais pas exprimées depuis longtemps comme la mort de mon frère... Ça m'a fait du bien de me rappeler ces événements, au fond on ne les oublie jamais ils sont toujours en nous mais on vit avec et ils sont là silencieux en</i>	- Par écrit : <i>J'ai apprécié de faire ce travail avec l'étudiante : très intéressant, enrichissant.</i> - <i>Beaucoup de plaisir [...] Et puis malgré tout je vous dis... inconsciemment, ça vous fait vous remettre en question. Parce que ça travaille après. Quand vous êtes partie, ce n'est pas fini...</i>	<i>J'aime bien de parler mais je ne réponds peut-être pas exactement à ce que vous cherchez [...] je suis toujours disposé à aider les jeunes, les jeunes qui cherchent à s'instruire je suis pour... [...] Cela m'a intéressé. J'ai encore oublié des choses de ma jeunesse que j'ai repensées par après. [...] Je ne sais pas</i>

L'identité du sujet vieillissant face au regard social

	<p><i>ça mais en fait... Ça me donne l'occasion de faire un petit retour sur moi-même et de voir un petit peu où j'en suis et... et où je vais surtout.</i></p> <p><i>- Ça m'a donné l'occasion de parler de choses auxquelles je n'ai jamais prêté attention et que je suis content d'avoir pu évoquer avec vous, parce que sinon je ne l'aurais jamais fait. De moi-même, je ne l'aurais jamais fait. On le fait parfois à l'occasion d'un événement bien précis, on le fait sur un point bien précis, mais d'une manière globale comme ça, non.</i></p>	<p><i>vous, alors ça me fait du bien de m'en rappeler... Je n'ai jamais fait un tel travail auparavant, c'est très enrichissant. Après le premier entretien, j'ai beaucoup pensé à ce qu'on avait dit, c'est très intéressant...</i></p>		<p><i>ce que vous en ressortirez de très valable mais, bon, j'aime encore bien de discuter comme cela.</i></p>
--	--	--	--	--

2. Caractéristiques des entretiens (suite)				
	Emilie	Alfred	François	Solène
Enquêteur	Etudiante	Etudiante	Etudiant	Etudiante
Nombre d'entretiens	3	3	3	3
Modalités de contact	Connaissance depuis l'enfance	Homme âgé rencontré dans la rue	Voisin d'un ami de cours de l'étudiant	Ancienne logeuse de l'étudiante
Climat des rencontres (Point de vue de l'enquêteur)	Cadre chaleureux, gaieté, confiance, intérêt réciproque	Rencontre informelle, accueillant, enthousiaste	Très bonne qualité de la rencontre, climat agréable et détendu, échanges réciproques	Climat chaleureux, très bon contact, désireuse de parler d'elle et de sa vie, s'est sentie à l'aise lors des échanges
Vécu des entretiens (Point de vue de la personne interrogée)	<i>J'ai senti cet entretien parce que euh... avoir à faire à toi qui fait des études de psycho et bien euh... je, je suis en affinité avec toi parce que tu essayes de connaître la personne humaine et la personne humaine c'est... si y'en a mille, c'est mille différentes donc ça me plaît beaucoup et je suis alors complètement euh... complètement moi-même avec toi. [...] Parce que tu ne sais parler de ta vieillesse avec personne.</i>	<i>C'est toujours sympathique de parler à quelqu'un qui est intéressé de savoir comment les personnes plus âgées vivent leur temps. Je trouve toujours enrichissant, comme quand je me retrouve avec les jeunes des écoles, j'aime apporter mon expérience pour la partager. [...] Et puis je vous dis hein, je suis un homme de communication, donc il faut que je reste fidèle à</i>	<i>Très agréable, parce que... allez, ça me donnait l'occasion de découvrir ma vie. Si tu veux, hein. Et de montrer qu'il y a moyen de vivre heureux. Et c'est le cas, nous sommes heureux. Donc, il y a moyen de vivre heureux. Et l'occasion de le dire. Quelqu'un qui s'interroge. Et ben, c'est aussi un plaisir pour moi quoi. C'était un plaisir pour moi. [...] Et ce n'est pas plus mal que vous</i>	<i>Moi, j'aime bien, vraiment, j'aime bien! [...] Et en vieillissant, ça me fait d'autant plus plaisir que des personnes comme vous viennent, restent en rapport avec moi parce que, comme je vous dis, les jeunes et bien vous savez, ils sont tellement occupés, ils pensent à eux, à leurs enfants et tout ça et j'ai vraiment... on a peu... et je suis pas la seule à dire ça, on est très coupé, on est quand même coupé...</i>

L'identité du sujet vieillissant face au regard social

	<p><i>Personne ne s'intéresse à ta vieillesse, personne. Tout le monde s'intéresse à ce que tu apportes de ta vieillesse, mais pas comment tu la vis.</i></p>	<p><i>moi-même comme on dit, et parler me permet aussi de rester celui que je suis, c'est-à-dire de parler de mon histoire.</i></p>	<p><i>nous rencontrez dans notre milieu à nous quoi. Hein, parce que tu es dans un bureau... c'est moins intime... Que tu es un peu en dehors de ton cadre de vie. [...] Tandis qu'ainsi, vous voyez dans le milieu où on se trouve. Et... moi-même, je suis à mon aise pour en parler quoi.</i></p>	<p><i>[...] Ça m'apporte beaucoup de choses parce que... d'abord, ça me fait voir que les vieux vous intéressent! Et puis ça m'a apporté... oui ça m'apporte beaucoup, moi je trouve. Peut-être plus d'éclairage sur moi-même aussi, je pense. En pensant à certaines choses, cela me fait penser à ce que j'aurais pu ne pas dire ou dire ou faire ou ne pas faire...</i></p>
--	---	---	--	--

3. Données sur les liens familiaux et sociaux				
	Roger	Pierrette	Marie	Charles
Famille d'origine	Père déporté durant la 2 ^e Guerre Mondiale, un frère aîné (huit ans les séparent)	Père ébéniste, deux frères aînés (jumeaux) et une sœur cadette	Mère institutrice (sévère), père alcoolique, un frère cadet	Classe moyenne, père représentant commercial (comme lui)
Relations familiales actuelles	Roger prend son rôle de grand-père très à cœur : <i>C'est celui qui m'accapare le plus et qui m'attire le plus pour le moment.</i> Il s'occupe quotidiennement de deux de ses petites-filles après l'école. Il sait se rendre disponible pour ses enfants quand ils en expriment le besoin.	<i>Ma famille est très importante pour moi, j'ai trois filles extraordinaires et un petit-fils de 10 ans et une petite-fille de 6 ans, on se voit très régulièrement et on est souvent au téléphone aussi, vive les GSM ! Je m'occupe de mon petit-fils et de ma petite-fille très souvent et j'aime recevoir mes enfants et leurs compagnons à dîner, c'est tellement gai.</i>	Sa famille est très importante pour elle : elle fréquente souvent ses nombreux enfants, petits-enfants et arrière-petits-enfants ; elle communique avec eux via Internet ; elle se fait du souci pour eux quand ils ont des problèmes ; c'est surtout le lien affectif qu'elle apprécie aujourd'hui. Elle a « <i>deux vraiment bons amis</i> » qu'elle associe à la famille.	Bonne entente avec son fils et sa belle-fille : <i>C'est rare d'avoir une semaine où on ne les a pas à souper. [...] Peut être un regret de n'avoir eu qu'un enfant et de ne pas avoir de petits-enfants.</i>
Solidarité familiale*	Elevée	Elevée	Elevée	Elevée
Activités (sociales) actuelles	Préside le Conseil des Aînés et moins Valides de sa commune, beaucoup de marche à pied, vélo en été (cyclotourisme), lecture, informatique, jardinage	Couture, lecture, peinture, jardinage. Pierrette a des activités de loisirs presque tous les jours : cours de cuisine, scrapbooking	Être disponible pour les autres, télévision, informatique ; elle participe à quelques activités (formation, conférence) à la maison	Lecture, intérêt pour l'actualité (surtout les avancées sociales et technologiques), bénévolat avec son épouse dans un centre d'accueil, un peu de

L'identité du sujet vieillissant face au regard social

			des seniors de son quartier	jardinage, voyages (courts) organisés
Liens sociaux et rapport au groupe de pairs	Roger ne recherche pas la compagnie des gens de son âge. Il évoque seulement ses anciens collègues du même âge avec lesquels il pouvait échanger des propos ou parler de l'expérience du passé. Il semble préférer les contacts avec les jeunes qu'il a toujours appréciés (il donnait notamment des cours du soir). Il se sent à l'aise avec eux et pense avoir ainsi gardé un esprit jeune.	Pierrette fréquente régulièrement des amies du même âge : <i>Elles sont aussi grands-mères alors on promène nos petits-enfants ensemble, c'est très gai.</i> Elle apprécie particulièrement le mélange des générations : <i>J'assiste à des cours de cuisine avec une de mes filles et sa belle-mère qui a 65 ans, on s'amuse beaucoup c'est très chouette, en plus il y a des gens de tout âge c'est très agréable.</i>	Marie a de bons contacts de voisinage mais ne cherche pas à rencontrer les gens de son âge : <i>Il y en a que je regrette, mais je ne peux rien faire pour eux parce qu'il sont... ils ont l'air agressif, ils ont l'air aigri et ça je n'aime pas. [...] À la maison des seniors [...] je n'allais déjà pas aux réunions tous les après-midi là, vous savez pour que les personnes se rencontrent, ça je n'allais pas, je ne supporte pas ça.</i>	- Fort attachement à des familles, jeunes de son quartier - Beaucoup d'amis de contact, gens de son âge qu'il fréquente dans les activités paroissiales ou bénévoles
Intégration sociale*	Moyenne	Elevée	Moyenne	Elevée

* Hétéro-évaluations réalisées par les enquêteurs, à l'issue des entretiens, et parfois corroborées par les personnes rencontrées.

3. Données sur les liens familiaux et sociaux (suite)				
	Emilie	Alfred	François	Solène
Famille d'origine	Parents propriétaires d'une usine, milieu bourgeois	Milieu ouvrier (père fourreur), origines juives	Parents agriculteurs en milieu rural	Milieu aisé
Relations familiales actuelles	Malgré l'éloignement de ses enfants, Emilie prend régulièrement des nouvelles de sa famille, et en particulier de ses petits-enfants : <i>Ils viennent chez moi et alors ils me racontent tout, tu vois ? Je ne donne pas de conseils, ils le savent mais euh ils savent s'extérioriser et je suis... je suis présente. Pour eux, je suis toujours présente quand ils le veulent. Mais en cas de pépin, c'est principalement son réseau d'amis qu'elle sollicite.</i>	<i>Ma famille reste le plus important pour moi, sans eux, je ne me sentirais pas aussi bien. Je suis heureux à travers la famille parce qu'on est une famille très proche, vous savez, on l'a toujours été, alors c'est pas maintenant que ça change parce que je suis âgé. On se téléphone toujours, on se parle et Alfred entretient des contacts suivis avec ses enfants et petits-enfants, y compris avec son fils résidant à l'étranger grâce à Internet.</i>	<i>Le plus important ? Et bien je dois dire que c'est la paix, quand tu as déjà la paix dans ton ménage, dans ta famille, avec...</i> François profite de la présence de son épouse à ses côtés, reçoit très régulièrement la visite (et l'aide) de ses enfants et petits-enfants. Il aime également pouvoir leur rendre service quand il en a l'occasion, ainsi qu'à ses voisins et amis.	Solène souhaite rester disponible, malgré son âge, pour son mari et son fils (toujours au domicile familial). Elle aime également recevoir la visite de son autre fils et son épouse. Elle regrette que les contacts se soient distendus avec le reste de sa famille (neveux, nièces) : <i>Et ça me fait de la peine parce que ceux qui maintenant font moins attention à moi, ont été adorables tout le temps avec moi [...] quand ils étaient encore jeunes. Ne pas avoir de petits-enfants est un énorme manque.</i>
Solidarité familiale*	Moyenne	Elevée	Elevée	Moyenne
Activités (sociales) actuelles	Nombreuses activités artistiques et culturelles :	Activités sportives quotidiennes	Lecture du journal, du courrier, jardinage l'été,	Solène sort moins, mais va régulièrement promener au

L'identité du sujet vieillissant face au regard social

	cours de peinture (aquarelle), cours de dessin, ateliers de poésie, excursions, conférences. Emilie est aussi présidente de plusieurs associations locales.	(gymnastique, stretching, marche, plongée sous-marine une fois par semaine), lecture, animation de conférences sur sa vie pendant la guerre auprès des jeunes dans les écoles, Internet	chante dans la chorale paroissiale et chœur classique, fait partie de différents mouvements (chrétien, 3 fois 20), pratique 2 fois 10 min d'exercices physiques tous les jours	bois pour rester en forme. Les longs trajets en transport en commun la fatiguent. Elle se sert surtout du téléphone pour garder le contact avec ses amies.
Liens sociaux et rapport au groupe de pairs	Grand réseau relationnel et contacts avec des personnes de tout âge (enfants et jeunes du village, petits-enfants, adultes et amis de son âge)	Fréquente beaucoup de jeunes grâce à ses témoignages dans les écoles, mais également des seniors, c'est-à-dire des gens actifs comme lui, pour lesquels il a créé un club de plongée	Nombreux contacts et bonne entente avec le voisinage, les amis et gens de son âge qu'il fréquente à travers ses activités, mais aussi les plus jeunes (petits-enfants)	Solène ressent un certain isolement du fait que les gens font moins appel à ses services. Elle a surtout deux amies de son âge avec lesquelles elle aime parler « sérieusement ».
Intégration sociale*	Elevée	Elevée	Elevée	Moyenne

* Hétéro-évaluations réalisées par les enquêteurs, à l'issue des entretiens, et parfois corroborées par les personnes rencontrées.

4. Données sur le rapport à l'âge				
	Roger	Pierrette	Marie	Charles
Âge chronologique	70	71	78	79
Âge intime	50	Plus jeune	< 78	80
Âge idéal	45	35	> 65	25-30
<p>Perception de son âge actuel</p> <p>« Comment vous sentez-vous à votre âge et qu'est-ce qui est important pour vous aujourd'hui ? »</p>	<p>Vieillir, <i>c'est un mal nécessaire [...] il n'y a pas d'espoir de remonter la pente c'est fini hein. À partir d'un certain moment, c'est une dégénérescence continue</i> (physique et intellectuelle). Rester actif est vital et lui permet de lutter contre l'avancée en âge, de ne pas se sentir vieux, inutile.</p>	<p>Elle sent qu'elle vieillit, que le corps change, que certaines choses sont plus difficiles à faire pour elle, mais c'est toujours la même personne au fond. Être en bonne santé lui permet de ne pas se sentir limitée dans ses (nombreuses) activités.</p>	<p>Très positive : <i>À mon âge je me sens merveilleusement bien ! [...] Ma vraie chance, c'est de savoir que j'en ai.</i> Elle aime être là pour sa famille. Très préoccupée de garder son indépendance, elle accepte difficilement les limitations physiques imposées par le vieillissement.</p>	<p>Prise d'âge liée à une appréhension par rapport à la santé, peur de la maladie (pour lui-même et pour sa femme), d'une nouvelle opération, de ne pas se retaper. Mais aussi temps de liberté et de sécurité financière.</p>
<p>Définition vieillesse</p>	<p><i>Il n'y a rien de bon à la vieillesse. Il n'y a rien de positif [...] je sais bien que chaque fois qu'il y aura une évolution ce sera dans le mauvais sens.</i> Se sentir vieux/vieille équivaut à se sentir <i>sur une voie de garage.</i></p>	<p><i>Ah ! La vieillesse. C'est plein de petites choses qu'on fait sans problème, sans y penser et puis un jour on se rend compte qu'on a plus de mal à les faire, qu'on est plus vite fatigué, à bout de souffle... J'avoue que</i></p>	<p>Se sentir vieux/vieille : <i>Pour moi, c'est un état d'esprit, peut-être le physique qui influe parfois, mais je pense que c'est un état d'esprit ça. [...] Maintenant, je vous dis, je ne suis pas vieille dans la tête, c'est le corps qui ne suit plus!</i></p>	<p><i>C'est physiquement que l'on ne sait plus suivre, c'est le physique qui ne tient plus, on attrape mal au dos...</i> Se sentir vieux, c'est le fait <i>de ne plus être actif, de faire trop de fauteuil [...] et de dépendre des autres.</i></p>

L'identité du sujet vieillissant face au regard social

		<i>c'est peu dur au début mais bon on s'habitue.</i>		
<p>Entrée subjective dans la vieillesse</p> <p>« Avez-vous l'impression d'être entré(e) dans la vieillesse ? Quand cela a-t-il commencé ? »</p>	<p>Il ne veut pas y croire : <i>Je ne me le suis pas encore dit. Non. Mais je ne voulais pas qu'on fête mon septantième anniversaire, par exemple [...] je ne voulais pas franchir le cap des septante ans. J'ai eu du mal de franchir la cinquantaine, un peu plus la soixantaine...</i></p>	<p><i>Depuis quelque temps déjà... a arrêté de rouler en vélo. Mais je dirais que je me suis sentie vieille quand je n'ai plus su faire certaines choses toute seule, comme par exemple faire mon jardin.</i></p>	<p>Il y a 3 ans (75 ans), suite à une opération de la hanche : <i>C'est là que je me suis sentie devenir vieille. Mais maintenant, je vous dis, je ne suis pas vieille dans la tête, c'est le corps qui ne suit plus!</i> Marie insiste sur la distinction corps/esprit et refuse qu'on la traite comme si elle était gâteuse.</p>	<p>- À 50 ans, décès de ses parents : <i>c'est mon tour</i> - À 60 ans, préretraite : <i>ça m'a pesé</i> - <i>Vieux, c'est surtout depuis trois ans [76 ans] parce que même mon jardin je ne sais plus le faire.</i></p>
<p>Confrontation au regard des autres</p> <p>« Comment considère-t-on les gens de votre âge, les personnes âgées en général ? Avez-vous l'impression que les autres vous considèrent comme une personne âgée ? »</p>	<p>Roger trouve qu'on considère les personnes âgées comme de vieux croûtons avec lesquels on n'a pas toujours l'occasion de traiter d'égal à égal, et avec lesquels on n'a pas toujours la patience qu'il faudrait. [...] Dans tous les domaines hein où interviennent des personnes âgées, on a tendance à les considérer comme des gens qui</p>	<p><i>- Je pense qu'on imagine les vieilles personnes avec des cheveux tout blancs qui s'appuient sur une canne ou avec un déambulateur, qui répètent sans arrêt la même chose et qui n'ont plus de mémoire des événements. C'est comme cela que je voyais mes grands-parents.</i></p>	<p><i>Par rapport aux jeunes, moi j'ai l'impression quand même que les personnes âgées ne sont pas bien perçues. C'est rare quand je circule et que je vois – j'aimerais bien pourtant – un sourire, un sourire d'un jeune. J'ai l'impression que, dans sa tête, il pense que : « ça, c'est une vieille ». Pourtant, je souris toujours, surtout</i></p>	<p>- <i>On est bien considéré. On est vieux et les gens disent qu'on a l'air encore jeune. [...] Je ne me plains pas de la société.</i> - <i>On fait quand même un tas de choses pour les personnes âgées. Évidemment il ne faut pas être malade.</i> - <i>Il apprécie également les marques d'attention venant du voisinage : Ils pourraient aussi dire que</i></p>

	<p>radotent un peu et qui ne savent pas très bien [...] de quoi il retourne [...] On fait semblant de s'intéresser à ce qu'ils disent mais dans le fond on n'en a rien à faire. Néanmoins, il n'a pas l'impression que le regard des autres a changé parce que lui-même ne se sent pas vieux : Et c'est vrai qu'intérieurement... [...] je ne me sens pas vieux. Mais les autres me voient vieux, c'est ça la différence.</p>	<p>- Je pense qu'on paraît moins vieux qu'avant, en tout cas pour les personnes que je connais qui ont mon âge on est encore bien dans le coup comme on dit... - Cela n'est pas facile car on est encore jeune dans notre tête mais bon ils ne voient que notre corps qui vieillit, la peau qui ride, ils ne comprennent pas pourquoi on est encore actif malgré notre âge...</p>	<p>quand je vois des jeunes avec des petits enfants. En dehors du cercle familial, Marie a l'impression qu'on prend les personnes âgées pour des vieux « débiles » qui ne savent plus avoir un raisonnement convenable [...] des gens qu'il faut prendre par la main ; elle parle d'infantilisation.</p>	<p>ces gens-là sont vieux et ne pas envoyer de cartes.</p>
<p>Confrontation stéréotype 1 : Les personnes âgées sont seules et déprimées</p>	<p>Un cas n'est pas l'autre hein. Il y a ceux qui... Nous, on a la chance d'avoir nos petites-filles qui passent tous les jours et donc ça, ça met de la vie dans la maison et de la gaieté, et elles ne se posent pas de questions quant à notre âge hein. Mais c'est vrai que le fait d'être coupé de toute activité [...] économique ou</p>	<p>- Et bien pour ma part pas du tout. C'est vraiment bien le genre de stéréotypes qu'on a par rapport aux vieilles personnes... Ça c'est certain. Il est vrai que beaucoup de personnes âgées se sentent déprimées et seules, surtout dans les maisons de retraite je trouve. Mais pour sa</p>	<p>Je pense que c'est vrai, mais cela ne s'applique pas à moi. [...] Je suis seule parce que je l'ai voulu, donc je ne peux pas être déprimée. Je suis déprimée, mais pas parce que je suis seule, pour une raison ou l'autre. Mais c'est vrai que c'est un lieu commun, ça se dit souvent. [...] Je ne sais pas à quoi ça tient... [...]</p>	<p>Charles trouve ces situations fréquentes (il y en a énormément. Ça pullule dans les centres de repos, dans les maisons de repos) et principalement dues à l'isolement : Il y a des personnes qui sont très isolées mais ce n'est pas notre cas. Avec l'âge, notre noyau proche s'amenuise. Il précise : Ce n'est pas mon cas. Je</p>

L'identité du sujet vieillissant face au regard social

	<p><i>professionnelle ou même relationnelle ben oui, ça vous fait vous sentir à l'écart. [...] Oui, il y a des raisons d'être déprimé. Bah oui. On ne le montre pas tous les jours mais oui, bien sûr qu'on déprime quand on vieillit. On se rend compte qu'il n'y a pas d'issue quoi hein. On est dans un cul-de-sac et il n'y a pas moyen de s'en sortir hein. La seule délivrance c'est la mort, il n'y en a pas d'autre. [...] On se sent devenir de plus en plus inutile, on n'a plus la force de faire quoi que ce soit, et donc oui il y a de quoi déprimer.</i></p>	<p>part, Pierrette estime que la présence de sa famille et ses activités ne laissent pas de place pour de tels sentiments. - Je pense aussi que notre société fait en sorte qu'on se sent plus déprimé ou seul et donc il n'y a pas que le fait d'être âgé qui influence la solitude ou la déprime... Je pense aussi que par exemple la situation financière, les loisirs, la maladie, le niveau de dépendance ou la présence de la famille ont une grande influence sur le sentiment de déprime et de solitude...</p>	<p><i>Je ne sais pas si je n'étais plus utile à personne... parce que attends, je suis toute seule ici, mais je les ai quand même tous autour de moi! Je ne sais pas, si j'étais vraiment toute seule sans personne autour de moi qui m'aime, comment je ferais. [...] Donc, toute seule, je ne peux pas garantir que, toute seule, je ne serais pas comme les autres... déprimée.</i></p>	<p><i>reviens toujours là-dessus mais le contact avec les bénévoles est très bénéfique.</i></p>
<p>Confrontation stéréotype 2 : Les personnes âgées vivent repliées sur elles-mêmes et n'aiment plus sortir</p>	<p><i>Il y a du vrai là dedans hein. Mais à partir du moment où on accepte ça, donc de ne plus sortir et de vivre replié sur soi-même, alors c'est... ça précipite encore la fin. Il faut au</i></p>	<p><i>Et bien je crois que beaucoup de personnes âgées vivent repliées sur elles-mêmes et qu'elles n'apprécient plus sortir. Moi, je ne me sens pas du tout</i></p>	<p><i>Un petit peu quand même... Mais je suis repliée sur moi-même mais pas tant... parce que je ne sors pas, mais je ne suis pas repliée sur moi-même puisque je suis</i></p>	<p><i>Il y a les deux. Regardez tous ces clubs de trois fois vingt, etc., on fait quand même beaucoup pour la jeunesse et pour les vieux. C'est les trois fois vingt, l'UTAN, Senior amitié,</i></p>

	<p><i>contraire essayer de lutter le plus possible pour sortir et pour avoir des contacts sociaux et... Mais c'est vrai qu'on a tendance à laisser tomber les bras. [...] C'est une bonne chose de pouvoir s'efforcer de continuer à avoir une activité dans l'un ou l'autre domaine quoi. [...] Oui, parce que le jour où il me surviendrait un problème de santé grave et que je ne pourrais plus sortir bah, c'est fini. On va pas venir ici hein. Si moi je ne vais pas au devant des rencontres, c'est pas l'extérieur qui va venir à moi. Donc, je dois essayer de tenir le coup le plus longtemps possible.</i></p>	<p><i>repliée sur moi-même mais par contre, il est vrai que je sors moins, pas la journée mais par exemple le soir je préfère rester chez moi ou inviter des gens... De toute façon, on sort beaucoup moins que lorsqu'on était jeune et puis on est plus vite fatigué car on dort moins bien la nuit.</i></p>	<p><i>ouverte à tout ce qui se passe autour de moi. Donc ce n'est pas encore la même chose [...] Mais je crois qu'il y en a qui se replient sur eux-mêmes quand même et ça, je trouve ça triste. C. pourtant elle n'est pas âgée, elle a au moins dix ans de moins que moi, moi, je pense qu'elle se replie sur elle-même. [...] Parce que elle, elle ne supporte pas que sa fille ne vienne pas régulièrement la voir [...] Et alors elle a perdu un mari qu'elle aimait beaucoup et elle n'a pas su faire le deuil. Donc c'est malheureux quoi... Elle, elle se replie sur elle-même.</i></p>	<p><i>faire des voyages pour celui que ça intéresse. Je n'y suis pas mais je reconnais que ce sont toutes des associations qui n'existaient pas. [...] ça peut occuper et c'est celui qui ne veut pas qui ne trouve pas.</i></p>
<p>Confrontation stéréotype 3 : Les personnes âgées n'aiment pas le changement, sont moins</p>	<p><i>Mais pourquoi? Parce que le cerveau travaille moins vite que lorsqu'on est jeune. Qu'on le veuille ou non, le cerveau ralentit. Et</i></p>	<p><i>- Par rapport au changement : Et bien ça c'est plutôt vrai dans mon cas [...] j'ai des petites habitudes</i></p>	<p><i>Je n'aime pas trop le changement, mais quand même, ça ne me concerne pas parce que... par exemple - bon ce sont des</i></p>	<p><i>Les personnes qui ne s'adaptent pas, c'est plutôt par ignorance. Qui ne sont pas à jour dans l'actualité et dans ce qu'il se passe.</i></p>

L'identité du sujet vieillissant face au regard social

<p><i>capables de s'adapter</i></p>	<p><i>donc, quand on arrive avec des modifications importantes, il faut d'abord les étudier avant de bien les assimiler, et donc c'est pour ça que ça fait un peu peur le changement. Dans quelque domaine que ce soit. Parce qu'on assimile plus aussi facilement. [...] Quelque chose qui aurait paru amusant à modifier quand on est jeune, ben ici, c'est tout un travail, c'est toute une gymnastique de l'esprit.</i></p>	<p><i>[heures de repas, de coucher] et ça m'énerve quand je dois les changer... Certaines sont en place depuis tellement longtemps que j'aurais du mal à m'habituer à d'autres routines, tu sais quand on fait la même chose depuis 30 ans voire plus pour certaines personnes, on a du mal à les changer... - Par rapport à l'adaptation : Je pense qu'on est toujours autant capable de s'adapter mais cela prend plus de temps, on est quand même plus lent qu'avant... [...] il faut le vouloir car parfois cela prend du temps, on peut vite être découragé...</i></p>	<p><i>bêtes exemples - mais par exemple, une nouvelle version de MSN moi je la mettrai, mon petit-fils il ne la met pas. Il est habitué à une telle, il n'aime pas. Il a dix-neuf ans ! [...] Donc le changement très fort, je n'aime pas trop. Par exemple, quand j'étais plus jeune je n'aimais pas changer de service [...] à l'hôpital. Ça je n'aimais pas du tout, j'étais ancrée dans mes habitudes... mais des petits changements comme ça, je vois que ça ne me choque même plus. En revanche, les sorties et les voyages demandent à Marie de s'y préparer et lui pèsent davantage.</i></p>	<p><i>Ceux-là diront : « De notre temps on faisait comme ceci, comme cela », mais il faut savoir s'adapter. [...] Les gens ignorants ne sont au courant de rien [...] ils vivent renfermés, mais dans notre cas, la société que l'on côtoie ne subit pas cela. [...] Ce n'est pas mon cas. Je reviens à une séance précédente. Nous on a évolué en montant aussi bien techniquement que ce soit la TV. [...] Internet, je n'ai pas mordu. Je ne sais pas répondre. Je ne suis pas contre du tout. Tout au contraire. C'est parce que je sais que je n'ai plus la mémoire de retenir une leçon sinon ça m'intéresserait aussi mais je sais que je vais patauger, c'est certain.</i></p>
<p>Confrontation stéréotype 4 : Les personnes âgées ont plus</p>	<p><i>- Par rapport à la sagesse : Bah, c'est-à-dire que tout ce qu'une personne âgée dit</i></p>	<p><i>- Oui je le pense bien, je trouve que lorsqu'on vieillit, on pose un</i></p>	<p><i>Pour certains, je croirais quand même bien oui, on a quand même son</i></p>	<p><i>Immanquablement, on est plus prudent. [...] Pour moi la sagesse, c'est la</i></p>

<p><i>de sagesse, sont plus sereines</i></p>	<p><i>est censé être basé sur l'expérience. Donc, c'est ça qui fait que... On n'a pas plus de sagesse, on a plus d'expérience. [...] Quand on affirme quelque chose, c'est parce qu'on a déjà testé l'autre solution et qu'elle s'est avérée infructueuse ou inexacte ou disproportionnée ou... Roger estime qu'il avait cette expérience à la fin de sa vie professionnelle. - Par rapport à la sérénité : C'est-à-dire qu'une personne âgée se préoccupe moins de l'avenir, et donc les engagements qu'elle prend portent moins à conséquence [...] elles sont plus déconnectées de toute matérialité, des soucis d'avenir quoi. [...] Mais moi, je suis d'un naturel inquiet donc... Oui... Je m'inquiète pour tout. Pour le moment je m'inquiète</i></p>	<p><i>regard différent sur le monde, un regard plus avisé, plus sage... Je pense qu'à notre âge on a acquis un bon paquet d'expériences, c'est vrai en 72 ans de vie, il s'en passe des choses ! [...] Aujourd'hui je suis arrivée à maturité comme on dit, je suis plus sage... - Je pense que celles qui ont accompli ce qu'elle désirait dans la vie et qui sont en paix avec elles-mêmes seront bien plus sereines... [...] Je pense être arrivée à cela, en plus je n'ai pas peur de ce qui pourrait m'arriver, je sais bien à quoi m'attendre, j'ai bien vécu et je sais que je laisserai une trace sur cette terre, je pense que cela me rend plus sereine, plus posée...</i></p>	<p><i>expérience derrière soi hein. Sereine, je ne suis pas certaine. Je ne suis pas certaine parce que quand vous voyez la réaction de certains par rapport à la mort, par exemple, ils ne sont pas sereins du tout hein! Mais sage, on devient quand même sage, forcément. Même si on fait les fous hein. Même si on s'amuse à faire la folle parfois [avec les petits], on a acquis un degré de sagesse quand même qui... l'expérience marche, hein. Mais 'serein', je ne suis pas tout à fait certaine, ça. [...] Plus sereine... je suis sereine, quoi que malgré tout, je n'ai pas encore envie de mourir, mais je sais que je vais mourir et je suis prête. Mais... sage... j'espère que je suis un peu plus sage!</i></p>	<p><i>prudence de tout. De ce que l'on écrit, de ce que l'on dit. On réfléchit plus qu'à 30 ans ou qu'à 40 ans. Je crois que l'on est plus sage. Pour Charles, c'est dû à l'expérience et surtout aux leçons apprises de mauvaises expériences (il parle d'arnaques sur Internet) : On a moins de fougue que plus jeune [...] On est plus sage, on est plus réfléchi. C'est le mot, je crois. Tant que l'on ne devient pas zinzin.</i></p>
--	--	--	---	--

L'identité du sujet vieillissant face au regard social

	<i>encore pour moi quand même, donc non c'est pas mon cas.</i>		<i>(Rires). Si je ne suis pas encore sage à mon âge, je ne le serai jamais hein (rires)!</i>	
Expériences de discrimination liée à l'âge	<p>- Dans le cadre d'une rencontre intergénérationnelle qu'il organise entre des étudiants et un ancien combattant, Roger craint <i>que les jeunes ne considèrent les anciens combattants comme... dans le sens péjoratif du terme quoi. Je suis persuadé que ce monsieur-là, qui a l'habitude de s'adresser aux jeunes, va les captiver mais je ne suis pas sûr que, de prime abord, les jeunes vont venir dans des intentions d'écoute et de respect... comme il faudrait.</i></p> <p>- Lorsque les plus jeunes discutent entre eux de leur vie professionnelle, il sent qu'il n'est plus concerné : <i>Ben je sens que je ne suis plus dans le coup hein [...]</i></p>	<p>- <i>Quand je vais faire des courses et que j'ai du mal à porter mes sacs ou que je mets du temps à me garer je vois bien que les gens s'énervent et doivent se dire « allez mamy j'ai pas tout mon temps ». Je me rends compte que je suis vieille mais eux le seront aussi un jour alors j'espère que les jeunes seront plus tolérants...</i></p> <p>- <i>Je sais qu'une fois j'ai été acheté une imprimante et le jeune vendeur m'a vraiment cru stupide et il m'a d'abord montré une imprimante pour les enfants enfin genre la plus facile de toutes, très imposante... Alors</i></p>	<p><i>Quand je vais au magasin [...] y'a des vendeuses ou des caissières avec qui ça va bien, mais y'en a une avec qui je n'accroche pas du tout et je pense que c'est parce que je suis vieille et que je râle (rires), mais tant pis, je râlerai quand même quand j'ai besoin! Quand c'est nécessaire, je le ferai quand même... Mais je ne pense pas, je n'ai pas l'impression qu'on est bien perçu, qu'on est vieux c'est tout!</i></p>	<p>- En milieu hospitalier, les bénévoles âgés de plus de 70 ans sont remerciés en disant qu'on ne peut plus les assurer.</p> <p>- Charles ne perçoit pas de déconsidération à son égard, ni dans son entourage : <i>Non, parce que nos fréquentations actuelles sont toujours dans le bénévolat et ce sont des personnes de notre âge qui se donnent encore, qui se dévouent encore. On se sent encore utile.</i></p> <p>- Il évoque les faits divers où des chauffeurs âgés provoquent des accidents : <i>Ça ne m'est pas arrivé. Je n'ai pas eu l'affront d'entendre que c'était un vieux et qu'il vaut mieux qu'ils restent chez eux. Je</i></p>

	<i>je voudrais encore apporter mon grain de sel, et je voudrais encore pouvoir dire mon avis, mais on ne me le demande plus.</i>	<i>je lui dis que je veux une neuve avec beaucoup d'options [...] et bien ce jeune vendeur me croyait incapable d'utiliser ce genre de machine comme si j'étais trop vieille [...] C'est un peu pareil quand on veut acheter un téléphone ou un appareil à fondue, ils nous croient pas capables de les utiliser comme si la technologie, les ordinateurs étaient réservés aux jeunes...</i>		<i>ressens que ça se dit, qu'il vaudrait mieux arrêter de conduire. Moi, je suis conscient que je n'en ai plus pour des années à conduire parce qu'il me faut trop d'attention [...] Je me rends compte que, maintenant, je roule plus lentement et que je suis peut-être un emmerdeur pour les autres.</i>
Expériences de valorisation liée à l'âge	Dans le cadre professionnel, Roger s'étonnait que des collègues plus jeunes viennent lui <i>demandeur des conseils qui étaient basés sur l'expérience</i> parce qu'il était un ancien de l'entreprise : <i>Et ça c'est l'expérience de l'âge.</i>	Pierrette évoque quelques situations où elle s'est sentie flattée lorsque des personnes inconnues l'ont crue plus jeune ou ne lui donnaient pas son âge.	Marie estime plutôt que l'expérience <i>ne sert pas aux jeunes, ça...</i> <i>L'expérience que vous avez faite ne sert pas forcément... Ils ne profitent pas de votre expérience, hein.</i>	Les amis, connaissances, voisins viennent lui demander des conseils, surtout pour les papiers administratifs : <i>C'est dû à l'âge et à l'expérience [...] parce que j'ai une tendance à suivre tout cela.</i>

L'identité du sujet vieillissant face au regard social

4. Données sur le rapport à l'âge (suite)				
	Emilie	Alfred	François	Solène
Âge chronologique	81	83	86	87
Âge intime	Entre 50 et 80	70	75	78-80
Âge idéal	81	30 et 13	65	50-60
<p>Perception de son âge actuel</p> <p>« Comment vous sentez-vous à votre âge et qu'est-ce qui est important pour vous aujourd'hui ? »</p>	<p><i>A mon âge, je suis encore en très bonne forme, mais je me ménage des paliers pour pouvoir décompresser parce que je suis attirée par énormément de choses [...] des paliers à plusieurs moments de la journée où je peux réfléchir à ce que je ferai, je ne ferai pas.</i></p> <p>Emilie associe le vieillissement à des changements physiques : <i>Pour moi, je ne peux pas dire que je suis vieille sauf que mon corps me rappelle à l'ordre. Voilà ce qu'il y a. C'est tout.</i></p> <p>Elle tient à rester dans l'échange, à être présente moralement pour les</p>	<p><i>Je suis content d'avoir mon âge, je me sens bien dans ma peau et puis avec l'âge, on apprend à être philosophe, c'est ça qui est bien. [...] Simple pour vous dire que l'âge, pour moi, y a des choses que je ne fais plus parce que je connais mon corps [...] mais je suis toujours très actif sportivement et aussi intellectuellement.</i></p> <p><i>Donc, je trouve que ça c'est très important, plus on avance en âge – parce que tout le monde va y passer, heu il faut pouvoir se connaître et je me connais bien, je veux dire que je fais pas d'excès.</i></p> <p><i>Bon, j'ai des bobos hein, mais je me considère, moi,</i></p>	<p><i>Et bien, j'ai 86 ans, je suis très heureux, je peux dire que je suis vraiment content de ma vie. J'ai fait une très belle jeunesse, j'ai eu ma période de travail et, depuis 20 ans maintenant, je suis pensionné et je trouve que c'est la plus belle... L'avantage, c'est que nous sommes chez nous ici, que j'ai ma femme ici qui est vraiment très gentille, ça fait beaucoup aussi, mais je suis très content de ma situation actuelle, je voudrais que ça dure encore longtemps !</i></p> <p>François apprécie surtout de pouvoir faire les</p>	<p>Solène associe le vieillissement aux forces qui déclinent et qui l'empêchent de mener à bien certaines choses alors que l'envie est toujours là : <i>On n'a pas la même résistance aussi physique. Et ça, ça, c'est ce qui me gêne le plus dans le fond parce que euh... intellectuellement, je n'éprouve pas tellement ce... cette impression d'avoir vieilli. Et ça, c'est très curieux, mais je n'ai pas l'impression d'avoir vieilli parce que j'ai encore ma tête et que je me dis « mais je suis comme avant ». Enfin, je fais... je prends des décisions...</i></p>

	<p>autres : <i>Je veux être là quand on a besoin de moi et si je ne sais plus physiquement, je sais encore moralement avec mon esprit et mon cœur qui vont très bien.</i> En prenant de l'âge, elle jouit plus de sa liberté individuelle.</p>	<p><i>comme une voiture de collection, on la bichonne, on la sort aussi hein, on va rouler aussi, mais on la fait durer et moi, je me fais durer.</i></p>	<p>choses à son rythme, d'être plus libre et disponible pour rendre service à ses proches. Il lui importe particulièrement de connaître la paix dans son ménage, sa famille, le voisinage. Il se fait aider pour les travaux lourds depuis plusieurs années.</p>	<p>Malgré une crainte obsédante de la mort, elle dit apprendre toujours des autres et de la vie en général : <i>C'est fou les choses qu'on apprend en vivant, sur les autres, sur soi-même, sur tout le monde, c'est vrai qu'on s'enrichit quand même tous les jours. Ça, c'est sûr, alors ça, c'est un côté très positif de la vie.</i></p>
Définition vieillesse	<p><i>Selon moi, si on se sent vieux, c'est quand on pense à soi. Quand tu ne penses pas à toi, tu ne te sens pas devenir vieux. Quand tu penses que tu dois être près du pharmacien pour si en cas, que tu dois être près du docteur [...] tu ne veux plus conduire parce que si en cas et toutes des choses comme ça et bien alors là, tu deviens vieux. Tu deviens vieux, tu restes chez toi [...]</i></p>	<p><i>La vieillesse, c'est vraiment la décrépitude tandis que l'âge bon, on est âgé mais on peut rester jeune. [...] Je suis âgé mais j'ai pas peur, je suis pas vieux.</i> <i>Se sentir vieux : C'est peut être aussi qu'on se sent en porte à faux avec le reste du monde, moi ce n'est pas mon cas au contraire.</i></p>	<p><i>On sent qu'on n'a plus 20 ans. Mais regarde le jardin, ben, je l'ai fait bêcher. Et maintenant, il est déjà semé. C'est moi qui l'ai semé. Donc, tu vois, il n'y a pas de chute quoi. Le jour qu'on dirait "Et bien oui, à partir de cet âge-là, il a dû abandonner le jardin", ça, ça ferait une rupture. Mais c'est pas le cas. C'est pas le cas.</i></p>	<p><i>La vieillesse, c'est quand même qu'on a beaucoup moins de résistance. [...] Vieillir empêche quand même certaines initiatives, certaines choses qui sont dues à « est-ce que je pourrai le faire? » [...] Vieillir, c'est quand même rétrécir tout ce qui avant faisait tant plaisir, de pouvoir instantanément dire « je vais faire ça, ah bah oui, je pourrai très bien... ». Pour Solène, la vieillesse se remarque</i></p>

L'identité du sujet vieillissant face au regard social

	<p><i>dans ton petit cocon et bien là...t'es vieux hein. Si tu ne cherches pas à comprendre les autres, à les aider avec ce que tu sais euh ...à les aimer aussi [...] alors voilà, ça, ça fait devenir vieux et ça, je n'y tiens pas.</i></p>			<p>aussi par un moindre intérêt des gens (en particulier les membres de sa famille) à son égard.</p>
<p>Entrée subjective dans la vieillesse</p> <p>« Avez-vous l'impression d'être entré(e) dans la vieillesse ? Quand cela a-t-il commencé ? »</p>	<p><i>Euh, je suis rentrée dans la vieillesse depuis que nous avons été malades toutes les deux, avec ma sœur et alors là, je dois dire que j'ai vieilli de quelques années parce que je devais absolument tout faire euh... [...] Oui, c'est là que ça a commencé. Mettons allez à quatre-vingt ans, c'est pas croyable mais c'est comme ça. Emilie a alors dû déléguer, voire supprimer, certaines activités (physiques).</i></p>	<p>Bien qu'Alfred évoque à plusieurs reprises le fait d'être âgé mais pas vieux, il a compris qu'il prenait de l'âge lorsqu'il a perdu son travail vers 50 ans : <i>Vous savez tout le monde ne se sent pas vieux à 50 ans, mais moi bon, d'un coup je me suis dit « là y a quelque chose qui est en train de changer dans ma vie ».</i></p>	<p><i>La vieillesse ? Je ne m'en suis pas encore rendu compte (rire). Non, je ne m'en suis pas rendu compte. Tu sais, il y a bien des fois, par exemple, une opération du cœur ; c'est le grand escalier..., ça n'a pas été le cas. [...] Ça suit tellement gentiment, que je n'en souffre pas en tout cas. Je ne souffre pas de cette période, au contraire, je l'apprécie. Tant que ça va comme ça, je l'apprécie.</i></p>	<p>Solène ne parle pas de la vieillesse mais d'une baisse de résistance physique : <i>Jusqu'à 82 ans, j'ai rien senti, et puis c'est à partir de 82 ans que j'ai... que je sens de temps en temps la fatigue, la vraie fatigue, la fatigue psychique, la fatigue physique, moins bien dormir et ne pas pouvoir faire le lendemain ce que je veux faire... C'est sûr que je l'ai plus... c'est plus difficile quand même quand on vieillit, c'est plus difficile parce qu'on n'a pas la même résistance. Et, là, c'est une</i></p>

				<p>question de résistance physique. C'est pas tellement une résistance morale, ni intellectuelle, non. C'est vraiment la résistance physique, elle, change. Pas l'autre, non, pas l'autre encore. Enfin... peut être, un peu... je ne m'en... je ne sais pas à quel point j'en suis.</p>
<p>Confrontation au regard des autres</p> <p>« Comment considère-t-on les gens de votre âge, les personnes âgées en général ? Avez-vous l'impression que les autres vous considèrent comme une personne âgée ? »</p>	<p>Quand on est seul, on voit, on se dit c'est une femme seule et alors euh... y'en a qui sont prêts à vous accueillir et y'en a d'autres qui s'en retirent complètement, hein, parce qu'on croit justement qu'une personne vieille et seule... euh faudra peut-être s'en occuper [...] On est toujours étonné de voir qu'une personne âgée c'est encore euh... un patrimoine intérieur</p>	<p>Je crois que les gens sont parfois ennuyés par les gens de mon âge car, généralement, on trouve des personnes ralenties peut-être et, bon, comme on vit dans une société où tout doit aller très vite, c'est vrai que les personnes de mon âge ne vont pas dans le même sens, ils ont besoin de plus de temps pour effectuer certains actes vous savez. Mais bon, moi, je ne me considère pas comme</p>	<p>François estime que les gens qu'il fréquente dans son entourage sont très respectueux et ne portent pas un regard particulier sur lui : Je dois dire qu'ils me respectent beaucoup, ils m'estiment. Je suis très content de l'appréciation qu'ils ont de moi. Ils sont toujours prêts à rendre service. [...] Et je vais dire que... ils sont étonnés de mon âge. C'est ça. Alors, ils trouvent bien de faire</p>	<p>En général, je trouve que ce n'est pas sympathique. Les gens ne sont pas très compréhensifs. Ils ne vous téléphonent plus, ils ne viennent plus vous voir, ils ne s'intéressent plus à ce que vous vous intéressez ou alors, on les sent qu'ils viennent par devoir. Solène regrette surtout qu'on la sollicite moins pour rendre des services, comme c'était le cas avant. L'indifférence des gens la scandalise : Je vois</p>

L'identité du sujet vieillissant face au regard social

	<p><i>de tout ce qu'ils ont vécu et que malgré qu'ils ont besoin d'aide, ils peuvent en apporter aussi, d'une autre façon qu'avec son corps mais euh... certainement avec leur vécu, ce qu'ils font encore pour adoucir leur vieillesse et ce qu'ils font encore pour les jeunes. Voilà.</i></p>	<p><i>ralenti [...] Pour le reste, je crois surtout que les gens âgés sont aussi considérés comme dépassés par les événements peut-être, ce qui n'est pas mon cas non plus car j'ai Internet, je me rends là où je veux et quand je veux, je n'ai pas peur du changement car je m'adapte à tout.</i></p>	<p><i>encore ce que je fais, malgré l'âge. Donc, tu vois? Pour moi, c'est bien quoi, j'aime bien ça que... qu'ils ne me considèrent pas comme le vieux, quelqu'un qui... qui porte bien son âge, quoi. Et qui maîtrise bien son âge...</i></p>	<p><i>les gens de mon âge et je vois ce qui se passe quand quelqu'un meurt. Je vois bien comment ça se passe. [...] Quand on est mort, vous n'existez plus pour les autres. Très vite, très vite, les gens, ils n'ont plus besoin de vous [...] personne n'en parle plus, elles n'existent plus. Elle entend parfois dire au sujet d'autres personnes âgées : « Ah ben un tel, maintenant, il vaudrait mieux qu'elle meure maintenant, parce que ça va être une charge pour ses enfants ou ça va être ceci ou ça va être... ». Des choses négatives, des choses désagréables. Alors quand on a mon âge, on se dit « bah moi aussi ». Je le prends pour moi aussi.</i></p>
<p>Confrontation stéréotype 1 : Les personnes âgées sont</p>	<p><i>Et bien, dans mon village, je n'en connais pas, mais dans les villes,</i></p>	<p>Rem. En réponse à cette question, Alfred évoque ses problèmes de santé</p>	<p><i>Ben! Les personnes seules... elles subissent quand même leur</i></p>	<p><i>C'est un peu vrai, ah oui, c'est un peu vrai. [...] Moi, on commence en effet</i></p>

<p><i>seules et déprimées</i></p>	<p><i>j'en connais et j'en connais de mes anciennes amies dont je prends toujours des nouvelles [...] qui coupent les ponts et qui s'enferment parce que les hommes ne les intéressent plus, parce que les jeunes ne les intéressent plus, parce qu'il n'y a plus rien qui les intéresse. [...] Et bien, moi je pense qu'elles sont malheureuses... et [...] qu'elles se privent d'un bonheur et que ça ne doit pas être très gai chez elles parce qu'elles ne sont pas entourées d'amour, de n'importe quel amour euh... elles, j'vais dire, elles se coupent elles-mêmes une partie de leur sensibilité et ça, ça compte énormément et j'en connais dans les villes !</i></p>	<p>physique. <i>Oh ben oui, mais c'est pas du tout mon cas, d'abord je fais en sorte. [...] Je suis jamais seul, mais je suis un solitaire, moi, je peux rester en voiture des heures entières sans rien dire. J'ai mon imagination et puis j'ai mes bouquins, donc je vis comme ça, mais quand je suis en compagnie et qu'on me demande mon avis, je peux prendre la parole.</i></p>	<p><i>isolement. Quand elles sont seules. Ici, j'ai l'avantage d'avoir encore ma femme. Mais je me trouverais seul... Eh... Je ne déprimerais pas, mais je souffrirais, quoi. Hein! Tu comprends? Je vois les gens qui sont veufs, au home qui sont veufs, ils souffrent quand même. Ils n'ont pas une vie normale parce qu'ils sont seuls. Ils subissent l'isolement. Ils sont contents quand ils ont de la visite ou quand les enfants viennent les voir. François estime cependant que ce n'est pas son cas, dans la mesure où il vit encore en ménage avec son épouse et reçoit beaucoup de visites de sa famille, ses voisins et amis.</i></p>	<p><i>à ne plus me dire un tas de choses qu'on m'aurait dites ou me faire voir... ou me dire « viens, on va au cinéma », c'est vrai que ça s'espace tout ça, ça s'espace parce qu'on voit que je suis plus âgée, que voulez-vous. Je sens que j'ai moins d'intérêt pour les autres. Et ça me rend un peu triste de sentir que les gens ne peuvent plus compter sur moi comme avant, parce qu'avant on pouvait compter sur moi...</i></p>
-----------------------------------	---	---	---	--

L'identité du sujet vieillissant face au regard social

	<i>Ou alors, elles se laissent aller dans leur maladie, ça j'en connais aussi et alors il n'y a plus que ça qui compte. Oh, c'est épouvantable !</i>			
Confrontation stéréotype 2 : <i>Les personnes âgées vivent repliées sur elles-mêmes et n'aiment plus sortir</i>	<i>Oui et je vais te dire pourquoi, parce que... elles se retirent parce qu'elles ne pensent qu'à leur physique qui n'est plus beau, qui est de moins en moins beau et alors euh... de ce fait là, elles se cachent, disons un petit peu et elles ne communiquent plus, elles restent euh... vraiment alors moins bien que du temps de nos grands-parents parce que nos grands-parents vivaient encore avec leurs enfants, qu'ils partageaient encore leur vie, tu vois. Ça, j'en connais quelques-unes.</i>	<i>Je trouve que ce n'est pas parce qu'on a mon âge qu'il faut rester absolument dans son fauteuil, heu, avec ses pantoufles et la télévision. Non, je suis encore une personne qui a certains besoins, notamment ceux de me retrouver avec des gens agréables, qui m'apprennent quelque chose et à qui je peux apprendre aussi quelque chose. Oui et j'aime apporter des choses aux gens, j'aime leur dire ce que je sais, mais j'aime aussi les écouter pour intégrer du savoir que je n'ai pas encore.</i>	<i>Ça dépend de l'un à l'autre, hein. Il y a des gens qui aiment mieux rester chez eux. Mais le fait qu'ils sont seuls, alors ils s'isolent, hein ça. Ils n'ont plus de nouvelles des autres. Mais je te dis, il y a maintenant quand même quelque chose qui fait du bien, c'est le journal, c'est la TV, c'est la radio, hein. Malgré tout, allez... la soirée... ils peuvent passer leur soirée à regarder la TV, les nouvelles... suivre un petit film ou n'importe quoi et tout ça. Et aussi, faire partie d'un mouvement, hein... Je dis... 3 fois 20... et aussi,</i>	<i>Alors là... « n'aiment plus sortir? ». Ça ne s'applique pas à moi parce que je ne me sens pas repliée sur moi-même encore. Ce que je sens, c'est que j'ai moins de résistance, moins de force, donc quand même, ça m'oblige à tenir compte de cette fragilité. Mais l'envie est toujours là, oui oui oui. Ça, je le sens parce que j'ai envie.</i>

			<i>par exemple, allez demain, ben, il y a pas mal de gens déjà d'un certain âge qui viennent à notre chorale, hein. Eh bien, ça les change.</i>	
Confrontation stéréotype 3 : <i>Les personnes âgées n'aiment pas le changement, sont moins capables de s'adapter</i>	<i>Je pense que c'est vrai, j'en connais beaucoup qui n'aiment pas le changement et... oui j'en connais. En général, ce sont des personnes, par exemple... pour se changer les idées, enfin je vois ça dans des petites villes, elles restent sur leur porte parce qu'elles ne communiquent pas ou alors ça leur manque de voir des gens, elles restent euh... [...] même au point de vue politique, je vais dire, y'en a pas beaucoup qui s'intéresseront à la campagne électorale même elles vont aller rechercher que dans le</i>	<i>Ce n'est pas vrai. C'est en rapport avec l'environnement. Les vieilles personnes ont bien sûr des réflexes qui sont beaucoup plus atténués qu'étant plus jeunes. Et alors, on peut conduire avec sa voiture jusqu'à 90 ans, mais dans la circulation actuelle, vu le comportement des autres, c'est ça qui leur fait peur. [...] L'environnement stressant, c'est ça qui fait peur aux aînés, vous savez. Les choses évoluent et, bon, il y en a certains qui ont besoin de plus de temps pour s'adapter aux choses. Moi, dans mon cas, ça se passe très bien, je dois dire, vous voyez</i>	<i>Nous autres, on n'aime pas tellement tous ces changements-là, hein [services bancaires, déclaration d'impôt, gadgets voiture, etc.]. [...] Chaque fois qu'il y a des changements, c'est toujours un petit peu... onéreux, si tu veux. Mais on s'y fait encore, hein. Je suis encore un de ceux qui s'y fait le mieux, mais seulement je comprends qu'il y a des gens qui savaient faire ça d'une certaine façon, tu leur demandes de faire... qui s'adaptent moins quoi. [...] Nous autres, c'est déjà plus laborieux pour se mettre au courant de tout ça, quoi. S'adapter à</i>	<i>Ah oui, ça, c'est certain. Elles sont moins capables de s'adapter. Ah bah, ça, c'est une évidence. On est bien plus capable de s'adapter quand on est jeune parce qu'on a... on dort bien tout le temps, on récupère vite... ça, c'est une vérité. [...] Par exemple, sortir tous les jours, je veux aller aux bois tous les jours, pour justement rester en forme, et bien, ça, je peux encore le faire. Je peux encore le faire, mais quand même dans la mesure où je suis capable. Donc, je ne suis quand même pas capable de le faire tout le temps.</i>

L'identité du sujet vieillissant face au regard social

	<p><i>temps, que ceci, que cela [...] Pourquoi ? Je ne sais pas, ça ne s'applique pas à moi, mais je trouve qu'il faut faire un effort aussi. Des personnes qui n'ont jamais eu ou plutôt intéressées par beaucoup de choses [...] je trouve que ces personnes-là se vieillissent elles-mêmes de plus en plus et finissent très mal.</i></p>	<p><i>bien, je suis en contact avec mon fils avec Internet, je n'ai aucun problème à m'adapter. Y en a qui disent que les temps ont changé et que c'est comme ça qu'on se sent vieux, moi je ne trouve pas. [...] Je veux être au courant de ce qui se passe autour de moi pour avoir un peu une maîtrise de ce qui se passe.</i></p>	<p><i>des nouvelles méthodes, tout ça... [ex. Internet] [...] Premièrement, je n'ai pas tellement l'usage de ça, hein, et j'en aurais l'usage, je le ferais hein. Je m'habituerai. Mais comme je n'ai pas beaucoup d'usage, ben... ça ne m'intéresse pas tellement, quoi.</i></p>	
<p>Confrontation stéréotype 4 : <i>Les personnes âgées ont plus de sagesse, sont plus sereines</i></p>	<p><i>Et bien, si je vois mon mari, oui. En devenant vieux, il devenait plus intérieur, plus sage. Naturellement, les défauts qu'il avait eus, y'en avait quelques-uns qui résistaient mais il... [...] il mettait de côté ce qui n'était plus bon dans sa vie et euh... oui, il devenait plus sage. Et alors, j'en connais qui sont obligés, il faut être obligé je crois par</i></p>	<p><i>Alors là oui, pour moi, c'est tout à fait moi. Mais bon, y a des connards qui sont âgés, je peux pas généraliser, mais bon, ils resteront des connards toute leur vie (rit). On devient peut-être un peu plus con avec l'âge. Si on reste monolithique, c'est-à-dire qu'on reste dans la même vision des choses, on n'a pas de vision ouverte sur le monde, on reste con c'est tout. [...]</i></p>	<p><i>Ça, je ne sais pas... On acquiert tout de même une certaine expérience... qui fait que... que notre façon de voir les choses... Ben tu sais, les jeunes... ils vont emprunter ou n'importe quoi. Ben toi, qui a déjà une certaine expérience, tu te dis ben... Emprunter, c'est bien... mais il faut que ça soit... bien motivé, quoi. [...] Donc, on a une certaine</i></p>	<p><i>Moi, je dirais que c'est pareil. [...] Parce que j'avais beaucoup de sagesse aussi et j'étais très sereine quand j'étais jeune. [...] Quand même, la sagesse, on peut l'augmenter quelque part en vieillissant, mais pas toujours. [...] Quand je vois autour de moi, non, pas forcément. Y'a des fois, quand on vieillit, on devient stupide aussi ou égoïste ou maladroit.</i></p>

	<i>quelque chose entre nous, quelque chose qu'on n'a plus en physique et qui nous oblige à devenir plus intérieur et plus riche, plus... de voir tout ce qu'il faut laisser sur le coté.</i>	<i>Moi, je trouve qu'on vit dans un monde actuel, je trouve qu'on fait des avancées fabuleuses dans tout. Alfred trouve qu'avec l'âge, il est devenu philosophe.</i>	<i>expérience là-dedans. On a connu des cas, hein. [...] Alors, tu vois, c'est un peu fort de l'histoire, c'est un peu fort de l'expérience des autres qu'on devient un peu plus sage. C'est ça que je veux dire. [...] On est toujours fort de son expérience, on a... passé par tous les stades, hein. [...] On peut avoir des épreuves, hein... Mais... quand on sait dominer l'épreuve, bah, on... fait avec les moyens du bord, hein... Et on accepte. Et, je vais dire, la religion me sert aussi...</i>	
Expériences de discrimination liée à l'âge	<i>Ça m'est arrivé dans des réunions où j'allais euh... essayer de trouver de l'aide pour les groupements dont je faisais partie et que du fait de mon âge, parmi toutes les jeunes femmes</i>	<i>- Je crois que les gens sont parfois ennuyés par les gens de mon âge car, généralement, on trouve des personnes ralenties [...] je m'en rends compte quand je prends ma voiture, les gens</i>		<i>Solène constate, qu'à cause de son âge, on la sollicite moins : Je sens que j'ai moins d'intérêt pour les autres. Et ça me rend un peu triste de sentir que les gens ne peuvent plus compter sur moi</i>

L'identité du sujet vieillissant face au regard social

	<p><i>qui étaient là, euh... je devais prendre la parole sinon on ne me la donnait pas. Voilà, parce que j'étais âgée, voilà.</i></p>	<p><i>klaxonnent et, bon, on se rend compte que les plus jeunes sont pressés quoi.</i> <i>- Il y a sûrement des gens qui se sont fait mettre à l'écart par les plus jeunes, juste à cause de leur âge.</i> <i>Moi, je pense à ces personnes qui sont mises dans les homes sous prétexte qu'elles seront mieux là-bas. Moi j'ai de la chance, j'ai ma famille, j'ai une très bonne relation. Mes enfants et mes petits- enfants m'appellent et me racontent des choses, je leur donne des conseils.</i> <i>Donc non, moi, je ne me sens pas mis à l'écart.</i></p>		<p><i>comme avant, parce qu'avant on pouvait compter sur moi... Elle est parfois confrontée à certains préjugés : Par exemple, quand je vais au [mouvement chrétien] pour avoir un emploi... enfin pour avoir quelque chose à faire dans cette organisation, et bien, on demande et on s'assure que je pourrai suivre le rythme. C'est pour eux important qu'on ait quand même une bonne santé. [...] On se dit « elle ne pourra peut-être pas venir me secourir, venir régulièrement ou venir parce que ceci ».</i></p>
<p>Expériences de valorisation liée à l'âge</p>		<p><i>- Alfred est souvent sollicité pour raconter son expérience de vie durant la guerre auprès des jeunes : J'aime apporter mon expérience pour la partager</i> <i>- Quand on me cède la</i></p>	<p><i>Les gens que je fréquente sont très respectueux.</i> <i>Donc, vis-à-vis de quelqu'un qui fait bien son âge, comme on dirait, ben... ils respectent, ils lui viennent en aide, ils sont prêts à l'aider... [...]</i></p>	

		<p><i>place dans le métro ou le tram et bon, dans ces cas-là, ce sont des avantages, les gens se bougent pour nous.</i></p>	<p><i>Je dois dire qu'ils me respectent beaucoup, ils m'estiment. Je suis très content de l'appréciation qu'ils ont de moi. [...] J'aime bien ça qu'ils ne me considèrent pas comme le vieux, quelqu'un qui... qui porte bien son âge, quoi. Et qui maîtrise bien son âge...</i></p>	
--	--	---	--	--